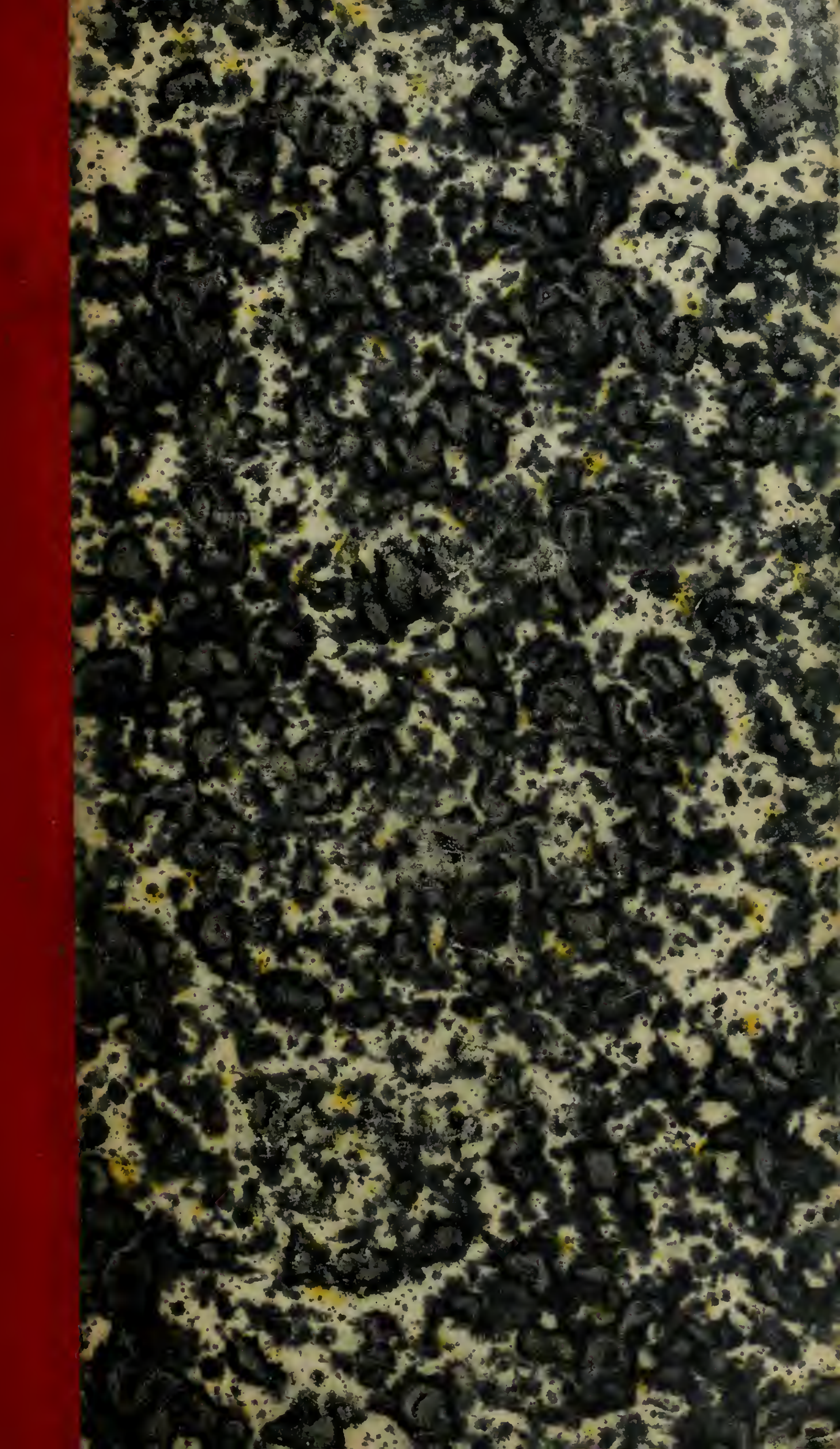
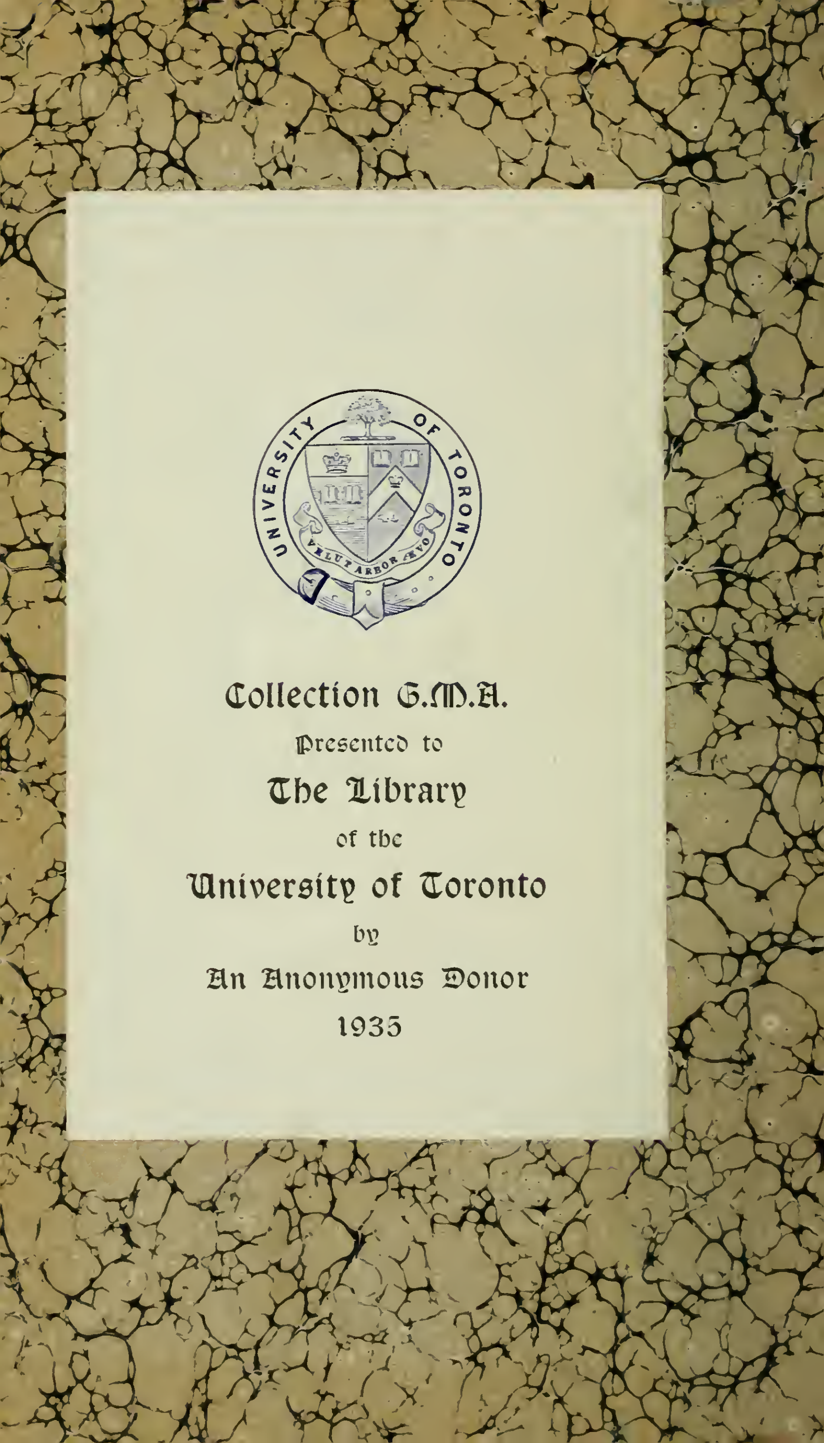
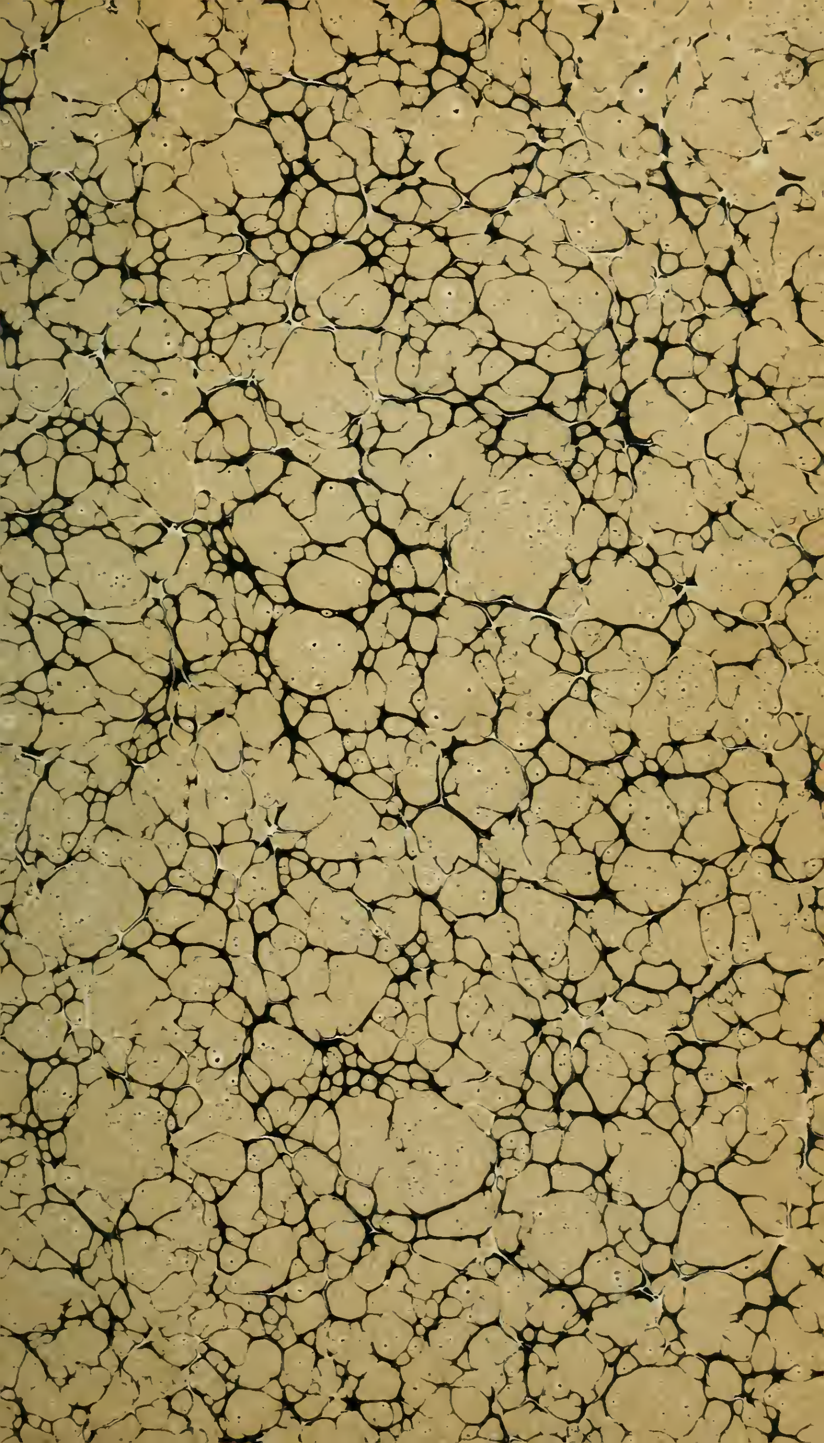



UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO
Collection G.M.A.
Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
An Anonymous Donor
1935



MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

IMPRIMERIE DE DEZAUCHE,
Faub. Montmartre, n° 11.

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

Ne quidquam sapit qui sibi non sapit.

Édition originale, la seule complète.

TOME VII.

PARIS.

PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE DE LA BOURSE.

1833.

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

CHAPITRE PREMIER.

Mon séjour à Paris et mon départ pour Strasbourg où je trouve la Renaud. — Mes malheurs à Munich et mon triste séjour à Augsbourg.

A dix heures du matin, rafraîchi par le sentiment agréable de me retrouver dans ce Paris si imparfait, mais si attrayant qu'aucune ville au monde ne peut lui disputer d'être la ville par excellence, je me rendis chez ma chère madame d'Urfé qui me reçut à bras ouverts. Elle me dit que le jeune d'Aranda se portait bien, et que, si

je le voulais, elle le ferait dîner avec nous le lendemain. Je lui dis que cela me serait agréable, puis je l'assurai que l'opération par laquelle elle devait renaître homme, se ferait aussitôt que Quérillinte, l'un des trois chefs des rose-croix, serait sorti des cachots de l'inquisition de Lisbonne. C'est pourquoi, ajoutai-je, je dois me rendre à Augsbourg dans le courant du mois prochain, où sous prétexte de m'acquitter d'une commission que je me suis procurée du gouvernement, j'aurai des conférences avec le comte de Stormon, pour faire délivrer l'adepte. A cet effet, madame, j'aurai besoin d'une bonne lettre de crédit, de montres et de tabatières pour faire des présens à propos, car nous aurons des profanes à séduire.

— Je me charge volontiers de tout cela, mon cher ami ; mais vous n'avez pas besoin de vous presser, car le congrès ne s'assemblera qu'en septembre.

— Il n'aura jamais lieu, madame, croyez-moi ; mais les ministres des puissances belligérantes se réuniront également. Si, contre mes prévisions, le congrès se tenait, je me verrais dans la nécessité de faire un voyage à Lisbonne. Dans tous les cas, je vous promets que nous nous reverrons cet hiver. Les quinze jours que je vais passer ici me sont nécessaires pour détruire une cabale de St.-Germain.

— St.-Germain! il n'oserait pas retourner à Paris.

— Je suis certain au contraire qu'il y est en ce moment, mais il s'y tient caché. Le messager d'état qui lui ordonna de partir de Londres l'a convaincu que le ministre anglais n'a pas été la dupe de la demande que le comte d'Affri fit de sa personne au nom du roi aux états-généraux.

Tout ce récit était hasardé sur des probabilités, et on verra que je devinai juste.

Madame d'Urfé me fit ensuite compliment sur la charmante fille que j'avais fait partir de Grenoble. Valenglard lui avait tout écrit. Le roi l'adore, me dit-elle, et elle ne tardera pas à le rendre père Je suis allée lui faire une visite à Passy avec la duchesse de Lauraguais.

— Elle accouchera d'un fils qui fera le bonheur de la France ; et dans trente ans d'ici vous verrez des choses merveilleuses qu'il m'est malheureusement interdit de vous dire avant votre transformation. Lui avez-vous parlé de moi ?

— Pour cela, non ; mais je suis sûre que vous trouverez le moyen de la voir, quand ce ne serait que chez madame Varnier.

Elle ne se trompait pas ; mais voici ce que le hasard amena comme pour augmenter de plus en plus la folie de cette excellente dame.

Vers les quatre heures, nous causions de mes voyages, de mes projets, lorsque l'envie lui vint d'aller au bois de Boulogne. Elle me pria de l'y accompagner, et je me rendis à ses désirs. Quand nous fûmes aux environs de Madrid, nous descen-

dîmes, et nous étant enfoncés dans le bois, nous allâmes nous asseoir au pied d'un arbre. Il y a aujourd'hui dix-huit ans, me dit-elle, que je me suis endormie seule à la même place où nous sommes. Pendant mon sommeil, le divin Horosmadis descendit du soleil et me tint compagnie jusqu'à mon réveil. En ouvrant les yeux, je le vis me quitter et remonter au ciel. Il me laissa enceinte d'une fille qu'il m'a enlevée il y a dix ans, sans doute pour me punir de ce qu'après lui je me suis oubliée un moment jusqu'à aimer un mortel. Ma divine Iriasis lui ressemblait.

— Vous êtes bien sûre que M. d'Urfé n'était pas son père ?

— M. d'Urfé ne m'a plus connue depuis qu'il m'a vue couchée à côté du divin Anael.

— C'est le génie de Vénus. Louchait-il ?

— Extrêmement. Vous savez donc qu'il louche ?

— Je sais aussi que dans la crise amoureuse, il délouche.

— Je n'y ai pas fait attention. Il m'a aussi quittée à cause d'une faute que j'ai commise avec un Arabe.

— Il vous avait été envoyé par le génie de Mercure, ennemi d'Anael.

— Il le faut bien, et j'eus bien du malheur.

— Non, cette rencontre vous a rendue apte à la transformation.

Nous nous acheminions vers la voiture, quand tout-à-coup St.-Germain s'offrit à nos regards ;

mais dès qu'il nous eut aperçus, il rebroussa chemin et alla se perdre dans une autre allée. L'avez-vous vu? lui dis-je. Il travaille contre nous, mais nos génies l'ont fait trembler.

— Je suis stupéfaite. J'irai demain matin à Versailles pour donner cette nouvelle au duc de Choiseul. Je suis curieuse de voir ce qu'il dira.

Je quittai cette dame en rentrant à Paris et me rendis à pied chez mon frère qui demeurait à la porte St.-Denis. Il me reçut en poussant des cris de joie ainsi que sa femme que je trouvai fort jolie, mais fort malheureuse, car le ciel avait refusé à son époux la faculté de prouver qu'il était homme, et elle avait le malheur d'en être amoureuse. Je dis le malheur, car son amour la rendait fidèle; sans cela, son mari la traitant fort bien et la laissant parfaitement libre, elle aurait pu facilement trouver remède à son malheur. Elle était rongée de chagrin, parce que, ne devinant pas l'impuissance de mon frère, elle s'imaginait qu'il ne la privait de l'objet de ses désirs que parce qu'il ne répondait pas à l'amour qu'elle avait pour lui; et elle était excusable, car son mari paraissait un Hercule, et il l'était partout, excepté là où elle l'aurait voulu tel. Le chagrin lui occasiona une consomption dont elle mourut cinq ou six ans plus tard. Elle ne mourut pas pour punir son époux, mais nous verrons par la suite que sa mort fut pour lui une véritable punition.

Le lendemain j'allai faire une visite à madame

Varnier pour lui remettre la lettre de madame Morin. J'en fus parfaitement reçu et elle eut la bonté de me dire qu'il n'y avait personne au monde qu'elle eût plus désiré de connaître que moi, car sa nièce lui avait raconté tant de choses qu'elle en était devenue extrêmement curieuse. On sait que c'est là la plus forte maladie des femmes. Vous verrez ma belle nièce, monsieur, ajouta-t-elle, et ce sera d'elle-même que vous apprendrez tout ce qui la concerne et l'état de son cœur.

Elle lui écrivit un billet à l'instant et mit sous la même enveloppe la lettre que m'avait remise madame Morin. Si vous désirez connaître la réponse que me fera ma nièce, me dit madame Varnier, je vous engage à dîner. J'acceptai, et à l'instant elle fit fermer la porte à tout le monde.

Le petit Savoyard qui avait porté la lettre à Passy revint à quatre heures avec un billet conçu en ces termes :

« Le moment où je reverrai M. le chevalier de Seingalt sera un des plus heureux de ma vie. Faites qu'il se trouve chez vous après-demain à dix heures, et s'il ne pouvait pas à cette heure, veuillez me le faire savoir. »

Après la lecture de ce billet, ayant promis d'être exact au rendez-vous, je quittai madame Varnier et je me rendis chez madame du Rumain qui m'obligea de lui fixer un jour tout entier pour la satisfaire sur une foule de questions qu'elle

avait à me faire, et pour lesquelles il me fallait le secours de mon oracle.

Le lendemain, je sus de madame d'Urfé la plaisante réponse que lui avait faite M. le duc de Choiseul, lorsqu'elle lui avait annoncé la rencontre qu'elle avait faite du comte de St.-Germain dans le bois de Boulogne. Je n'en suis pas surpris, lui avait dit ce ministre, puisqu'il a passé la nuit dans mon cabinet.

Ce duc, homme d'esprit et surtout homme du monde, était d'un naturel expansif, et ne savait garder le secret que lorsqu'il s'agissait d'objets de haute importance ; bien différent en cela de ces diplomates de fabrique qui croient se donner de l'importance en faisant les mystérieux sur des misères dont le secret importe aussi peu que la divulgation. Il est vrai que rarement une affaire paraissait importante à M. de Choiseul : et au fait, si la diplomatie n'était pas la science de l'intrigue et de l'astuce, si la morale et la vérité étaient la base des affaires d'état, comme cela devrait être, le mystère serait plus ridicule que nécessaire.

Le duc de Choiseul avait fait semblant de disgracier St.-Germain en France, pour l'avoir à Londres en qualité d'espion ; mais lord Halifax n'en fut pas la dupe ; il trouva même la ruse grossière ; mais ce sont là des gentillesses que tous les gouvernemens se prêtent et se rendent pour n'avoir point de reproches à se faire.

Le petit d'Aranda, après m'avoir fait beaucoup de caresses, me pria d'aller déjeûner avec lui à son pensionnat, m'assurant que mademoiselle Viard me verrait avec plaisir.

Le lendemain je n'eus garde de manquer au rendez-vous de la belle Roman. J'étais chez madame Varnier un quart d'heure avant l'arrivée de cette éblouissante brune, et je l'attendais avec un battement de cœur qui me prouvait que les petites faveurs que j'avais pu me procurer n'avaient pas suffi pour éteindre les feux qu'elle avait allumés en moi. Quand elle parut, son embonpoint m'en imposa. Une sorte de respect qu'il me sembla devoir à une sultane féconde m'empêcha de l'approcher avec des démonstrations de tendresse, mais elle était bien loin de se croire plus faite pour être respectée alors que lorsque je l'avais connue à Grenoble, pauvre, mais immaculée. Elle me le dit en termes clairs, après m'avoir cordialement embrassé. On me croit heureuse, me dit-elle, tout le monde envie mon sort ; mais peut-on être heureux quand on a perdu sa propre estime? Il y a six mois que je ne ris plus que du bout des lèvres, tandis qu'à Grenoble, pauvre et manquant presque du nécessaire, je riais d'une gaîté franche et sans contrainte. J'ai des diamans, des dentelles, un hôtel superbe, des équipages, un beau jardin, des femmes pour me servir, une dame de compagnie qui me méprise peut-être, et quoique je sois traitée en princesse par les premières dames de la

cour qui viennent me voir familièrement, il n'y a pas de jour où je n'éprouve quelque mortification.

— Des mortifications ?

— Oui, des placets qu'on me présente pour solliciter des grâces, et que je suis forcée de renvoyer, en m'excusant sur mon impuissance, n'osant rien demander au roi.

— Mais pourquoi ne l'osez-vous pas ?

— Parce qu'il ne m'est pas possible de parler à mon amant sans avoir le monarque devant mes yeux. Ah ! le bonheur est dans la simplicité et non dans le faste.

— Il est dans la conformité de son état, et il faut vous efforcer de vous mettre à la hauteur de celui que le destin vous a fait.

— Je ne le puis ; j'aime le roi et je crains toujours de lui déplaire. Je trouve toujours qu'il me donne trop pour moi ; cela fait que je n'ose rien lui demander pour d'autres.

— Mais le roi serait heureux, j'en suis sûr, de vous prouver son amour en vous accordant des grâces pour les personnes auxquelles vous paraîtriez prendre de l'intérêt.

— Je le crois bien, et cela me rendrait heureuse, mais je ne puis me vaincre. J'ai cent louis par mois pour mes épingles ; je les distribue en aumônes et en présens, mais avec économie, pour arriver à la fin du mois. Je me suis fait une idée, fausse sans doute, mais qui me domine malgré

moi ; je pense que le roi ne m'aime que parce que je ne l'importune pas.

— Et vous l'aimez ?

— Comment ne pas l'aimer! Poli à l'excès, bon, doux, beau, *bagatelier* et tendre, il a tout ce qu'il faut pour subjuguer le cœur d'une femme. Il ne cesse de me demander si je suis contente de mes meubles, de ma garderobe, de mes gens, de mon jardin ; si je désire quelque changement. Je l'embrasse, je le remercie, je lui dis que tout est pour le mieux, et je suis heureuse de le voir content.

— Vous parle-t-il jamais du rejeton dont vous allez le doter?

— Il me dit souvent que dans mon état, je dois donner tous mes soins à ma santé. Je me flatte qu'il reconnaîtra mon fils pour prince de son sang ; la reine étant morte, il le doit en conscience.

— N'en doutez pas.

— Ah! que mon fils me sera cher ! Quel bonheur d'être sûre que ce ne sera pas une fille ! Mais je n'en dis rien à personne. Si j'osais parler au roi de l'horoscope, je suis sûre qu'il voudrait vous connaître ; mais je crains la calomnie.

— Et moi aussi, ma chère amie. Continuez à vous taire là-dessus, et que rien ne vienne troubler un bonheur qui ne peut que s'accroître et que je suis heureux de vous avoir procuré.

Nous ne nous séparâmes point sans verser des larmes. Elle sortit la première après m'avoir em-

brassé et m'appelant son meilleur ami. Je restai seul avec madame Varnier pour me remettre un peu, et je lui dis qu'au lieu de lui tirer son horoscope, j'aurais dû l'épouser.

— Elle aurait été plus heureuse. Vous n'avez peut-être prévu ni sa timidité ni son manque d'ambition.

— Je puis vous assurer, madame, que je n'ai compté ni sur son courage, ni sur son ambition. J'ai perdu de vue mon bonheur, pour ne penser qu'au sien. Mais c'est fait. Je me consolerais cependant si je la voyais parfaitement heureuse. J'espère que cela viendra, surtout si elle accouche d'un fils.

Après avoir dîné avec madame d'Urfé, nous décidâmes de renvoyer d'Aranda à sa pension afin d'être plus libres dans nos fonctions cabalistiques, ensuite j'allai à l'Opéra où mon frère m'avait donné rendez-vous pour me mener souper chez madame Vanloo qui me reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. Vous aurez le plaisir, me dit-elle, de souper avec madame Blondel et son mari. Le lecteur se rappellera que c'était Manon Balletti, que j'avais dû épouser.

— Sait-elle que je suis ici? dis-je.

— Non, je me suis ménagé le plaisir de voir sa surprise.

— Je vous remercie de n'avoir pas voulu jouir de la mienne. Nous nous reverrons, madame; mais pour aujourd'hui, je vous dis adieu; car en

homme d'honneur, je crois ne devoir jamais me trouver volontairement dans un endroit où sera madame Blondel.

Je sortis, laissant tout le monde ébahi; et ne sachant où aller, je pris un fiacre et j'allai souper avec ma belle-sœur qui m'en sut un gré infini. Mais pendant tout le petit souper, la charmante femme ne fit que se plaindre de son mari, qui n'aurait pas dû l'épouser puisqu'il savait n'être pas en état de faire auprès d'une femme les fonctions d'un homme.

— Pourquoi n'en avez-vous pas essayé avant de vous marier?

— Mais était-il convenable que j'en fisse les avances? et puis comment croire qu'un aussi bel homme ne serait bon à rien? Voici l'histoire. Je dansais, comme vous le savez, à la Comédie-Italienne, et j'étais entretenue par M. de Sauci, trésorier aux économats du clergé. Ce fut lui qui conduisit votre frère chez moi. Il me plut et je ne fus pas long-temps à m'apercevoir qu'il m'aimait. Mon amant m'avertit que c'était le moment de faire ma fortune en me faisant épouser. Dans cette idée je formai le plan de ne lui rien accorder. Il venait chez moi le matin, me trouvait souvent seule au lit; nous causions, il paraissait s'enflammer, mais tout finissait par des baisers. Je l'attendais à une déclaration en forme d'amener la conclusion que je désirais alors. C'est alors que M. de Sauci me fit une rente viagère de

mille écus, moyennant quoi je me suis retirée du théâtre.

La belle saison étant venue, M. de Sauci invita votre frère à passer un mois à la campagne, m'emmenant avec lui, et, pour que tout fût couvert du voile de la décence, il fut convenu que je serais présentée comme sa femme. Cette proposition plut à Casanova, n'y voyant qu'un badinage, et ne pensant pas, peut-être, qu'elle pût tirer à conséquence. Il me présenta donc comme sa femme à toute la famille de mon amant, ainsi qu'aux parens, conseillers au parlement, militaires, petits-maîtres, et dont les femmes étaient du grand ton. Il trouva plaisant que le bon ordre de la comédie le mît en droit d'exiger que nous couchassions ensemble. Je ne pouvais pas m'y refuser sans m'exposer à faire la plus mauvaise figure; d'ailleurs, loin de me sentir la moindre répugnance pour cette concession, je n'y voyais qu'un prompt acheminement à ce qui faisait l'objet de tous mes voeux.

Mais que vous dirai-je! votre frère, tendre et me donnant mille marques de son amour, m'ayant en sa possession pendant trente nuit de suites, ne vint jamais à la conclusion qui doit sembler si naturelle en pareille circonstance.

— Vous auriez dû juger alors qu'il en était incapable, car, à moins d'être de marbre, ou d'avoir fait voeu de chasteté en s'exposant à la plus violente des tentations, sa conduite était impossible.

— Cela vous paraît, mais le fait est qu'il ne se montra ni capable ni incapable de me donner des preuves de son ardeur.

— Pourquoi ne pas vous en assurer par vous-même.

— Un sentiment de vanité, d'orgueil même mal entendu ne me permit pas de me désabuser. Je ne soupçonnais pas la vérité, je me faisais mille idées qui flattaient mon amour-propre. Il me semblait que, m'aimant véritablement, il était possible qu'il craignît de m'éprouver avant d'être sa femme. Cela m'empêcha de me résoudre à l'épreuve humiliante d'aller aux enquêtes.

— Tout cela, ma chère belle-sœur, aurait pu être naturel, quoique peu ordinaire, si vous aviez été une jeune innocente; mais mon frère savait bien que votre noviciat était fait et parfait.

— Tout cela est très-vrai; mais que n'imagine pas la tête d'une femme amoureuse et que l'amour-propre aiguillonne autant que l'amour?

— Vous raisonnez fort bien, mais un peu tard.

— Je ne le sais que trop. Enfin nous revînmes à Paris, lui à sa demeure ordinaire, moi à ma petite maison, lui continuant à me faire la cour, moi le recevant et ne comprenant rien à une conduite si étrange. M. de Sauci, qui savait que rien de sérieux n'avait eu lieu entre nous, se perdait en conjectures et ne pouvait résoudre l'énigme. Il a peur sans doute de te faire un enfant, me dit-il, et de se voir par là obligé de t'épouser.

Je commençais à le croire aussi; mais je trouvais que cette manière de raisonner était étrange pour un homme amoureux.

M. de Nesle, officier aux gardes françaises, mari d'une jolie femme qui m'avait connue à la campagne, alla chez votre frère pour me faire une visite. Ne m'y trouvant pas, il lui demanda pourquoi je ne vivais pas avec lui. Il lui répondit tout bonnement que je n'étais pas sa femme et que ce n'avait été qu'une plaisanterie. M. de Nesle vint chez moi pour savoir si cela était vrai, et dès qu'il sut la vérité, il me demanda si je trouverais mauvais qu'il réussît à obliger Casanova à m'épouser. Je lui répondis que bien au contraire, il me ferait grand plaisir. Il n'en voulut pas davantage. Il alla dire à votre frère que sa femme n'aurait jamais voulu converser avec moi d'égale à égale, si je ne lui avais été présentée par lui-même comme son épouse, titre qui m'avait déclarée apte à jouir de tous les priviléges de la bonne compagnie; que son imposture était un affront pour toute la société, et qu'il devait réparer ses torts en m'épousant dans la huitaine ou accepter avec lui un duel au dernier sang. Il ajouta encore que dans le cas où il succomberait dans ce combat, il serait vengé par tous les hommes que son action avait offensés comme lui. Casanova lui répondit en riant que, bien loin de se battre pour ne pas m'épouser, il était prêt à rompre des lances pour m'avoir. Je l'aime, et si je lui plais, je suis tout disposé à lui

donner ma main. Veuillez, ajouta-t-il, vous charger de préparer les voies, et je serai à vos ordres quand il vous plaira.

M. de Nesle l'embrassa, lui promit de se charger de tout, puis vint me donner cette nouvelle qui me combla de joie, et dans la semaine tout fut achevé. M. de Nesle nous donna un magnifique souper le jour de nos noces, et depuis ce jour j'ai le titre de sa femme; mais titre vain, puisque malgré la cérémonie et le oui fatal, je ne suis pas mariée, puisque votre frère est complètement nul. Je suis malheureuse et il en a toute la faute, car il devait se connaître. Il m'a horriblement trompée.

— Mais il y a été forcé; il est moins coupable qu'il n'est à plaindre. Je vous plains aussi beaucoup, et pourtant je vous donne tort; car après avoir couché tout un mois avec lui sans qu'il vous donnât une seule preuve de sa puissance, vous ne pouviez que supposer la vérité. Eussiez-vous même été parfaitement novice, M. de Sauci aurait dû vous mettre au fait; car il doit bien savoir qu'il n'est pas au pouvoir d'un homme de se trouver côte à côte d'une jolie femme, de la presser à nu entre ses bras pendant si long-temps, sans se trouver, malgré sa volonté, dans une situation physique telle qu'il sera forcé de se dévoiler, s'il n'est pas entièrement privé de la faculté qui fait son essence.

— Tout cela me semble vrai dans votre bou-

che, et pourtant nous n'y avons pas pensé ni l'un ni l'autre, tant à le voir on est porté à le croire un Hercule.

— Je ne vois qu'un remède à votre mal, ma chère belle-sœur, c'est de faire annuler votre mariage ou de prendre un amant; et je crois mon frère trop raisonnable pour vous gêner en cela.

— Je suis parfaitement libre, mais je ne puis penser ni à un amant ni à un divorce; car le bourreau me traite si bien que mon amour pour lui ne fait que s'accroître, ce qui sans doute augmente mon malheur.

Je voyais cette pauvre femme si malheureuse, que j'aurais volontiers consenti à la consoler; mas il ne fallait pas y penser. Cependant sa confidence avait momentanément soulagé sa douleur, je lui en fis compliment, et après l'avoir embrassée de manière à lui prouver que je n'étais pas mon frère, je lui souhaitai une bonne nuit.

Le lendemain j'allai voir madame Vanloo qui me dit que madame Blondel l'avait chargée de me remercier de ce que je n'étais pas resté, mais que son mari l'avait priée de me dire qu'il était bien fâché de ne m'avoir pas vu pour m'exprimer toute son obligation.

— Il a apparemment trouvé sa femme toute neuve; mais ce n'est pas ma faute, et il n'en doit d'obligation qu'à Manon Balletti. On m'a dit qu'il a un joli poupon, qu'il demeure au Louvre, et qu'elle

habite dans une autre maison, rue Neuve-des-Petits-Champs.

— C'est vrai ; mais il soupe tous les soirs avec elle.

— C'est un drôle de ménage !

— Très-bon, je vous assure. Blondel ne veut avoir sa femme qu'en bonne fortune. Il dit que cela entretient l'amour, et que n'ayant jamais eu une maîtresse digne d'être sa femme, il est bien aise d'avoir trouvé une femme digne d'être sa maîtresse.

Je donnai tout le jour suivant à madame du Rumain, nous occupant jusqu'au soir de questions fort épineuses. Je la laissai très-contente. Le mariage de mademoiselle Cotenfau, sa fille, avec M. de Polignac, arrivé cinq ou six ans plus tard, fut la conséquence de nos calculs cabalistiques.

La belle marchande de bas de la rue des Prouvaires que j'avais tant aimée, n'était plus à Paris. Un certain M. de Langlade l'avait enlevée et son mari était dans la misère. Camille était malade, Coralline était devenue marquise et maîtresse en titre de M. le comte de la Marche, fils du prince de Conti, auquel elle avait donné un fils que j'ai connu vingt ans plus tard portant la croix de Malte et le nom de chevalier de Montréal. Plusieurs autres jeunes personnes que j'avais connues étaient allées figurer en province en qualité de veuves, ou étaient devenues inaccessibles.

Tel était Paris de mon temps. Les changemens

qui s'y faisaient en filles, en intrigues, en principes, allaient aussi rapidement que les modes.

Je donnai tout un jour à mon ancien ami Balletti qui avait quitté le théâtre après avoir perdu son père et épousé une jolie figurante; il travaillait sur l'herbe mélisse, espérant parvenir à trouver la pierre philosophale.

Je fus agréablement surpris au foyer de la Comédie-Française en voyant le poète Poinsinet qui, après m'avoir embrassé à plusieurs reprises, me dit qu'à Parme, M. du Tillot l'avait comblé de bienfaits. Il ne m'a point placé, me dit-il, parce qu'en Italie on ne sait que faire d'un poète français.

— Savez-vous quelque chose de lord Limore? lui dis-je.

— Oui, il a écrit de Livourne à sa mère en lui annonçant qu'il allait passer aux Indes, et que si vous n'aviez pas eu la bonté de lui donner mille louis, il serait actuellement dans les prisons de Rome.

— Je m'intéresse beaucoup à son sort, et je verrais volontiers mylady avec vous.

— Je vous annoncerai, et je suis bien sûr qu'elle vous retiendra à souper, car elle a la plus grande envie de vous parler.

— Comment vous trouvez-vous ici? lui dis-je; êtes-vous content d'Apollon?

— Il n'est pas le dieu du Pactole, je suis sans le sou, je n'ai pas une chambre, et j'accepterai

volontiers à souper, si vous voulez m'inviter. Je vous lirai le Cercle, que les comédiens ont reçu, et que j'ai dans ma poche. Je suis sûr que cette pièce aura du succès.

Ce Cercle était une petite pièce en prose dans laquelle le poète jouait le jargon du médecin Herrenschwand, frère de celui que j'avais connu à Soleure. Elle eut effectivement un grand succès de vogue.

Je le menai souper, et le pauvre nourrisson des muses mangea comme quatre. Le lendemain il vint m'annoncer que la comtesse Limore m'attendait à souper.

Je trouvai cette dame, belle encore, avec M. de Saint-Albin, archevêque de Cambrai, amant suranné qui dépensait pour elle tout le revenu de son archevêché. Ce digne prince de l'église était un des fils naturels du duc d'Orléans, le célèbre régent de France, et d'une comédienne. Il soupa avec nous, mais il n'ouvrit la bouche que pour manger, et sa maîtresse ne me parla que de son fils dont elle portait aux nues l'esprit et les talens, tandis qu'au fait lord Limore n'était qu'un vaurien; mais je crus devoir faire la chouette. Il y aurait eu de la cruauté à la contredire. Je la quittai en lui promettant de lui écrire, s'il m'arrivait de rencontrer son fils.

Poinsinet qui était, comme on dit, sans feu ni lieu, vint passer la nuit dans ma chambre, et le lendemain, après lui avoir fait prendre deux tas-

ses de chocolat, je lui donnai de quoi se louer une chambre. Je ne l'ai plus revu, s'étant noyé quelques années après, non dans l'Hippocrène, mais dans le Guadalquivir. Il me dit qu'il avait passé huit jours chez M. de Voltaire et qu'il s'était hâté de retourner à Paris pour faire sortir de la Bastille l'abbé Morellet.

Je n'avais plus rien à faire à Paris, et je n'attendais pour en partir que les habits que je faisais faire et une croix de rubis et de diamans de l'ordre dont le saint-père m'avait décoré.

J'attendait le tout dans cinq ou six jours, lorsqu'un contre-temps m'obligea de partir précipitamment. Voici cet événement que j'écris à contre-cœur, car ce fut une imprudence de ma part qui faillit me coûter la vie et l'honneur, comptant pour rien plus de cent mille francs. Je plains les sots qui, tombés dans le malheur, s'en prennent à la fortune, tandis qu'ils ne devraient s'en prendre qu'à eux seuls.

Je me promenais aux Tuileries vers les dix heures du matin, lorsque j'eus le malheur de rencontrer la Dangenancour avec une autre fille. Cette Dangenancour était une figurante de l'Opéra avec laquelle, avant mon dernier départ de Paris, j'avais désiré vainement de faire connaissance. Me félicitant de l'heureux hasard qui me la faisait rencontrer si à propos, je l'abordai et je n'eus pas besoin de beaucoup la prier pour lui faire accepter un dîner à Choisy.

Nous nous dirigeâmes vers le Pont-Royal et là prenant un fiacre, nous partons. Après avoir ordonné le dîner, nous sortions pour faire un tour de jardin quand je vis descendre d'un fiacre deux aventuriers que je connaissais et deux filles amies de celles que je conduisais. La malencontreuse hôtesse qui se trouvait sur la porte vint nous dire que si nous voulions être servis ensemble, elle nous donnerait un dîner excellent : je ne dis rien, ou plutôt je me rendis au *oui* de mes deux grivoises. Nous dînâmes effectivement très-bien, et après avoir payé, au moment où nous allions retourner à Paris, je m'aperçus que je n'avais pas une bague que pendant le dîner j'avais ôtée de mon doigt pour la laisser voir à l'un des deux aventuriers nommé Santis qui s'était montré curieux de l'examiner. C'était une jolie miniature dont l'entourage en brillans m'avait coûté vingt-cinq louis. Je priai très-poliment Santis de me rendre ma bague ; il me répondit avec un grand sang-froid qu'il me l'avait rendue. Si vous me l'aviez rendue, répliquai-je, je l'aurais, et je ne l'ai pas. Il persiste ; les filles ne disaient rien, mais l'ami de Santis, Portugais nommé Xavier, osa me dire qu'il l'avait vu me la rendre. Vous en avez menti, lui dis-je, et saisissant Santis à la cravate, je lui dis qu'il ne sortirait pas que je n'eusse ma bague. Mais en même temps le Portugais s'étant levé pour secourir son ami, je fais un pas en arrière, et l'épée à la main, je réitère mon propos.

L'hôtesse étant survenue en jetant les hauts cris, Santis me dit que si je voulais écouter deux mots à l'écart, il me persuaderait. Croyant bonnement qu'il avait honte de me restituer ma bague en présence de tout ce monde, mais qu'il allait me la remettre tête-à-tête, je rengaînai en lui criant : Sortons. Xavier monta dans le fiacre avec les quatre donzelles et ils retournèrent à Paris.

Santis me suivit derrière le château, et là, prenant un air riant, il me dit que voulant faire une plaisanterie, il avait mis ma bague dans la poche de son ami, mais qu'à Paris il me la rendrait.

C'est un conte, lui dis-je, votre ami prétend vous avoir vu me la rendre, et vous l'avez laissé partir. Me croyez-vous assez neuf pour être dupe d'un badinage de cette espèce? Vous êtes deux voleurs. En disant cela, j'allonge la main pour saisir la chaîne de sa montre, mais il recule et tire son épée. Je tire la mienne, et à peine en garde, il me porte une botte allongée que je pare, et me fendant sur lui, je le traverse d'outre en outre. Il tombe en appelant au secours. Je rengaîne mon épée, et sans m'embarrasser de lui, je vais rejoindre mon fiacre et je pars pour Paris.

Je descendis dans la place Maubert et me rendis à pied à mon hôtel en prenant une rue détournée. J'étais sûr que personne ne serait allé me chercher à mon logement, car mon hôte même ne savait pas mon nom.

J'employai le reste de ma journée à faire mes malles, et après avoir ordonné à Costa de les placer sur ma voiture, j'allai chez madame d'Urfé que j'informai de mon aventure, en la priant, lorsque ce qu'elle devait me donner serait prêt, de le consigner à Costa qui viendrait me rejoindre à Augsbourg. J'aurais dû lui dire de m'expédier le tout par un de ses domestiques; mais mon bon génie m'avait abandonné ce jour-là. Au reste, je ne croyais pas que Costa fût un voleur.

De retour à l'hôtel du St.-Esprit, je donnai mes instructions au coquin en lui commandant de faire diligence, d'être discret, et lui remettant l'argent nécessaire pour le voyage.

Ma voiture attelée de quatre chevaux de louage qui me menèrent à la seconde poste, je partis de Paris et je ne m'arrêtai qu'à Strasbourg où je trouvai Desarmoises et mon Espagnol.

N'ayant rien à faire dans cette ville, je voulais passer le Rhin sur-le-champ, mais Desarmoises me persuada d'aller avec lui à l'Esprit pour y voir une jolie personne qui n'avait différé son départ pour Augsbourg que dans l'espoir que nous pourrions faire le voyage ensemble. C'est une jeune dame de vos connaissances, me dit le faux marquis, mais j'ai dû lui donner ma parole d'honneur de ne point vous dire son nom. Elle n'a avec elle que sa femme de chambre, et je suis sûr que vous serez content de la voir.

Ma curiosité me fit céder. Je suis Desarmoises

et j'entre dans une chambre où je vois une jolie femme, mais que je ne reconnus pas d'abord. Ma mémoire me revenant, je vis que c'était une danseuse que j'avais trouvée charmante sur le théâtre de Dresde il y avait alors huit ans. Elle appartenait alors au comte de Brühl, grand écuyer du roi de Pologne, électeur de Saxe; mais je n'avais pas même tenté de lui faire ma cour. La trouvant alors riche en équipage, et prête à partir pour Augsbourg, je me peignis de suite tout le plaisir qu'une pareille rencontre allait me procurer.

Après les allures ordinaires d'une agréable reconnaissance de part et d'autre, nous fixâmes notre départ au lendemain matin pour aller ensemble à Augsbourg. La belle allait à Munich, mais comme je n'avais rien à faire dans cette petite capitale, nous demeurâmes d'accord qu'elle irait toute seule.

Je suis bien sûre, me dit-elle ensuite, que vous prendrez le parti d'y venir vous-même, car les ministres des puissances qui doivent composer le congrès ne se rendront à Augsbourg que dans le courant du mois de septembre.

Nous soupâmes ensemble et le lendemain nous partîmes, elle dans sa voiture avec sa femme de chambre, et moi dans la mienne avec Desarmoises, précédé de le Duc en courrier; mais à Rastadt, nous changeâmes d'allure, la Renaud crut donner moins sujet aux spéculations de la curiosité en venant dans ma voiture qu'en restant dans la sienne, et

Desarmoises alla volontiers occuper sa place auprès de la suivante. Nous ne tardâmes pas à devenir intimes. Elle me fit part de ses affaires, au moins en apparence, et moi je lui confiai tout ce que je n'avais pas intérêt de lui taire. Je lui dis que j'avais une commission de la cour de Lisbonne; elle me crut, et je crus aussi qu'elle n'allait à Munich et à Augsbourg que pour y vendre ses diamans.

La conversation étant tombée sur Desarmoises, elle me dit que je pouvais fort bien le garder en ma société, mais que je ne devais point lui permettre de se donner le titre de marquis.

— Mais, lui dis-je, il est fils du marquis Desarmoises de Nancy.

— Ce n'est qu'un vieux courrier auquel le département des affaires étrangères fait une mince pension. Je connais le marquis Desarmoises qui vit à Nancy, et qui n'est pas aussi âgé que lui.

— Il est dans ce cas un peu difficile qu'il soit son père.

— L'hôte de l'Esprit l'a connu courrier.

— Comment l'as-tu connu?

— Nous avons dîné ensemble à table d'hôte. Après le dîner, il vint me trouver dans ma chambre et me dit qu'il attendait quelqu'un pour partir pour Augsbourg et que nous pourrions faire le voyage ensemble. Il vous nomma et après quelques questions que je lui fis, je jugeai que ce ne pouvait être

que vous, et nous voilà, ce dont je suis bien aise. Mais écoutez, je vous conseille de renoncer aux faux noms et aux fausses qualités; pourquoi vous faites-vous appeler Seingalt?

— C'est mon nom, ma chère, mais il n'empêche pas que ceux qui me connaissent d'ancienne date ne puissent m'appeler aussi Casanova; car je suis l'un et l'autre. Vous pouvez très-bien comprendre cela.

— Oui, je le comprends. Votre mère est à Prague, et comme elle ne reçoit rien de sa pension, à cause de la guerre, je crois qu'elle peut se trouver un peu gênée.

— Je le sais, mais je n'oublie pas mes devoirs de bon fils : je lui ai envoyé de l'argent.

— Je vous en félicite. Où logerez-vous à Augsbourg.

— Je louerai une maison, et si cela vous amuse, je vous en ferai la maîtresse et vous en ferez les honneurs.

— C'est charmant, mon ami! Nous y donnerons de bons soupers et nous passerons la nuit à jouer.

— Le plan est délicieux.

— Je me charge de vous trouver une excellente cuisinière; celles de Bavière sont justement renommées. Nous ferons bonne figure au congrès, et on dira que nous nous aimons à la folie.

— Bien entendu, mon cœur, que je n'entends point raillerie sur le compte de la fidélité.

— Sur ce point, mon ami, fiez-vous à moi. Vous savez bien comment je vivais à Dresde.

— Je m'y fie, mais pas en aveugle, je t'en préviens. En attendant, mettons de l'égalité entre nous, et dis-moi tu. Cela convient mieux à l'amour.

— Eh bien! embrasse-moi.

Ma belle Renaud n'aimait pas à voyager la nuit parce qu'elle aimait à souper copieusement, et à se coucher lorsque la tête lui tournait. La chaleur du vin en faisait alors une bacchante difficile à contenter; mais quand je n'en pouvais plus, je la priais de me laisser tranquille, et force lui était de m'obéir.

Arrivés à Augsbourg, nous allâmes descendre aux Trois-Maures, mais l'hôte, en me disant qu'il nous ferait servir un bon dîner, m'annonça qu'il ne pourrait point me loger, parce que le ministre de France avait retenu l'hôtel tout entier. Je pris le parti d'aller trouver M. Carli, banquier, auprès duquel j'étais accrédité, et dans l'instant il me procura une jolie maison meublée avec un jardin que je louai pour six mois, et que la Renaud trouva fort de son goût.

Il n'y avait encore personne à Augsbourg. La Renaud devant se rendre à Munich, me fit comprendre que je m'ennuierais pendant son absence, et sut m'engager à l'accompagner. Nous nous logeâmes à l'auberge du Cerf où nous nous trouvâmes fort bien; Desarmoises alla se loger ailleurs. Mes

affaires n'ayant rien de commun avec ma nouvelle compagne, je lui donnai une voiture et un laquais de place spécialement pour elle, et j'en pris autant pour moi.

L'abbé Gama m'avait remis une lettre du commandeur Almada pour lord Stormon, ministre d'Angleterre à la cour de Bavière. Ce seigneur se trouvant à Munich, je m'empressai de faire ma commission. Il me reçut fort bien, et m'assura que lorsqu'il en serait temps, il ferait tout ce qui dépendrait de lui, lord Halifax l'ayant informé de toute l'affaire. En sortant de chez sa seigneurie bretonne, j'allai faire ma cour à M. de Folard, ministre de France, auquel je présentai une lettre que m'avait fait remettre M. de Choiseul par madame d'Urfé. M. de Folard me fit beaucoup d'accueil et m'invita à dîner pour le lendemain, et le jour suivant il me présenta à l'électeur.

Pendant les quatre funestes semaines que je passai à Munich, la maison de ce ministre fut la seule que je fréquentai. J'appelle ces quatre semaines funestes, et à bon droit; car pendant ce temps je perdis tout mon argent, je mis en gage pour plus de quarante mille francs de bijoux que je n'ai jamais dégagés, et enfin, ce qui est le pis, parce que je perdis ma santé. Mes assassins furent cette Renaud et ce Desarmoises qui me devait tant, et qui me récompensa si mal.

Le troisième jour de mon arrivée à Munich, je fus obligé de faire une visite particulière à l'élec-

trice douairière de Saxe. Ce fut mon beau-frère, qui était à la suite de cette princesse, qui m'y engagea, en me disant que je ne pouvais pas m'en dispenser, car elle me connaissait, et d'ailleurs elle s'était déjà informée de moi. Je n'eus pas à me repentir de ma condescendance, car l'électrice me reçut bien et me fit beaucoup causer; elle était curieuse comme toute les personnes oisives qui ne savent point se suffire, parce qu'elles ne trouvent point assez de ressources dans leur esprit ni dans leur instruction.

J'ai fait bien des sottises dans ma vie; je le confesse avec autant de candeur que Rousseau, j'y mets moins d'amour-propre que ce malheureux grand homme; mais j'en ai fait peu d'aussi fortes et d'aussi absurdes que celle d'aller à Munich, alors que je n'y avais rien à faire. Mais j'étais dans une crise; c'était une époque où mon fatal génie allait *crescendo* de sottise en sottise depuis mon départ de Turin, et même depuis mon départ de Naples. Ma chute de nuit, ma soirée chez Limore, ma liaison avec Desarmoises, ma partie à Choisy, ma confiance en Costa, mon union avec la Renaud, et plus que tout, mon inconcevable ineptie de me livrer en dupe au jeu de pharaon dans une cour où les joueurs qui tenaient la banque étaient réputés les plus habiles de l'Europe à corriger la fortune! Là se trouvait entre autres le fameux, l'infâme Afflisio, l'associé du duc Frédéric de Deux-Ponts, que ce prince décorait du titre de son aide-

de-camp, et que tout le monde connaissait pour le plus adroit coquin qu'il fût possible d'imaginer.

Je jouais tous les jours, et perdant souvent sur parole, l'embarras de devoir payer le lendemain me causait des chagrins cuisans. Quand j'eus épuisé mon crédit chez les banquiers, il fallut recourir aux juifs qui ne prêtent que sur gages, et ce fut Desarmoises qui fut mon entremetteur, avec la Renaud qui finit par se rendre maîtresse de tout. Ce ne fut pas là le plus affreux service qu'elle me rendit; elle me communiqua un mal qui la rongeait, mais qui, en exerçant ses ravages à l'intérieur, laissait son extérieur intact, et d'autant plus dangereux que sa fraîcheur semblait annoncer la santé la plus parfaite. Enfin ce serpent sorti de l'enfer pour ma ruine, m'avait tellement mis sous le charme, que je négligeai la maladie pendant un mois, parce qu'elle sut me persuader qu'elle serait déshonorée, si pendant notre séjour à Munich je m'étais mis entre les mains d'un chirurgien, toute la cohue de la cour sachant que nous vivions maritalement ensemble.

Je ne me conçois pas, quand je réfléchis à cette incroyable condescendance, surtout lorsque chaque jour je renouvelais le poison qu'elle avait infiltré dans mes veines!

Mon séjour à Munich fut une espèce de malédiction, ou plutôt pendant ce mois fatal, je les vis toutes réunies comme pour me donner un avant-

goût de tous les maux que souffrent les âmes des réprouvés. La Renaud aimait le jeu et Desarmoises taillait de moitié avec elle. Je ne voulus jamais être de leur partie, car le faux marquis trichait sans aucun ménagement et souvent avec plus d'impudence que d'adresse. Il invitait chez moi des gens de mauvaise compagnie, qu'il traitait à mes frais; puis dans leur jeu, il se passait chaque soir des scènes scandaleuses.

L'électrice douairière de Saxe me causa la plus sensible mortification les deux dernières fois que j'eus l'honneur de lui parler.

On sait ici, monsieur, comment vous vivez avec la Renaud et la vie qu'ell emène chez vous, peut-être à votre insu, me dit cette princesse; cela vous fait grand tort, et je vous conseille d'en finir.

Elle ne savait pas que j'y étais forcé de toutes les manières. Il y avait un mois que j'étais parti de Paris, et je n'avais encore reçu aucune nouvelle ni de madame d'Urfé ni de Costa. Je ne pouvais pas en deviner la raison, mais je commençais à soupçonner la fidélité de mon Italien. J'appréhendais aussi que ma bonne madame d'Urfé fût morte, ou devenue sage, ce qui pour moi aurait eu le même résultat; et l'état où je me trouvais me mettait dans l'impuissance de retourner à Paris pour m'y informer de tout ce qu'il m'était si nécessaire de savoir, autant pour la tranquillité de mon âme que pour le rétablissement de ma bourse.

J'étais donc dans une détresse complète, et ce qui me peinait le plus, c'est que j'étais forcé de m'avouer que j'éprouvais un commencement d'abattement, fruit ordinaire de l'âge ; je n'avais plus cette confiance insouciante que donne la jeunesse et le sentiment de la force, et cependant l'expérience ne m'avait pas assez mûri pour me corriger. Néanmoins, par un reste de cette habitude que donne un caractère résolu, je pris soudainement congé de la Renaud, en lui disant que je l'attendrais à Augsbourg. Elle ne fit aucun effort pour me retenir, mais elle me promit de me rejoindre au plus tôt, étant au moment de vendre avantageusement ses pierreries. Je partis précédé de le Duc et bien aise que Desarmoises trouvât bon de rester avec l'indigne créature dont je lui devais la malheureuse connaissance. Arrivé à ma jolie maison d'Augsbourg, je me mis au lit, décidé à n'en sortir que mort ou délivré du venin qui me rongeait. M. Carli, mon banquier, que je priai de passer chez moi, me recommanda un certain Kefalides, élève du fameux Fayet qui, plusieurs années auparavant, m'avait délivré d'un mal pareil à Paris. Ce Kefalides passait pour le meilleur chirurgien d'Augsbourg. Après avoir examiné mon état, il m'assura qu'il me guérirait par des sudorifiques sans avoir à recourir à ce fatal bistouri. Il commença en conséquence par me mettre à la diète la plus sévère, m'ordonna des bains et me soumit à des frictions mercurielles. Je subissais ce régime

depuis six semaines, et loin de me trouver guéri, je me sentais dans un état pire que lorsqu'il m'avait entrepris. J'étais d'une maigreur épouvantable et j'avais deux tumeurs inguinales d'une grosseur monstrueuse. Je dus me résoudre à les laisser ouvrir, mais cette opération douloureuse, outre qu'elle faillit me coûter la vie, ne servit de rien. Il coupa maladroitement l'artère, ce qui occasiona une hémorragie qu'on eut beaucoup de peine à arrêter, et qui m'aurait donné la mort, sans les soins que je reçus de M. Algardi, médecin bolonais qui était au service du prince-évêque d'Augsbourg.

Ne voulant plus entendre parler de Kefalides, le docteur Algardi me prépara en ma présence quatre-vingt-dix pilules composés de dix-huit grains de manne. Je prenais une de ces pilules le matin, buvant ensuite un grand verre de lait coupé, et une autre le soir, après laquelle je mangeais une soupe d'orge, et c'était là toute ma nourriture. Ce remède héroïque me rendit la santé en deux mois et demi, temps que je passai dans de grandes souffrances; mais je ne commençai à reprendre mon embonpoint et mes forces que vers la fin de l'année.

Ce fut pendant mes souffrances que j'appris les circonstances de l'évasion de Costa emportant les diamans, les montres, les tabatières, le linge et les habits brodés que madame d'Urfé lui avait remis pour moi dans une bonne malle avec cent louis

qu'elle lui avait donnés pour son voyage. Cette bonne dame m'envoya une lettre de change de cinquante mille francs que fort heureusement elle n'eut pas le temps de remettre à mon voleur, et cette somme vint fort à propos pour m'arracher à l'espèce d'indigence où m'avait plongé mon inconduite.

J'eus à la même époque un autre chagrin qui me fut bien sensible, ce fut de découvrir que le Duc me volait. Je lui aurais pardonné, s'il ne m'avait forcé à une publicité que je n'aurais pu éviter qu'en me compromettant. Malgré cela, je le gardai jusqu'à mon retour à Paris au commencement de l'année suivante.

Vers la fin du mois de septembre, quand on fut certain qu'il n'y aurait point de congrès, la Renaud passa par Augsbourg avec Desarmoises pour retourner à Paris; mais elle n'osa pas venir me voir, dans la crainte que je ne lui fisse rendre mes effets, dont elle s'était emparée sans m'en prévenir, et sans doute elle me supposait instruit de cette friponnerie. Quatre ou cinq ans plus tard elle épousa à Paris un certain Bohmer, le même qui donna au cardinal de Rohan le fameux collier qu'il croyait destiné à la malheureuse Marie-Antoinette, reine de France. Elle était à Paris quand j'y revins, mais je ne fis aucune démarche pour la voir, voulant tout oublier, si la chose était possible. Je le devais, car dans tout ce que je fis pendant cette malheureuse année, ce que je trouvais

de plus méprisable, c'est la triste conduite que j'avais menée, ou plutôt ma propre personne. Cependant je n'aurais pas assez méprisé l'infâme Desarmoises pour me priver du plaisir de lui couper les oreilles, s'il m'en avait laissé le temps; mais le vieux coquin, qui prévoyait sans doute le traitement que je lui réservais, s'esquiva. Il est mort misérable et étique en Normandie peu de temps après.

A peine ma santé fut-elle rétablie, qu'oubliant tous mes malheurs passés, je recommençai à me divertir. Anna-Midel, mon excellente cuisinière, qui avait été si long-temps oisive, dut se mettre en besogne pour satisfaire mon appétit glouton; car pendant trois semaines je fus affecté d'une faim dévorante, mais nécessaire à mon tempérament afin de rendre à mon individu sa première forme. Le graveur mon hôte, et la jolie Gertrude sa fille, que je faisais manger avec moi, me regardaient avec une sorte de stupeur et craignaient des suites funestes de mon intempérance. Mon cher docteur Algardi, qui m'avait sauvé la vie, me prédisait une indigestion qui devait me mener au tombeau; mais le besoin de manger était plus fort que ses raisons; je n'écoutais rien, et je fis bien; car à force de bien manger, je recouvrai mon état primitif et je me sentis bientôt apte à recommencer mes offrandes au dieu pour lequel je venais de tant souffrir.

Ma cuisinière et Gertrude, toutes deux jeunes

et jolies, me rendirent amoureux, et la reconnaissance s'en mêlant, je leur fis part de mon amour à toutes deux à la fois ; car j'avais prévu qu'en les attaquant séparément, je n'aurais vaincu ni l'une ni l'autre. En outre, je savais que je n'avais pas beaucoup de temps à perdre, parce que je m'étais engagé avec madame d'Urfé à souper avec elle le premier jour de l'an 1762, dans un appartement qu'elle m'avait meublé rue du Bacq. Elle l'avait orné de superbes tapisseries que René de Savoie avait fait faire et sur lesquelles toutes les opérations du grand œuvre étaient représentées. Elle m'avait écrit qu'elle avait été à Choisy et qu'elle y avait appris que l'Italien Santis, que j'y avais étendu d'un coup d'épée qui l'avait traversé d'outre en outre, après avoir été guéri de sa blessure, avait été enfermé à Bicêtre pour cause de filouteries.

Gertrude et Anna-Midel m'occupèrent agréablement pendant le reste de mon séjour à Augsbourg ; mais elles ne me captivèrent pas au point de me faire négliger la bonne société ; j'allais passer mes soirées d'une manière très-agréable chez le comte Max de Lamberg, qui demeurait avec le titre de grand maréchal à la cour du prince-évêque. Son épouse, femme charmante, avait tout ce qu'il faut pour attirer bonne et nombreuse compagnie. Je fis chez ce comte la connaissance du baron de Selentin, capitaine au service de Prusse, établi à Augsbourg où il recrutait pour

son maître. Ce qui m'attachait particulièrement au comte Lamberg, c'était son génie littéraire. Savant de première classe et surtout fort érudit, il a publié plusieurs ouvrages fort estimés. J'ai entretenu avec lui un commerce de lettres qui n'a cessé qu'à sa mort, arrivée par sa faute, il y a quatre ans, en 1792, mais j'aurais dû dire par celle de ses médecins, qui le traitèrent par le mercure d'une maladie où Vénus n'avait aucune part, et qui ne servit qu'à le faire calomnier après sa mort.

Sa veuve, toujours aimable, vit encore en Bavière, chérie de ses amis et de ses filles qu'elle a parfaitement mariées.

Dans ce temps-là, une pauvre petite troupe de comédiens mes compatriotes arriva à Augsbourg, et je lui fis obtenir la permission de représenter sur un petit mauvais théâtre. Comme elle donna occasion à une petite histoire qui m'amusa, parce que j'en fus le héros, je vais la donner à mes lecteurs dans l'espoir de leur être agréable.

CHAPITRE II.

Les comédiens et la comédie. — Bassi. — La Strasbourgeoise. — Le comte femelle. — Mon retour à Paris. — Mon arrivée à Metz. — La jolie Raton et la fausse comtesse de Lascaris.

Une femme laide, mais dégourdie et causeuse comme une Italienne, s'étant présentée chez moi, me supplia de vouloir bien intercéder auprès des magistrats, pour que l'on permît à la troupe dont elle faisait partie de jouer la comédie. Elle était laide, mais elle était Italienne et pauvre, et sans lui demander son nom, sans m'informer si la troupe en valait la peine, je lui promis de m'em-

ployer pour elle, et je lui obtins sans difficulté la grâce qu'elle sollicitait.

Étant allé à la première représentation, je reconnus avec surprise dans le premier acteur un Vénitien avec lequel, vingt ans plus tôt, j'avais étudié au collége de St-Cyprien. Il s'appelait Bassi, et comme moi, il avait quitté le métier de prêtre. Sa fortune lui avait fait embrasser le métier d'histrion, et selon toute apparence il était dans la misère, tandis que moi, lancé par le hasard dans une route tout aventureuse, j'avais l'air d'être dans l'opulence.

Curieux de connaître ses aventures, et attiré par ce sentiment de bienveillance qui nous porte vers un compagnon de jeunesse et surtout de collége, voulant aussi jouir de sa surprise lorsqu'il m'aurait reconnu, j'allai le trouver sur la scène dès que la toile fut baissée. Il me reconnut de prime abord, poussa un cri de joie et après m'avoir embrassé, il me présenta à sa femme, la même qui était venue me parler, et à sa fille âgée de treize à quatorze ans, fort jolie et que j'avais vue danser avec plaisir. Il ne s'en tint pas là; voyant que je lui faisais bonne mine ainsi qu'à sa famille, il se tourna vers ses camarades dont il était directeur, et me présenta sans façon comme son meilleur ami. A ce nom d'ami, ces bonnes gens me voyant habillé comme un seigneur, portant une croix en sautoir, me firent prendre pour un fameux charlatan cosmopolite qu'on attendait

à Augsbourg, et Bassi ne chercha point à les désabuser, ce qui me parut singulier.

Quand la troupe se fut dépouillée de ses guenilles de théâtre et qu'elle fut costumée avec ses guenilles de tous les jours, la laide Bassi s'attacha à mon bras et m'emmena en disant que j'irais souper avec elle. Je me laissai conduire et bientôt nous arrivâmes dans une habitation telle que je me l'étais imaginée. C'était une immense chambre au rez-de-chaussée qui servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de dortoir. Une longue table dont la moitié était couverte d'un chiffon de nappe qui portait l'empreinte d'un service mensuel, tandis qu'à l'autre bout, dans un sale chaudron, on lavait quelques vases de terre qui étaient restés là depuis le dîner et qui devaient figurer au souper. Une seule chandelle fichée dans le goulot d'une bouteille cassée, éclairait ce taudis, et comme on n'avait point de mouchettes, la laide Bassi y pourvoyait très-adroitement au moyen du pouce et de l'index, et sans façon s'essuyait à la nappe après avoir jeté par terre le bout de la mèche.

Un acteur, valet de la troupe, portant longues moustaches, car il ne jouait que les rôles d'assassin ou de voleur de grands chemins, servit un énorme plat de viande réchauffée qui nageait au milieu d'une quantité d'eau bourbeuse que l'on décorait du nom de sauce ; et la famille affamée se mit à y tremper du pain après l'avoir dépecé avec les doigts ou à belles dents, faute de couteau et

de fourchette ; mais tous étant à l'unisson, nul n'avait le droit de faire le dégoûté. Un grand pot de bière passait de convive en convive, et au milieu de cette misère, la gaîté se montrait sur tous les visages, ce qui me forçait à me demander ce que c'est que le bonheur. Pour la clôture, le cuisinier convive mit sur la table un second plat rempli de morceaux de porc frits à la poêle, et le tout fut expédié de grand appétit. Bassi me fit la grâce de me dispenser de prendre part à ce ragoûtant banquet, et je lui en sus gré.

Après ce banquet de caserne, il me fit brièvement le récit de ses aventures toutes ordinaires, comme celles d'un pauvre diable, et pendant cela, sa jolie fille, assise sur mes genoux, m'excitait de son mieux à la traiter en innocente. Il finit sa narration par me dire qu'il allait à Venise, où il était sûr de faire fortune pendant le carnaval. Je lui souhaitai tout le bonheur possible, et lorsqu'il me demanda quel métier je faisais, le caprice me fit lui répondre que j'étais médecin. Ce métier vaut bien mieux que le mien, me dit-il, et je suis heureux de pouvoir vous faire un présent d'importance.

— Et quel est ce présent? lui demandai-je.

— C'est, répondit Bassi, la thériaque vénitienne que vous pourrez vendre à deux florins la livre, et qui ne vous coûtera que quatre gros.

— Votre présent me sera très-agréable; mais dites-moi, êtes vous content de votre recette?

— Je ne puis pas me plaindre pour un premier jour, puisqu'après avoir payé tous les frais, j'ai pu donner un florin à chacun des acteurs. Mais je suis fort embarrassé pour jouer demain, car ma troupe est en révolte et ne veut point jouer, à moins que je ne leur paie d'avance un florin à chacun.

— Leur exigence est cependant bien modeste.

— Je le sais, mais je suis sans le sou et je n'ai rien à mettre en gage; sans cela je les contenterais et ils s'en repentiraient ensuite, car je suis certain de faire demain au moins cinquante florins.

— Combien êtes-vous?

— Quatorze en comptant ma famille. Pouvez vous me prêter dix florins? Je vous les rendrai demain après la comédie.

— Volontiers; mais je veux avoir le plaisir de vous donner à souper à tous à l'auberge la plus voisine du théâtre. Voici dix florins.

Le pauvre diable s'évertua en remercîmens et se chargea d'ordonner le souper à un florin par tête comme je le lui avais dit. J'avais besoin de m'amuser et de rire en voyant quatorze affamés manger avec un appétit dévorant.

La troupe joua le lendemain, mais trente ou quarante personnes au plus ayant assisté à la comédie, le pauvre Bassi eut à peine de quoi payer l'orchestre et le luminaire. Il était au désespoir, et loin de pouvoir me payer, il vint me supplier

de lui prêter dix autres florins, toujours sur l'espoir d'une bonne recette pour le jour suivant. Je le consolai en lui disant que nous en parlerions après souper et que j'allais l'attendre à l'auberge avec toute sa troupe.

Je fis durer ce souper pendant trois heures, à force de l'humecter de vin du marquisat, et cela parce qu'une jeune Strasbourgeoise, la soubrette de la troupe, m'intéressa de prime abord au point de me faire concevoir le désir de la posséder. De la figure la plus attrayante, avec une voix délicieuse, cette fille me faisait pâmer de rire en prononçant l'italien avec l'accent hétérogène de l'Alsace, qu'elle accompagnait de gestes à la fois agréables et comiques qui donnaient à tout son être un charme difficile à décrire.

Déterminé à me rendre maître de cette jeune actrice dès le lendemain, avant de quitter l'auberge, je dis à la troupe assemblée : Messieurs et mesdames, je vous prends à mes gages pour huit jours, à cinquante florins par jour; mais à condition que vous jouerez pour mon compte et que vous paierez les frais du théâtre. Bien entendu que vous mettrez le prix des places à tel prix que je voudrai et que cinq personnes de la troupe, que je désignerai à volonté, souperont tous les soirs avec moi. Si la recette est supérieure à cinquante florins, vous vous partagerez le surplus.

Ma proposition fut accueillie avec des cris de

joie, et, ayant fait venir encre, plume et papier, nous nous engageâmes réciproquement. Pour demain, dis-je à Bassi, je laisse les billets au même prix d'hier et d'aujourd'hui; pour après-demain, nous verrons. Je vous engage à souper pour demain avec votre famille et la jeune Strasbourgeoise, que je ne veux point séparer de son cher Arlequin.

Il annonça le lendemain un spectacle choisi fait pour attirer beaucoup de monde, mais malgré cela le parterre ne fut occupé que par une vingtaine de manans et les loges restèrent à peu près vides.

A souper, Bassi, qui avait donné un fort joli spectacle, s'approcha de moi tout confus et me remit dix à douze florins. Je les pris en lui disant, courage! et je les partageai entre les convives présens. Nous eûmes un bon souper que j'avais eu soin de commander à leur insu, et je les tins à table jusqu'à minuit, leur donnant à boire du bon vin, et faisant mille folies avec la petite Bassi et la jolie Strasbourgeoise que j'avais à mes côtés, me souciant peu de l'Arlequin jaloux qui faisait la moue à cause des libertés que je prenais avec sa belle. Celle-ci se prêtait à mes caresses d'assez mauvaise grâce, parce qu'elle espérait qu'Arlequin l'épouserait, et elle ne voulait pas lui donner motif de fâcherie. A la fin du souper, nous nous levâmes, et je la pris entre mes bras en riant et lui faisant des caresses qui parurent sans doute

trop significatives à l'amant qui vint me l'arracher. Trouvant à mon tour son intolérance un peu grossière, je le pris par les épaules et je le mis à la porte à coups de pied, ce qu'il reçut très-humblement. Cependant la scène devint lugubre, car la belle Strasbourgeoise se mit à pleurer à chaudes larmes. Bassi et sa laide femme, roués dans le métier, se moquaient de la pauvre pleureuse, et la jeune Bassi lui disait que son amant avait été le premier à me manquer d'égards; mais elle continuait à gémir, et finit par me dire qu'elle ne viendrait plus souper avec moi, si je ne trouvais pas le moyen de faire revenir son amant.

Je vous promets d'arranger tout cela à la satisfaction générale, lui dis-je, et quatre sequins que je lui mis dans la main ramenèrent si bien la gaîté, que bientôt on ne vit plus le moindre nuage. Elle voulut même me convaincre qu'elle n'était pas cruelle et qu'elle le serait moins encore, si je voulais ménager la jalousie d'Arlequin. Je lui promis tout ce qu'elle voulut, et elle fit tout son possible pour me convaincre qu'elle serait parfaitement docile à la première occasion.

J'ordonnai à Bassi d'annoncer sur l'affiche du lendemain que les billets du parterre étaient à deux florins et ceux des loges à un ducat; mais que le paradis serait ouvert gratis aux premiers occupans.

— Nous n'aurons personne, me dit-il d'un air effrayé.

— Cela se peut, mais nous verrons. Vous demanderez à la police douze soldats pour le maintien de l'ordre, je les paierai.

— Nous en aurons besoin pour la canaille qui viendra assiéger les places gratis; mais pour le reste....

— Encore une fois, nous verrons. Faites à ma guise, et succès ou non, nous rirons à souper comme de coutume.

Le lendemain j'allai trouver l'Arlequin dans son petit taudis, et moyennant deux louis et la promesse solennelle de respecter sa maîtresse, je le rendis doux comme un gant.

L'affiche de Bassi fit rire toute la ville. On le traitait de fou; mais lorsqu'on sut que cette spéculation venait de l'entrepreneur et que l'entrepreneur fut connu, ce fut moi que l'on taxa de folie : mais que m'importait! Le soir, le paradis fut encombré une heure avant le spectacle, mais le parterre fut vide, et les loges pareillement, à l'exception du comte de Lamberg, de l'abbé Bolo, Génois, et d'un jeune homme qui me parut une femme déguisée.

Les acteurs se surpassèrent, et les applaudissemens du paradis rendirent le spectacle fort gai.

Quand nous fûmes à l'auberge, Bassi me présenta les trois ducats de la recette, mais comme de raison, je lui en fis présent, ce qui lui constituait un commencement d'aisance. Je m'assis à

table entre la mère et la fille Bassi, laissant ma belle Strasbourgeoise à côté de son amant. Je dis au directeur de continuer sur le même pied, de laisser rire ceux qui en auraient envie, et je l'engageai à me faire jouir de ses meilleures pièces.

Lorsque le souper et le vin m'eurent mis en gaîté, ne pouvant rien faire avec la Strasbourgeoise à cause de son amant, je m'en donnai en toute liberté avec la jeune Bassi, qui se prêtait avec grâce à tout ce que je voulais, son père et sa mère ne faisant que rire, tandis que le sot Arlequin enrageait de ne pouvoir en faire autant avec sa dulcinée. Mais quand, à la fin du souper, j'exposai à ses yeux la petite dans son état de nature et que je me montrai paré comme Adam avant d'avoir mangé la fatale pomme, le sot fit un mouvement pour s'en aller et prit la Strasbourgeoise par le bras, en l'engageant à sortir. Alors de l'air le plus sérieux et le plus impératif, je lui commandai d'être sage et de rester là, et lui tout ébahi se contenta de tourner le dos; mais sa belle ne l'imita pas, et sous le prétexte de défendre la petite qui me logeait déjà commodément, elle se plaça si bien qu'elle augmenta ma jouissance en s'en procurant elle-même autant que ma main vagabonde pouvait lui en donner.

Cette bacchanale ayant mis en feu la vieille Bassi, elle se mit à exciter son mari à lui donner une preuve de sa tendresse conjugale, et lui de céder, pendant que le modeste Arlequin, qui s'était

approché du feu, tenait sa tête penchée dans ses mains, et restait immobile. Heureuse de cette position, la Strasbourgeoise tout en feu, cédant à la nature, me laissa faire tout ce que je voulus, et remplaçant sur le bord de la table la jeune Bassi que je venais de quitter, j'exécutai le grand œuvre dans toute la perfection, et ses violentes pressions me prouvèrent qu'elle avait été au moins aussi active que moi.

A la fin de l'orgie, je vidai ma bourse sur la table, et je jouis de voir l'avidité avec laquelle on se partagea une vingtaine de sequins.

La fatigue et l'intempérance, dans un temps où je n'avais pas encore pleinement recouvré mes forces, m'avaient procuré un long sommeil. Je venais de me lever au moment où je reçus une citation pour comparaître à l'Hôtel-de-Ville devant le bourguemestre qui était d'office. Je me hâtai de m'habiller pour m'y rendre, tant j'étais curieux de savoir ce qu'on me voulait. Je savais que je n'avais rien à craindre.

Lorsque je parus, ce magistrat m'adressa la parole en allemand, mais je fis la sourde oreille, et pour cause, car je connaissais à peine assez de mots pour demander les choses indispensables. Dès qu'il fut instruit de mon ignorance, il me parla en latin, non cicéronien, mais pédantesque, tel qu'on le trouve en général dans les universités de l'Allemagne. Pourquoi, me dit-il, portez-vous un faux nom?

— Mon nom n'est point faux. Informez-vous-en auprès du banquier Carli qui m'a payé cinquante mille florins.

— Je sais cela ; mais vous vous appelez Casanova et non Seingalt, pourquoi prenez-vous ce dernier nom ?

— Je prends ce nom, ou plutôt je l'ai pris, parce qu'il est à moi. Il m'appartient si légitimement que si quelqu'un osait le porter, je le lui contesterais par toutes les voies et par tous les moyens.

— Et comment ce nom vous appartient-il?

— Parce que j'en suis l'auteur; mais cela n'empêche pas que je ne sois aussi Casanova.

— Monsieur, ou l'un ou l'autre. Vous ne pouvez pas avoir deux noms à la fois.

— Les Espagnols et les Portugais en ont souvent une demi-douzaine.

— Mais vous n'êtes ni Portugais ni Espagnol, vous êtes Italien ; et après tout, comment peut-on être l'auteur d'un nom ?

— C'est la chose du monde la plus simple et la plus facile.

— Expliquez-moi cela.

— L'alphabet est la propriété de tout le monde; c'est incontestable. J'ai pris huit lettres, et je les ai combinées de façon à produire le mot Seingalt. Ce mot ainsi formé m'a plu et je l'ai adopté pour mon appellatif, avec la ferme persuasion que personne ne l'ayant porté avant moi, personne n'a le

droit de me le contester, et bien moins encore de le porter sans mon consentement.

— C'est une idée fort bizarre, mais vous l'appuyez d'un raisonnement plus spécieux que solide, car votre nom ne peut être que celui de votre père.

— Je pense que vous êtes dans l'erreur; car le nom que vous portez vous-même par droit d'hérédité n'a pas existé de toute éternité; il a dû être fabriqué par un de vos ascendans qui ne l'avait point reçu de son père, quand bien même vous vous appelleriez Adam. En convenez-vous, monsieur le bourguemestre?

— J'y suis forcé; mais ce me semble une nouveauté.

— Vous voilà encore dans l'erreur. Loin que ce soit une nouveauté, c'est une chose fort ancienne, et je m'engage à vous porter demain une kirielle de noms tous inventés par de très-honnêtes gens encore vivans, et qui en jouissent en paix, sans que personne s'avise de les citer à l'Hôtel-de-Ville pour en rendre compte à quelqu'un, à moins qu'ils ne les désavouent selon leur bon plaisir, au préjudice de la société.

— Mais vous conviendrez qu'il y a des lois contre les faux noms?

— Oui, contre les faux noms; mais je vous répète que rien n'est plus vrai que mon nom. Le vôtre, que je respecte, sans le connaître, ne peut pas être plus vrai que le mien; car il est possible

que vous ne soyez pas le fils de celui que vous croyez votre père.

Il fit un sourire, se leva et me conduisit jusqu'à la porte, en me disant qu'il s'informerait de moi à M. Carli.

Je devais précisément y aller moi-même, et je m'y rendis à l'instant. Cette histoire le fit rire. Il me dit que le bourguemestre était catholique, honnête homme, riche et un peu bête; en tout, une bonne pâte d'homme à laquelle on pouvait donner toutes les formes.

Le lendemain matin M. Carli vint me demander à déjeûner, et m'invita à dîner avec lui chez le même bourguemestre. Je l'ai vu hier, me dit-il, et dans une longue conférence que j'ai eue avec lui, j'ai tellement rétorqué ses objections sur l'article des noms, qu'il est maintenant tout-à-fait de votre avis.

J'acceptai l'invitation avec plaisir, car je prévoyais que j'y trouverais bonne compagnie. Je ne me trompais pas; il y avait des femmes charmantes et plusieurs hommes aimables. J'y trouvai entre autres la femme déguisée que j'avais vue à la comédie. Je m'attachai à l'observer pendant le dîner, et je ne tardai pas à me convaincre que j'avais bien jugé. Tout le monde cependant lui parlait comme si elle avait été un homme, et elle soutenait fort bien son rôle. Quant à moi, ayant envie de rire et ne voulant pas être pris pour dupe, je l'attaquai poliment sur le ton de la plai-

santerie, mais ne lui adressant que des propos galans tels qu'on les adresse à une femme, et dans mes allusions, dans mes paroles équivoques, j'exprimais sinon la certitude de son sexe, au moins plus que du doute. Elle faisait semblant de ne s'apercevoir de rien, et la société riait à demi de ma prétendue méprise.

Après dîner, en prenant le café, le prétendu monsieur montra à un chanoine le portrait qui se trouvait sur le chaton d'une bague qu'il portait au doigt. Ce portrait était celui d'une demoiselle présente et très-ressemblant, chose facile, puisque l'original était laid. Cela n'ébranla point ma conviction, mais je commençai à réfléchir quand je lui vis baiser la main avec une tendresse mêlée de respect, et je cessai de plaisanter. M. Carli saisit un moment pour me dire que ce monsieur, malgré son air femelle, était un homme, et qui plus est, à la veille d'épouser la demoiselle à laquelle il venait de baiser la main. Cela peut être, lui dis-je, mais j'ai de la peine à le concevoir.

Le fait est pourtant qu'il l'épousa pendant le carnaval et qu'il reçut une brillante dot, mais au bout d'un an la pauvre demoiselle attrapée mourut de chagrin, et ce ne fut qu'au lit de mort qu'elle en dit la raison. Ses sots parens, honteux d'avoir été dupés aussi grossièrement, n'osèrent rien dire, et firent disparaître la trompeuse femelle qui avait eu soin de mettre à l'avance la dot en sûreté. Cette histoire, qui ne tarda pas à être

connue, fait encore rire la bonne ville d'Augsbourg et m'y donna, mais un peu tard, une grande renommée de perspicacité.

Je continuai à jouir de mes deux commensales et de la belle Strasbourgeoise qui me coûta une centaine de louis. Au bout des huit jours, je laissai Bassi en liberté ayant quelque argent. Il continua à jouer en remettant les places aux prix ordinaires et supprimant le gratis du paradis. Il fit d'assez bonnes affaires.

Je quittai Augsbourg vers la mi-décembre.

J'étais fort triste à cause de la charmante Gertrude qui se croyait enceinte et qui ne put se résoudre à passer en France avec moi. Je l'aurais volontiers emmenée avec le consentement de son père qui, ne pensant aucunement à lui donner un mari, aurait été enchanté de s'en défaire en me la donnant pour amie.

Nous parlerons de cette bonne fille dans cinq ou six ans, ainsi que d'Anna-Midel, excellente cuisinière à laquelle je fis présent de quatre cents florins. Elle se maria quelque temps après, et lors de mon second passage à Augsbourg, j'ai eu la douleur de la retrouver malheureuse.

Je partis avec le Duc sur le siége du cocher, n'ayant jamais pu lui pardonner, et quand nous fûmes à Paris à moitié de la rue St-Antoine, je le fis descendre avec sa malle et je le laissai là, sans lui donner de certificat, malgré ses supplications. Je n'en ai plus entendu parler, et je le regrette

encore, car c'était un excellent serviteur, quoiqu'il eût de très-grands défauts. J'aurais dû peut-être me rappeler les services importans qu'il m'avait rendus à Stuttgart, à Soleure, à Naples, à Florence et à Turin; mais j'étais indigné de l'effronterie avec laquelle il m'avait compromis devant le magistrat d'Augsbourg, où j'aurais été déshonoré, si mon esprit ne m'avait suggéré le moyen de le convaincre d'un vol dont, sans cela, on m'aurait cru coupable.

J'avais beaucoup fait en le sauvant des mains de la justice, et d'ailleurs je n'avais pas été avare à le récompenser chaque fois que j'avais eu à me louer de son dévouement ou de son obéissance.

D'Augsbourg je me dirigeai sur Bâle par Constance, où je logeai à l'auberge la plus chère de la Suisse. Le maître, nommé Imhoff, était le premier des écorcheurs; mais je trouvai ses filles aimables, et après m'y être amusé pendant trois jours, je poursuivis mon chemin. J'arrivai à Paris le dernier jour de l'an 1761, et j'allai descendre rue du Bacq, à l'appartement que ma providence, madame d'Urfé, m'avait fait préparer avec autant de recherche que d'élégance.

Je passai dans ce joli logement trois semaines entières sans aller nulle part, afin de convaincre cette bonne dame que je n'étais retourné à Paris que pour m'acquitter de la parole que je lui avais donnée de la faire renaître homme.

Nous passâmes ces trois semaines à faire les

préparatifs nécessaires à cette divine opération, et ces préparatifs consistaient à rendre un culte particulier à chacun des génies des sept planètes, aux jours qui leur sont consacrés. Après ces préparatifs, je devais aller prendre, dans un lieu qui devait m'être connu par l'inspiration des génies, une vierge, fille d'adepte, que je devais féconder d'un garçon par un moyen connu des seuls frères rose-croix. Ce fils devait naître vivant, mais seulement avec une âme sensitive. Madame d'Urfé devait le recevoir dans ses bras à l'instant où il viendrait au monde, et le garder sept jours auprès d'elle dans son propre lit. Au bout de ces sept jours, elle devait mourir en tenant sa bouche collée à celle de l'enfant qui, par ce moyen, recevrait son âme intelligente.

Après cette permutation, ce devait être à moi à soigner l'enfant avec le magistère qui m'était connu, et dès que l'enfant aurait atteint sa troisième année, madame d'Urfé devait se reconnaître, et alors je devais commencer à l'initier dans la connaissance parfaite de la grande science.

L'opération devait se faire à la pleine lune d'avril ou de mai ou de juin. Avant tout, madame d'Urfé devait faire un testament en bonne forme, pour instituer héritier universel l'enfant dont je devais être le tuteur jusqu'à l'âge de treize ans.

Cette sublime folle trouva que cette divine opération était d'une vérité évidente, et elle brûlait d'impatience de voir la vierge qui devait être son

vase d'élection Elle me sollicita de hâter mon départ.

J'avais espéré, en faisant ainsi parler l'oracle, de lui inspirer quelque répugnance, puisqu'enfin il fallait qu'elle mourût, et je comptais sur l'amour naturel de la vie, pour traîner la chose en longueur. Mais ayant trouvé tout le contraire, je me voyais dans la nécessité de lui tenir parole, en apparence, et d'aller chercher la vierge mystérieuse.

Je vis que j'avais besoin d'une friponne qu'il fallait que j'endoctrinasse, et je jetai les yeux sur la Corticelli. Elle devait être à Prague depuis neuf mois, et je lui avais promis à Bologne d'aller la voir avant la fin de l'année. Mais je venais d'Allemagne, d'où je n'avais pas rapporté de trop doux souvenirs, et le voyage me paraissait trop long dans la saison, et surtout pour si peu de chose. Je me décidai à m'épargner la peine d'une pareille course, et je me déterminai à la faire venir en France, en lui envoyant l'argent nécessaire, et lui indiquant le lieu où je l'attendrais.

M. de Fouquet, ami de madame d'Urfé, était intendant de Metz ; j'étais sûr qu'en me présentant avec une lettre de son amie, ce seigneur me ferait un accueil distingué. En outre, le comte de Lastic son neveu, que je connaissais beaucoup, y était avec son régiment. Ces raisons me firent choisir cette ville pour y attendre la vierge Corticelli, qui ne devait guère s'attendre que je la des-

tinasse à ce rôle. Madame d'Urfé m'ayant donné autant de lettres que j'en voulus, je quittai Paris le 25 janvier 1762, comblé de présens, et avec une ample lettre de crédit, dont je ne fis point usage, parce que ma bourse était abondamment fournie.

Je ne pris point de domestique, car après le vol de Costa et la friponnerie de le Duc, il me semblait que je ne pouvais plus me fier à aucun. J'arrivai à Metz en deux jours et je descendis au roi Dagobert, excellente auberge où je trouvai le comte de Lovenhaupt, Suédois, que j'avais connu chez la princesse d'Anhalt-Zerbst, mère de l'impératrice de Russie, qui vivait à Paris. Il m'invita à souper avec le duc de Deux-Ponts, qui allait seul et incognito à Paris pour faire une visite à Louis XV, dont il fut l'ami constant jusqu'à sa mort.

Le lendemain de mon arrivée, j'allai porter mes lettres à M. l'intendant qui me retint à dîner pour tous les jours. M. de Lastic n'était pas à Metz, ce qui me fit de la peine, car il aurait beaucoup contribué à l'agrément de mon séjour dans cette belle ville. J'envoyai le même jour cinquante louis à la Corticelli en lui écrivant de venir me joindre avec sa mère dès qu'elle serait libre, et de se faire accompagner de quelqu'un qui connût la route. Elle ne pouvait quitter Prague qu'au commencement du carême, et pour m'assurer qu'elle ne me manquerait pas, je lui promettais dans ma lettre de faire sa fortune.

En quatre ou cinq jours, je connus parfaitement la ville, mais je me dérobais aux assemblées pour aller au théâtre, où une actrice de l'Opéra-Comique m'avait captivé. Elle s'appelait Raton et n'avait que quinze ans à la mode des actrices, qui en volent toujours deux ou trois, si plus ne peuvent; faiblesse au reste assez commune à toutes les femmes, et qu'il faut bien leur pardonner, puisque la jeunesse est pour elles le premier des avantages. Raton était moins belle qu'attrayante, et ce qui la rendait un objet d'envie, c'est qu'elle avait mis ses prémices au prix de vinq-cinq louis. On pouvait passer une nuit avec elle pour l'essai, moyennant un louis, les vingt-cinq n'étant dûs qu'autant que le curieux parviendrait à l'achèvement de l'œuvre.

Il était notoire que plusieurs officiers et des jeunes conseillers au parlement avaient entrepris l'opération sans en venir à bout, et chacun avait payé son louis.

La singularité était trop piquante pour que je résistasse au désir de l'épreuve. Je ne tardai donc pas à m'annoncer, mais ne voulant pas être dupe, je pris mes précautions. Je dis à cette belle qu'elle viendrait souper avec moi, que je lui donnerais vingt-cinq louis si j'étais complètement heureux, et que dans le cas contraire elle en aurait six au lieu d'un, pourvu qu'elle ne fût pas barrée. Sa tante m'assura que je ne lui trouverais pas ce défaut. Je me souvenais de Victorine.

Raton vint souper avec sa tante qui, au dessert, nous quitta pour aller passer la nuit dans un cabinet voisin. Cette fille était un chef-d'œuvre pour la perfection des formes, je ne me sentais pas d'aise en pensant que j'allais l'avoir entièrement à ma disposition, douce, riante, et me défiant à la conquête d'une toison, non pas d'or, mais d'ébène, que la plus brillante jeunesse de Metz avait vainement cherché à conquérir. Le lecteur pensera peut-être que, n'étant plus dans la vigueur du premier âge, les vains efforts que tant d'autres avaient fait avant moi auraient dû me décourager; mais bien le contraire, je me connaissais, et ne faisais qu'en rire. Ceux qui l'avaient entreprise étaient des Français qui connaissaient mieux l'art de prendre d'assaut les places fortes que celui d'éluder l'art d'une jeune friponne qui s'escamote. Italien, je connaissais cela, et je m'étais disposé de façon à ne pas douter de la victoire.

Mais mes préparatifs furent superflus, car dès que Raton fut dans mes bras, sentant à la manière dont je l'attaquais, que la ruse serait impuissante, elle vint au devant de mes désirs, sans s'amuser à tenter l'escamotage qui, aux yeux des combattans inexperts, la faisait paraître ce qu'elle n'était plus. Elle se livra de bonne foi, et lorsque je lui eus promis de garder le secret, elle me rendit ardeur pour ardeur. Elle n'en était pas à son coup d'essai, et par conséquent, je n'aurais pas eu besoin de lui donner les vingt-cinq louis; mais j'é-

tais satisfait, et, tenant fort peu à cette sorte de primauté, je la récompensai comme si j'avais été le premier à mordre à la grappe.

Je gardai Raton à un louis par jour jusqu'à l'arrivée de la Corticelli, et il fallut bien qu'elle me restât fidèle, car je ne la perdais pas de vue. Je me trouvais si bien du régime de cette jeune fille, dont le caractère était tout-à-fait aimable, que je me repentis beaucoup de m'être mis dans la nécessité d'attendre mon Italienne, dont on m'annonça l'arrivée au moment où je sortais de la loge pour rentrer chez moi. Mon domestique de place me dit à haute voix que madame mon épouse, avec ma fille et un monsieur venaient d'arriver de Francfort et qu'ils m'attendaient à l'auberge. Imbécille, lui dis-je, je n'ai ni femme ni fille. Cela n'empêcha pas que tout Metz ne sût que ma famille était arrivée.

La Corticelli me sauta au cou en riant à son ordinaire, et la vieille me présenta l'honnête homme qui les avait accompagnées de Prague à Metz. C'était un Italien nommé Monti, établi depuis long-temps à Prague où il enseignait la langue italienne. Je fis loger convenablement M. Monti et la vieille, puis je menai dans ma chambre la jeune étourdie que je trouvai changée à son avantage : elle avait grandi, ses formes s'étaient mieux prononcées, et ses manières gracieuses achevaient d'en faire une fort jolie fille.

CHAPITRE III.

Je retourne à Paris avec la Corticelli, improvisée comtesse de Lascaris. — L'hipostase manqué. — Aix-la-Chapelle. — Duel. — Mimi d'Aché. — Trahison de la Corticelli qui ne retombe que sur elle-même. — Voyage à Sulzbach.

— Pourquoi, folle, as-tu permis à ta mère de se dire ma femme ? crois-tu que cela puisse beaucoup me flatter ? Elle devait se donner pour ta gouvernante, puisqu'elle voulait te faire passer pour ma fille.

— Ma mère est une entêtée qui se laisserait fouetter plutôt que de passer pour ma gouvernante ; car, dans ses idées étroites, elle confond

la qualification de gouvernante et celle de pourvoyeuse.

— C'est une folle ignorante, mais nous lui ferons entendre raison de bonne grâce ou par force. Mais je te vois bien montée; tu as donc fait fortune?

— J'avais captivé à Prague le comte de N..... qui a été généreux. Mais avant tout, mon cher ami, je te prie de renvoyer M. Monti. Ce brave homme a sa famille à Prague; il ne peut pas rester long-temps ici.

— C'est juste, je le renverrai tout de suite.

Le coche partait le soir même pour Francfort; je fis appeler Monti, et après l'avoir remercié de sa complaisance, je le récompensai généreusement, et il partit très-satisfait.

N'ayant plus rien qui me retînt à Metz, je pris congé de mes nouvelles connaissances, et le surlendemain j'allai coucher à Nancy, d'où j'écrivis à madame d'Urfé que je revenais avec une vierge, dernier rejeton de la famille Lascaris qui avait régné à Constantinople. Je la priais de la recevoir de mes mains dans une maison de campagne qui appartenait à sa famille, et où il était nécessaire que nous restassions quelques jours pour nous occuper de quelques cérémonies cabalistiques.

Elle me répondit qu'elle m'attendait à Pont-Carré, vieux château à quatre lieues de Paris, et qu'elle y accueillerait la jeune princesse avec toutes les marques d'amitié qu'elle pouvait désirer.

Je le dois d'autant plus, disait la sublime folle, que la famille de Lascaris est alliée à la famille d'Urfé, et que je dois renaître du fruit qui sortira de cette heureuse vierge. Je sentis qu'il fallait, non refroidir son enthousiasme, mais le tenir en bride, et en modérer la manifestation. Je lui écrivis donc derechef sur ce point en lui expliquant pourquoi elle devait se contenter de la traiter de comtesse, et je finis par lui annoncer que nous arriverions avec la gouvernante de la jeune Lascaris le lundi de la semaine-sainte.

Je passai une douzaine de jours à Nancy, occupé à donner des instructions à ma jeune étourdie et à convaincre sa mère qu'elle devait se contenter d'être la très-humble servante de la comtesse Lascaris. J'eus grande peine à réussir; il fallut, non pas seulement que je lui représentasse que sa fortune tenait à sa parfaite soumission, mais que je la menaçasse de la renvoyer seule à Bologne. Je me suis bien repenti de ma persistance. L'obstination de cette femme était une inspiration de mon bon génie qui voulait me faire éviter la plus lourde faute que j'aie faite de ma vie!

Au jour fixé, nous arrivâmes à Pont-Carré. Madame d'Urfé, que j'avais prévenue de l'heure de notre arrivée, fit baisser les ponts-levis du château et se plaça debout sur la porte au milieu de tous ses gens, comme un général d'armée qui aurait voulu nous rendre la place avec tous les honneurs de la guerre. Cette chère dame, qui n'était

folle que parce qu'elle avait trop d'esprit, fit à la fausse princesse une réception si distinguée, qu'elle en aurait été fort étonnée, si je n'avais pas eu la précaution de l'en prévenir. Elle la pressa trois fois dans ses bras avec une effusion de tendresse toute maternelle, l'appela sa nièce bien-aimée, et lui conta toute sa généalogie et celle de la maison de Lascaris, pour lui faire voir à quel titre elle était sa tante. Ce qui me surprit très-agréablement, c'est que ma folle Italienne l'écouta avec un air de complaisance et de dignité, et ne rit pas un seul instant, quoique toute cette comédie dût lui paraître bien risible.

Dès que nous fûmes dans l'appartement, la fée fit des fumigations mystérieuses, encensa la nouvelle arrivée, qui reçut cet hommage avec toute la modestie d'une divinité d'opéra, et puis elle alla se jeter dans les bras de la prêtresse qui la reçut avec le plus grand enthousiasme.

A table, la comtesse fut gaie, gracieuse, causante, ce qui lui captiva l'amour de madame d'Urfé, qui ne s'étonna point de lui entendre parler le français à bâton rompu. Il ne fut pas question de la dame Laure qui ne savait que son italien. On lui donna une bonne chambre où elle fut servie, et d'où elle ne sortit que pour aller à la messe.

Le château de Pont-Carré était une espèce de forteresse qui, dans le temps des guerres civiles, avait soutenu des siéges. Il était de forme carrée comme son nom l'indiquait, flanqué de quatre

tours crénelées et entouré d'un large fossé. Les appartemens étaient vastes, richement meublés, mais à l'antique. L'air était infesté de cousins venimeux qui nous dévoraient et nous faisaient au visage des ampoules fort douloureuses ; mais je m'étais engagé à y passer huit jours, et j'aurais été fort embarrassé de trouver un prétexte pour abréger ce temps. Madame fit dresser un lit près du sien pour y coucher sa nièce, et je n'avais pas à craindre qu'elle cherchât à s'assurer de sa virginité, puisque l'oracle lui en avait fait la défense, sous peine de détruire l'effet de l'opération, que nous fixâmes au quatorzième jour de la lune d'avril.

Ce jour-là, nous soupâmes sobrement, puis j'allai me coucher. Un quart d'heure après, madame vint me présenter la vierge Lascaris. Elle la déshabilla, la parfuma, lui mit un voile superbe, et lorsqu'elle l'eut placée à côté de moi, elle resta, voulant être présente à l'opération dont le résultat devait la faire renaître neuf mois après.

L'acte fut consommé dans toutes les formes, et quand cela fut fait, madame nous laissa seuls pour cette nuit qui fut des mieux employées. Ensuite la comtesse coucha avec sa tante jusqu'au dernier jour de la lune, temps où je devais interroger l'oracle pour savoir si la jeune Lascaris avait conçu par mon opération. Cela pouvait être, car rien n'avait été épargné pour atteindre ce but ; mais je crus plus prudent de lui faire répondre

que l'opération avait manqué, parce que le petit d'Aranda avait tout vu de derrière un paravent. Madame d'Urfé en fut au désespoir ; mais je la consolai par une seconde réponse dans laquelle l'oracle lui disait que ce qui n'avait pu se faire dans la lune d'avril en France, pouvait se faire hors du royaume dans la lune de mai, mais qu'il fallait qu'elle envoyât à cent lieues de Paris, et au moins pour un an, le jeune curieux dont l'influence avait été si contraire. L'oracle, en outre, indiquait comment d'Aranda devait voyager ; il lui fallait un gouverneur, un domestique, et son petit équipage en parfait état.

L'oracle avait parlé, il n'en fallait pas davantage. Madame d'Urfé pensa de suite à un abbé qu'elle aimait, et le jeune d'Aranda fut envoyé à Lyon, vivement recommandé à M. de Rochebaron son parent. Le jeune homme fut enchanté d'aller voyager et n'a jamais eu la moindre connaissance de la petite calomnie que je me permis pour l'éloigner. Ce qui me fit agir ainsi n'était pas un vain caprice. Je m'étais aperçu d'une manière à n'en pouvoir pas douter; que la Corticelli en était amoureuse et que sa mère favorisait son intrigue. Je l'avais surprise deux fois dans sa chambre avec le jeune homme, qui ne s'en souciait que comme un jeune adolescent se soucie de toutes les filles, et comme je n'approuvais pas les desseins de mon Italienne, la signora Laura trouvait mauvais que je m'opposasse à l'inclination de sa fille.

La grande affaire fut de penser au lieu étranger où nous nous rendrions pour renouveler l'opération mystérieuse. Nous nous déterminâmes pour Aix-la-Chapelle, et en cinq ou six jours tout fut prêt pour notre voyage.

La Corticelli, fâchée contre moi de ce que je lui avais enlevé l'objet de son amour, m'en fit de vifs reproches, et commença dès lors à avoir de mauvais procédés à mon égard; elle alla jusqu'à se permettre des menaces, si je ne faisais pas revenir celui qu'elle appelait le joli garçon. Il ne vous convient pas d'être jaloux, me dit-elle, et je suis maîtresse de moi-même. D'accord, ma belle, lui répondis-je, mais il me convient de t'empêcher, dans la situation où je t'ai mise, de te comporter comme une prostituée. La mère, furieuse, me dit qu'elle voulait retourner à Bologne avec sa fille, et pour l'apaiser, je lui promis d'aller les y conduire moi-même après notre voyage d'Aix-la-Chapelle.

Cependant je n'étais pas tranquille, et craignant des tracasseries, je hâtai mon départ. Nous partîmes au mois de mai dans une berline où j'étais avec madame d'Urfé, la fausse Lascaris et une femme de chambre, sa favorite, appelée Brongnol. Un cabriolet à deux places nous suivait; il était occupé par la signora Laura et par une autre femme de chambre. Deux domestiques à grande livrée étaient sur le siége de la berline. Nous nous reposâmes un jour à Bruxelles et un autre à

Liége. A Aix, nous trouvâmes grand nombre d'étrangers de la première distinction, et au premier bal, madame d'Urfé présenta ma Lascaris à deux princesses de Mecklenbourg en qualité de sa nièce. La fausse comtesse reçut leurs caresses avec aisance et modestie, et elle fixa particulièrement l'attention du margrave de Baireuth et de la duchesse de Wurtemberg, sa fille, qui s'emparèrent d'elle et ne la quittèrent qu'à la fin du bal. J'étais sur les épines, crainte que mon héroïne ne se trahît par quelque sortie de coulisse. Elle dansa avec une grâce qui lui attira l'attention et les applaudissemens de toute l'assemblée, et c'était à moi qu'on en faisait compliment. Je souffrais le martyre, car ces complimens me semblaient malins; c'était comme si chacun avait deviné la danseuse d'opéra déguisée en comtesse, et je me croyais déshonoré.

Ayant trouvé un moment pour parler en secret à cette jeune folle, je la conjurai de danser comme une demoiselle de condition et non comme une figurante de ballet; mais elle était fière de ses succès, et elle osa me répondre qu'une demoiselle de condition pouvait fort bien savoir danser comme une danseuse, et qu'elle ne consentirait jamais à danser mal pour me plaire. Ce procédé me dégoûta tellement de cette effrontée, que si j'avais su comment, je m'en serais défait dès l'instant; mais je lui jurai en moi-même qu'elle ne perdrait rien pour attendre; et, soit vice ou

vertu, la vengeance ne s'éteint dans mon cœur que lorsqu'elle est satisfaite.

Madame d'Urfé, le lendemain de ce bal, lui fit présent d'un écrin contenant une très-belle montre, garnie en brillans, une paire de boucles d'oreilles en diamans et une bague dont le chaton était enrichi d'une rose de quinze carrats. Le tout valait soixante mille francs. Je m'en emparai afin que l'idée ne lui vînt point de s'en aller sans mon consentement.

En attendant, pour chasser l'ennui, je jouais, je perdais mon argent et je faisais de mauvaises connaissances. La pire de toutes fut celle d'un officier français nommé d'Aché, qui avait une jolie femme et une fille plus jolie encore. Cette fille ne tarda pas à s'emparer de la place que, dans mon cœur, la Corticelli n'occupait déjà plus que superficiellement; mais dès que madame d'Aché s'aperçut que je lui préférais sa fille, elle refusa de recevoir mes visites.

J'avais prêté dix louis à d'Aché; je crus en conséquence pouvoir me plaindre à lui de la conduite de sa femme à mon égard; mais il me répondit d'un ton brusque que n'allant chez lui que pour sa fille, sa femme avait raison; que sa fille était faite pour trouver un mari, et que si j'avais de bonnes intentions, je n'avais qu'à m'expliquer avec sa mère. Il n'y avait en tout cela d'offensant que le ton, et j'en fus effectivement offensé; cependant connaissant cet homme pour un brutal, grossier,

ivrogne, toujours prêt à ferrailler pour un oui ou pour un non, je pris le parti de me taire et d'oublier sa fille, ne voulant point me compromettre avec un homme de son espèce.

J'étais dans cette disposition et à peu près guéri de ma fantaisie pour sa fille, lorsque quatre jours après notre entretien, j'entrai dans une salle de billard où ce d'Aché jouait avec un Suisse nommé Schmit, officier au service de Suède. Dès que d'Aché m'aperçut, il me dit si je voulais parier contre lui les dix louis qu'il me devait. On commençait la partie, je lui répondis : Oui, cela fera vingt ou rien. Cela va.

Vers la fin de la partie, d'Aché se voyant en désavantage, fit un coup déloyal si marqué, que le garçon du billard le lui dit; mais d'Aché, que ce coup faisait gagner, s'empare de l'or qui était dans la blouse, et le met dans sa poche, sans faire aucun cas des observations du marqueur ni de celles de son adversaire, qui, se voyant dupé, applique au fripon un coup de queuè au travers du visage. Aussitôt d'Aché, qui avait amorti le coup en parant avec son bras, met l'épée à la main, et court sur Schmit qui était sans armes. Le garçon, jeune homme vigoureux, saisit d'Aché à brasse-corps et empêche le meurtre. Le Suisse sort en disant : Au revoir.

Le fripon devenu calme, me regarde et me dit : Nous voilà quittes.

— Très-quittes.

— C'est fort bien, mais mille diables, vous étiez à portée de m'épargner un affront qui me déshonore.

— Je l'aurais pu, mais rien ne m'y obligeait. D'ailleurs vous devez connaître vos droits. Schmit n'avait pas son épée, mais je le crois homme de cœur, et il vous rendra raison, si vous avez assez de courage pour lui rendre son argent; car enfin vous avez perdu.

Un officier nommé de Pyène me prit à l'écart et me dit qu'il me paierait lui-même les vingt louis que d'Aché avait mis dans sa poche, mais qu'il fallait que Schmit lui fit réparation l'épée à la main. Je n'hésitai pas à lui promettre que le Suisse s'acquitterait de son devoir, et je m'engageai à lui rendre une réponse affirmative le lendemain, au lieu même où nous nous trouvions.

Je ne pouvais pas douter de mon fait; l'honnête homme qui porte une arme doit toujours être prêt à s'en servir pour repousser une injure qui blesse son honneur, ou pour rendre raison d'une injure qu'il peut avoir faite. Je sais que c'est un préjugé que l'on qualifie, et peut-être avec raison, de préjugé barbare, mais il est des préjugés sociaux auxquels un homme d'honneur ne saurait se soustraire, et Schmit me semblait être un homme comme il faut.

Je me rendis chez lui le lendemain à la pointe du jour; il était encore couché. Dès qu'il me vit : Je suis certain, me dit-il, que vous venez m'in-

viter à me battre avec d'Aché. Je suis tout prêt à brûler une amorce pour lui faire plaisir, mais à condition qu'il commence à me payer les vingt louis qu'il m'a volés.

— Vous les aurez demain matin, et je serai avec vous. D'Aché sera secondé par M. de Pyène.

— C'est dit. Je vous attendrai ici au point du jour.

Je vis de Pyène deux heures après, et nous fixâmes le rendez-vous pour le jour suivant à six heures du matin avec deux pistolets. Nous fîmes choix d'un jardin à une demi-lieue de la ville

Au point du jour je trouvai mon Suisse qui m'attendait à la porte de son logement en fredonnant le ranz-des-vaches si cher à ses compatriotes. Je trouvai cela de bon augure.

Vous voilà, me dit-il, partons.

Chemin faisant, il me dit : Je ne me suis jamais battu qu'avec d'honnêtes gens, et il m'est dur d'aller tuer un fripon; ce serait l'affaire d'un bourreau.

— Je sens, lui répliquai-je, qu'il est fort désagréable d'exposer ses jours contre de pareilles gens.

— Je ne risque rien, dit Schmit en riant, car je suis sûr de le tuer.

— Comment! sûr?

— Très-sûr, car je le ferai trembler.

Il avait raison. Ce moyen est immanquable quand on sait s'en servir et qu'on a raison contre

un lâche. Nous trouvâmes sur le lieu d'Aché et de Pyène, et nous vîmes cinq ou six personnes qui ne pouvaient être là que par curiosité.

D'Aché tirant vingt louis de sa poche, les remit à son adversaire, en lui disant : Je puis m'être trompé, mais je vais vous faire payer cher votre brutalité. Puis se tournant vers moi : Je vous dois vingt louis, me dit-il.

Je ne lui répondis pas.

Schmit ayant mis son or dans sa bourse de l'air le plus tranquille et sans rien répondre au fanfaron, alla se placer entre deux arbres distans l'un de l'autre d'environ quatre pas, tira de sa poche deux pistolets de mesure, et dit à d'Aché : Vous n'avez qu'à vous mette à dix pas et tirer le premier. La distance entre ces deux arbres est le lieu que je fixe pour ma promenade. Vous pourrez vous promener également, si cela vous fait plaisir, quand mon tour de tirer sera venu.

Il n'était pas possible de s'expliquer plus clairement ni de s'exprimer avec plus de calme.

Mais, dis-je, il faudrait décider à qui le premier coup.

— C'est inutile, dit Schmit, je ne tire jamais le premier; d'ailleurs, c'est de droit à monsieur.

De Pyène plaça son ami à la distance indiquée, puis il se mit à l'écart comme moi, et d'Aché tira sur son adversaire qui se promenait à pas lents sans le regarder. Schmit se retourne du plus grand

sang-froid, et lui dit : Vous m'avez manqué, monsieur ; j'en étais sûr ; recommencez.

Je crus qu'il était fou, et je m'attendais à des pour-parlers. Mais point du tout. D'Aché, autorisé à tirer le second coup, fit feu et manqua de nouveau son adversaire, qui, sans mot dire, mais d'un air ferme et sûr, tira son premier coup en l'air, puis, ajustant d'Aché de son second pistolet, il le frappa au milieu du front et l'étendit raide mort. Remettant ses pistolets dans sa poche, Schmit partit seul à l'instant même, comme s'il avait continué sa promenade. Je partis également deux minutes après, quand je fus certain que le malheureux d'Aché était sans vie.

J'étais ébahi, car un duel semblable me paraissait un rêve, un fait de roman, plus qu'une réalité. Je n'en revenais pas ; car je n'avais pas saisi la moindre altération sur la figure impassible du Suisse.

J'allai déjeûner avec madame d'Urfé, que je trouvai inconsolable, parce que c'était précisément le jour de la pleine lune, et qu'à quatre heures trois minutes je devais opérer la mystérieuse création de l'enfant dont elle devait renaître. Or, la divine Lascaris, qui devait être le vase d'élection, se tortillait dans son lit, feignant des convulsions qui devaient me mettre dans l'impossibilité d'accomplir l'œuvre prolifique.

Au récit que me fit de ce contre-temps la désolée madame d'Urfé, j'affectai un chagrin hypo-

crite, car la méchanceté de ma danseuse me servait à souhait, d'abord parce qu'elle ne m'inspirait plus aucun désir, ensuite parce que je prévoyais que je tirerais parti de la circonstance pour me venger et la punir

Je prodiguai des consolations à madame d'Urfé, et ayant consulté l'oracle, je trouvai que la petite Lascaris avait été gâtée par un génie noir, et que je devais aller à la recherche de la fille prédestinée dont la pureté était sous l'égide des génies supérieurs. Voyant la folle parfaitement heureuse des promesses de l'oracle, je la quittai pour aller voir la Corticelli que je trouvai sur son lit ayant sa mère auprès d'elle. Tu as donc des convulsions, ma chère? lui dis-je.

— Non, je me porte fort bien; mais j'en aurai, me dit-elle, jusqu'au moment où tu me rendras mon écrin.

— Tu es devenue méchante, ma pauvre petite, et c'est en suivant les conseils de ta mère. Quant à l'écrin, avec une conduite pareille, tu ne l'auras peut-être jamais.

— Je découvrirai tout.

— On ne te croira pas, et je te renverrai à Bologne sans te laisser aucun des présens que madame t'a faits.

— Tu dois me remettre l'écrin à l'instant où je me déclarerai enceinte, et je le suis. Si tu ne me satisfais pas, je vais tout dire à ta vieille folle, sans me soucier de ce qui peut arriver.

Fort surpris, je me mis à la regarder sans mot dire, mais je réfléchissais aux moyens de me débarrasser de cette effrontée. La signora Laura me dit d'un air tranquille qu'il n'était que trop vrai que sa fille était grosse, mais qu'elle ne l'était pas de moi.

— Et de qui l'est-elle donc ? lui demandai-je.

— Elle l'est du comte de N.... dont elle était la maîtresse à Prague.

Cela ne me semblait pas possible, car elle ne montrait aucun symptôme de grossesse ; mais enfin, il se pouvait que cela fût. Obligé de prendre un parti pour déjouer ces deux friponnes, je sortis sans leur rien dire, et j'allai m'enfermer avec madame d'Urfé pour consulter l'oracle sur l'opération qui devait la rendre heureuse.

Après une foule de questions plus obscures que les oracles que la pythie rendait sur le trépied de Delphes, et dont par conséquent j'abandonnais l'interprétation à ma pauvre infatuée d'Urfé, elle trouva elle-même, et je me gardai bien de la contredire, que la petite Lascaris était devenue folle. Secondant toutes ses craintes, je parvins à lui faire trouver dans la réponse d'une pile cabalistique que la princesse n'avait pu répondre à l'attente, parce qu'elle avait été souillée par un génie noir ennemi de l'ordre des rose-croix ; et comme elle était en bon chemin, elle ajouta d'elle-même que la jeune fille devait être grosse d'un gnome.

Elle fit ensuite une autre pile pour savoir comment il fallait que nous nous y prissions pour atteindre sûrement notre but, et je la dirigeai de manière à lui faire trouver qu'il fallait qu'elle écrivît à la lune.

Cette folie, qui aurait dû la ramener à la raison, la combla de joie; elle était dans un enthousiasme d'inspirée, et je fus certain alors que lors même que j'aurais voulu lui démontrer le néant de ses espérances, j'y aurais perdu mon latin. Elle aurait tout au plus jugé qu'un génie ennemi m'avait infecté et que j'avais cessé d'être un parfait rose-croix. Mais j'étais loin d'entreprendre une cure qui m'aurait été si désavantageuse, sans lui être utile. D'abord sa chimère la rendait heureuse, et sans doute le retour à la vérité l'aurait rendue malheureuse.

Elle reçut donc l'ordre d'écrire à la lune avec d'autant plus de joie, qu'elle connaissait le culte qui plaît à cette planète et la cérémonie qu'il fallait faire; mais elle ne pouvait l'exécuter qu'avec l'assistance d'un adepte, et je savais qu'elle comptait sur moi. Je lui dis que je serais tout à ses ordres, mais qu'il fallait attendre la première phase de la prochaine lune, ce qu'elle savait comme moi. J'étais bien aise de gagner du temps, car ayant beaucoup perdu au jeu, il m'était impossible de quitter Aix-la-Chapelle avant d'avoir reçu le montant d'une lettre de change que j'avais tirée sur M. d'O. à Amsterdam. En attendant, nous

convînmes que la petite Lascaris étant devenue folle, nous ne ferions aucune attention à tout ce qu'elle pourrait dire dans ses accès de folie, vu que, son esprit étant au pouvoir du mauvais génie qui la possédait, c'était lui qui lui inspirait ses paroles.

Nous jugeâmes néanmoins que, son état étant digne de pitié, afin de lui rendre son sort aussi doux que possible, elle continuerait à manger avec nous, mais que le soir, au sortir de table, elle irait coucher dans la chambre de sa gouvernante.

Après avoir ainsi disposé l'esprit de madame d'Urfé à ne rien croire de tous les propos que la Corticelli pourrait lui dire, et à ne s'occuper que de la lettre qu'elle devait écrire au génie Sélénis qui habite la lune, je m'occupai sérieusement des moyens de regagner l'argent que j'avais perdu, ce qui ne pouvait pas se faire par la voie de la cabale. J'engageai l'écrin de la Corticelli pour mille louis, et j'allai tailler dans un club d'Anglais où je pouvais gagner beaucoup plus qu'avec des Français ou des Allemands.

Trois ou quatre jours après la mort de d'Aché, sa veuve m'écrivit un billet pour me prier de passer chez elle. Je la trouvai avec de Pyène. Elle me dit d'un ton affligé que son mari ayant fait beaucoup de dettes, ses créanciers s'étaient emparés de tout, et qu'elle se trouvait par cela dans l'impossibilité de subvenir aux frais que nécessi-

tait un voyage, devant se rendre à Colmar, au sein de sa famille, elle et sa fille. Vous êtes, ajouta-t-elle, la cause de la mort de mon mari, je vous demande mille écus ; si vous me les refusez, je vous attaquerai en justice, car l'officier suisse étant parti, je ne puis attaquer que vous.

— Votre langage me surprend, madame, lui dis-je d'un ton froid, et sans le respect que j'ai pour votre malheur, j'y répondrais avec l'amertume que votre procédé doit m'inspirer. D'abord je n'ai pas mille écus à jeter au vent, et alors même, le ton de la menace serait peu propre à me faire faire un pareil sacrifice. Je suis au reste curieux de voir de quelle facon vous vous y prendrez pour m'attaquer en justice. Quant à M. Schmit, il s'est battu en brave et loyal champion, et j'ignore encore si vous gagneriez grand'chose à l'attaquer s'il était resté ici. Adieu, madame.

J'étais à peine à cinquante pas de la maison, quand je fus rejoint par de Pyène qui me dit qu'avant que madame d'Aché portât plainte contre moi, nous devions aller à l'écart pour nous couper la gorge. Nous étions tous deux sans épée.

— Votre intention n'est pas flatteuse, lui dis-je avec calme, et elle a quelque chose de brutal qui ne m'engage pas du tout à me compromettre avec un homme que je ne connais point et à qui je ne dois rien.

— Vous êtes un lâche.

— Je le serais peut-être, si je vous imitais.

L'opinion que vous pouvez avoir de moi m'est fort indifférente.

— Vous vous repentirez.

— Peut-être ; mais en attendant, je vous préviens loyalement que je ne marche jamais sans une paire de pistolets en bon état et que je sais m'en servir. Les voilà, ajoutai-je en les tirant de ma poche, et en armant celui de la main droite.

A cette vue, le fier spadassin proféra un jurement et s'enfuit d'un côté et moi de l'autre.

A peu de distance de l'endroit où venait de se passer cette scène, je rencontrai un Napolitain nommé Maliterni, alors lieutenant-colonel et aide-de-camp du prince de Condé qui commandait l'armée française. Ce Maliterni était un bon vivant, toujours prêt à obliger et toujours à court d'argent. Nous étions amis, et je lui contai ce qui venait de m'arriver. Je serais, lui dis-je, fâché de devoir me compromettre avec de Pyène, et si vous pouvez m'en débarrasser, je vous promets cent écus.

— Ce ne sera pas impossible, me dit-il ; je vous en dirai quelque chose demain.

Il vint en effet me voir le lendemain matin en m'annonçant que mon coupeur de gorge était parti d'Aix au point du jour par un ordre supérieur en bonne forme, et il me remit en même temps un ample passe-port de M. le prince de Condé.

J'avoue que cette nouvelle me fut agréable. Je n'ai jamais craint de croiser mon épée avec le

premier venu, sans avoir pourtant jamais cherché le barbare plaisir de répandre le sang d'un homme; mais cette fois j'éprouvais une extrême répugnance à me commettre avec un homme que je n'avais pas lieu de juger plus délicat que son ami d'Aché. Je remerciai donc vivement Maliterni en lui remettant les cent écus que je lui avais promis et que je considérais comme trop bien employés pour les regretter.

Maliterni, rieur de premier ordre et créature du maréchal d'Estrées, ne manquait ni d'esprit ni de connaissances; mais il manquait d'ordre et peut-être un peu de délicatesse. Du reste, il était d'un commerce fort agréable, car il était d'une gaîté imperturbable et il avait beaucoup d'usage du monde. Parvenu au grade de maréchal-de-camp en 1768, il alla épouser à Naples une riche héritière qu'il laissa veuve l'année après son mariage.

Le lendemain du départ de de Pyène, je reçus de mademoiselle d'Aché un billet dans lequel elle me priait, de la part de sa mère malade, d'aller la voir. Je lui répondis qu'elle me trouverait à tel endroit à une heure que je lui indiquais, et que là elle pourrait me dire ce qu'elle désirait.

Je la trouvai au rendez-vous avec sa mère qui y vint malgré sa prétendue maladie. Plaintes, larmes, reproches, rien ne fut épargné. Elle m'appela son persécuteur, et me dit que le départ de de Pyène, son seul ami, la mettait au désespoir,

qu'elle avait engagé tous ses effets, qu'elle n'avait plus de ressources, et que moi, étant riche, je devais la secourir, si je n'étais pas le dernier des hommes.

— Je suis loin d'être insensible à votre sort, madame, et quoique je ne le sois pas à vos injures, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous vous êtes montrée la dernière des femmes en excitant de Pyène, qui du reste est peut-être un honnête homme, à m'assassiner. Bref, riche ou non, quoique je ne vous doive rien, je vous donnerai de quoi dégager vos effets, et il se peut que je vous conduise à Colmar moi-même, mais il faut que vous consentiez à ce que je commence ici même par donner à votre charmante fille des marques de mon amour.

— Et vous osez me faire cette affreuse proposition ?

— Affreuse ou non, je vous la fais.

— Jamais.

— Adieu, madame.

J'appelai le sommelier pour lui payer les rafraîchissemens que j'avais fait venir, et je mis six doubles louis dans la main de la jeune personne ; mais l'orgueilleuse mère s'en étant aperçue, lui défendit de les accepter. Je n'en fus pas surpris, malgré la détresse où elle se trouvait ; car cette mère était charmante et valait encore mieux que sa fille, ce qu'elle savait. J'aurais dû la préférer et terminer ainsi toute contestation ; mais le ca-

price! En amour on ne se rend pas compte de cela. Je sentais qu'elle devait me haïr, d'autant plus que n'aimant pas sa fille, elle était humiliée de l'avoir pour rivale préférée.

En les quittant, tenant dans la main les six doubles louis que l'orgueil ou le dépit avait refusés, j'allai à la banque de pharaon et je décidai de les sacrifier à la fortune; mais cette déité capricieuse, non moins fière que l'orgueilleuse veuve, les refusa comme elle, et les ayant laissés cinq fois sur une carte, je faillis d'un seul coup faire sauter la banque. Un Anglais, nommé Martin, m'offrit de se mettre de moitié avec moi; j'acceptai la partie, parce que je le connaissais bon joueur, et en huit ou dix jours nous fîmes si bien nos affaires que non-seulement, après avoir dégagé l'écrin, je me trouvai couvert de mes autres pertes, mais encore en gain d'une assez forte somme.

Pendant ce temps, la Corticelli, enragée contre moi, avait tout dévoilé à madame d'Urfé, lui avait fait l'historique de sa vie, de notre connaissance et de sa grossesse. Mais plus elle mettait de vérité dans son récit, plus la bonne dame se confirmait dans l'idée qu'elle était folle, et ne faisait que rire avec moi de la prétendue folie de ma traîtresse. Elle mettait toute sa confiance dans les instructions que Sélénis lui donnerait dans sa réponse.

Cependant de mon côté, ne pouvant pas être

indifférent à la conduite de cette fille, je pris le parti de lui faire envoyer à manger dans la chambre de sa mère, ayant soin de tenir seul compagnie à madame d'Urfé, et l'assurant que nous trouverions facilement un autre vase d'élection, la folie de Lascaris la rendant absolument incapable de participer à nos mystères.

Bientôt la veuve d'Aché, forcée par le besoin, se trouva dans la nécessité de me céder sa Mimi; mais je la réduisis par la douceur, et de façon que, dans le commencement, je sauvai les apparences au point qu'elle put faire semblant de tout ignorer. Je retirai tout ce qu'elle avait mis en gage, et content de sa conduite, quoique sa fille ne se fût pas encore livrée à toute mon ardeur, je formai le plan de les mener toutes deux à Colmar avec madame d'Urfé. Pour décider cette dame à cette bonne action sans qu'elle se doutât du motif, je songeai à lui faire recevoir cet ordre de la lune dans la lettre qu'elle en attendait; j'étais certain que de cette manière, elle obéirait en aveugle.

Voici comment je m'y pris pour exécuter la correspondance entre Sélénis et madame d'Urfé.

Au jour fixé d'après la lune, nous allâmes souper ensemble à un jardin hors de la ville, où, dans une chambre au rez-de-chaussée, j'avais préparé tout ce qui était nécessaire au culte, ayant dans ma poche la lettre qui devait descendre de la lune en réponse à celle que madame d'Urfé avait préparée avec soin, et que nous devions expédier

à son adresse. A quelques pas de la chambre des cérémonies, j'avais fait placer une large baignoire remplie d'eau tiède mêlée des essences qui plaisent à l'astre des nuits, et dans laquelle nous devions nous plonger à la fois à l'heure de la lune qui tombait ce jour-là à une heure après minuit.

Quand nous eûmes brûlé les aromates et répandu les essences propres au culte de Sélénis, et récité les prières mystérieuses, nous nous dépouillâmes complètement, et, tenant ma lettre cachée dans la main gauche, de la droite je conduisis gravement madame d'Urfé au bord de la baignoire, où se trouvait une coupe d'albâtre pleine d'esprit de genièvre auquel je mis le feu, en prononçant des mots cabalistiques que je ne comprenais point et qu'elle répéta en me remettant la lettre adressée à Sélénis. Cette lettre, je la brûlai à la flamme de genièvre sur laquelle la lune donnait en plein, et la crédule d'Urfé m'assura qu'elle avait vu monter les caractères qu'elle avait tracés elle-même, en suivant les rayons de cet astre.

Après cela nous entrâmes dans le bain, et la lettre que je tenais cachée dans ma main étant écrite en cercle et en caractères d'argent sur un papier vert glacé, parut à la surface de l'eau dix minutes après. Dès que madame d'Urfé l'eut aperçue, elle la recueillit avec onction et sortit du bain avec moi.

Après nous être essuyés et parfumés, nous re-

prîmes nos vêtemens. Quand nous fûmes dans un état décent, je dis à madame qu'elle pouvait lire la lettre qu'elle avait déposée sur un coussin de satin blanc parfumé. Elle obéit, et une tristesse visible s'empara d'elle lorsqu'elle lut que son hypostase était différée jusqu'à l'arrivée de Quérilinte qu'elle verrait avec moi au printemps de l'année suivante à Marseille. Le génie lui disait en outre que la jeune Lascaris ne pouvait que lui nuire, et qu'elle devait s'en remettre à mes dispositions pour s'en débarrasser. Il finissait par lui ordonner de m'engager à ne pas laisser à Aix une femme qui avait perdu son mari et qui avait une fille que les génies destinaient à rendre de grands services à notre ordre. Elle devait la faire passer en Alsace avec sa fille et ne pas les perdre de vue jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées, afin que notre influence les mît à l'abri des périls qui les menaceraient, si elles étaient livrées à elles-mêmes.

Madame d'Urfé qui, indépendamment de sa folie, était très-bienfaisante, me recommanda cette veuve avec toute la chaleur du fanatisme et de l'humanité, et se montra fort impatiente de savoir toute leur histoire. Je lui dis froidement tout ce qui me sembla propre à la raffermir dans sa résolution, et lui promis de lui présenter ces dames le plus tôt possible.

Nous retournâmes à Aix et nous passâmes le reste de la nuit ensemble à discourir de tout ce qui occupait son imagination. Tout étant pour le

mieux au gré de mes projets, je ne m'occupai plus que du voyage en Alsace et du soin de me ménager la complète jouissance de Mimi après avoir si bien mérité ses faveurs par le service que je lui rendais.

Le lendemain je jouai heureusement, et pour compléter ma journée, j'allai jouir de l'agréable surprise de madame d'Aché en lui annonçant que j'avais pris la résolution de la conduire moi-même à Colmar avec sa Mimi. Je lui dis qu'il fallait que je commençasse par les présenter à la dame que j'avais l'honneur d'accompagner, et je la priai de se tenir prête pour le lendemain, parce que la marquise était impatiente de la connaître. Je vis clairement qu'elle avait de la peine à se persuader que ce que je lui disais était vrai; car elle supposait la marquise amoureuse de moi, et elle ne pouvait pas accorder cette idée avec l'empressement que madame d'Urfé témoignait de me mettre en présence de deux femmes qui pouvaient être de dangereuses rivales.

J'allai les prendre le lendemain à une heure convenue, et madame d'Urfé les reçut avec des démonstrations dont elles durent être fort surprises, car elles ne pouvaient pas savoir qu'elles devaient cette réception à une recommandation venue de la lune. Nous dînâmes en partie carrée, et les deux dames s'entretinrent en femmes qui connaissent le monde; Mimi fut charmante, et j'en eus un soin particulier; ce que sa mère savait

bien à quoi attribuer et ce que la marquise attribuait à l'affection que lui portaient les rose-croix.

Le soir nous allâmes tous au bal, où la Corticelli, toujours attentive à me causer tous les chagrins possibles, dansa comme il n'est pas permis que danse une jeune personne bien née. Elle fit des entrechats à huit, des pirouettes, des cabrioles, des battemens à mi-jambe, enfin toutes les grimaces d'une saltimbanque d'opéra. J'étais au supplice! Un officier, qui peut-être ignorait que je passais pour son oncle, mais qui peut-être n'en faisait que le semblant, me demanda si c'était une danseuse de profession. J'en entendis un autre derrière moi qui disait qu'il lui semblait l'avoir vue danser au théâtre de Prague le carnaval dernier. Je devais accélérer mon départ, car je prévoyais que cette malheureuse finirait par me coûter la vie, si nous restions à Aix.

Madame d'Aché ayant, comme je l'ai dit, le ton de la bonne compagnie, captiva entièrement les suffrages de madame d'Urfé qui croyait voir dans son amabilité une nouvelle faveur de Sélénis. Sentant qu'après les services que je lui rendais d'une manière si distinguée, elle me devait quelque reconnaissance, madame d'Aché, feignant d'être un peu indisposée, quitta le bal la première, de sorte que lorsque je ramenai sa fille chez elle, je me trouvai tête-à-tête en parfaite liberté. Profitant de ce hasard fait à loisir, je restai deux heures avec Mimi qui se montra douce, complaisante

et passionnée, au point qu'en la quittant, je n'avais plus rien à désirer.

Le troisième jour, je mis la mère et la fille en habit de voyage, et m'étant pourvu d'une berline élégante et commode, nous quittâmes Aix avec joie. Une demi-heure avant le départ, je fis une rencontre fatale par les conséquences qu'elle eut plus tard. Un officier flamand, que je ne connaissais point, m'aborda, et me peignant la triste situation où il se trouvait, il me mit dans le cas de ne pouvoir m'empêcher de lui donner douze louis. Dix minutes après, il m'apporta un billet dans lequel il reconnaissait sa dette et le temps où il voulait me payer. Ce billet m'apprit qu'il se nommait Malingan. Dans dix mois, le lecteur saura le reste.

Au moment du départ, j'indiquai à la Corticelli une voiture à quatre places dans laquelle elle devait aller avec sa mère et deux femmes de chambre. A cet aspect, elle frémit; sa fierté se trouva blessée, et je crus un moment qu'elle allait en perdre l'esprit : pleurs, injures, malédictions, rien ne fut épargné. J'étais impassible, et madame d'Urfé, riant des folies de sa prétendue nièce, se montra bien aise de se voir en face de moi et d'avoir à côté d'elle la protégée du puissant Sélénis; tandis que Mimi me témoignait de mille manières le bonheur qu'elle éprouvait de se trouver auprès de moi.

Nous arrivâmes à Liége le lendemain au tomber de la nuit, et j'insinuai à madame d'Urfé d'y

séjourner le jour suivant, voulant y prendre des chevaux pour aller à Luxembourg par les Ardennes; c'était un détour que je me ménageais pour posséder plus long-temps ma charmante Mimi.

M'étant levé de bonne heure, je sortis pour voir la ville. En descendant le grand pont, une femme, enveloppée dans une mantille noire de façon à ne laisser distinguer que le bout de son nez, m'aborde et me prie de vouloir bien la suivre dans une maison dont elle me fait voir la porte ouverte. N'ayant pas l'avantage de vous connaître, lui dis-je, la prudence ne me permet pas d'accepter votre invitation. Vous me connaissez, me répondit-elle; et m'attirant au coin de la rue voisine, elle se découvrit. Que le lecteur juge de ma surprise; c'était la belle Stuart d'Avignon, cette statue insensible de la fontaine de Vaucluse. Je fus bien aise de la rencontrer.

Curieux, je la suis, et je monte avec elle dans une chambre au premier, où elle me fait l'accueil le plus tendre. Peine perdue, car malgré sa beauté, j'avais de la rancune et je méprisai ses avances, sans doute parce que j'aimais Mimi qui me rendait heureux, et que je voulais contenter en me conservant tout pour elle. Cependant je tirai trois louis de ma bourse et je les lui offris en lui demandant son histoire. Stuart, me dit-elle, n'était que mon conducteur; je m'appelle Ranson et je suis entretenue par un riche propriétaire. Je suis retournée à Liége après avoir beaucoup souf-

fert. Je suis bien aise, lui dis-je, que vous soyez bien maintenant, mais il faut avouer que votre conduite à Avignon était aussi inconcevable que ridicule. Mais n'en parlons plus. Adieu, madame. Je rentrai à l'hôtel pour faire part de cette rencontre au marquis de Grimaldi.

Nous repartîmes le lendemain, et nous fûmes deux jours à traverser les Ardennes. C'est un des plus singuliers pays de l'Europe, vaste forêt dont les histoires de l'ancienne chevalerie ont fourni à l'Arioste de si belles pages au sujet de Bayard.

Au milieu de cette immense forêt, où l'on ne trouve pas une ville, et qu'il faut cependant traverser pour se rendre d'un pays dans un autre, on ne trouve presque rien de ce qui est nécessaire aux commodités de la vie.

On y chercherait en vain des vices et des vertus, et ce que nous appelons des mœurs. Les habitans y sont sans ambition, et ne pouvant avoir des idées justes sur le vrai, ils en enfantent de monstrueuses sur la nature, sur les sciences et sur le pouvoir des hommes qui, selon eux, méritent le titre de savans. Il suffit d'être physicien, pour y être réputé astrologue et surtout magicien. Cependant les Ardennes sont assez peuplées, car on m'a assuré qu'il y a douze cents clochers. Les gens y sont bons, complaisans même, et surtout les jeunes filles; mais en général le sexe n'y est pas beau. Dans ce vaste canton traversé en entier par la Meuse, se trouve la ville de Bouillon, vérita-

ble trou, mais de mon temps c'était le plus libre de l'Europe. Le duc de Bouillon était si jaloux de sa juridiction, qu'il préférait sa prérogative à tous les honneurs dont il aurait pu être l'objet à la cour de France.

Nous nous arrêtâmes un jour à Metz où nous ne fîmes aucune visite, et en trois jours nous arrivâmes à Colmar où nous laissâmes madame d'Aché, dont j'avais captivé les bonnes grâces. Sa famille, qui était fort à son aise, reçut la mère et la fille avec une extrême tendresse. Mimi pleura beaucoup en me quittant, mais je la consolai par la promesse de la revoir en peu de temps. Madame d'Urfé, que j'avais prévenue de cette séparation, y fut peu sensible, et moi je me consolai avec assez de facilité. Tout en me félicitant d'avoir contribué au bonheur de la mère et de la fille, j'adorais les profonds secrets de la Providence.

Le jour suivant nous nous rendîmes à Sulzbach où le baron de Schaumbourg, qui connaissait madame d'Urfé, nous fit bon accueil. Je me serais ennuyé dans ce triste endroit, sans le jeu. Madame, ayant besoin de compagnie, encouragea la Corticelli à espérer le retour de mes bonnes grâces, et par conséquent des siennes. Cette malheureuse, qui avait tout mis en usage pour me nuire, voyant la facilité avec laquelle j'avais déjoué ses projets et à quel point je l'avais humiliée, avait changé de rôle; elle était devenue douce, complaisante et soumise. Elle espérait regagner en

partie le crédit qu'elle avait si complètement perdu, et elle crut être au moment de la victoire quand elle vit que madame d'Aché et sa fille étaient restées à Colmar. Mais ce qui lui tenait le plus à cœur, ce n'était ni mon amitié ni celle de la marquise, mais l'écrin qu'elle n'osait plus me demander et qu'elle ne devait plus revoir. Elle réussit, par ses agréables folies à table, folies qui faisaient beaucoup rire madame d'Urfé, à m'inspirer quelques velléités d'amour; mais les politesses que je lui faisais en ce genre ne purent me porter à rien diminuer de ma sévérité; elle coucha constamment avec sa mère.

Huit jours après notre arrivée à Sulzbach, je consignai madame d'Urfé au baron de Schaumbourg et j'allai à Colmar où j'espérais bonne fortune. Je fus trompé, car je trouvai la mère et la fille en train de se marier.

Un riche marchand qui avait aimé la mère dix-huit ans auparavant, dès qu'il la vit veuve et encore belle, sentit réveiller ses premiers feux, offrit sa main et fut agréé. Un jeune avocat trouva Mimi à son gré et la demanda en mariage. La mère et la fille, qui craignaient les suites de ma tendresse, trouvant d'ailleurs le parti sortable, se hâtèrent de donner leur consentement. Je fus fêté dans la famille et je soupai en compagnie nombreuse et choisie; mais voyant que je ne pouvais que déranger ces dames et m'ennuyer en attendant quelque passagère faveur, je leur fis mes adieux et le

lendemain je retournai à Sulzbach. J'y trouvai une charmante Strasbourgeoise nommée Salzmann et trois ou quatre joueurs qui disaient être venus pour prendre les eaux et qui annonçaient quelques convives femelles que le lecteur connaîtra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

J'envoie la Corticelli à Turin. — Réception d'Hélène aux mystères de l'Amour. — Je fais un tour à Lyon. — Mon arrivée à Turin.

Madame Saxe était faite pour captiver les hommages d'un homme amoureux, et si elle n'avait pas eu un officier jaloux qui ne la perdait jamais de vue et qui avait l'air de menacer quiconque aurait osé lui rendre justice en aspirant à lui plaire, il est probable qu'elle n'aurait point manqué d'adorateurs. Cet officier aimait le jeu de piquet, mais il fallait que madame fût constamment assise à ses côtés, et elle paraissait y être avec plaisir.

Dans l'après-dîner je me mis à faire sa partie, et nous continuâmes ainsi pendant cinq ou six jours. Je m'en dégoûtai alors, parce qu'aussitôt qu'il m'avait gagné dix ou douze louis, il se levait et me plantait là. Cet officier se nommait d'Entragues, était bel homme quoique maigre, et ne manquait ni d'esprit ni d'usage du beau monde.

Il y avait deux jours que nous n'avions joué, quand, après dîner, il vint me demander si je voulais qu'il me donnât sa revanche. Je ne m'en soucie pas, lui dis-je, car nous ne sommes pas joueurs à l'unisson. Je joue pour mon plaisir, parce que le jeu m'amuse, tandis que vous ne jouez que pour gagner.

— Comment cela? Vous m'offensez.

— Ce n'est pas mon intention; mais chaque fois que nous nous sommes entrepris, vous m'avez abandonné au bout d'une heure.

— Vous devez m'en savoir gré, car n'étant pas de ma force, vous perdriez nécessairement beaucoup.

— Cela se peut, mais je n'en crois rien.

— Je puis vous le prouver.

— J'accepte, mais le premier qui quittera la partie perdra cinquante louis.

— J'accepte, mais argent sur table.

— Je ne joue pas autrement.

J'ordonne au garçon d'apporter des cartes et je vais prendre quatre ou cinq rouleaux de cent louis. Nous commençâmes à jouer à cinq louis le cent,

après avoir mis de côté chacun cinquante louis pour la gageure.

Il était trois heures lorsque nous nous mîmes à jouer, et à neuf heures, d'Entragues me dit que nous pouvions aller souper. Je n'ai pas faim, lui répondis-je, mais vous êtes le maître de vous lever si vous voulez que je mette les cent louis dans ma poche.

Il se mit à rire et continua de jouer, mais la belle dame me bouda sans que je parusse m'en embarrasser. Tous les spectateurs allèrent souper et revinrent nous tenir compagnie jusqu'à minuit; mais à cette heure, nous demeurâmes seuls. D'Entragues, qui voyait à quoi il s'était engagé, ne disait pas le mot, et moi je n'ouvrais les lèvres que pour compter mon jeu. Nous jouions le plus tranquillement du monde.

A six heures du matin, les buveurs et les buveuses d'eau commencèrent à circuler et tous nous félicitaient de notre constance, nous applaudissaient, et nous, nous avions l'air de bouder. Les louis étaient en tas sur la table; j'en perdais une centaine, et pourtant le jeu m'était favorable.

A neuf heures, la belle Saxe arriva, et peu d'instans après madame d'Urfé avec M. de Schaumbourg. Ces dames d'un commun accord nous conseillèrent de prendre une tasse de chocolat. D'Entagues y consentit le premier, et me croyant à bout, il se prit à dire : Convenons que le premier

qui demandera à manger, qui s'absentera pour plus d'un quart d'heure ou qui s'endormira sur sa chaise, aura perdu sa gageure. Je vous prends au mot, m'écriai-je, et j'adhère à toute autre condition aggravante qu'il vous plaira de proposer. Le chocolat arrive, nous le prenons et puis nous continuons à jouer. A midi, on nous appelle pour dîner, mais nous répondons ensemble que nous n'avons pas faim. Sur les quatre heures, nous nous laissâmes persuader de prendre un bouillon. Quand vint l'heure du souper, tout le monde commença à trouver que la chose devenait sérieuse, et madame Saxe nous proposa de partager le pari. D'Entragues, qui me gagnait cent louis, se serait accommodé de la proposition, mais moi, je m'y opposai, et le baron de Schaumbourg trouva que je n'avais pas tort. Mon adversaire aurait pu céder la gageure et quitter ; il se serait encore trouvé en gain ; mais l'avarice le retint plus que l'amour-propre. Pour moi, j'étais sensible à la perte, mais bien peu comparativement au point d'honneur. J'avais l'air frais, tandis qu'il avait l'air d'un cadavre déterré, sa maigreur prêtant beaucoup à cette fantasmagorie. Comme madame Saxe insistait, je lui dis que j'étais au désespoir de ne pas me rendre aux sollicitations d'une femme charmante qui méritait à tous égards de bien plus grands sacrifices ; mais que dans le cas présent, il y allait d'une espèce de pique, et par conséquent j'étais décidé à vaincre ou à ne céder la victoire

à mon antagoniste qu'au moment où je tomberais mort.

En parlant ainsi j'avais deux objets, d'intimider d'Entragues par ma résolution et de l'aigrir en lui inspirant de la jalousie ; certain qu'un jaloux voit les objets doubles, j'espérais que son jeu en souffrirait et qu'en gagnant les cinquante louis de la gageure, je n'aurais pas le crêve-cœur d'en perdre une centaine par la supériorité de son jeu.

La belle madame Saxe me lança un coup d'œil de mépris et s'en alla, mais madame d'Urfé, qui me croyait infaillible, me vengea en disant à M. d'Entragues, avec le ton d'une conviction profonde : Mon Dieu, monsieur, que je vous plains !

La société ayant soupé ne revint pas ; on nous laissa vider notre différend tête-à-tête. Nous jouâmes toute la nuit, et j'observais la figure de mon adversaire autant que mon jeu. A mesure que je la voyais se décomposer, il faisait des écoles ; il brouillait ses cartes, comptait mal et écartait souvent de travers. Je n'étais guère moins exténué que lui ; je me sentais faiblir, et j'espérais à chaque instant le voir tomber mort, dans la crainte de me voir vaincu malgré ma forte constitution. J'avais regagné mon argent quand, à la pointe du jour, d'Entragues étant sorti, je le chicanai pour être resté absent plus d'un quart d'heure. Cette querelle d'Allemand l'altéra et me réveilla ; effet naturel de la différence de tempérament,

tactique de joueur, et motif d'étude pour le moraliste et le psychologue ; et ma ruse me réussit, parce qu'elle n'était point étudiée, qu'elle ne pouvait pas être prévue. Il n'en est pas autrement des généraux d'armée, une ruse de guerre doit naître dans la tête d'un capitaine de la circonstance, du hasard et de l'habitude à saisir promptement les rapports et les oppositions des hommes et des choses.

A neuf heures, madame Saxe arriva ; son amant était en perte.

—Maintenant, monsieur, me dit-elle, ce serait à vous à céder.

— Madame, dans l'espoir de vous plaire, je suis prêt à retirer ma gageure et à me désister du reste.

Ces paroles, prononcées avec un ton de galanterie à prétention, excitèrent le couroux de d'Entragues qui ajouta avec aigreur qu'à son tour il ne quitterait que lorsque l'un des deux tomberait mort.

— Vous voyez, très-aimable dame, dis-je en faisant des yeux doux qui, dans mon état, devaient être bien peu pénétrans, que je ne suis pas le plus intraitable.

On nous fit servir un bouillon, mais d'Entragues, qui était au dernier période de faiblesse, éprouva un si grand malaise dès qu'il l'eût avalé, que, chancelant sur sa chaise et tout couvert de sueur, il s'évanouit. On se hâta de l'emporter, et

moi, après avoir donné six louis au marqueur qui avait veillé pendant quarante-deux heures, et mis mon or dans mes poches, au lieu d'aller me coucher, je me rendis chez un apothicaire où je pris un léger vomitif. M'étant couché ensuite, j'eus un léger sommeil de quelques heures, et vers les trois heures je dînai du meilleur appétit.

D'Entragues ne sortit que le lendemain. Je m'attendais à quelque querelle, mais la nuit porte conseil, et je me trompai. Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi, m'embrassa et me dit : J'ai accepté un pari fou, mais vous m'avez donné une leçon dont je me souviendrai toute la vie, et je vous en suis reconnaissant.

— J'en suis bien aise, pourvu que cet effort n'ait pas nui à votre santé.

— Non, je me porte fort bien, mais nous ne jouerons plus ensemble.

— Je désire au moins que ce ne soit plus l'un contre l'autre.

A huit ou dix jours de là, je fis à madame d'Urfé le plaisir de la mener à Bâle avec la fausse Lascaris. Nous logeâmes chez le fameux Imhoff qui nous écorcha; mais les Trois-Rois était la meilleure auberge de la ville. J'ai dit, je crois, qu'une des singularités de la ville de Bâle est que midi se trouve être à onze heures, absurdité due à un fait historique que le prince de Porentrui m'expliqua et que j'ai oublié. Les Bâlois passent pour être sujets à une espèce de folie dont les

eaux de Sulzbach les délivrent, mais qui leur revient peu de temps après être de retour chez eux.

Nous serions restés quelque temps à Bâle sans un événement qui m'impatienta et qui me fit hâter notre départ; le voici.

Le besoin m'avait forcé de pardonner un peu à la Corticelli, et quand je rentrais de bonne heure, après avoir soupé avec cette étourdie et madame d'Urfé, j'allais passer la nuit avec elle; quand je rentrais tard, ce qui arrivait assez fréquemment, je couchais seul dans ma chambre. La friponne couchait également seule dans un cabinet contigu à la chambre de sa mère, et il fallait traverser cette chambre pour aller chez la fille.

Étant rentré à une heure après minuit et n'ayant pas envie de dormir, après avoir mis ma robe de chambre, je prends une bougie et je vais trouver ma belle. Je fus un peu surpris de trouver la porte de la chambre de la signora Laura entr'ouverte, et au moment où je me disposais à entrer, la vieille, allongeant un bras, me saisit par ma robe de chambre en me suppliant de ne pas entrer chez sa fille.

— Pourquoi? lui dis-je.

— Elle a été très-malade toute la soirée et elle a besoin de dormir.

— Fort bien. Je dormirai aussi.

En disant cela, je repousse la vieille, j'entre chez la fille et je la trouve couchée avec quelqu'un qui se cache sous la couverture.

Après avoir fixé un instant ce tableau, je me mis à rire, et m'asseyant sur le lit, je lui demandai quel était l'heureux mortel que j'étais chargé de faire sauter par la fenêtre. Je voyais à côté de moi sur une chaise l'habit, la culotte, le chapeau et la canne de l'individu; mais ayant de bons pistolets dans mes poches, je savais que je n'avais rien à craindre; mais je ne voulais point faire de bruit.

Toute tremblante, les larmes aux yeux, elle me prit la main, me conjurant de lui pardonner. C'est, me dit-elle, un jeune seigneur dont j'ignore le nom.

— Un jeune seigneur dont tu ignores le nom, friponne? Et bien! il me le dira lui-même.

En prononçant ces mots, je prends un pistolet et d'une main vigoureuse je découvre le pivert qui ne devait pas impunément avoir pondu dans mon nid. Je vis une jeune tête que je ne connaissais pas, la tête enveloppée dans un madras, mais du reste nu comme un petit Adam ainsi que mon effrontée. Il me tourna le dos pour prendre sa chemise qu'il avait jetée dans la ruelle, mais le saisissant par le bras, je l'empêchai de faire aucun mouvement, parce que le bout de mon pistolet parlait un langage irrésistible.

— Qui êtes-vous, beau sire? s'il vous plaît.

— Je suis le comte B., chanoine de Bâle.

— Croyez-vous faire ici une fonction ecclésiastique?

— Oh non ! monsieur ; je vous prie de me pardonner ainsi qu'à madame, car je suis le seul coupable.

— Ce n'est pas ce que je vous demande.

— Monsieur, madame la comtesse est parfaitement innocente.

J'étais dans un parfaite disposition, car loin d'être en colère, j'avais peine à m'empêcher de rire. Ce tableau avait à mes yeux quelque chose d'attrayant, parce qu'il était comique et voluptueux. L'ensemble de ces deux nudités accroupies était véritablement lascif, et je restai à le contempler un bon quart d'heure, sans proférer un mot, occupé à chasser une forte tentation que j'éprouvais de me coucher avec eux. Je ne la vainquis que parce que j'eus peur de trouver dans le chanoine un sot incapable de jouer avec dignité un rôle qu'à sa place j'aurais rempli à merveille. Quant à la Corticelli, comme le passage subit des pleurs au rire ne lui coûtait rien, elle aurait rempli le sien à ravir ; mais si, comme je le craignais, je m'étais adressé à un sot, je me serais avili.

Persuadé que ni l'un ni l'autre n'avait pénétré ce qui se passait dans mon intérieur, je me levai, ordonnant au chanoine de s'habiller. Cette affaire, lui dis-je, doit mourir dans le silence, mais nous irons tout de suite à deux cents pas d'ici nous battre à brûle pourpoint avec ces pistolets.

— Ah! monsieur, s'écria le sire, vous me mènerez où vous voudrez, et vous me tuerez

si cela vous plaît, car je ne suis pas né pour me battre.

— Vraiment ?

— Oui, monsieur, et je ne me suis fait prêtre que pour me soustraire à cette fatale obligation.

— Vous êtes donc un lâche prêt à recevoir des coups de bâton !

— Tout ce qu'il vous plaira; mais vous seriez un barbare, car l'amour m'a aveuglé. Je suis entré dans ce cabinet il n'y a qu'un quart d'heure ; madame dormait et sa gouvernante aussi.

— A d'autres, menteur.

— Je ne faisais que d'ôter ma chemise quand vous êtes entré, et avant ce moment je ne m'étais jamais trouvé en face de cet ange.

— Pour cela, ajouta vivement la drôlesse, c'est aussi vrai que l'Évangile.

— Savez-vous que vous êtes deux impudens éhontés. Et vous, beau chanoine, débaucheur de filles, vous mériteriez bien que je vous fisse rôtir comme un petit saint Laurent.

Pendant ce temps le malheureux chanoine s'était affublé de ses habits. Suivez-moi, monsieur, lui dis-je d'un ton à le glacer; et je le menai dans ma chambre. Que ferez-vous, lui dis-je, si je vous pardonne et si je vous laisse sortir de la maison sans vous déshonorer ?

— Ah ! monsieur, je partirai dans une heure au plus tard et vous ne me verrez plus ici; partout

où vous pourrez me rencontrer à l'avenir, vous serez sûr de trouver en moi un homme prêt à tout faire pour votre service.

— Fort bien. Partez, et souvenez-vous de mieux prendre à l'avenir vos précautions dans vos entreprises amoureuses.

Après cette expédition, j'allai me coucher fort content de ce que j'avais vu et de ce que j'avais fait, car cela me mettait complètement en liberté vis-à-vis de la friponne.

Le lendemain, dès que je fus levé, je passai chez la Corticelli, à laquelle je signifiai d'un ton calme, mais impératif, de faire de suite ses paquets, lui défendant de sortir de sa chambre jusqu'au moment où elle monterait en voiture.

— Je dirai que je suis malade.

— Comme il te plaira, mais on ne fera pas la moindre attention à tes propos.

Sans attendre d'autre objection, j'allai trouver madame d'Urfé, et lui contant l'histoire de la nuit en y brodant la plaisanterie, je la fis rire de bon cœur. C'était ce qu'il me fallait pour la disposer à consulter l'oracle pour savoir ce que nous devions faire après la preuve flagrante de la pollution de la jeune Lascaris par le génie noir déguisé en prêtre. L'oracle répondit que nous devions partir le lendemain pour Besançon, que de là elle irait avec ses femmes de chambre et ses domestiques m'attendre à Lyon, tandis que moi j'irais conduire la jeune comtesse et sa gouvernante à

Genève, où je disposerais de leur sort pour les renvoyer dans leur patrie.

La bonne visionnaire fut enchantée de cette disposition, et n'y vit qu'une marque de bienveillance de la part de son bon Sélénis qui lui procurait par là le bonheur de revoir le petit d'Aranda. Quant à moi, nous convînmes que je la rejoindrais au printemps de l'année suivante, pour faire la grande opération qui devait la faire renaître d'elle-même en homme. Elle trouvait cette opération immanquable et parfaitement bien raisonnée.

Tout fut prêt pour le lendemain, et nous partîmes, madame d'Urfé et moi dans la berline, la Corticelli, sa mère et les deux femmes de chambre dans l'autre voiture. Arrivés à Besançon, madame d'Urfé me quitta avec ses gens de service, et moi le lendemain, je pris la route de Genève avec la mère et la fille. Je descendis aux Balances comme toujours.

Pendant toute la route, non-seulement je n'adressai pas un mot à mes compagnes, mais même je ne les honorai pas d'un seul regard. Je les fis manger avec un domestique franc-comtois que je m'étais décidé à prendre sur la recommandation de M. de Schaumbourg.

J'allai chez mon banquier pour le prier de me procurer un voiturier sûr qui conduisît à Turin deux femmes seules auxquelles je m'intéressais. Je lui remis en même temps cinquante louis pour une lettre de change sur Turin.

De retour à l'auberge, j'écrivis au chevalier Raiberti en lui envoyant la lettre de change. Je le prévenais que trois ou quatre jours après la réception de ma lettre, il verrait aborder une danseuse bolonaise avec sa mère et une lettre de recommandation. Je le priais de les mettre en pension dans une maison honnête et de payer pour mon compte. Je lui disais en même temps qu'il m'obligerait beaucoup s'il pouvait obtenir qu'elle dansât, même *gratis*, pendant le carnaval, et de la prévenir que si, à mon arrivée à Turin, je trouvais de mauvaises histoires sur son compte, je l'abandonnerais.

Le lendemain, un commis de M. Tronchin vint me présenter le voiturier qui me dit qu'il était prêt à partir dès qu'il aurait dîné. Après avoir confirmé l'accord qu'il avait fait avec le banquier, je fis venir les Corticelli, et je dis au voiturier : Voilà les deux personnes que vous allez voiturer, et elles vous paieront dès qu'elles seront arrivées à Turin en sûreté, avec leur bagage, en quatre jours et demi, ainsi qu'il est spécifié dans le contrat dont elles porteront un duplicata et vous l'autre. Une heure après, il vint charger sa voiture.

La Corticelli fondait en larmes. Je n'eus pas la cruauté de la laisser partir sans quelque consolation. Elle était assez punie de sa mauvaise conduite. Je la fis dîner avec moi, et en lui remettant la lettre de recommandation pour M. Raiberti et vingt-cinq louis, dont huit pour les frais de l'u-

sage, je lui dis ce que j'avais écrit à ce monsieur qui, par mon ordre, ne la laisserait manquer de rien. Elle me demanda une malle dans laquelle il y avait trois robes et un superbe mantelet que madame d'Urfé lui avait destinés avant qu'elle fût devenue folle; mais je lui dis que nous parlerions de cela à Turin. Elle n'osa point faire mention de l'écrin, et se contenta de pleurer, mais elle ne m'émut pas à pitié. Je la laissais beaucoup plus à son aise que je ne l'avais prise, car elle avait de belles nippes, du linge, des bijoux et une très-belle montre que je lui avais donnée. C'était plus qu'elle n'avait su mériter.

Au moment du départ, je la conduisis à la voiture, moins pour la forme que pour la recommander de nouveau au voiturier. Quand elle fut partie, me sentant débarrassé d'un lourd fardeau, j'allai trouver mon syndic, que mes lecteurs n'auront pas oublié. Je ne lui avais pas écrit depuis mon séjour à Florence; il ne devait plus penser à moi, et j'allais jouir de sa surprise. En effet, elle fut extrême; mais après le premier moment, il me sauta au cou, m'embrassa dix fois en versant des larmes de plaisir, et me dit enfin qu'il avait perdu l'espérance de me revoir.

— Que font nos chères amies?

— Elles se portent à merveille. Vous êtes toujours le sujet de leurs entretiens et de leurs tendres regrets; elles vont être folles de joie quand elles vous sauront ici.

— Il ne faut pas tarder à le leur faire savoir.

— Non, certes, car je vais aller les prévenir que nous souperons ce soir tous ensemble. A propos! M. de Voltaire a cédé sa maison des Délices à M. le duc de Villars, et il est allé habiter Ferney.

— Cela m'est égal, car je ne compte pas l'aller voir cette fois. Je resterai ici deux ou trois semaines, et je vous les consacre en entier.

— Vous allez faire des heureux.

— Avant de sortir, donnez-moi, je vous prie, de quoi écrire trois ou quatre lettres ; je vais employer mon temps jusqu'à votre retour.

Il me mit en possession de son bureau, et j'écrivis de suite à feu ma gouvernante, madame Lebel, que je passerais une vingtaine de jours à Genève, et que si j'étais sûr de la revoir, j'irais volontiers à Lausanne. Pour mon malheur, j'écrivis aussi à Berne, à cet Ascanio Pogomas, ou Giaccomo Passano, Génois, mauvais poète, ennemi de l'abbé Chiari, que j'avais connu à Livourne. Je lui mandai d'aller m'attendre à Turin. J'écrivis en même temps à mon ami M. F., auquel je l'avais recommandé, de lui remettre douze louis pour son voyage.

Mon mauvais génie me fit penser à cet homme, qui avait une figure imposante, une mine de vrai astrologue, pour le présenter comme un grand adepte à madame d'Urfé. Vous verrez, dans un

an, mon cher lecteur, si j'ai eu à me repentir d'avoir suivi cette funeste inspiration.

En nous rendant le soir chez nos jolies cousines, le syndic et moi, je vis une belle voiture anglaise à vendre, et je l'échangeai contre la mienne en donnant cent louis de retour. Pendant que j'étais en marché, l'oncle de la belle théologienne qui discutait si bien les thèses et à laquelle j'avais donné de si douces leçons de physique, m'ayant reconnu, vint m'embrasser et m'inviter à dîner chez lui le lendemain.

Avant d'arriver chez nos aimables amies, le syndic m'avertit que nous trouverions chez elles une très-jolie fille qui n'était pas encore initiée aux doux mystères. Tant mieux, lui dis-je, je me conduirai en conséquence et je serai peut-être l'initiateur.

J'avais mis dans ma poche un écrin dans lequel j'avais une douzaine de très-jolies bagues. Je savais depuis long-temps que ces bagatelles font faire beaucoup de chemin.

L'instant où je revis ces charmantes filles fut, je l'avoue, un des plus agréables de ma vie. Je voyais dans leur accueil la joie, la satisfaction, la candeur, la reconnaissance et l'amour du plaisir. Elles s'aimaient sans jalousie, sans envie et sans aucune de ces idées qui auraient pu nuire à la bonne idée qu'elles avaient d'elles-mêmes. Elles se reconnaissaient dignes de mon estime, précisément parce qu'elles m'avaient prodigué leurs fa-

veurs sans aucune pensée avilissante et par l'impulsion du même sentiment qui m'avait attiré vers elles.

La présence de leur nouvelle amie nous obligea à borner nos premiers embrassemens à ces manières d'usage qu'on appelle décence, et la jeune novice m'accorda la même faveur en rougissant et sans lever les yeux.

Après les propos ordinaires, ces lieux communs qu'on débite après une longue absence, et quelques mots à double sens qui nous faisaient rire et qui donnaient à penser à la jeune Agnès, je lui dis que je la trouvais belle comme un Amour, et que je gagerais que son esprit, aussi beau que sa ravissante figure, n'était pas susceptible de certains préjugés.

J'ai, me dit-elle d'un ton modeste, tous les préjugés qui tiennent à l'honneur et à la religion.

Je vis qu'il fallait la ménager, employer la délicatesse et temporiser. Ce n'était pas une place à prendre d'assaut par un coup de main. Mais selon mon habitude, j'en devins amoureux.

Le syndic ayant prononcé mon nom : Ah ! s'écria la jeune fille, c'est donc vous, monsieur, qui, il y a deux ans, avez discuté des questions fort singulières avec ma cousine, la nièce du pasteur? Je suis bien aise d'avoir l'occasion de faire votre connaissance.

— Je suis heureux de faire la vôtre, mademoiselle, et je désire qu'en vous parlant de moi, votre

aimable cousine ne vous ait point prévenue à mon désavantage.

— Bien le contraire, car elle vous estime beaucoup.

— J'aurai l'honneur de dîner demain avec elle et je ne manquerai pas de lui faire mes remercîmens.

— Demain? Je vais faire en sorte d'être de ce dîner, car j'aime beaucoup les discussions philosophiques, quoique je n'ose pas me permettre d'y mêler mon mot.

Le syndic fit l'éloge de sa prudence et loua sa discrétion avec tant de chaleur, que je vis clairement qu'il en était amoureux, et que s'il ne l'avait pas déjà séduite, il devait chercher tous les moyens d'en venir à bout. Cette belle personne se nommait Hélène. Je demandai à ces demoiselles si la belle Hélène était notre sœur. L'aînée me répondit avec un fin sourire qu'elle était sœur, mais qu'elle n'avait point de frère, et en achevant cette explication, elle courut l'embrasser. Alors nous nous évertuâmes, le syndic et moi, à lui faire de doux complimens, en lui disant que nous espérions devenir ses frères. Hélène rougit, mais ne répondit pas un mot à tous nos propos galans. Ayant alors mis mon écrin en évidence, et voyant ces demoiselles enchantées de la beauté de mes bagues, je sus les engager à choisir celles qui leur plaisaient le plus, et la charmante Hélène imita ses compagnes, et me paya par un baiser modeste.

Bientôt après elle nous quitta et nous nous trouvâmes en possession de notre ancienne liberté.

Le syndic avait raison d'être amoureux d'Hélène, car cette jeune fille avait non-seulement tout ce qu'il faut pour plaire, mais tout ce qui est nécessaire pour exciter une violente passion ; mais les trois amies ne se flattaient pas de parvenir à l'associer à leurs plaisirs, car elles prétendaient qu'elle avait un sentiment de pudeur invincible vis-à-vis des hommes.

Nous soupâmes fort gaîment, et après souper, nous reprîmes nos jeux, le syndic demeurant, à son ordinaire, simple spectateur de nos exploits, et très-content de n'être que cela. Je passai les trois nymphes en revue une couple de fois chacune, les trompant à leur profit et les ménageant quand j'étais forcé de céder à la nature. A minuit, nous nous séparâmes, et le bon syndic m'accompagna jusqu'à la porte de mon logement.

Le lendemain je me rendis au dîner du pasteur, où je trouvai nombreuse compagnie, entre autres M. d'Harcourt et M. de Ximénès qui me dit que M. de Voltaire savait que j'étais à Genève et qu'il espérait me voir. Je me contentai de lui répondre par une profonde inclination de tête. Mademoiselle Hedvige, la nièce du pasteur, me fit un compliment très-flatteur qui me plut moins encore que la vue de sa cousine Hélène qui était auprès d'elle et qu'elle me présenta en me disant que, puisque nous avions fait connaissance, nous pou-

vions fort bien nous trouver ensemble. C'était ce que je désirais le plus. La théologienne de vingt-deux ans était belle, appétissante, mais elle n'avait pas ce *je ne sais quoi* qui pique et qui ajoute à l'espoir comme au plaisir, cet *aigre-doux* qui relève la volupté même. Cependant son accord avec sa cousine était tout ce qu'il me fallait pour parvenir à inspirer à celle-ci un sentiment favorable.

Nous eûmes un dîner excellent, et pendant le repas, on ne parla que de choses indifférentes; mais au dessert, le pasteur pria M. de Ximénès d'adresser quelques questions à sa nièce. Connaissant ce savant de renommée, je m'attendais à quelque problème de géométrie, mais je me trompais, car il lui demanda si elle croyait que la restriction mentale suffit pour justifier un mensonge.

Hedvige répondit modestement que, malgré le cas où le mensonge pouvait devenir nécessaire, la restriction mentale était toujours une friponnerie.

— Dites-moi donc comment Jésus-Christ a pu dire que l'époque de la fin du monde lui est inconnue?

— Il a pu le dire, puisqu'il l'ignorait.

— Il n'était donc pas Dieu?

— La conséquence est fausse; car de ce que Dieu est maître de tout, il l'est d'ignorer une futurité.

Le mot *futurité,* fabriqué si à propos, me parut sublime. Hedvige fut vivement applaudie, et son oncle fit le tour de la table pour aller l'em-

brasser. J'avais sur les lèvres une objection fort naturelle et qui, naissant du sujet, aurait pu l'embarrasser; mais je voulais lui plaire, et je me tus.

M. d'Harcourt fut excité à questionner à son tour, mais il répondit avec Horace, *nulla mihi religio est.* Alors Hedvige se tournant vers moi, me dit qu'elle se souvenait de l'*amphidromie*, qui était une fête du paganisme; mais je voudrais, ajouta-t-elle, que vous me demandassiez quelque chose touchant le christianisme, quelque chose de difficile que vous ne pussiez point décider vous-même.

— Vous me mettez à mon aise, mademoiselle.

— Tant mieux, cela fait que vous n'avez pas besoin de tant penser.

— Je pense pour chercher du nouveau. M'y voici. M'accordez-vous que Jésus-Christ possédait au suprême degré toutes les qualités humaines?

— Oui, toutes, excepté les faiblesses.

— Mettez-vous au rang des faiblesses la vertu prolifique.

— Non.

— Veuillez donc me dire de quelle nature aurait été la créature qui serait née, si Jésus-Christ se fût avisé de faire un enfant à la Samaritaine?

Hedvige devint de feu, le pasteur et toute la compagnie s'entre-regardaient, et moi je fixais la théologienne qui réfléchissait. M. d'Harcourt dit qu'il fallait envoyer chercher M. de Voltaire pour dé-

cider une question aussi ardue ; mais Hedvige levant les yeux d'un air recueilli et comme prête à répondre, tout le monde se tut.

Jésus-Christ, dit-elle, avait deux natures parfaites et dans un équilibre parfait ; elles étaient inséparables. Ainsi, si la Samaritaine avait eu un commerce corporel avec notre rédempteur, elle aurait certainement conçu, car il serait absurde de supposer dans un dieu une action de cette importance sans admettre sa conséquence naturelle. La Samaritaine aurait, au bout de neuf mois, accouché d'un enfant mâle et non femelle, et cette créature, née d'une femme humaine et d'un homme dieu, aurait été un quart dieu et trois quarts homme.

A ces mots, tous les convives claquèrent des mains, et M. de Ximénès admira la raison de ce calcul, puis il dit : Par une conséquence naturelle, si le fils de la Samaritaine se fût marié, les enfans issus de ce mariage auraient eu sept huitièmes d'humanité et un huitième de divinité.

— A moins qu'il n'eût épousé une déesse, ajoutai-je, ce qui aurait sensiblement changé les rapports.

— Dites-moi précisément, reprit Hedvige, ce que l'enfant aurait eu de divin à la seizième génération.

—Attendez un moment et donnez-moi un crayon, dit M. de Ximénès.

— Il n'est pas nécessaire de calculer, dis-je ; il

aurait eu une parcelle de l'esprit qui vous anime. Tout le monde fit chorus à cette galanterie qui ne déplut pas à celle à qui je l'adressais.

Cette belle blonde m'embrasa par les charmes de son esprit. Nous nous levâmes de table pour lui faire cercle et elle pulvérisa tous nos complimens de la manière la plus noble. Ayant pris Hélène à part, je la priai de faire en sorte que sa cousine choisît dans mon écrin une de mes bagues, ayant eu soin de remplacer le vide de la veille; la charmante cousine se chargea volontiers de ma commission. Un quart d'heure après, Hedvige vint me montrer sa main et j'y vis avec plaisir la bague qu'elle avait choisie; je baisai cette main avec délice, et elle dut sentir à l'ardeur de mes baisers tout ce qu'elle m'avait inspiré.

Le soir, Hélène conta au syndic et aux trois amies toutes les questions du dîner, sans oublier la moindre circonstance. Elle contait facilement et avec grâce; je n'eus pas besoin de l'aider une seule fois. Nous la priâmes de rester à souper, mais ayant pris les trois amies à part, elle les convainquit que cela lui était impossible; mais elle leur dit qu'il lui serait possible d'aller passer deux jours à une maison de campagne qu'elles avaient sur le lac, si elles voulaient en demander la permission à sa mère en personne.

Sollicitées par le syndic, les trois amies allèrent trouver la mère dès le lendemain, et le surlendemain, elles partirent avec Hélène. Le soir

même nous allâmes souper avec elles, mais nous ne pouvions pas y coucher. Le syndic devait me conduire dans une maison à peu de distance où nous serions très-bien logés. Cela étant, nous n'étions pas pressés, et l'aînée ayant grande envie de faire plaisir à son ami, lui dit qu'il pourrait partir avec moi quand il voudrait, et qu'elles allaient se coucher. En disant cela, elle prit Hélène, l'emmena dans sa chambre, et les deux autres s'en allèrent dans la leur. Peu d'instans après leur départ, le syndic entra dans l'appartement où se trouvait Hélène, et moi j'allai trouver les deux autres.

Il y avait à peine une heure que j'étais entre mes deux amies quand le syndic vint interrompre mes érotiques ébats en me priant de partir.

— Qu'avez-vous fait d'Hélène? lui dis-je.

— Rien; c'est une sotte intraitable. Elle s'est cachée sous la couverture et n'a pas voulu regarder les plaisanteries que j'ai faites avec son amie.

— Il fallait vous adresser à elle.

— Je l'ai fait, mais elle m'a repoussé à plusieurs reprises. Je n'en puis plus. Je suis rendu, et je suis sûr de ne parvenir à rien auprès de cette sauvage, à moins que vous ne vous chargiez de l'apprivoiser.

— Comment faire?

— Allez-y dîner demain; je n'y serai pas, car je dois passer la journée à Genève. J'y viendrai pour souper, et si nous pouvions la griser!

— Ce serait dommage. Laissez-moi faire.

J'allai donc seul leur demander à dîner le lendemain, et elles me fêtèrent dans toute la force du mot.

Après dîner, étant allés nous promener, les trois amies, prévenant mon désir, me laissèrent seul avec la belle revêche, qui résista à mes caresses, à mes instances, et qui presque me fit perdre tout espoir de la dompter. Le syndic, lui dis-je, est amoureux de vous, et cette nuit....

— Cette nuit, interrompit-elle, cette nuit, il s'est diverti avec son ancienne amie. Je ne m'oppose pas à ce que chacun agisse à sa fantaisie et selon son plaisir; mais je veux qu'on me laisse libre de mes actions et de mes goûts.

— Si je pouvais parvenir à posséder votre cœur, je me croirais heureux.

— Pourquoi n'invitez-vous pas le pasteur à dîner quelque part avec ma cousine? Elle me prendrait avec elle, car mon oncle chérit tous ceux qui aiment sa nièce.

— Voilà ce que je suis bien aise de savoir. A-t-elle un amant?

— Personne.

— Comment cela est-il possible? Elle est jeune, jolie, gaie, et de plus remplie d'esprit.

— Vous ne connaissez pas Genève. Son esprit est précisément la cause qu'aucun jeune homme n'ose se déclarer amoureux d'elle. Ceux qui pourraient s'attacher à sa personne, s'en éloignent à

cause de son esprit, parce qu'ils resteraient court au milieu de la conversation.

— Mais les jeunes gens de Genève sont-ils donc si ignares?

— En général. Il est juste de dire cependant que beaucoup ont reçu une bonne éducation et fait de bonnes études; mais pris en masse, ils ont beaucoup de préjugés. Personne ne veut passer pour sot, ni pour bête; et puis la jeunesse ici est loin de courir après l'esprit ou la bonne éducation en fait de femme. Tant s'en faut. Si une jeune personne a de l'esprit ou de l'instruction, elle doit avoir soin de le cacher, au moins si elle aspire à se marier.

— Je vois maintenant, charmante Hélène, pourquoi vous n'avez pas ouvert la bouche pendant le dîner de votre oncle.

— Je sais que je n'ai pas besoin de me cacher. Ce n'est donc pas le motif qui m'a fait observer le silence ce jour-là, et je puis vous dire, sans vanité comme sans honte, que c'est le plaisir qui m'a tenu la bouche close. J'ai admiré ma cousine qui a parlé de Jésus-Christ comme je parlerais de mon père, et qui n'a pas craint de se montrer savante sur une matière qu'une autre fille qu'elle aurait affecté de ne pas comprendre.

— Affecté, lors même qu'elle en aurait su aussi long que sa grand'mère.

— C'est dans les mœurs, ou plutôt dans les préjugés.

— Vous raisonnez à ravir, ma chère Hélène, et je soupire déjà après la partie que votre bon esprit vient de suggérer.

— Vous aurez le plaisir d'être avec ma cousine.

— Je lui rends justice, belle Hélène; Hedvige est aimable et intéressante; mais croyez bien que c'est particulièrement parce que vous en serez, que cette partie m'enchante.

— Et si je vous croyais pas?

— Vous auriez tort et vous me feriez beaucoup de peine, car je vous aime tendrement.

— Malgré cela, vous avez tâché de me tromper. Je suis sûre que vous avez donné des marques de tendresse à ces trois demoiselles que je plains beaucoup.

— Pourquoi?

— Parce qu'aucune d'elles ne peut s'imaginer que vous l'aimez uniquement.

— Et croyez-vous que cette délicatesse de sentiment vous rende plus heureuse qu'elles?

— Oui, je le crois, quoique sur cet article je sois tout-à-fait sans expérience. Dites-moi de bonne foi si vous pensez que j'aie raison.

— Oui, je le pense.

— Vous me charmez; mais si j'ai raison, convenez qu'en voulant m'associer à elles, vous ne me donnez pas une preuve d'amour telle que j'aurais pu la désirer pour être convaincue que vous m'aimez.

— Oui, j'en conviens aussi, et je vous en de-

mande sincèrement pardon. Actuellement, divine Hélène, dites-moi comment je dois m'y prendre pour inviter à dîner le pasteur.

— Cela n'est pas difficile. Allez chez lui et invitez-le tout simplement; et si vous voulez être sûr que je serai de la partie, priez-le de m'inviter avec ma mère.

— Pourquoi avec votre mère?

— Parce qu'il en a été très-amoureux il y a vingt ans, et qu'il l'aime toujours.

— Et où puis-je faire préparer ce dîner?

— M. Tronchin n'est-il pas votre banquier?

— Oui.

— Il a une belle maison de plaisance sur le lac; demandez-la lui pour un jour; il vous la prêtera avec plaisir. Faites cela, mais n'en dites rien ni au syndic ni à ses trois amies; nous le leur dirons après.

— Mais croyez-vous que votre docte cousine se trouve volontiers avez moi?

— Plus que volontiers, soyez-en sûr.

— Eh bien! tout cela sera arrangé demain. Après demain vous rentrez en ville, et je mettrai la partie à deux ou trois jours plus tard.

Le syndic vint nous joindre sur la brune, et nous passâmes gaîment la soirée. Après souper, les demoiselles étant allées se coucher comme la veille, j'entrai dans la chambre de l'aînée, tandis que mon ami alla trouver les deux cadettes. Je savais que tout ce que je pourrais entreprendre

pour réduire Hélène me serait inutile; aussi je me contentai de quelques baisers, après quoi je leur souhaitai une bonne nuit, et puis j'allai faire une visite aux cadettes. Je les trouvai dormant profondément, et le syndic s'ennuyant tout seul. Je ne l'égayai pas quand je lui dis que je n'avais pu obtenir aucune faveur. Je vois bien, me dit-il, que je perdrai mon temps avec cette petite sotte, et je finirai par en prendre mon parti. Je crois, lui répondis-je, que c'est le plus court et peut-être le mieux que vous ayez à faire, car languir auprès d'une belle insensible ou capricieuse, c'est être dupe. Le bonheur ne doit être ni trop aisé ni trop difficile.

Le lendemain nous allâmes ensemble à Genève, et M. Tronchin se montra enchanté de pouvoir me faire le plaisir que je lui demandais. Le pasteur accepta mon invitation et me dit qu'il était sûr que je serais content de faire la connaissance de la mère d'Hélène. Il était aisé de voir que ce brave homme nourrissait pour cette femme un tendre sentiment, et si elle y répondait un peu, cela ne pouvait que favoriser mes desseins.

Je comptais aller souper le soir même avec les amies et la charmante Hélène à la maison sur le lac, mais une lettre, reçue par un exprès, me força à partir tout de suite pour Lausane; mon ancienne gouvernante, madame Lebel, que j'aime encore, m'invitait à souper avec elle et son mari. Elle m'écrivait qu'elle avait engagé son époux à la

mener à Lausanne aussitôt que ma lettre lui avait été remise, elle ajoutait qu'elle était persuadée que je quitterais tout pour lui procurer le plaisir de me voir. Elle me marquait l'heure où elle arriverait chez sa mère.

Madame Lebel est une des dix ou douze femmes que j'ai le plus tendrement aimées dans mon heureuse jeunesse. Elle avait tout ce qu'on peut désirer pour être heureux en ménage, si mon sort avait été de connaître cette félicité. Mais avec mon caractère, peut-être ai-je bien fait de ne point m'attacher irrévocablement, quoiqu'à mon âge, mon indépendance soit une sorte d'esclavage. Si je m'étais marié avec une femme assez habile pour me diriger, pour me soumettre, sans que j'eusse pu m'apercevoir de ma sujétion, j'aurais soigné ma fortune, j'aurais eu des enfans, et je ne serais pas comme je le suis, seul au monde et n'ayant rien.

Mais laissons les digressions sur un passé impossible à rappeler, et puisque je suis heureux par mes souvenirs, je serais fou de me créer d'inutiles regrets.

Ayant calculé qu'en partant tout de suite, je pourrais arriver à Lausanne une heure avant ma chère Dubois, je n'hésitai pas à lui donner cette preuve de mon estime. Je dois dire ici à mes lecteurs que, bien que j'aimasse cette femme, occupé que j'étais alors d'une autre passion, aucun espoir de volupté ne se mêlait à mon empressement. Mon

estime pour elle m'aurait suffi pour tenir mon amour en bride, mais j'estimais aussi Lebel, et je ne me serais jamais exposé à troubler le bonheur de ces deux amis.

J'écrivis à la hâte un billet au syndic en lui disant qu'une affaire importante et imprévue m'obligeait à partir pour Lausanne, mais que le surlendemain j'aurais le plaisir de souper avec lui à Genève chez les trois amies.

A cinq heures je descendis chez la mère Dubois, mourant de faim. La surprise de cette bonne femme en me voyant fut extrême, car elle ne savait pas que sa fille dût venir la voir. Sans beaucoup de complimens, je lui donnai deux louis pour qu'elle nous procurât un souper tel qu'il m'était nécessaire.

A sept heures, madame Lebel arriva avec son mari et un enfant de dix-huit mois que je n'eus pas de peine à reconnaître pour le mien, sans que sa mère me le dît. Notre entrevue fut toute de bonheur. Pendant dix heures que nous passâmes à table, nous nageâmes dans la joie. A la pointe du jour, elle repartit pour Soleure où Lebel avait affaire. M. de Chavigni me fit faire mille complimens. Lebel m'assura que l'ambassadeur avait mille bontés pour sa femme, et me remercia du présent que je lui avais fait en la lui cédant. Je pouvais m'assurer par moi-même qu'il était heureux et qu'il faisait le bonheur de son épouse.

Ma chère gouvernante me parla de mon fils. Elle

me dit que personne ne soupçonnait la vérité, mais qu'elle savait à quoi s'en tenir, ainsi que Lebel, qui avait religieusement observé la convention de ne consommer leur mariage qu'à l'expiration des deux mois convenus. Ce secret, dit Lebel, ne sera jamais connu, et votre fils sera mon héritier seul ou en partage avec mes enfans, si j'en ai, ce dont je doute. Mon ami, lui dit sa femme, il y a bien quelqu'un qui se doute de la vérité, surtout à mesure que l'enfant se développe; mais nous n'avons rien à craindre de ce côté-là; la personne est payée pour garder le secret.

— Et qui est donc cette personne, lui dis-je, ma chère Lebel?

— C'est madame de ***, qui ne vous a pas oublié, car elle parle souvent de vous.

— Voulez-vous, ma chère, vous charger de mes complimens pour elle?

— Oh! bien volontiers, mon ami, et je suis sûre de lui faire grand plaisir.

Lebel me montra ma bague, et je lui fis voir son anneau, en lui donnant pour mon fils une superbe montre avec mon portrait. Vous la lui donnerez, mes amis, leur dis-je, quand vous le jugerez à propos. Nous retrouverons cet enfant à Fontainebleau dans vingt-un ans.

Je passai plus de trois heures à leur conter en détail tout ce qui m'était arrivé depuis vingt-sept mois que nous ne nous étions vus. Quant à leur histoire, elle ne fut pas longue; leur vie

avait cette uniformité qui convient au bonheur paisible.

Madame Lebel était toujours belle; je ne la trouvai point changée ; mais moi je l'étais. Elle me trouva moins frais et moins gai que lors de notre séparation ; elle avait raison, la fatal Renaud m'avait flétri et la fausse Lascaris m'avait causé beaucoup de chagrin.

Après les plus tendres embrassemens, ces deux époux partirent pour Soleure et moi je retournai dîner à Genève ; mais ayant grand besoin de repos, loin de me rendre au souper du syndic et de ses amies, je lui écrivis que me trouvant indisposé, je n'aurais le plaisir de les voir que le lendemain, et je me couchai.

Le jour suivant, veille de celui que j'avais fixé pour mon dîner à la maison de campagne de Tronchin, j'ordonnai à mon hôte un repas où rien ne fût épargné. Je n'oubliai pas de lui recommander les meilleurs vins, les liqueurs les plus fines, des glaces et tout ce qu'il fallait pour un punch. Je lui dis que nous serions six, car je prévoyais que M. Tronchin serait de la partie. Je ne me trompais pas, car il se trouva à sa jolie maison pour nous en faire les honneurs, et je n'eus pas de peine à l'engager à rester. Le soir, je crus ne pas devoir faire un mystère de ce dîner au syndic et aux trois amies, en présence d'Hélène qui fit semblant de n'en rien savoir, disant que sa mère l'avait avertie qu'elle la mènerait dîner quelque

part. Je suis enchantée, ajouta-t-elle, d'apprendre que ce ne peut être que dans la jolie maison de M. Tronchin.

Mon dîner fut tel que pouvait le désirer le gastronome le plus prononcé, et Hedvige en fit réellement tout le charme. Cette fille étonnante traitait la théologie avec tant de suavité, et donnait à la raison un attrait si puissant, qu'il était impossible de ne pas éprouver le plus violent entraînement, lorsqu'on ne se sentait pas convaincu. Je n'ai jamais vu de théologien capable de discuter de prime abord les points les plus abstraits de cette science avec autant de facilité, d'abondance et de véritable dignité que cette jeune et belle personne, qui, pendant ce dîner, acheva de m'enflammer. M. Tronchin, qui n'avait jamais entendu Hedvige, me remercia cent fois de lui avoir procuré ce plaisir, et obligé de nous quitter au moment où nous sortîmes de table, il nous invita à renouveler la partie pour le surlendemain.

Une particularité qui m'intéressa beaucoup pendant le dessert, fut la commémoration que fit le pasteur de son ancienne tendresse pour la mère d'Hélène. Son éloquence amoureuse croissait à mesure qu'il humectait son gosier de vins de Champagne, de Chypre, ou de liqueurs des îles. La mère l'écoutait avec complaisance et lui tenait tête, tandis que les demoiselles n'avaient bu que sobrement ainsi que moi. Cependant la variété des boissons et le punch surtout avaient produit

leur effet, et mes belles étaient un peu grises. Leur gaîté était charmante, mais extrême. Je saisis cette disposition générale pour demander aux deux amoureux surannés la permission de mener promener les demoiselles dans le jardin au bord du lac, et elle me fut accordée avec exubérance de cœur. Nous sortîmes bras dessus, bras dessous, et en peu de minutes nous fûmes hors de la vue de tout le mondde. Savez-vous, dis-je à Hedvige, que vous avez gagné le cœur de M. Tronchin?

— Je ne saurais qu'en faire. Au reste, cet honnête banquier m'a fait de sottes questions.

— Vous ne devez pas croire que tout le monde soit en état de vous en faire à votre portée.

— Il faut que je vous dise que jamais personne ne m'en a fait qui m'aient autant plu que la vôtre. Un théologien sot et bigot qui était au bout de la table me parut scandalisé de la question, beaucoup plus de la réponse.

— Et pourquoi ?

— Il prétend que j'aurais dû vous répondre que Jésus-Christ n'aurait pas pu féconder la Samaritaine. Il m'a dit qu'il m'en expliquerait la raison si j'étais un homme, mais qu'étant femme, et surtout fille, il ne pouvait pas se permettre de dire des choses capables de faire naître en moi des idées en pensant au composé théandrique. Je voudrais bien que vous me dissiez ce que ce sot n'a pas voulu me dire.

— Je le veux bien, mais il faut que vous me permettiez de vous parler clairement, et de vous supposer instruite de la conformation de l'homme.

— Oui, parlez clairement, car personne ici ne peut nous entendre; mais je suis forcée de vous avouer que je ne suis instruite de la conformation d'un homme que par la théorie et la lecture. Du reste aucune pratique. J'ai vu des statues, mais je n'ai jamais vu et encore moins examiné un homme véritable. Et toi, Hélène?

— Moi, je ne l'ai pas voulu.

— Pourquoi pas? Il est bon de tout savoir.

— Eh bien! charmante Hedvige, votre théologien a voulu vous dire que Jésus n'était pas susceptible d'érection.

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— Donnez-moi la main.

— Je sens cela et je me l'imaginais; car sans ce phénomène de la nature, l'homme ne pourrait point féconder sa compagne. Et ce sot théologien prétend que c'est là une imperfection!

— Oui, car ce phénomène dérive du désir, et c'est si vrai qu'il ne se serait pas opéré en moi, belle Hedvige, si je ne vous avais pas trouvée charmante, et si ce que je vois de vous ne me donnait pas l'idée la plus séduisante des beautés que je ne vois pas. Dites-moi franchement à votre tour si, en sentant cette raideur, vous n'éprouvez pas un prurit agréable?

— Je l'avoue, et précisément à l'endroit que

vous pressez. Est-ce que tu ne sens pas comme moi, ma chère Hélène, une démangeaison ici en écoutant le discours très-juste que monsieur nous fait?

— Oui, je la sens, mais je la sens très-souvent, sans qu'aucun discours l'excite.

— Et pour lors, lui dis-je, la nature vous force à l'apaiser ainsi?

— Point du tout.

— Oh! que si, dit Hedvige. Même en dormant notre main se porte là par instinct; et sans ce soulagement, j'ai lu que nous aurions d'effroyables maladies.

En continuant cet entretien philosophique que la jeune théologienne soutenait d'un ton tout magistral et qui donnait au beau teint de sa cousine toute l'animation de la volupté, nous arrivâmes au bord d'un superbe bassin où l'on descendait par un escalier de marbre pour se baigner. Quoiqu'il fît frais, nous avions la tête chaude, et il me vint dans l'esprit de leur proposer de mettre les pieds dans l'eau, leur assurant que cela leur ferait du bien, et que, si elles me le permettaient, j'aurais l'honneur de les déchausser.

— Allons, dit la nièce, je le veux bien.

— Et moi aussi, dit Hélène.

— Asseyez-vous donc, mesdemoiselles, sur le premier degré.

Les voilà assises, et moi, placé au quatrième degré, occupé à les déchausser, vantant la beauté

de leurs jambes, et ne faisant point mine pour le moment d'être curieux de voir plus haut que le genou. Puis les ayant fait descendre jusqu'à l'eau, force leur fut de se retrousser, et je les y encourageais. Hé bien! dit Hedvige, les hommes aussi ont des cuisses. Hélène, qui aurait eu honte d'être moins brave que sa cousine, ne resta pas en arrière.

Allons, mes charmantes naïades, leur dis-je, c'est assez; vous pourriez vous enrhumer en restant plus long-temps dans l'eau.

Elles remontèrent à reculons, se tenant toujours retroussées, crainte de mouiller leurs robes; et ce fut à moi à les essuyer avec tous les mouchoirs que j'avais. Cette agréable fonction me permit de voir et de toucher tout à mon aise, et le lecteur n'aura pas besoin que je lui affirme sous serment que je m'en donnai de mon mieux. La belle nièce me disait que j'étais trop curieux, mais Hélène se laissait faire d'un air si tendre et si languissant, que j'eus besoin de me faire violence pour ne pas pousser plus loin. A la fin, leur ayant remis bas et souliers, je leur dis que j'étais ravi d'avoir vu les beautés secrètes des deux plus belles personnes de Genève.

— Quel effet cela vous a-t-il fait? me dit Hedvige.

— Je n'ose pas vous dire de voir, mais rentrez toutes deux.

— Baignez-vous aussi.

— Cela n'est pas possible; la besogne est trop longue pour un homme.

— Mais nous avons encore deux bonne heures à rester ici, sans crainte d'être rejoints par personne.

Cette réponse me fit voir tout le bonheur qui m'attendait; mais je ne jugeai pas à propos de m'exposer à une maladie, en me mettant à l'eau dans l'état où j'étais. Voyant un pavillon à peu de distance et certain que M. Tronchin l'aurait laissé ouvert, je pris mes belles sous le bras, et je les y menai, sans leur laisser deviner mes intentions.

Ce pavillon était rempli de vases de pot-pourri, de jolies estampes, etc.; mais ce qui valait mieux que tout, c'était un large et beau divan préparé pour le repos et pour le plaisir. Là, assis entre ces deux belles et leur prodiguant des caresses, je leur dis que je voulais leur montrer ce qu'elles n'avaient jamais vu, et en même temps j'exposai à leurs regards l'agent principal de l'humanité. Elle se levèrent pour m'admirer, et alors les prenant chacune d'une main, je leur procurai une jouissance factice; mais dans ce travail, une abondante émission de liqueur les jeta dans un grand étonnement. C'est le verbe, leur dis-je, le grand créateur des hommes.

— C'est délicieux! s'écria Hélène en riant à ce nom de verbe.

— Mais moi aussi, dit Hedvige, j'ai le verbe,

et je vais vous le montrer, si vous voulez attendre un moment.

— Mettez-vous sur moi, belle Hedvige, je vous épargnerai la peine de le faire venir vous-même, et je ferai cela mieux que vous.

— Je le crois bien, mais je n'ai jamais fait cela avec un homme.

— Ni moi non plus, dit Hélène.

Les ayant placées alors droites devant moi et leurs bras m'enlaçant, je les fis pâmer de nouveau. Puis nous étant assis, pendant que de mes mains je parcourais leurs charmes, je les laissai se divertir à me toucher tout à leur aise, jusqu'à ce qu'enfin j'humectai leurs mains par une seconde émission de l'humide radical qu'elles examinaient curieusement sur leurs doigts.

Nous étant remis dans l'état de décence, nous passâmes encore une demi-heure à nous donner des baisers, ensuite je leur dis qu'elles m'avaient rendu à moitié heureux, mais que pour rendre leur œuvre parfaite, j'espérais qu'elles songeraient au moyen de m'accorder leurs premières faveurs. Je leur fis voir alors les petits sachets préservatifs que les Anglais ont inventés pour mettre le beau sexe à l'abri de toute crainte. Ces petites bourses, dont je leur expliquai l'usage, firent leur admiration, et la théologienne dit à sa cousine qu'elle penserait à cela. Devenus amis intimes et en bon train de le devenir davantage, nous nous acheminâmes vers la maison, où nous trouvâmes

la mère d'Hélène et le pasteur qui se promenaient au bord du lac.

De retour à Genève, j'allai passer la soirée avec les trois amies, et j'eus bien soin de cacher au syndic ma victoire avec Hélène, car cette nouvelle n'aurait servi qu'à renouveler ses espérances, et il aurait perdu son temps et ses soins. Moi-même, sans la théologienne, je n'en aurais rien obtenu, mais sa cousine faisant son admiration, elle aurait craint de lui paraître trop inférieure en refusant de l'imiter dans les actions libres qui, chez elle, étaient la mesure de la liberté de son esprit.

Hélène ne vint pas ce soir-là, mais je la vis le lendemain chez sa mère, car la politesse exigeait que j'allasse remercier la veuve de l'honneur qu'elle m'avait fait. Elle me fit l'accueil le plus amical, et me présenta deux jeunes personnes fort jolies qu'elle avait en pension, et qui m'auraient intéressé, si j'avais dû rester long-temps à Genève; mais ne devant y passer que quelque jours, Hélène méritait tous mes soins. Demain, me dit cette charmante fille, je saurai vous dire quelque chose au dîner de M. Tronchin, et je pense qu'Hedvige aura inventé le secret de satisfaire à vos désirs en toute liberté.

Le dîner du banquier fut beau. Il mit beaucoup de vanité à me montrer que le repas d'un aubergiste ne peut jamais rivaliser avec celui que donne un riche maître de maison qui a un bon cuisi-

nier, une cave choisie, une belle vaisselle plate et des porcelaines de première qualité. Nous étions vingt personnes à table, et la fête était montée pour la savante théologienne et pour moi, en qualité de riche étranger qui dépensait généreusement son argent. J'y trouvai M. de Ximénès qui était venu exprès de Ferney, et il me dit que j'étais attendu chez M. de Voltaire; mais j'avais pris la sotte résolution de ne pas y aller.

Hedvige brilla. Les convives ne se firent honneur que par les questions. M. de Ximénès la pria de justifier de son mieux notre première mère d'avoir trompé son mari en lui faisant manger la fatale pomme.

— Ève, dit-elle, n'a point trompé son mari; elle ne l'a que séduit, dans l'espoir de lui donner une perfection de plus. D'ailleurs Ève n'avait point reçu la prohibition de Dieu même; elle l'avait reçue d'Adam : il y eut dans son fait séduction et non pas tromperie, et puis il est probable que son bon sens de femme ne lui permettait pas de croire la prohibition sérieuse.

A cette réponse, selon moi pleine de sens, d'esprit et de délicatesse, deux savans génevois, et l'oncle même de la jeune savante, se mirent à murmurer tout bas. Madame Tronchin, d'un ton grave, dit à Hedvige qu'Ève avait reçu la défense de Dieu même aussi bien que son mari; mais la jeune personne ne lui répondit que par un humble :

Je vous demande pardon, madame. Celle-ci s'adressant au pasteur d'un air alarmé : Qu'en dites-vous, monsieur ?

— Madame, ma nièce n'est pas infaillible.

— Je vous demande pardon, mon cher oncle, je le suis comme l'Écriture-Sainte, lorsque je parle d'après elle.

— Vite une Bible, voyons.

— Hedvige ! ma chère Hedvige.... en vérité, tu as raison. Voici le passage. La prohibition avait précédé la création de la femme.

Tout le monde alors d'applaudir, mais Hedvige, calme et modeste, ne changea point de contenance ; il n'y avait que les deux savans et la dame Tronchin qui ne pouvaient pas se calmer. Une autre dame lui ayant demandé alors si, en bonne conscience, on pouvait croire que l'histoire de la pomme fût emblématique, elle dit : Je ne le crois pas, madame, car on ne pourrait appliquer l'emblème qu'à l'accouplement, et il est décidé qu'il n'y en a pas eu entre Adam et Ève dans le jardin d'Éden.

— Mais les opinions des savans sont partagées sur ce point.

— Tant pis pour les savans dissidens, madame, car l'Écriture parle clairement sur ce point : elle dit au premier verset du chapitre quatrième, qu'Adam connut Ève après son exclusion du paradis terrestre, et qu'alors elle engendra Caïn.

— Oui, mais le verset ne dit pas qu'Adam ne

connut Ève qu'alors, et par conséquent, il peut l'avoir connue avant.

— C'est ce que je ne saurais admettre, car s'il l'avait connue auparavant, elle aurait conçu, puisqu'il me semblerait absurde de supposer l'acte de la génération entre deux créatures sorties immédiatement des mains de Dieu, et par conséquent aussi parfaites que peuvent l'être un homme et une femme, sans qu'il en résultât l'effet naturel.

Cette réponse excita les battemens de mains de toute l'assemblée, et chacun chuchotta à l'oreille de son voisin des mots flatteurs pour Hedvige.

M. Tronchin lui demanda si, par la seule lecture du vieux Testament, on pouvait établir l'immortalité de l'âme?

— L'ancien Testament, répondit-elle, n'enseigne pas ce dogme; mais sans qu'il en parle, la raison l'établit; car ce qui existe doit nécessairement être immortel, puisque la destruction d'une substance réelle répugne à la nature et à la pensée.

— Je vous demanderai donc, reprit le banquier, si l'existence de l'âme est établie dans la Bible?

— La pensée en saute aux yeux. La fumée décèle toujours le feu qui la produit.

— Dites-moi si la matière peut penser.

— C'est ce que je ne vous dirai point, car ce n'est pas là ma partie; mais je vous dirai que,

croyant Dieu tout puissant, je ne saurais trouver de raison suffisante pour inférer son impuissance de donner à la matière la faculté de penser.

— Mais que croyez-vous de vous-même ?

— Je crois que j'ai une âme au moyen de laquelle je pense ; mais j'ignore si après ma mort je me souviendrai par mon âme que j'ai eu l'honneur de dîner chez vous aujourd'hui.

— Vous croyez donc que votre mémoire peut ne pas appartenir à votre âme ? mais dans ce cas vous ne seriez plus théologienne.

— On peut être théologien et philosophe, car la philosophie ne gâte rien ; et dire j'ignore ne veut pas dire je sais.

Les trois quarts des convives poussèrent des cris d'admiration, et la belle philosophe jouissait de me voir rire de plaisir en entendant les applaudissemens. Le pasteur pleurait de joie et parlait bas à la mère d'Hélène. Tout-à-coup, s'adressant à moi : Faites donc, me dit-il, quelques questions à ma nièce.

— Oui, dit Hedvige, mais neuve, ou rien.

— Vous m'embarrassez fort, lui dis-je, car comment être sûr de vous adresser du nouveau ? Dites-moi cependant, mademoiselle, si, pour comprendre une chose, il faut s'arrêter à son principe ?

— C'est indispensable ; et c'est pour cette raison que Dieu n'ayant point de principe, est incompréhensible.

— Dieu soit loué ! mademoiselle, votre réponse est telle que je la voulais. Ainsi veuillez me dire actuellement si Dieu peut connaître son existence?

— Eh bien! me voilà au bout de mon latin; je ne sais que répondre. Monsieur, cela n'est pas poli au moins.

— Pourquoi m'avez-vous demandé quelque chose de bien nouveau?

— Mais c'est une chose naturelle.

— J'ai cru, mademoiselle, que la chose la plus nouvelle serait de vous embarrasser.

— C'est galant. Messieurs, daignez répondre pour moi, et m'instruire.

Chacun biaisa, mais personne ne dit rien de satisfaisant. Alors Hedvige reprenant la parole, dit : Je pense cependant que, puisque Dieu connaît tout, il doit connaître son existence; mais ne me demandez pas, je vous prie, comment cela se peut.

— C'est bien, lui dis-je, fort bien; et personne ne saurait en dire davantage.

Tous les convives me regardaient comme un athée galant, tant on est habitué dans le monde à juger superficiellement; mais je me souciais peu de leur paraître athée ou croyant.

M. de Ximénès demanda à Hedvige si la matière avait été créée.

— Je ne connais pas le mot créé, dit-elle. Demandez-moi si la matière a été formée, et ma ré-

ponse sera affirmative. Le mot créé ne peut pas avoir existé, car l'existence de la chose doit précéder la formation du mot qui la désigne.

— Quelle acception donnez-vous au mot créer?

— Faire de rien. Vous voyez l'absurdité, car vous devez supposer le rien précédant.... Je suis charmée de vous voir rire. Croyez-vous que le rien soit une chose créable?

— Vous avez raison, mademoiselle.

— Eh! eh! dit un des convives au front sourcilleux, pas tout-à-fait, pas tout-à-fait.

Tout le monde éclata de rire, car le contradicteur parut ne savoir que dire.

— Dites-moi, de grâce, mademoiselle, quel a été à Genève votre précepteur? dit M. de Ximénès.

— Mon oncle que voilà.

— Point du tout, ma chère nièce; car je veux mourir si je t'ai jamais dit tout ce que tu as débité aujourd'hui. Mais, messieurs, ma nièce n'a rien à faire; elle lit, pense et raisonne, peut-être avec trop de hardiesse; mais je l'aime, parce qu'elle finit toujours par dire qu'elle n'en sait rien.

Une dame qui jusque là n'avait pas dit le mot, lui demanda fort poliment une définition de l'esprit.

— Madame, votre question est de pure philosophie; ainsi je vous dirai que je ne connais assez bien ni l'esprit ni la matière pour pouvoir en donner une définition satisfaisante.

— Mais dans l'idée abstraite que vous devez avoir de l'existence réelle de l'esprit, puisqu'en admettant un Dieu, vous ne pouvez pas vous dispenser d'avoir une idée de cet être, dites-moi comment vous concevez qu'il puisse agir sur la matière ?

— On ne peut point bâtir solidement sur une idée abstraite. Hobbes appelle cela des idées vides; on peut en avoir, mais on doit les laisser en repos, car lorsqu'on veut les approfondir, on déraisonne. Je sais que Dieu me voit, mais je me rendrais malheureuse, si je prétendais m'en convaincre par le raisonnement, puisque d'après nos perceptions nous sommes forcés d'admettre qu'on ne peut rien faire sans organes; or, Dieu ne pouvant point avoir d'organes, puisque nous le concevons un esprit pur, philosophiquement parlant, Dieu ne peut pas nous voir, pas plus que nous ne le voyons. Mais Moïse et plusieurs autres l'ont vu, et je le crois sans examiner la chose.

— Vous faites fort bien, lui dis-je; car si vous examiniez cela vous trouveriez la chose impossible. Mais si vous lisez Hobbes, vous courez risque de devenir athée.

— Ce n'est pas ce que je crains, car je ne conçois pas même la possibilité de l'athéisme.

Après dîner tout le monde voulut caresser cette fille vraiment étonnante; de sorte qu'il me fut impossible de l'entretenir tête-à-tête un seul moment pour lui expliquer ma tendresse; mais je

m'écartai avec Hélène, qui me dit que sa cousine devait le lendemain aller souper chez sa mère avec le pasteur. Hedvige, ajouta-t-elle, restera et nous coucherons ensemble, comme cela a lieu chaque fois qu'elle vient souper avec son oncle. Il s'agit donc de savoir si, pour passer la nuit avec nous, vous pouvez vous résoudre à vous cacher dans un endroit que je vous montrerai demain matin à onze heures. Venez à cette heure-là faire une visite à ma mère, et je saisirai le moment opportun de vous montrer le gîte. Vous n'y serez pas commodément, mais vous y serez en sûreté, et si vous vous y ennuyez, songez pour vous distraire que nous penserons beaucoup à vous.

— Resterai-je long-temps caché?

— Quatre heures tout au plus, parce qu'à sept heures on ferme la porte de la rue et on ne l'ouvre plus qu'à ceux qui sonnent.

— Si dans l'endroit où je serai, il m'arrivait de tousser, pourrais-je être entendu ?

— Oui, cela se pourrait.

— Voilà une grande difficulté. Tout le reste n'est rien ; mais n'importe, je risquerai tout pour me procurer le plus grand bonheur que j'aie jamais désiré. Tout est accepté.

Le lendemain, je fis ma visite à la veuve, et Hélène en me reconduisant me fit voir entre les deux escaliers une porte fermée. A sept heures, me dit-elle, vous la trouverez ouverte, et quand vous serez entré, vous vous enfermerez au verrou.

Quand vous viendrez, ayez soin de saisir pour entrer un moment opportun où personne ne puisse vous voir.

A six heures trois quarts, j'étais déjà enfermé dans la niche, où je trouvai un siége, circonstance fort heureuse, car sans cela je n'aurais pu ni m'y coucher ni m'y tenir debout. C'était un véritable trou, et je connus à l'odeur qu'on y enfermait des jambons et des fromages; mais il n'y en avait pas alors, car j'eus soin de tâtonner à droite et à gauche afin de m'orienter un peu dans cette profonde obscurité. Portant avec précaution mes pieds de tous les côtés, je sentis une molle résistance, j'y portai la main et je reconnus un linge. C'était une serviette dans laquelle il y en avait une seconde et deux assiettes au milieu desquelles était un beau poulet rôti et du pain. Tout à côté je trouvai également une bouteille et un verre. Je sus gré à mes belles amies d'avoir pensé à mon estomac; mais j'avais copieusement dîné, et un peu tard par précaution; je remis à faire honneur à cet ambigu jusqu'aux approches de l'heure du berger.

A neuf heures, je me mis à l'œuvre, et comme je n'avais ni tire-bouchon ni couteau, je fus obligé de casser le goulot de la bouteille, au moyen d'une brique qu'heureusement je pus arracher du pavé vermoulu qui me supportait. C'était du vin vieux de Neuchâtel délicieux. En outre, mon poulet était truffé à souhait, et ces deux stimulans me prou-

vèrent que mes deux nymphes avaient quelques idées de physique ou que le hasard s'était mis en frais pour me bien servir. J'aurais passé mon temps assez patiemment dans cette niche sans la visite assez fréquente de quelque rat qui s'annonçait par son odeur rebutante et qui me causait des nausées. Je me souvenais que le même désagrément m'était arrivé à Cologne dans une circonstance analogue.

Enfin dix heures sonnèrent, et une demi-heure après j'entendis la voix du pasteur qui descendit en causant ; il recommandait à Hélène de ne pas faire des folies avec sa nièce pendant la nuit, et de dormir tranquilles. Je me rappelai alors ce M. Rose qui, vingt-deux ans auparavant, sortait à la même heure de chez madame Orio, à Venise, et portant un regard sur moi-même, je me trouvai bien changé, sans être plus raisonnable ; mais si j'étais moins sensible au plaisir, les deux beautés qui m'attendaient me semblaient bien supérieures aux nièces de madame Orio.

Dans ma longue carrière libertine, pendant laquelle mon penchant invincible pour le beau sexe m'a fait mettre en usage tous les moyens de séduction, j'ai fait tourner la tête à quelques centaines de femmes dont les charmes s'étaient emparés de ma raison ; mais ce qui m'a constamment le mieux servi, c'est que j'ai eu soin de n'attaquer les novices, celles dont les principes moraux ou les préjugés étaient un obstacle à la réussite, qu'en société

d'une autre femme. J'ai su de bonne heure qu'une fille se laisse difficilement séduire, faute de courage; tandis que lorsqu'elle est avec une amie, elle se rend avec assez de facilité : les faiblesses de l'une causent la chute de l'autre. Les pères et mères croient le contraire, mais ils ont tort. Ils refusent ordinairement de confier leur fille à un jeune homme, soit pour un bal, soit pour une promenade; mais ils cèdent, si la jeune personne a pour chaperon une de ses amies. Je le leur repète, ils ont tort; car si le jeune homme sait s'y prendre, leur fille est perdue. Une fausse honte les empêche l'une et l'autre d'opposer une résistance absolue à la séduction, et dès que le premier pas est fait, la chute est inévitable et rapide. Que l'amie se laisse dérober la plus légère faveur, pour n'avoir pas à en rougir, elle sera la première à pousser son amie à en accorder une plus grande, et si le séducteur est adroit, l'innocence aura fait, sans s'en douter, trop de chemin pour pouvoir reculer. D'ailleurs plus une jeune personne est innocente, plus elle ignore les voies et le but de la séduction. A son insu, l'attrait du plaisir l'attire, la curiosité s'en mêle, et l'occasion fait le reste.

Il se peut, par exemple, que sans Hélène, je fusse parvenu à séduire la savante Hedvige; mais je suis certain que je ne serais jamais venu à bout d'Hélène, si elle n'avait vu sa cousine m'accorder des licences et prendre avec moi des libertés

qu'elle regardait sans doute comme contraires à la pudeur et au décorum d'une fille bien élevée.

Puisque, sans me repentir de mes exploits amoureux, je suis loin de vouloir que mon exemple serve à pervertir le beau sexe, qui, à tant de titres, mérite nos hommages, je désire que mes observations puissent servir la prudence des pères et mères, et par là mériter au moins leur estime.

Un peu après le départ du pasteur, j'entendis frapper trois petits coups à la porte de ma cachette. J'ouvris, et une main douce comme un satin s'empara de la mienne. Tous mes sens tressaillirent. C'était la main d'Hélène; elle m'avait électrisé, et ce moment de bonheur m'avait déjà payé de ma longue attente. Suivez-moi doucement, me dit-elle à demi-voix dès qu'elle eut refermé la petite porte; mais dans mon heureuse impatience, je la pressai tendrement dans mes bras, en lui faisant sentir l'effet qu'elle faisait sur moi par sa seule présence; je m'assurai aussi de sa parfaite docilité. Soyez sage, me dit-elle, mon ami, et montons doucement. Je la suivis à tâtons, et au bout d'une longue galerie obscure, elle m'introduisit dans une chambre sans lumière qu'elle referma sur nous; puis elle en ouvrit une autre éclairée, dans laquelle j'aperçus Hedvige presque déshabillée. Elle vint à moi les bras ouverts dès qu'elle m'aperçut, et m'embrassant avec ardeur, elle me témoigna la plus vive reconnaissance de la patience que j'avais eue dans un aussi triste gîte. Ma divine Hedvige,

lui dis-je, si je ne vous avais pas aimée à la folie, je ne serais pas resté un quart d'heure dans cette affreuse cachette ; mais il ne tient qu'à vous de m'y faire passer quatre heures chaque jour pendant tout le temps que je resterai ici. Mais ne perdons pas le temps, mes amies, allons nous coucher.

— Couchez-vous tous deux, dit Hélène ; moi, je passerai la nuit sur le canapé.

— Oh ! pour cela, ma cousine, s'écria Hedvige, n'y pense pas ; notre destinée doit être parfaitement égale.

— Oui, divine Hélène, oui, lui dis-je en allant l'embrasser ; je vous aime également l'une et l'autre, et toutes ces cérémonies ne servent qu'à nous faire perdre un temps précieux pendant lequel je pourrais vous témoigner ma tendre ardeur. Imitez-moi. Je vais me déshabiller et me mettre au milieu du lit. Venez vite à mes côtés, et vous verrez si je vous aime comme vous méritez d'être aimées. Si nous sommes sûrs ici, je vous tiendrai compagnie jusqu'à ce que vous me disiez de m'en aller ; mais je vous demande en grâce de ne pas éteindre la lumière.

En un clin d'œil, tout en philosophant sur la honte avec la savante théologienne, je me présentai à leurs yeux dans la nudité d'un autre Adam. Hedvige, en rougissant, peut-être craignant de perdre à mes yeux avec plus de retenue, laissa tomber le dernier voile de la pudeur, en citant saint Clément d'Alexandrie qui dit que la honte

ne gît que dans la chemise. Je vantais hautement ses beautés, la perfection de ses formes, dans l'objet d'encourager Hélène qui se déshabillait lentement; mais un reproche de mauvaise honte que lui adressa sa cousine fit plus d'effet que toutes les louanges que je prodiguais. Voilà enfin cette Vénus dans l'état de nature, fort embarrassée de ses mains, couvrant de l'une une partie de ses charmes les plus secrets, de l'autre l'un de ses seins, et paraissant confuse de tout ce qu'elle ne pouvait cacher. Son embarras pudique, ce combat entre la pudeur expirante et la volupté m'enchantaient.

Hedvige était plus grande qu'Hélène, sa peau était plus blanche et sa gorge double de volume; mais Hélène avait plus d'animation, des formes plus suaves, et sa gorge taillée sur le modèle de la Vénus de Médicis.

Enhardie peu à peu et mise à l'unisson de sa cousine, nous passâmes quelques instans à nous admirer, puis nous nous couchâmes. La nature parlait impérativement, et nous ne demandions qu'à la satisfaire. Coiffé d'une calotte d'assurance dont je ne craignais point la fracture, je mis Hedvige au rang des femmes, et quand le sacrifice fut achevé, elle me dit en me couvrant de baisers que le moment de douleur n'était rien en comparaison du plaisir.

Hélène, plus jeune qu'Hedvige de six ans, eut bientôt son tour; mais la plus belle toison que j'aie jamais vue opposait quelque obstacle; elle

l'écarta de ses deux mains, et jalouse des succès de sa cousine, quoiqu'elle ne pût être initiée à l'amoureux mystère sans une douloureuse effraction, elle ne poussa que des soupirs de bonheur, répondant à mes efforts et semblant me défier de tendresse et d'ardeur. Ses charmes et ses mouvemens me firent abréger le doux sacrifice, et quand je sortis du sanctuaire, mes deux belles virent que j'avais besoin de repos.

L'autel fut purifié du sang des victimes, et une salutaire ablution fut faite en commun, enchantés de nous servir réciproquement.

Mon existence se renouvela sous leurs mains agiles et curieuses, et cette vue les remplit de joie. Je leur dis alors combien j'avais besoin de renouveler mon bonheur pendant tout le temps que je serais à Genève, mais elles me dirent en soupirant que c'était impossible. Dans cinq ou six jours peut-être nous pourrons nous ménager une autre fête pareille; mais ce sera tout. Invitez-nous, me dit Hedvige, à souper demain à votre auberge, et le hasard peut-être nous offrira l'occasion d'un doux larcin. J'adoptai cet avis.

Nous étant remis en train, connaissant ma nature et les trompant à volonté, je les comblai de bonheur pendant plusieurs heures, passant cinq à six fois de l'une à l'autre avant d'épuiser ma force et d'arriver au paroxisme de la jouissance. Dans les intervalles, les voyant dociles et désireuses, je leur fis exécuter les postures les plus difficiles de

l'Arétin, ce qui les amusa au-delà de toute expression. Nous prodiguâmes nos baisers à tout ce qui faisait notre admiration, et dans un moment où Hedvige collait ses lèvres sur la bouche du pistolet, la décharge partit et inonda son visage et son sein. Elle en fut toute joyeuse, et s'amusa à contempler en physicienne avide de connaître la fin de cette éruption qu'elle trouvait merveilleuse. La nuit nous parut courte, quoique nous n'en eussions point perdu une minute, et le matin au point du jour, il fallut nous séparer. Je les laissai couchées et j'eus le bonheur de sortir sans être vu de personne.

Après avoir dormi jusqu'à midi, je me levai, et ayant fait ma toilette, j'allai faire une visite au pasteur auquel je n'épargnai point l'éloge de sa charmante nièce. C'était le plus sûr moyen de l'engager à venir souper le lendemain aux Balances. Nous sommes en ville, lui dis-je, ainsi nous pourrons rester ensemble tant que nous voudrons; mais tâchez d'amener l'aimable veuve et sa charmante fille. C'est ce qu'il me promit.

Le soir, j'allai voir le syndic et les trois amies, qui nécessairement me trouvèrent un peu froid. Je prétextai un fort mal de tête. Je leur dis que je donnais à souper à la savante, et je les invitai à y venir avec le syndic; mais j'avais prévu que celui-ci s'y opposerait, parce que cela aurait fait jaser.

J'eus soin que les vins les plus exquis fussent la partie principale de mon souper. Le pasteur et

son amie buvaient bien, et je flattai leur goût de mon mieux. Quand je les vis au point où je les voulais, la tête un peu prise et tout occupés de leurs anciens souvenirs, je fis signe aux deux belles qui sortirent comme pour aller chercher une retraite. Ayant fait semblant de la leur indiquer en sortant avec elles, je les fis entrer dans une autre chambre en leur disant de m'attendre.

Étant rentré, et trouvant mes deux anciens tout occupés d'eux-mêmes et s'apercevant à peine que j'étais là, je fis du punch et après leur en avoir servi, je dis que j'allais en porter aux demoiselles qui s'amusaient à voir des estampes. Je ne perdis pas un instant, et je fis plusieurs apparitions qu'elles trouvèrent très-intéressantes. Ces plaisirs volés ont un charme inexprimable. Quand nous fûmes à peu près satisfaits, nous rentrâmes ensemble, et je me mis à redoubler le punch. Hélène vanta les estampes à sa mère, et l'excita à les aller voir avec nous. Je ne m'en soucie pas, dit-elle. Hé bien! reprit Hélène, allons les voir encore. Trouvant la ruse délicieuse, je sortis avec mes deux héroïnes, et nous fîmes des prodiges. Hedvige philosophait sur le plaisir, et me disait qu'elle ne l'aurait jamais connu, si je n'avais pas fait par hasard la connaissance de son oncle. Hélène ne parlait pas; mais plus voluptueuse que sa cousine, elle se pâmait comme une colombe, et s'animait de nouveau pour mourir l'instant d'après. J'admirais cette fécondité étonnante quoique assez

commune ; elle passa quatorze fois de la vie à la mort pendant le temps que je mis à une seule opération. Il est vrai que j'étais à ma sixième course, et que pour jouir de son bonheur, je ralentissais quelquefois mon élan.

Avant de nous séparer, je leur promis d'aller voir tous les jours la mère d'Hélène, pour avoir l'occasion d'apprendre quelle serait la nuit que je pourrais encore passer avec elles avant mon départ de Genève. Nous nous séparâmes à deux heures du matin.

Trois ou quatre jours après, Hélène me dit en deux mots, qu'Hedvige coucherait ce jour-là avec elle et qu'elle laisserait sa porte ouverte à la même heure.

— J'irai.

— Et moi j'irai vous y enfermer, mais vous serez à l'obscur à cause de la servante qui pourrait découvrir la lumière. Je fus exact, et à dix heures sonnantes je les vis venir toutes joyeuses. J'ai oublié de vous prévenir, me dit Hélène, que vous trouveriez ici un poulet. J'avais faim, je le dévorai en un instant, et puis nous nous livrâmes au bonheur.

Je devais partir le surlendemain. J'avais reçu deux lettres de M. Raiberti. Il me disait dans l'une qu'il avait suivi mes instructions quant à la Corticelli ; et dans la seconde que probablement elle danserait à gages pendant le carnaval, comme première figurante. Je n'avais plus rien à faire à

Genève, et madame d'Urfé, selon nos conventions, m'attendait à Lyon. Il fallait que j'y allasse. Dans cet état, la nuit que j'allais passer avec ces deux charmantes filles était ma dernière affaire.

Mes leçons avaient fructifié, et mes deux élèves étaient passées maîtresses dans l'art de goûter et de communiquer le bonheur. Mais dans les intervalles, la joie faisait place à la tristesse. Nous allons être malheureuses, mon ami, me disait Hedvige, et nous serions prêtes à te suivre, si tu voulais te charger de nous. Je vous promets, mes chères amies, de revenir avant deux ans, leur dis-je; et elles n'eurent pas à attendre si longtemps. Nous nous endormîmes à minuit, et nous étant réveillés à quatre heures, nous recommençâmes nos ébats jusqu'à six. Une demi-heure après je les quittai, exténué de fatigue, et je restai toute la journée au lit. Le soir j'allai voir le syndic et ses jeunes amies. J'y trouvai Hélène qui sut feindre de n'être pas plus affligée que les autres à cause de mon départ, et pour mieux cacher son jeu, elle permit au syndic de lui donner des baisers comme aux autres. Pour moi, imitant sa ruse, je la priai de faire mes adieux à sa docte cousine, en m'excusant de ne pas aller prendre congé en personne.

Je partis le jour suivant de grand matin, et le lendemain au soir j'arrivai à Lyon. Je n'y trouvai pas madame d'Urfé; elle était allée en Bresse, où

elle avait une terre. Je trouvai une lettre dans laquelle elle me disait qu'elle serait bien aise de m'y voir, et je m'y rendis sans perdre un instant.

Elle me reçut à son ordinaire, et je lui annonçai de suite que je devais me rendre à Turin pour y attendre Frédéric Gualdo, alors chef des rose-croix, et je lui fis révéler par l'oracle qu'il viendrait à Marseille avec moi, et que là il la rendrait heureuse. D'après cet oracle, il ne fallait donc pas qu'elle pensât à retourner à Paris avant de nous avoir vus. L'oracle lui dit encore qu'elle devait attendre de mes nouvelles à Lyon avec le petit d'Aranda, qui me fit mille caresses, me suppliant de l'emmener avec moi à Turin. On pense bien que je sus éluder ses prières.

De retour à Lyon, madame d'Urfé eut besoin de quinze jours pour me trouver cinquante mille francs qui pouvaient m'être nécessaires pour cet heureux voyage. Pendant ces quinze jours, je fis bonne connaissance avec madame Pernon, et je dépensai beaucoup d'argent chez son mari, riche fabricant, pour me faire une garderobe élégante. Madame Pernon était belle et spirituelle. Elle avait pour amant un Milanais, nommé Bono, qui faisait les affaires d'un banquier suisse, appelé Sacco. Ce fut par la voie de madame Pernon que Bono fit donner à madame d'Urfé, par son banquier, les cinquante mille francs qu'elle me remit. Elle me remit aussi les trois robes qu'elle avait promises à la Lascaris, mais que la Corticelli n'a

jamais vues. L'une de ces robes était en martezibeline d'une rare beauté. Je partis de Lyon équipé comme un prince, et je partis pour Turin, où j'allais trouver le fameux Gualdo qui n'était autre que le perfide Ascanio Pogomas que j'avais fait partir de Berne. Je pensais qu'il me serait facile de faire jouer à ce bouffon le rôle que je lui destinais. Je fus cruellement trompé, comme on le verra.

Je ne pus m'empêcher de rester un jour à Chambéry pour y voir ma belle récluse. Je la trouvai belle, tranquille et contente, mais encore affligée d'avoir perdu sa jeune pensionnaire qu'on avait mariée.

Arrivé à Turin au commencement de décembre, je trouvai à Rivoli la Corticelli que M. le chevalier de Raiberti avait prévenue de mon arrivée. Elle me remit une lettre de cet homme aimable, dans laquelle il m'indiquait la maison qu'il avait louée pour moi, ne voulant pas descendre à l'auberge, et dans laquelle j'allai m'établir sans retard.

CHAPITRE V.

Mes vieilles connaissances. — La dame Pacienza. — Agathe. — Le comte Boromée. — Un bal. — Lord Percy.

La Corticelli, douce comme un agneau, me quitta en entrant à Turin. Je lui promis d'aller la voir, et je me rendis à mon logement que je trouvai convenable sous tous les rapports.

L'aimable chevalier de Raiberti ne tarda pas à venir me voir, et après m'avoir rendu compte des dépenses qu'il avait faites pour la Corticelli, il me remit le reste de l'argent que je lui avais envoyé.

— Je suis riche en fonds, lui dis-je, et j'ai l'intention de donner souvent à souper à mes amis; auriez-vous un bon cuisinier sous la main?

— J'ai la perle des artistes culinaires, me dit-il, et vous pourrez l'avoir tout de suite.

— Vous êtes la perle des hommes, monsieur le chevalier! arrêtez-moi cette merveille, prévenez-le que je suis difficile et arrangez le prix qu'il lui faudra par mois.

J'eus, en effet, un excellent cuisinier dès le même soir.

Vous ferez fort bien, me dit Raiberti, d'aller faire une visite au comte d'Aglié, il sait déjà que la Corticelli vous appartient, et je dois vous prévenir que la dame Pacienza, chez qui elle demeure, a l'ordre formel de ne vous laisser jamais seul avec cette jeune fille quand vous irez lui faire visite.

Je trouvai cet ordre fort plaisant, mais comme la Corticelli ne m'intéressait plus, je ne m'en plaignis pas, tandis que l'honnête chevalier, qui m'en croyait amoureux, avait l'air de me plaindre. Sa conduite depuis qu'elle est ici, me dit-il, est irréprochable.

— Cela me fait plaisir.

— Vous pourrez, ajouta le chevalier, lui faire donner quelques leçons par Dupré; il est maître des ballets, et sans doute qu'ainsi il lui fera danser quelque pas de deux pendant le carnaval.

Je promis à ce brave homme de faire tout ce

qu'il me conseillait, ensuite je me rendis chez le vicaire.

Il me reçut fort bien, me fit compliment sur mon retour à Turin, puis il ajouta d'un air riant : Je vous préviens que je suis instruit que vous entretenez une danseuse, mais je vous avertis que l'honnête femme qui la tient en pension a l'ordre le plus précis de ne lui permettre de recevoir aucune visite qu'en sa présence.

— Cela me plaît beaucoup, monsieur, lui répondis-je, et d'autant plus que je ne crois pas sa mère fort rigide. M. le chevalier Raiberti, à qui j'ai recommandé cette jeune personne, connaissait mes intentions, et je suis enchanté qu'il les ait si bien remplies. Je désire que cette fille se rende digne de votre protection.

— Comptez-vous passer ici le carnaval ?

— A peu près, au moins si votre excellence le trouve bon.

— Cela ne dépend absolument que de votre bonne conduite.

— A quelques peccadilles près, ma conduite est toujours à l'abri du reproche.

— Il y a des peccadilles que nous ne tolérons pas ici. Avez-vous vu le chevalier Osorio ?

— Je compte lui rendre mes devoirs aujourd'hui ou demain.

— Je vous prie de lui faire mes complimens. A ces mots, il sonna, me fit sa révérence, et je sortis.

Le chevalier Osorio me reçut à son bureau des affaires étrangères et me fit l'accueil le plus gracieux. Après lui avoir rendu compte de la visite que je venais de faire au vicaire, il me demanda en riant si j'étais disposé à me soumettre docilement à la loi qui me défendait de voir ma maîtresse en liberté. Oui, lui dis-je, car je ne me soucie pas de l'objet. Me regardant alors d'un air fin, votre insouciance, ajouta-t-il, pourra bien ne pas plaire beaucoup à l'honnête gardienne qui est chargée de la surveiller.

C'était m'en dire assez ; mais il était vrai que l'obligation où je me trouvais de ne voir la Corticelli qu'en présence d'un Cerbère me faisait grand plaisir. Aimant un peu le scandale, je savais que cela ferait parler, et j'étais curieux des suites.

De retour chez moi, j'y trouvai Passano le Génois, mauvais poète et mauvais peintre que j'avais destiné au rôle de rose-croix, parce qu'il avait une de ces figures singulières qui inspirent de prime abord, sinon le respect, au moins une certaine crainte, une gêne indéfinissable, mais qui n'est autre chose que le pressentiment naturel de trouver sous cette forme ou un coquin adroit, ou un érudit au cœur sec et à l'humeur morose.

Je le fis souper avec moi et je lui assignai un logement au troisième en lui enjoignant de ne sortir de sa chambre que lorsque je le ferais appeler. Pendant le repas, je le trouvai conteur insipide,

ignorant, méchant et buveur; je me repentais déjà de m'en être chargé, mais c'était fait.

Le lendemain, curieux de voir comment la Corticelli était logée, j'allai lui faire ma première visite, emportant avec moi une pièce d'étoffe de Lyon pour robes d'hiver.

Je la trouvai avec sa mère dans la chambre de son hôtesse qui me dit, en me voyant entrer, qu'elle était très-flattée de me voir chez elle et qu'elle serait ravie de me voir souvent à dîner. Je la remerciai sans beaucoup de complimens, et j'adressai la parole à la fille avec assez d'indifférence. Montrez-moi votre chambre, lui dis-je. Elle m'y mena avec sa mère, et la gardienne ne se fit pas attendre. Voilà, lui dis-je, de quoi vous habiller pour l'hiver.

— Est-ce un présent de la marquise?

— Non, c'est un don que je vous fais.

— Mais je dois avoir trois robes qu'elle m'a données.

— Vous n'avez pas oublié à quelles conditions, nous parlerons de cela un autre jour. Elle déploya l'étoffe qu'elle trouva à son goût, mais il lui fallait des garnitures. La Pacienza offre ses bons offices et dit que si l'on veut, elle fera venir la marchande de modes qui demeure tout près. J'acquiesçai d'un coup de tête, et dès qu'elle fut sortie pour donner ses ordres, la signora Laura me dit qu'elle était bien fâchée de ne pouvoir me recevoir que dans les chambres de l'hôtesse.

— Je croyais, lui répartis-je, que votre vertu en serait enchantée.

— J'en remercie Dieu soir et matin.

— Hypocrite effrontée, lui dis-je en la regardant avec mépris, qui ne vous connaît pas peut s'y laisser prendre.

Quelques minutes après, voilà Victorine et une autre jeune fille qui entrèrent avec des cartons. Êtes-vous encore chez madame R., lui dis-je?

— Oui, monsieur, répondit-elle en rougissant.

Quand la Corticelli eut choisi ce qu'elle trouva à sa convenance, je dis à Victorine de saluer sa maîtresse de ma part et de lui dire que j'irais la payer.

L'hôtesse avait également envoyé chercher une faiseuse de robes, et tandis qu'elle prenait mesure, la Corticelli me dit, en me montrant sa taille, qu'elle avait besoin d'un corset. Je plaisantai sur la grossesse évanouie dont elle m'avait menacé, plaignant le comte N..... d'être privé des douceurs de la paternité. Ensuite, lui ayant donné l'argent qui pouvait lui être nécessaire, je m'en allai. En m'accompagnant, elle ne manqua pas de me demander si elle aurait bientôt le plaisir de me revoir. Si c'est un plaisir, lui dis-je, j'ignore quand je serai disposé à vous le procurer; cela dépend du caprice et de l'occasion.

Il est certain que si j'avais encore été amoureux ou simplement curieux de cette fille, je ne l'aurais pas laissée un instant dans cette maison; mais je

répète que je ne l'étais aucunement. Cependant une chose me piquait au suprême degré, c'était que, malgré mon air, cette jeune friponne pût me supposer tolérant au point de croire que j'avais oublié sa conduite passée.

En sortant de chez la Corticelli, j'allai faire des visites à mes banquiers, entre autres à M. Martin dont la femme était célèbre par l'esprit et la beauté.

Je rencontrai le juif maquignon qui m'entraîna chez sa fille Lia. Je la trouvai belle encore, mais mariée et la taille trop arrondie. Le mari me fit grand accueil, ainsi que sa femme, mais elle ne m'inspirait plus de curiosité, et je ne cherchai plus à la voir.

Je trouvai madame R. impatiente de me revoir depuis que Victorine lui avait porté de mes nouvelles. Je m'assis à son comptoir et j'eus le plaisir de lui entendre passer en revue toutes les histoires galantes de Turin. De toutes les demoiselles que vous avez vues chez moi, me dit-elle, il ne me reste plus que Victorine et Caton ; mais j'ai remplacé les autres.

— Victorine a-t-elle trouvé quelqu'un qui l'ait opérée ?

— Non, elle est toujours comme vous l'avez laissée, mais un seigneur qui en est amoureux doit la faire partir pour Milan.

Ce seigneur était le comte de Pérouse, avec lequel je fis bonne connaissance trois ans après à

Vienne. J'en parlerai quand il en sera temps. Madame R. me dit d'un air affligé que, par suite de quelques rencontres fâcheuses avec la police, elle avait dû promettre au comte d'Aglié de ne plus envoyer ses ouvrières que chez les dames, et qu'ainsi si j'en trouvais quelqu'une à mon goût, il faudrait que je me les procurasse en les menant à quelques fêtes, après m'être introduit chez les parens. Elle me les fit voir dans la salle où elles travaillaient; mais aucune ne me parut mériter des démarches fatigantes.

Elle me parla de la dame Pacienza, et quand je lui eus dit que j'entretenais la Corticelli et à quelles dures conditions je m'étais soumis, elle jeta les hauts cris, et me força à rire de bon cœur par une foule de plaisanteries mordantes qu'elle débita à ce sujet.

Vous êtes là en de bonnes mains, mon cher monsieur, me dit-elle, je connais le gibier, et croyez-moi, cette femme est non-seulement un espion de d'Aglié, mais encore une pourvoyeuse de profession, sa réputation est faite par toute la ville, et je m'étonne que le chevalier Raiberti ait colloqué votre maîtresse en de pareilles mains. Elle s'apaisa quand je lui dis que le chevalier avait eu de bonnes raisons pour en agir ainsi, et que j'avais les miennes pour être bien aise que la Corticelli se trouvât plutôt là que partout ailleurs.

Notre conversation fut interrompue par un chaland qui vint lui demander des bas de soie. L'en-

tendant parler de danse, je lui demandai s'il pouvait m'indiquer où demeurait le sieur Dupré, maître de ballets.

— Personne ne le pourrait aussi bien que moi, monsieur, car voilà Dupré à votre service.

— Je sais gré au hasard qui me fait vous rencontrer. M. le chevalier Raiberti m'a parlé de vous ce matin; il m'a fait espérer que vous aurez la complaisance de donner des leçons de danse à une jeune figurante que je connais.

— M. de Raiberti m'a parlé de cela ce matin; vous devez être M. le chevalier de Seingalt.

— Précisément.

— La demoiselle pourra venir chez moi tous les matins à neuf heures.

— Non, c'est vous qui aurez la bonté d'aller chez elle; mais aux heures qui vous conviendront. Je vous paierai, et j'espère que vous la mettrez en état de paraître parmi vos meilleurs élèves. Je vous préviens qu'elle n'est pas novice.

— Monsieur, j'irai la voir aujourd'hui, et je vous dirai demain ce que je puis en faire; mais vous ne trouverez pas déplacé que je vous dise mon prix; je prends trois livres de Piémont par leçon.

— Je trouve votre prix fort modeste. Demain je passerai chez vous.

— Vous me ferez honneur. Voici mon adresse. Si vous venez l'après-midi, vous verrez la répétition d'un ballet.

— Est-ce qu'on ne répète pas au théâtre?

— Je vous demande pardon; mais au théâtre, personne ne peut y entrer quand on répète. C'est l'ordre du vicaire.

— Ce vicaire se mêle de bien des choses.

— De trop.

— Mais chez vous, vous pouvez recevoir qui bon vous semble ?

— Sans aucun doute; mais je ne pourrais pas recevoir les danseuses, si je n'avais pas ma femme, que M. le vicaire connaît et en qui il a beaucoup de confiance.

— Vous me verrez à la répétition.

Ce malencontreux vicaire au nez emplâtré avait imaginé un système d'espionnage terrible contre tous ceux qui aiment le plaisir; mais il faut bien avouer aussi qu'en dépit de lui, l'amour lui jouait d'assez bons tours. La volupté même, loin de perdre à la gène que ce tyran lui imposait, y gagnait tout le piquant que l'adresse ajoute au plaisir. Et il en sera de même aussi long-temps que les hommes auront des passions et les femmes des désirs. Aimer et jouir, désirer et chercher à satisfaire ses désirs, tel est le cercle dans lequel l'humanité se meut et dont on ne peut la faire sortir; car lorsqu'elle est gênée dans les voies naturelles comme en Turquie, elle se jette dans des sentiers détournés qui conduisent au même but, mais au détriment de la morale et des mœurs.

Je trouvai chez la bonne Mazzoli deux messieurs auxquels elle me présenta, après leur avoir dit

mon nom. L'un fort vieux, fort laid et décoré de l'Aigle-Blanc, était le comte Boromée; l'autre encore jeune, sémillant, était le comte A. B. de Milan. Je sus d'elle-même, après leur départ, que ces deux seigneurs lui faisaient une cour assidue pour plaire au chevalier Raiberti dont ils avaient besoin pour obtenir des priviléges pour leurs terres qui étaient sujettes à la juridiction sarde.

Le comte milanais n'avait pas le sou et le maître des îles Boromées n'était guère mieux monté que lui. Ruiné pour et par les femmes, ne pouvant plus vivre à Milan, il s'était retiré dans la plus belle de ses îles sur le lac majeur, où il jouissait d'un printemps perpétuel et de fort peu d'aisance. Je lui ai fait une visite à mon retour d'Espagne; mais j'en parlerai quand j'en serai là de mes aventures, de mes bonnes rencontres, de mes plaisirs, de mes revers et surtout de mes imprudences; car tout cela s'entremêle dans ma vie, et les imprudences dominent.

Le propos étant tombé sur mon logement, la remuante Mazzoli me demanda si j'étais content de mon cuisinier. Je lui répondis que je n'en avais pas encore fait l'essai, mais que je me proposais de le mettre à l'épreuve le lendemain, si elle voulait me faire l'honneur de souper chez moi avec ces messieurs.

L'invitation fut acceptée, et elle me promit d'engager son cher chevalier qui, prévenu d'avance,

ne dînerait pas; car sa santé l'obligeait à ne faire qu'un repas par jour.

J'allai chez Dupré comme je le lui avais annoncé. J'y vis les danseurs et les danseuses de l'Opéra, ces dernières accompagnées de leurs mères qui se tenaient à l'écart, affublées de mantelets et de manchons. En les passant en revue avec les airs d'un grand seigneur, j'en remarquai une, chose rare, encore fraîche et belle, et qui me fit bien augurer de sa fille, quoique le fruit ne ressemble pas toujours à l'arbre qui l'a porté.

Dupré me présenta à sa femme, jeune et jolie comme un ange, mais qui, étant poitrinaire, avait dû quitter le théâtre. Elle me dit que si la Corticelli voulait s'appliquer et être docile, son mari en ferait une virtuosa, car elle paraissait taillée pour danser supérieurement. Pendant que je m'entretenais avec elle, la défunte Lascaris, se donnant un air de favorite, accourut vers moi pour me dire qu'elle avait besoin de rubans et de blondes pour se faire des bonnets. Les jeunes danseuses se mirent à se parler à l'oreille, et moi, devinant les propos qu'elles échangeaient, sans rien répondre à la jeune étourdie, je tirai de ma bourse douze pistoles de Piémont et les donnant à Dupré, je lui dis que c'était pour trois mois de leçons, que je le payais d'avance avec plaisir, en lui recommandant les progrès de sa nouvelle écolière. Tant d'argent payé d'avance causa un étonnement général, et moi je jouis sans faire sem-

blant de rien. Aujourd'hui je sens que c'était une faiblesse, mais j'ai promis la vérité dans ces Mémoires qui ne verront le jour que quand je ne le verrai plus, et je tiens ma promesse. J'ai toujours été avide de distinctions, j'ai toujours aimé à m'attirer les regards; mais je me dois à moi-même d'ajouter que si parfois j'ai voulu humilier quelqu'un, ce n'a été que des sots ou des orgueilleux; car pour l'ordinaire je n'ai voulu que me rendre l'accès des jouissances plus facile.

J'allai m'asseoir à l'écart pour mieux pouvoir observer cet essaim de jeunes filles, et je ne tardai pas à me fixer sur une dont l'ensemble me frappa. Belle taille, traits fins et délicats, air noble et décent, et avec cela un maintien de patience qui m'intéressa au suprême degré. Elle était partenaire d'un danseur qui, lorsqu'il n'en était pas content, lui disait des grossièretés qu'elle supportait sans répondre, mais on pouvait distinguer sur ses traits mobiles l'expression du mépris tempérée par la douceur qui était répandue sur tout son être.

Attiré par l'instinct vers la jolie femme que j'avais observée parmi les mères, je lui demandai à qui appartenait la jolie danseuse qui m'intéressait.

— Je suis sa mère, monsieur, me répondit-elle.

— Vous, madame? vous n'en avez pas l'apparence.

— J'étais fort jeune quand je l'eus.

— Je n'en doute pas. D'où êtes-vous ?

— Je suis Lucquoise, monsieur, et qui plus est veuve et pauvre.

— Comment pouvez-vous être pauvre, belle et jeune, avec un ange pour fille.

Elle me donna un coup d'œil significatif, mais ne me répondit rien. Je compris sa réserve et je demeurai auprès d'elle sans parler. Un moment après, Agathe, c'était le nom de sa fille, vint lui demander un mouchoir pour s'essuyer le visage. Permettez-moi, lui dis-je, mademoiselle, de vous offrir le mien. Il était tout blanc et parfumé d'essence de roses ; cette dernière circonstance fut une excuse pour l'accepter, mais après l'avoir flairé, elle voulut me le rendre. Vous ne vous en êtes point servie, lui dis-je ; servez-vous-en. Elle obéit, puis elle me le présenta en me faisant une révérence de remercîment. Vous ne pouvez me le rendre, belle Agathe, que lorsque vous l'aurez fait laver. Elle sourit et le remit à sa mère, en me donnant un coup d'œil de reconnaissance que je jugeai de bon augure. Me permettrez-vous, mademoiselle, de vous faire une visite chez vous?

— Je ne pourrais vous recevoir, monsieur, qu'en présence de la femme chez laquelle nous sommes logées.

— Cette maudite restriction est donc générale à Turin ?

— Oui; M. le vicaire en use ainsi avec tout le monde.

— J'aurai donc le plaisir de vous revoir ici.

Le soir j'eus le meilleur souper que j'aie peut-être fait de ma vie, si j'en excepte ceux que je fis pendant mon séjour dans cette ville. Mon cuisinier était digne de Lucullus; mais sans rien lui ôter de son habileté culinaire, il faut rendre au pays la justice qu'il mérite; toutes les productions y sont délicieuses : gibier, poissons, volailles, viande de boucherie, légumes de toute espèce, fruits, laitages et truffes, tout y est digne de paraître sur la table des gastronomes les plus frians; et les vins du pays peuvent facilement y être préférés aux vins étrangers par les plus fins gourmets. Quel dommage qu'une ville comme Turin n'offre pas aux étrangers un liberté parfaite! Il est vrai que l'on pourrait désirer encore quelque chose de plus distingué dans la bonne société, plus de loyauté dans toutes les classes et cette aménité que l'on trouve dans plusieurs villes de l'Italie et surtout en France.

Il est évident que la beauté des femmes, qui sont généralement belles à Turin, est due en grande partie à la pureté de l'air qu'on y respire et à l'excellence des alimens.

Il ne me fut pas difficile d'engager mademoiselle Mazzoli et les deux comtes à me faire le même honneur tous les jours; mais le chevalier Raiberti ne put s'engager à rien; il me promit

seulement de venir en ami toutes les fois qu'il le pourrait.

Au théâtre de Carignan, où l'on jouait l'opéra buffa, je vis Redegonde, cette Parmesane avec laquelle je n'avais pu nouer une intrigue à Florence. M'ayant aperçu dans le parterre, elle m'adressa un sourire, ce qui m'autorisa à lui écrire un billet le jour suivant pour lui offrir mes services, si sa mère avait changé de façon de penser. Elle me répondit que sa mère était toujours la même, mais que si je pouvais engager la Corticelli à venir souper chez moi, elle pourrait y venir avec elle; mais que sans doute il faudrait que les mères fussent de la partie. Je ne lui répondis pas, car les conditions étaient trop peu de mon goût.

Je reçus une lettre de madame du Rumain, qui m'en envoyait une de M. le duc de Choiseul pour M. de Chauvelin, ambassadeur de France à Turin. Le lecteur peut se rappeler que j'avais connu cet aimable seigneur à Soleure et que j'en avais été parfaitement accueilli, mais je voulais qu'il me connût à meilleur titre, et c'est pourquoi j'avais prié madame du Rumain de m'envoyer cette lettre.

M. de Chauvelin me reçut le mieux du monde, et après m'avoir fait les reproches les plus obligeans d'avoir pu croire qu'une recommandation me fût nécessaire auprès de lui, il me présenta à sa charmante épouse qui m'accueillit avec la plus flatteuse

cordialité. Trois ou quatre jours après, il m'invita à dîner et je trouvai chez lui le résident de Venise, M. Imberti, qui me dit qu'il était bien fâché de ne pouvoir me présenter à la cour. M. de Chauvelin, informé de la raison, s'offrit à me présenter lui-même; mais je crus devoir décliner son offre avec reconnaissance. Cela me ferait beaucoup d'honneur sans doute, mais le résultat serait qu'on m'observerait davantage dans cette ville où mille argus épient les démarches les plus indifférentes, et je serais plus gêné dans mes plaisirs.

Le comte Boromée continuait à honorer mes soupers, tout en conservant une certaine dignité; car comme il y venait avec la demoiselle Mazzoli, il n'avait pas l'air de descendre en laissant soupçonner qu'il en avait besoin; mais le comte A. B. y allait franchement, et cela me plaisait. Il me dit un jour que la complaisance que j'avais de le souffrir, excitait en lui un profond sentiment de reconnaissance envers la Providence, car comme sa femme ne pouvait pas lui envoyer de l'argent, il ne pouvait pas payer son dîner à l'auberge, et que sans ma bonté, il se serait vu souvent exposé à souffrir de la faim. Il me montrait les lettres de sa femme et me parlant de son mérite : J'espère, me disait-il, que vous viendrez demeurer chez moi à Milan et que vous lui rendrez justice. Il avait été au service d'Espagne, et sa femme, Espagnole, devait être une brune piquante de vingt-cinq à vingt-six ans. Le comte lui avait écrit que je l'a-

vais aidé plusieurs fois de ma bourse et que j'avais mille bontés pour lui, ce qui l'avait engagée à m'écrire pour me témoigner sa reconnaissance et me prier, quand j'arriverais à Milan, d'aller loger chez elle. Cette Barcelonnaise écrivait avec esprit, et sa correspondance m'intéressa bientôt à tel point, que je lui promis formellement de faire le voyage de Milan, quand ce ne serait que pour avoir l'honneur de lui rendre mes hommages.

J'avoue que dans cette promesse, je fus vaincu par ma curiosité; car sachant cette famille pauvre, je n'aurais jamais dû me mettre à même de lui être à charge, ou m'exposer à payer cher son hospitalité. Cependant je dirai pour mon excuse qu'en pareil cas, la curiosité tient de bien près à l'amour. Je me figurais cette comtesse douée de toutes les qualités qui peuvent rendre un homme heureux; je me la représentais sensible comme une Anglaise, vive et passionnée comme une Espagnole, gracieuse et caressante comme une Française; et comme j'avais assez bonne opinion de mon mérite, je ne me surprenais pas un moment à douter qu'elle ne répondrait pas à l'amour que je lui témoignerais. Dans mes douces illusions, j'allais exciter la jalousie des deux sexes de Milan; d'ailleurs j'avais beaucoup d'argent, il me tardait de briller en faisant de la dépense.

Cependant je ne manquais pas un jour la répétition de Dupré, et je ne tardai pas à devenir

éperdument amoureux de la jeune Agathe. Madame Dupré, séduite par plusieurs présens, reçut de bonne grâce la confidence que je lui fis de ma passion; et retenant à dîner Agathe et sa mère, elle m'av it procuré l'occasion d'entretenir cette charmante personne en tête-à-tête. J'en avais profité pour exprimer mes sentimens, et j'avais obtenu quelques légères faveurs; mais c'était si peu de chose, et ces tête-à-tête duraient si peu, que mes désirs, loin de s'éteindre, ne faisaient que s'accroître.

Agathe ne cessait de me dire que tout le monde savait que j'entretenais la Corticelli, et que pour tout l'or du monde, elle ne voulait pas que l'on pût dire que, dans la contrainte où j'étais de ne voir ma maîtresse qu'en présence de son hôtesse, elle était mon pis-aller. J'avais beau lui jurer que je n'aimais pas la Corticelli et que je ne l'entretenais que pour ne pas compromettre M. Raiberti, il m'était impossible de lui faire entendre raison; elle avait ses projets; elle voulait une rupture formelle; elle voulait que l'on sût à Turin que je n'aimais qu'elle et que je lui avais fait le sacrifice de sa rivale. A cette condition, elle me promettait son cœur, et tout ce qui s'ensuit en pareille circonstance.

Je l'aimais trop pour ne pas tâcher de la satisfaire, puisque ma satisfaction dépendait de la sienne. Dans cette idée, j'engageai Dupré à donner un bal à mes frais dans quelque maison hors

de la ville, et d'engager à y venir tous les danseurs et danseuses qui étaient engagés à Turin pour le carnaval. Il n'y aurait que les danseuses de profession qui pourraient danser, et les danseurs auraient des billets à un ducat. Chaque cavalier aurait le droit d'amener une dame, pour souper et être spectatrice seulement.

Pour engager Dupré à exécuter mon projet, je lui dis que je me chargeais du buffet et de tous les rafraîchissemens, et que pour qu'il trouvât beaucoup d'amateurs, il pouvait annoncer que rien ne serait épargné pour satisfaire la société. Je me chargeai également des voitures et chaises à porteurs pour toutes les virtuoses ; mais personne ne devait savoir que je fusse pour quelque chose dans cette dépense. Dupré, vaincu par l'espoir d'un bon bénéfice, se mit à l'œuvre sans retard. Il trouva une maison convenable, invita les virtuoses et distribua une cinquantaine de billets.

Agathe et sa mère savaient seules que j'étais l'auteur du projet et que j'en faisais les frais en grande partie ; mais le lendemain du bal, toute la ville était dans le secret.

Agathe n'avait pas une robe convenable pour paraître avec avantage ; je chargeai madame Dupré d'y pourvoir à mes frais, et je fus bien servi. On sait que quand ces sortes de gens puisent dans la bourse d'autrui, ils ne mesurent pas ; mais alors c'était ce que je voulais. Enfin Agathe s'engagea à ne danser les contredanses qu'avec moi et

à ne rentrer à Turin qu'en compagnie de madame Dupré.

Le jour du bal, comme Agathe devait s'habiller chez la Dupré, je restai à dîner pour assister à sa toilette. Sa robe était d'une étoffe de soie très-riche et nouvellement sortie des manufactures de Lyon, et la garniture, dont la jeune fille ne connaissait pas le prix, était d'un point d'Alençon de toute beauté. Madame R., qui l'avait posée, avait eu ainsi que madame Dupré ordre de ne rien dire.

Quand Agathe fut prête à partir, je lui dis que les boucles d'oreilles qu'elle portait ne répondaient pas à sa parure. C'est vrai, dit la Dupré, et c'est grand dommage. Malheureusement, dit la mère, ma pauvre fille n'en a pas d'autres. J'ai ici de belles girandoles de strass que je puis vous prêter, leur dis-je : elles sont très-brillantes.

J'avais mis à dessein dans ma poche les pendans d'oreilles que madame d'Urfé avait destinés à la Lascaris, lorsqu'elle l'appelait sa nièce. Je les présente, et je vois l'admiration sur tous les traits. On jurerait que ce sont de superbes diamans, dit la Dupré. Je les mis aux oreilles d'Agathe qui, en se mirant, s'écria qu'elle ferait envie à toutes les danseuses, car certainement on prendrait ses girandoles pour des pierres fines. Je ne dis rien.

Étant rentré chez moi, je fis une brillante toilette, et puis je me rendis au bal où je trouvai ma belle Agathe qui dansait avec lord Percy, fils de

la duchesse de Northumberland, jeune fou qui dépensait follement des sommes immenses.

J'y remarquai avec plaisir plusieurs belles dames de Turin qui, n'étant que spectatrices, pouvaient s'imaginer que l'on donnait le bal pour elles, comme la mouche qui croyait qu'elle seule traînait le coche. Tous les ministres étrangers s'y trouvaient et M. de Chauvelin entre autres qui me dit que, pour que rien ne manquât à la fête, il aurait voulu y voir ma belle gouvernante de Soleure.

Le marquis et la marquise de Prié y étaient aussi. Le marquis ne se souciant pas de danser, était occupé à faire une partie de quinze avec un joueur impoli qui ne permettait pas à sa maîtresse de voir ses cartes. Elle me vit, mais elle fit semblant de ne pas me connaître : le tour que je lui avais joué à Aix était bien fait pour lui tenir au cœur.

Les menuets ayant cessé, Dupré annonce la contredanse, et je vis avec plaisir le chevalier Ville-Follet se mettre en tête avec la Corticelli. Je pris Agathe qui avait mille peines à se défaire de lord Percy qui voulait absolument qu'elle dansât avec lui, quoiqu'elle lui répétât qu'elle était engagée pour toute la nuit. Elle me dit en riant que tout le monde prenait les girandoles pour des diamans et qu'elle en convenait.

On dansa alternativement des menuets et des contredanses, puis les rafraîchissemens circulè-

rent abondamment pour les dames. Je vis avec plaisir un buffet fourni comme celui d'un prince. Les Piémontais, grands calculateurs, trouvaient que Dupré devait y perdre, car les bouchons du Champagne faisaient un feu roulant.

Ayant besoin de repos, j'invitai Agathe à s'asseoir auprès de moi, et je lui parlais de mon amour quand madame de Chauvelin arriva avec une autre dame. Je me levai pour lui faire place, et Agathe m'imita; mais cette charmante dame la retint auprès d'elle, charmée de sa beauté et faisant l'éloge de sa robe et surtout de la garniture La dame qui était avec elle loua les girandoles et dit qu'il était bien dommage que ces pierres perdissent leur éclat au bout d'un certain temps. Madame de Chauvelin, qui s'y connaissait, dit qu'elles ne le perdraient jamais, car elles étaient fines et de la plus belle eau. On ne peut pas s'y tromper, ajouta-t-elle; n'est-ce pas, mademoiselle, vos girandoles sont de beaux brillans? Agathe était encore candide, elle n'osa pas mentir, elle dit qu'elles étaient de strass et que c'était moi qui les lui avais prêtées.

A ces mots, madame de Chauvelin se mit à rire, en lui disant : M. de Seingalt vous a trompée, ma chère petite; on ne prête point des boucles d'oreilles fausses à une jeune personne comme vous, et surtout monsieur. Vos girandoles sont de superbes diamans. Agathe rougit, car mon silence confirmait l'assertion de la dame, et la jeune

personne devait sentir tout le relief que cette parure ajoutait à son mérite en mettant au grand jour tout le cas que j'en faisais.

Madame de Chauvelin m'ayant prié de danser un menuet avec Agathe, j'obéis, et ma jolie partenaire le dansa à ravir. Quand ce fut fini, madame, en me remerçiant, me dit qu'elle se souvenait toujours avec plaisir que nous avions dansé ensemble à Soleure, et qu'elle espérait que nous danserions encore le jour des Rois, à son hôtel. Une profonde révérence lui témoigna suffisamment combien je me trouvais flatté.

Le bal dura jusqu'à quatre heures du matin, et j'en sortis lorsque j'eus vu partir Agathe avec sa mère et madame Dupré.

Le lendemain j'étais encore couché lorsque mon valet de chambre m'annonça une jolie dame qui sollicitait l'honneur de me parler. Je la fis entrer et je vis avec plaisir que c'était la mère d'Agathe. Je la fis asseoir près de moi, et je l'engageai à prendre une tasse de chocolat. Quand nous fûmes seuls, elle tira de sa poche les girandoles que j'avais prêtées à sa fille et me dit en riant qu'elle venait de les faire voir à un bijoutier qui lui en avait offert mille sequins. C'est un fou, lui dis-je en riant à mon tour; vous auriez dû les lui laisser, car elles n'en valent pas quatre. En même temps, lui prenant la main, je l'attirai vers moi et je l'embrassai. Sentant qu'elle avait partagé le baiser et qu'elle était docile, j'allai plus loin,

et enfin nous passâmes une couple d'heures à nous prouver le cas que nous faisions l'un de l'autre.

Après cette scène délicieuse, nous eûmes tous deux l'air un peu étonné, et ce fut cette charmante mère qui rompit la première le silence qui s'était établi entre nous.

— Faut-il, me dit-elle en souriant, que je rende compte à ma fille de la façon dont vous m'avez convaincue que vous l'aimez?

— J'abandonne cela à votre prudence, ma chère. Je viens de vous prouver que je vous aime, et cela ne prouve pas que je n'adore point votre fille. En effet, je brûle pour elle, et malgré cela, à moins que vous n'évitiez les tête-à-tête, il sera difficile que ce qui a eu lieu entre nous dans ce moment ne se renouvelle pas souvent.

— Il est bien difficile de vous résister, et il est possible que j'aie encore besoin de vous parler tête-à-tête.

— Vous pouvez être sûre que vous serez toujours la bienvenue; mais la seule grâce que je vous demande, c'est de ne pas mettre des entraves au bonheur de posséder Agathe.

— Je vous demande aussi une grâce.

— Si je puis vous l'accorder, vous n'avez pas de refus à redouter.

— Fort bien! Dites-moi donc si ces girandoles sont fines et quelle a été votre intention en les mettant aux oreilles de ma fille?

— Les girandoles sont très-fines, ma chère, et mon intention serait de les laisser à Agathe comme un témoignage de ma tendresse.

Un soupir s'exhala de son sein, puis elle me dit de les inviter à souper quand je voudrais avec Dupré et sa femme. Je la remerciai, et lui mettant dix sequins dans la main, je la laissai partir heureuse.

Réfléchissant à ce qui venait de se passer, je trouvai cette femme la mère la plus raisonnable de toutes les danseuses. Elle ne pouvait pas m'annoncer mon bonheur d'une manière plus délicate ni plus formelle.

Mes lecteurs s'attendent bien à me voir mettre le temps à profit, et hâter la conclusion d'un événement qui m'intéressait si fort. En effet, le jour même j'invitai Dupré et sa femme, Agathe et sa mère à souper pour le lendemain, avec la compagnie que j'avais tous les jours. Mais en sortant de chez Dupré, voici l'aventure qui m'arriva.

Mon laquais, grand coquin, mais brave garçon dans ce moment-là, m'aborde tout essoufflé en me disant d'un air victorieux : Monsieur, j'allais vous chercher pour vous prévenir que je viens, dans ce moment, de voir le chevalier de Ville-Follet se glisser dans l'allée de la dame Pacienza ; et je soupçonne qu'il ne peut y être allé que pour faire une visite amoureuse à la Corticelli.

Je me dirigeai aussitôt vers la demeure de cette honnête surveillante, joyeux, dans l'espoir que

mon valet aurait bien auguré de la visite du chevalier. J'entre et je trouve la mère avec l'hôtesse. Sans leur rien dire, je me dirige vers la chambre de la fille, mais les deux vieilles, me prenant par les bras, veulent me retenir, en me disant que la signora était indisposée et qu'elle avait besoin de repos. Je les repousse, j'ouvre subitement la porte, et je trouve le galant tout affairé à se remettre en état de décence, tandis que la belle, comme pétrifiée de ma soudaine apparition, reste étendue sur le lit sans proférer un mot. Monsieur, dis-je au chevalier, excusez si je suis entré sans frapper.

— Attendez, attendez.

Loin d'attendre, je m'enfuis plein de cette aventure qui me comblait de joie, et je vais en faire mes gorges chaudes au chevalier Raiberti, qui, voyant ma gaîté, se mit à rire à l'unisson. Je le priai de faire prévenir la Pacienza qu'à compter de ce jour, je ne paierais plus rien pour la Corticelli qui avait cessé de m'appartenir. Il trouva la chose fort raisonnable, et me dit : Je pense que vous n'irez pas vous plaindre au comte d'Aglié?

— Il n'y a, mon cher chevalier, que les sots qui se plaignent, et surtout en pareille circonstance.

Cette anecdote scandaleuse serait restée dans l'oubli, si l'imprudence du chevalier de Ville-Follet ne l'eût rendue publique. Fâché d'avoir été désarçonné avant d'être au bout de sa carrière,

et se souvenant d'avoir rencontré mon valet avant d'entrer chez la Pacienza, il devina que c'était lui qui avait dû m'avertir. L'ayant rencontré dans la rue, il lui reprocha son espionnage, et l'effronté valet lui répondit insolemment qu'il ne devait compte de sa conduite qu'à son maître et que son devoir était de me servir en tout. Le chevalier lui donna des coups de canne, et pour s'en venger, le laquais alla porter ses plaintes au vicaire qui cita le chevalier pour connaître le motif qu'il avait eu d'en agir ainsi. Ville-Follet lui conta l'affaire en détail, car il n'en avait rien à craindre.

En outre, le chevalier Raiberti étant allé prévenir la Pacienza que sa pensionnaire ne dépendait plus ni de moi ni de lui, en fut fort mal reçu, mais ne voulut point écouter ce que cette femme voulait lui débiter pour se disculper. Le soir à mon souper, le chevalier me rendant compte de sa démarche, me dit qu'en descendant l'escalier, il avait rencontré un exempt de la police qui apparemment allait citer cette femme à comparaître auprès du comte d'Aglié.

Le lendemain, à l'instant où j'allais sortir pour me rendre au bal de M. de Chauvelin, je reçus, à ma grande surprise, un billet du comte d'Aglié dans lequel il me priait en termes fort polis de passer chez lui, parce qu'il avait quelque chose à me communiquer. Sans hésiter, j'ordonne à mes porteurs de se diriger vers la demeure de ce seigneur.

M. d'Aglié me reçut tête-à-tête, d'une manière très-civile, et après m'avoir présenté un siége, il entama un long et pathétique discours dans le but de me convaincre qu'il y allait de mon honneur d'oublier généreusement la petite incartade de ma belle.

— Monsieur le comte, c'est bien là mon intention, car je suis résolu à n'aller de ma vie chez la Corticelli et de ne plus m'occuper d'elle ni en bien ni en mal ; du reste, je suis le très-humble serviteur de M. le chevalier de Ville-Follet.

— Oh! je vois que vous êtes fâché. Allons, pour cela, il ne faut pas l'abandonner. Je vous donnerai telle satisfaction qui vous conviendra quant à la femme Pacienza, et je trouverai pour la jeune fille une bonne pension chez une famille honnête dont je pourrai répondre et chez laquelle vous pourrez aller en toute liberté.

— Monsieur le comte, je suis véritablement pénétré de vos bontés ; elles excitent ma plus parfaite reconnaissance ; mais je méprise trop la Pacienza pour demander aucune satisfaction d'une femme comme elle; et quant à la Corticelli et sa mère, ce sont deux coquines qui m'ont causé trop de désagrémens et que je ne veux absolument plus voir.

— Il faut convenir pourtant que vous n'aviez pas le droit d'entrer de force dans une chambre fermée dans une maison où vous n'étiez pas le maître.

— Je n'avais pas ce droit, je l'avoue, quoique je payasse; mais si je ne m'étais pas arrogé ce droit, je n'aurais pas pu acquérir la preuve certaine de la perfidie d'une fille que j'entretenais sans pouvoir en disposer, et que je ne devais pas entretenir pour qu'elle fût à la disposition d'un autre chaland.

— La Corticelli prétend que bien loin de vous être redevable, c'est vous qui êtes son débiteur. Elle dit même que les girandoles de diamans que vous avez données à une autre danseuse lui appartiennent et qu'elles sont un présent que lui a fait madame d'Urfé que j'ai l'honneur de connaître.

— La Corticelli ment, monsieur le comte; et puisque vous connaissez madame la marquise d'Urfé qui est à Lyon en ce moment, veuillez lui écrire : si cette noble dame vous répond que je dois quelque chose à cette malheureuse, comptez que je ferai mon devoir. J'ai cent mille francs entre les mains de banquiers solides de cette ville; ils répondront de la valeur des girandoles dont j'ai disposé.

— Je suis bien fâché de ce qui est arrivé.

— Et moi, j'en suis bien aise, car cela me débarrasse d'un pénible fardeau.

A ces mots nous nous fîmes réciproquement une belle révérence, et je partis.

Au bal de l'ambassadeur de France, je trouvai cette aventure si répandue, que fatigué à la fin, je

ne répondis plus à ceux qui m'en parlaient. En général, on s'accordait à dire que c'était une bagatelle dont je ne devais faire aucun cas sous peine de me déshonorer; mais je me croyais avec raison seul juge de mon honneur, et je faisais peu de cas du jugement d'autrui. Le chevalier de Ville-Follet parvint à me dire que si pour cette niaiserie j'abandonnais la Corticelli, il se croirait obligé de me donner satisfaction. Je lui répondis en lui serrant la main : Mon cher chevalier, il suffit que vous ne me le demandiez pas. Il me comprit, et ne m'en dit plus le mot; mais il n'en fut pas de même de sa sœur, la marquise de Prié, qui, après avoir dansé une contredanse avec moi, m'attaqua d'importance. Elle était belle, et il n'aurait tenu qu'à elle d'obtenir la victoire; mais heureusement ou elle n'y pensa pas, ou elle ne devina pas la justice que je rendais à ses charmes, et elle n'obtint rien.

Trois jours après, madame de St-Giles, qui faisait à Turin la pluie et le beau temps, qui exerçait une espèce de surintendance sur toutes les intrigues de coulisses, et dont toutes les virtuoses recherchaient la protection, s'avisa de me mander chez elle, en me faisant tenir son ordre par un laquais à livrée. Devinant de quoi il pouvait être question, je m'y rendis sans compliment en surtout du matin. Elle me reçut fort bien et commença à me parler de l'affaire d'un ton très-affable; mais elle ne me plut pas, et je lui répondis assez

sèchement que n'ayant plus aucun goût pour la Corticelli, je n'avais aucune peine à l'abandonner au galant chevalier avec lequel je l'avais surprise en flagrant délit. Elle me quitta en me disant que je m'en repentirais, car elle publierait une petite histoire qu'elle avait déjà lue et qui ne me ferait pas honneur. Je lui dis que j'avais pour habitude de ne me repentir de rien, et que j'étais inaccessible à la crainte autant qu'insensible aux menaces. Là-dessus je m'en allai.

Je ne pensais guère plus à tout ce commérage, quand une huitaine de jours après, on m'adressa un manuscrit qui contenait à peu près l'histoire de ce qui s'était passé entre la Corticelli, madame d'Urfé et moi ; mais cette histoire était mal écrite, remplie d'absurdes bêtises, et si mal conçue qu'il était impossible qu'on en achevât la lecture sans ennui. Au fait, elle ne m'intéressa d'aucune façon, et je quittai Turin quinze jours après sans m'en être inquiété le moins du monde. Je n'ai revu la Corticelli qu'à Paris, six mois après l'aventure; j'en parlerai alors.

Le lendemain du bal de M. de Chauvelin, je donnai à souper à ma chère Agathe, à sa mère, à Dupré et à sa femme avec ma société ordinaire, comme je l'avais concerté. C'était à la mère à mener l'affaire de façon que les girandoles passassent à bon droit entre les mains d'Agathe ; ainsi, tout prêt au sacrifice, je laissai à l'aimable prêtresse à en régler le cérémonial. Je savais que cela arrive-

rait, et en effet, ce fut elle qui, pendant que nous soupions, amenant adroitement l'à-propos, dit que tout le monde répétait dans Turin que j'avais fait à sa fille le présent d'une paire de boucles d'oreilles qui valait cinq cents louis, et que la Corticelli prétendait lui appartenir. Je ne sais pas, ajouta-t-elle, si les boucles sont fines, ni si elles appartiennent à la Corticelli, mais je sais qu'il est faux que mon Agathe ait reçu ce présent de monsieur.

— Eh bien! dis-je en tirant les girandoles de ma poche, on ne pourra plus en douter; et m'approchant de la jeune personne, je les lui mis aux oreilles, en lui disant : Ma charmante Agathe, je vous fais ce cadeau en présence de toute la compagnie, et en vous les donnant, je prouve qu'elles m'ont appartenu jusqu'à ce moment.

Toute la société applaudit, et la jeune personne, pleine de reconnaissance, me laissa lire dans ses yeux qu'elle me la témoignerait de toute sa personne.

Nous parlâmes ensuite de l'affaire de la Corticelli avec Ville-Follet et de tout ce qu'on faisait pour m'obliger de continuer à l'entretenir. Le chevalier Raiberti me dit qu'à ma place, il aurait offert à madame St-Giles et même au vicaire de continuer à payer la pension de cette fille, mais à titre d'aumône et non autrement, en déposant la somme entre les mains de l'un ou de l'autre. J'y consens volontiers, lui répondis-je, et vous pouvez

compter sur ma parole. En conséquence, ce brave homme alla dès le lendemain terminer cette affaire avec madame St-Giles, et je lui remis l'argent qu'il fallait pour cela. Malgré cette bonne action, le malheureux manuscrit dont j'ai parlé parut, mais comme je l'ai dit, sans me faire ni bien ni mal. Le vicaire fit passer la Corticelli dans la maison où était Redegonde, et laissa la Pacienza en repos.

Après le souper, nous nous mîmes en domino, le chevalier Raiberti excepté, et nous allâmes ensemble au bal de l'Opéra, d'où je ne tardai pas à m'évader avec Agathe que je ramenai chez moi et qui m'accorda tout ce que l'amour peut désirer. Dès cet instant toute gêne fut bannie ; elle fut ma maîtresse en titre et nous étions fiers de nous appartenir, car nous nous aimions. Les soupers que je donnais chez moi m'avaient rendu parfaitement libre ; de sorte que le vicaire ne pouvait mettre aucun obstacle à nos amours, quoiqu'il ne les ignorât point, tant le système d'espionnage était bien organisé dans cette capitale.

La Providence se servit de moi pour faire la fortune d'Agathe. On dira peut-être qu'elle aurait pu choisir une voie plus morale selon le monde ; mais pourquoi vouloir renfermer les voies de la Providence dans le cercle étroit de nos préjugés, de nos mœurs de convenances telles que la societé les a faites? Elle a ses voies naturelles, qui ne nous paraissent obscures que parce que nous

sommes éloignés de la nature. Dans tous les cas, dans six ou sept ans, si je ne me lasse point de continuer ces Mémoires, le lecteur verra qu'Agathe se montra digne de son bonheur. Revenons à notre sujet.

Nous trouvions nos jouissances si douces, nous passions des nuits si heureuses et des jours si agréables, Agathe était si tendre et moi si amoureux, que sans l'accident que je vais rapporter, il n'est pas possible que nous nous fussions séparés volontairement de long-temps. Ce fut cet accident qui me fit quitter Turin bien plus tôt que je n'en avais l'intention; car je ne m'étais proposé d'aller à Milan pour visiter la comtesse espagnole, que je me figurais une merveille de la nature, que dans le courant du carême. Le mari de l'Espagnole avait terminé l'affaire qui le retenait à Turin et il en était reparti en versant des larmes de reconnaissance; car il n'aurait pu ni quitter Turin ni retourner à Milan, si je ne lui avais donné de quoi payer ses petites dettes et ce qu'il lui fallait pour son voyage. C'est souvent ainsi que le vice s'allie à la vertu, ou qu'il en prend le masque; mais qu'importe! j'en étais la dupe moi-même et j'étais loin de chercher à me désabuser. Je ne me suis jamais aveuglé sur mes défauts; j'ai été un franc libertin pendant toute ma vie, et je n'ai pas toujours été délicat dans le choix des moyens que j'ai employés pour satisfaire mes passions; mais dans la carrière même du vice, je me plais à recon-

nîatre que j'ai toujours été passionné pour la vertu. La bienfaisance surtout a constamment eu des charmes pour moi, et je n'ai jamais négligé de l'exercer dans l'occasion, à moins que je n'aie été retenu par la vengeance, vice qui chez moi a constamment dominé toutes mes bonnes et mes mauvaises qualités.

Lord Percy, dont j'ai déjà parlé, était amoureux de mon Agathe; il la suivait partout; il l'attendait dans les coulisses, assistait à toutes les répétitions et lui faisait chaque jour des visites, quoique son hôtesse, duègne dans le genre de la Pacienza, ne le laissât jamais seul. Les grands moyens de séduction, les riches présens n'avaient pas été épargnés; mais Agathe les avait constamment refusés et avait expressément défendu à sa surveillante de rien accepter de ce que le jeune Anglais lui envoyait.

Agathe, satisfaite et n'ayant pas de penchant pour lui, me tenait au courant de tout, et nous en riions ensemble. Certain de posséder le cœur de cette charmante fille, je voyais les tentatives de Percy sans dépit ni jalousie, ou plutôt mon amour-propre en était flatté, puisque son amour dédaigné donnait du relief à mon bonheur. Toute la ville savait qu'Agathe m'était fidèle, et Percy finit si bien par en être convaincu, qu'il jugea que le seul moyen de parvenir à son but était de me mettre dans ses intérêts en recherchant mon amitié.

Dans cet objet, hardi et franc comme un Anglais, il vint un matin me demander à déjeûner. Je l'accueillis à la française, c'est-à-dire avec aisance et une politesse pleine de franchise, qui le mit tout de suite à son aise.

Pensant à l'anglaise, il crut pouvoir, dès la première entrevue, me déclarer sa passion pour Agathe, et me proposer un troc qui me fit rire de bon cœur, mais qui ne m'offensa point, sachant qu'une pareille proposition était tout-à-fait dans les moeurs anglaises. Je sais, me dit-il, que depuis long-temps vous aimez la belle danseuse Redegonde, et que vous avez vainement tenté de l'avoir; je vous l'offre en échange d'Agathe, et dites-moi ce que vous voulez de retour.

— Vous êtes aussi aimable que plaisant, mon cher lord; mais avouez que pour établir la valeur de ce que mon Agathe vaut en plus, il faudrait être un habile mathématicien. Redegonde a son mérite, elle m'a inspiré de la curiosité; mais comment la comparer à Agathe!

— Je le sais; aussi je vous offre tel surplus que vous désirerez.

Percy était maître d'une fortune immense, et passionné. J'aurais pu lui demander vingt-cinq mille guinées en retour, ou plutôt en échange, car je ne me souciais plus de Redegonde; je suis certain qu'il aurait de grand cœur souscrit le marché. Je n'en fis rien, et je ne m'en suis jamais repenti. Aujourd'hui même où cent mille francs me

sembleraient un trésor, je me félicite de ma délicatesse.

Après avoir bien ri en déjeûnant, je lui dis qu'il m'inspirait de l'amitié, et qu'ainsi il pourrait bien se faire que je trouvasse la chose possible; mais qu'avant tout il fallait s'assurer que les marchandises consentiraient à changer de maître :

Si come amor si regga a questa guisa
Che vender la sua donna a permutarla
Possa l'amante, nè a ragion ni attristi,
Se quando una ne perde una n'acquisti (1).

— Quant à moi, dit Percy, je suis sûr du consentement de Redegonde.

— Fort bien, mais à mon tour je ne le suis pas de celui d'Agathe.

— N'en doutez pas.

—J'en doute fort, au contraire. Quel fondement avez-vous?

— Elle sera raisonnable.

— Elle m'aime.

— Mais Redegonde m'aime aussi.

— C'est très-possible; mais croyez-vous qu'elle m'aime aussi?

— Voilà ce que je ne sais pas; mais elle vous aimera.

(1) Puisque l'amour se traite de manière qu'un amant peut vendre ou changer sa maîtresse, il n'a aucun sujet de s'attrister, si, en en perdant une, il en acquiert une autre..

— L'avez-vous consultée là-dessus?

— Non, mais c'est tout comme; j'en fais mon affaire. Il s'agit pour le présent que je sache si mon projet vous plaît, et quel retour vous prétendez, car votre Agathe vaut mieux que ma Redegonde.

— Je suis charmé que vous rendiez justice à ma maîtresse. Au reste, nous parlerons du retour plus tard. Permettez que je commence par consulter ma maîtresse, et demain matin j'irai vous porter ma réponse en personne.

Ce projet m'amusait, et quoique je fusse passionnément attaché à Agathe, je connaissais l'inconstance de ma nature, et je ne doutais pas qu'un nouvel objet, même moins beau qu'elle, ne me la fît bientôt oublier. Je résolus de mettre cette aventure à bonne fin, si je pouvais le faire d'une manière avantageuse pour la jeune personne.

Ce qui me surprenait, c'était que ce jeune lord fût parvenu à posséder Redegonde, dont la mère m'avait paru si intraitable; mais je savais que le caprice agit souvent sur les femmes, et cela m'expliquait l'énigme.

Le soir, Agathe étant venue à son ordinaire, rit beaucoup quand je lui eus rendu compte de la proposition de lord Percy. Dis-moi, ma chère, lui dis-je, si tu consentirais au change?

— Je ferai, me dit-elle, tout ce que tu voudras, et si tu trouves ton compte dans l'indemnité qu'il offre, je te conseille d'accepter.

Au ton que prit Agathe en prononçant ces mots, je vis clairement qu'elle plaisantait; cependant j'aurais désiré une autre réponse, un refus qui aurait flatté mon amour-propre, et par conséquent je n'en fus pas content. Je devins sérieux, et Agathe demeura pensive.

— Nous verrons, lui dis-je, comment cela finira.

Le lendemain j'allai déjeûner avec mon Anglais et je lui dis qu'Agathe acceptait la proposition, mais que je voulais être convaincu que Redegonde l'acceptait aussi.

— C'est juste.

— Il faut que je sache de quelle manière nous vivrons ensemble.

— Trouvons-nous bien masqués en partie carrée au premier bal du théâtre de Carignan; nous en sortirons pour aller souper ensemble dans une maison qui m'appartient, et là nous conclurons le marché.

La partie eut lieu comme nous en étions convenus, et dès qu'au milieu du bal nous nous fûmes reconnus à des signes dont nous étions convenus, nous sortîmes. La voiture du lord nous attendait à la porte; nous y montâmes tous les quatre et nous allâmes descendre à une maison que je connaissais. J'entrai dans une salle, et le premier objet qui frappa mes regards fut la Corticelli. Outré de ce procédé, j'appelai Percy à l'écart et je lui dis qu'il était indigne d'un gentilhomme de se

permettre de me jouer un tour pareil. Il me répondit en riant qu'il avait cru me faire plaisir en me la donnant pour retour et qu'il estimait qu'Agathe valait deux jolies femmes. Je trouvai la réplique plaisante, et elle modéra ma colère. Vous êtes un fou, lui dis-je; et prenant Agathe par la main, nous sortîmes sans vouloir écouter un seul mot. Ayant refusé de me servir de sa voiture, je pris des chaises à porteurs, et au lieu de retourner au bal, je menai chez moi ma maîtresse et nous passâmes au sein du plaisir une nuit délicieuse.

CHAPITRE VI.

Je cède Agathe à lord Percy. — Je pars pour Milan — La pèlerine à Pavie. — La comtesse A. B. — Désappointement. — Le marquis Triulzi. — Zénobie. — Barbaro le Vénitien. — Les deux belles marquises Q.

Le comte d'Aglié, loin d'avoir puni la Corticelli en la mettant chez la matrone où demeurait Redegonde, semblait lui avoir donné une prime d'encouragement ; mais je n'en étais pas fâché ; car, pourvu que je n'eusse plus rien de commun avec elle, je n'étais pas envieux de son bonheur. Devenue amie intime de Redegonde, elle faisait ce

qu'elle voulait, car leur duègne était beaucoup plus accommodante que la Pacienza.

Personne ne connut le mauvais tour que m'avait joué Percy, et je n'eus garde d'en parler à personne. Cependant le lord n'abandonna pas le projet de se mettre en possession d'Agathe ; il en était trop violemment épris. Voici comment il s'y prit pour en venir à ses fins. J'ai déjà dit que Percy était très-riche, mais qu'il dépensait son argent en étourdi, n'épargnant rien pour contenter ses passions. Sous ce rapport, j'avoue que je n'avais rien à lui reprocher ; mais dans un pays où l'argent est toujours rare, ses guinées lui ouvraient toutes les portes.

Il y avait quatre ou cinq jours que la scène du soir du bal était passée, lorsqu'Agathe vint me dire que l'entrepreneur du théâtre d'Alexandrie était allé la trouver pour lui proposer un engagement de seconde pour tout le temps de la foire. Il m'a offert soixante sequins, me dit-elle, et je lui ai promis une réponse demain matin. Me conseilles-tu d'accepter?

— Si tu m'aimes, ma chère Agathe, tu me le prouveras en refusant toute espèce d'engagement pendant un an. Tu es persuadée que je ne te laisserai manquer de rien. Je te paierai le meilleur maître possible pour te perfectionner, de manière à ce que tu puisses prétendre avec raison à un engagement de première danseuse avec cinq cents sequins d'appointemens par an.

— Maman pense qu'en acceptant, la danse sur la scène servira à me développer, et cela n'empêchera pas que je n'étudie avec un bon maître. D'ailleurs, moi je crois aussi que l'exercice en public me fortifierait.

— Tu raisonnes fort bien, ma chère amie, mais tu n'as pas besoin de soixante sequins. Si tu acceptes cette mince proposition, tu me déshonores, et puis cela te fera du tort par la suite; car tu n'oseras pas demander beaucoup, après avoir accepté si peu.

— Mais soixante sequins ne sont pas si peu pour un carnaval seulement.

— Dis ce que tu voudras, mais les soixante sequins, tu les auras sans danser. Enfin, si tu m'aimes, tu diras à cet entrepreneur que tu veux passer une année sans danser.

— Ce sera comme tu voudras, mon cher ami; mais il me semble que je ferais mieux de le rebuter en lui demandant une somme exorbitante.

— Tu as raison; cela me plaît. Dis-lui donc que tu veux être première danseuse et que tu exiges cinq cents sequins.

— Ce sera fait demain comme tu le désires, trop heureuse en t'obéissant de te prouver que je t'aime de tout mon cœur.

Agathe avait beaucoup d'esprit naturel et un jugement sain qui ne demandait qu'à être développé par l'instruction et l'usage du monde. Avec cela et la beauté dont le ciel l'avait douée, il était

impossible qu'elle ne fixât point la fortune. On la verra heureuse, et certes elle le méritait.

Elle tint parole et vint me dire le lendemain, éclatant de rire, que l'entrepreneur n'avait pas paru surpris de ses prétentions. Après y avoir réfléchi deux minutes, ajouta-t-elle, il m'a dit qu'il avait besoin d'y penser, et qu'il me reverrait. Il serait plaisant, mon ami, que ce bon homme allât me prendre au mot.

— Oui, mais alors il faudra s'informer s'il n'est pas fou ou si ce n'est pas quelque gueux qui pense à faire banqueroute.

— Tu as bien raison; mais si au contraire c'est un homme solide?

— Il faudra accepter.

— C'est bientôt dit et bientôt fait; mais une fois accepté, aurai-je assez de talent pour remplir mes engagemens? Il n'y aura pas de danseur qui me veuille.

— Le danseur au contraire ne sera pas difficile à trouver, et je m'en charge. Quant au talent, avec ta figure et tes grâces tu en auras plus qu'il ne t'en faudra pour contenter le public; mais tu verras qu'il n'en sera rien.

Une certaine appréhension me disait que je me trompais, et ce fut vrai. L'entrepreneur alla la voir le lendemain et lui offrit le contrat. Elle en fut effrayée, et m'envoya chercher. J'eus de suite un soupçon fondé que c'était la personne d'Agathe qu'on engageait et non pas son talent. Je me

rendis chez elle et y trouvant l'entrepreneur, je commençai par lui demander quelle caution il offrait pour sûreté de ses engagemens.

Il me répondit que M. Martin, banquier, que je connaissais, signerait le contrat et serait son répondant. Je ne trouvai nulle objection à lui opposer. Le contrat fut fait double en bonne et due forme.

En sortant de chez Agathe, le cœur un peu triste, j'allai conter cette histoire au chevalier Raiberti qui partagea mon étonnement de ce que M. Martin répondait pour cet entrepreneur qu'il connaissait, et qui n'était pas fort bien dans ses affaires; mais le lendemain l'énigme fut expliquée, car malgré le secret qu'avait demandé Percy, nous sûmes que c'était lui qui avait fait agir l'entrepreneur. Je pouvais mettre obstacle au bonheur de cet Anglais, et continuer à vivre avec Agathe, malgré les cinq cents sequins qu'il devait débourser; mais j'étais obligé de retourner en France après Pâques pour rejoindre madame d'Urfé qui m'attendait, et la paix étant faite, je voulais en profiter pour voir l'Angleterre. Je pris donc le parti d'abandonner Agathe, en lui faisant assurer une forte somme par son nouvel amant, et je m'assurai l'amitié du lord en l'admettant dans ma société. J'étais curieux au reste de voir comment il s'y prendrait pour captiver les bonnes grâces de la jeune personne, qui ne l'aimait pas, car il n'était pas séduisant par son physique.

En moins de huit jours, nous fûmes intimes; nous soupions tous les jours ensemble ou chez lui ou chez moi, ayant toujours avec nous Agathe et sa mère. Je jugeai bientôt que les soins que Percy lui marquait ne tarderaient pas à toucher Agathe, et que se voyant aimée et heureuse, elle finirait aussi par l'aimer. C'en fut assez pour que je ne fusse point un obstacle au bonheur de l'un et à la fortune de l'autre, et je me décidai à partir pour Milan beaucoup plus tôt que je ne pensais. Ainsi, déjeûnant seul avec Percy, je lui tins ce discours : Mylord, vous savez que j'aime tendrement Agathe et que je la rends heureuse; cependant je suis devenu votre ami, et puisque vous l'adorez, je veux hâter votre bonheur, sans échange ni retour. Je vous laisserai en possession d'un trésor au premier jour, mais il faut que vous me promettiez de ne jamais abandonner Agathe, pour quelque raison que ce puisse être, sans lui donner deux mille guinées.

— Mon cher ami, me dit-il en me serrant dans ses bras, je les lui donnerai de suite, si vous le voulez.

— Non, mylord, je désire même qu'elle ne sache rien de nos accords aussi long-temps qu'elle vous rendra heureux.

— Je ferai comme vous voudrez, et je vous remettrai un écrit par lequel je m'engagerai à lui payer cette somme quand je m'en séparerai.

— Cela est encore inutile; votre parole d'An-

glais suffit ; mais comme nous ne disposons pas des événemens et que nous pouvons mourir avant d'avoir mis ordre à nos affaires, prenez telle mesure que vous jugerez convenable, pour que son sort soit assuré en cas de mort.

— Je vous en donne ma parole.

— Cela suffit ; mais j'ai encore une condition à mettre à la pénible cession que je vais vous faire.

— Parlez.

— C'est que vous ne parlerez de rien à Agathe avant mon départ.

— Je vous le jure.

— Bien, mais au reste je vous promets de la préparer.

— C'est excellent.

Dès ce même jour, l'Anglais, toujours plus amoureux, fit à Agathe et à sa mère de riches présens, ce que je n'aurais pas souffert en toute autre circonstance.

Je ne tardai pas à préparer Agathe et sa mère à l'événement que j'avais préparé ; elles en furent affectées, mais je savais bien qu'elles ne tarderaient pas à se familiariser avec leur nouvelle situation. Agathe, loin de me donner le moindre sujet de plainte, se montra plus tendre à mesure que l'Anglais lui montrait de l'empressement. Elle écouta avec attention tous les conseils que je lui donnai sur sa conduite avec son nouvel amant et avec le monde, et me promit de les suivre. Ce fut

à ces conseils qu'elle dut en partie son bonheur, car Percy fit sa fortune. Cependant elle ne quitta le théâtre qu'à Naples, où nous la retrouverons dans quelques années.

N'étant point, par caractère, homme à recevoir des présens de mes pareils, et Percy le devinant sans doute, il trouva un moyen de m'en faire un superbe par la singulière manière dont il s'y prit. Lui ayant dit que je comptais passer pour la première fois en Angleterre et qu'il m'obligerait beaucoup en me donnant une lettre pour madame la duchesse sa mère, il tira de sa poche le portrait de cette dame entouré de superbes brillans, et me le présenta en disant: Voilà, mon cher ami, la meilleure lettre de recommandation que je puisse vous donner, et demain j'écrirai à ma mère que vous irez lui remettre mon portrait en personne, à moins qu'elle ne veuille vous le laisser.

— Mylady verra, mylord, que j'aspire à cette honorable faveur.

Il y a un certain nombre d'idées qui ne sont faites que pour des têtes anglaises.

Le comte A. B. m'appelait à Milan, et sa femme, dans une lettre charmante, me priait de lui apporter deux pièces de taffetas dont elle m'envoyait les échantillons.

Après avoir pris congé de toutes mes connaissances, je pris une lettre de crédit sur le banquier Greppi, et je partis pour cette capitale de la Lombardie.

Ma séparation d'avec Agathe me fit verser des larmes, mais moins abondantes que les siennes. Sa mère pleurait aussi beaucoup, car elle m'aimait et elle était reconnaissante de tout le bien qu'Agathe me devait. Elle me disait souvent qu'elle n'aurait jamais pu souffrir d'autre rivale que sa propre fille, tandis que celle-ci me répétait au milieu de ses sanglots qu'elle aurait mis son bonheur à ne jamais se séparer de moi.

Passano, que je n'aimais pas, avait sa famille à Gênes, je l'y envoyai en lui donnant de quoi vivre jusqu'à mon arrivée. Quant à mon valet de chambre, je le renvoyai pour de bonnes raisons, et j'en pris un autre, parce qu'il me fallait quelqu'un; mais depuis que j'avais perdu mon Espagnol, aucun ne pouvait m'inspirer cette confiance qui rend moins désagréables les rapports qu'un maître est forcé d'avoir avec son serviteur.

Je partis avec un certain chevalier de Rossignan dont j'avais fait la connaissance, et nous passâmes par Casal pour y voir l'opéra buffa.

Rossignan était très-bel homme, bon officier, aimant le vin et les femmes, et quoiqu'il ne se piquât point d'être savant, il possédait par cœur la divine comédie du Dante; mais il ne savait que cela, car il n'avait pas lu d'autre livre; aussi était-elle son cheval de bataille, qu'il citait à tous propos, en donnant aux passages le sens qui convenait à ses idées du moment. Cette manie lui donnait un ridicule insoutenable dans la société; mais

tête-à-tête, il était fort amusant pour ceux qui connaissaient le grand poète et qui savaient admirer ses nombreuses et sublimes beautés. Néanmoins il me forçait à convenir avec moi-même de la vérité du proverbe qui dit *qu'il faut se garder de l'homme qui n'a lu qu'un seul livre.* Du reste, le chevalier Rossignan était homme d'esprit, homme d'état et homme aimable. Il a été avantageusement connu à Berlin où il a été en qualité de ministre du roi de Sardaigne.

N'ayant rien trouvé d'intéressant à l'Opéra de Casal, je me rendis à Pavie, où, quoique inconnu de tout le monde, on me présenta de suite à la marquise Corti, dans sa grande et belle loge, où elle recevait tous les étrangers qui avaient l'air d'être quelque chose. En 1786, j'ai connu son digne fils, excellent homme qui m'honora de son amitié, et qui, jeune encore, est mort en Flandre général-major. Je l'ai pleuré amèrement; mais les larmes ne sont qu'un vain hommage qui ne nous rendent point ceux qui nous les font verser. Ses vertus l'avaient rendu cher à tous ceux qui le connurent. S'il avait vécu, son mérite l'aurait porté au plus haut rang de la hiérarchie militaire.

Je ne m'arrêtai que deux jours à Pavie, mais il était écrit que ce temps suffirait pour y faire parler de moi.

Au second ballet de l'opéra, une danseuse habillée en pèlerine, pendant qu'elle dansait un pas de deux, présentait son chapeau aux loges comme

pour demander l'aumône. J'étais dans la loge de la marquise Corti. Lorsque la jeune danseuse me tendit son chapeau, je tirai ma bourse, et par un mouvement d'ostentation et de bienfaisance dont certes je n'avais point calculé l'effet, je la laissai tomber dans son chapeau. Il y avait une vingtaine de ducats. La pèlerine la prit, me remercia en souriant, et le parterre d'applaudir à outrance. Je demandai au marquis Belcredi, qui était près de moi, si elle avait un amant. Elle a, me dit-il, un officier français qui n'a pas le sou; et en achevant ces mots, il me le fit remarquer au parterre.

Rentré à l'auberge, je soupais avec M. Basili, colonel au service de Modène, lorsque la danseuse, accompagnée de sa mère et d'une jeune sœur, vint me remercier d'avoir été pour sa famille le ministre de la Providence; car, dit la pèlerine, nous sommes fort pauvres. Comme j'avais presque fini de souper, je les invitai toutes trois pour le lendemain après le théâtre, dans le seul objet d'ajouter à leur bonheur. Elles me promirent de venir.

Charmé d'avoir fait une heureuse à si peu de frais, sans avoir jeté le moindre dévolu sur elle, je venais de renvoyer l'hôte après lui avoir commandé le repas que je voulais donner à ces trois pauvres personnes, quand Clairmont, mon valet de chambre, vint me dire qu'un officier français demandait à me parler. Je le fis entrer, en lui demandant ce qu'il y avait pour son service.

Monsieur le Vénitien, me dit-il, je viens vous proposer trois choses; vous en choisirez une à votre goût: faites avorter le souper de ce soir, ou invitez-moi à y prendre part, ou sortez avec moi pour aller mesurer nos épées.

Clairmont, qui dans ce moment arrangeait mon feu, ne me laisse pas le temps de répondre à ce fou: il prend une bûche enflammée et se précipite sur l'officier qui ne jugea pas à propos de l'attendre. Heureusement pour lui, la porte de ma chambre était restée ouverte. Au bruit qu'il fit en arpentant les degrés, le sommelier sortit, et croyant qu'il avait volé quelque chose, il l'arrêta; mais Clairmont, qui le poursuivait armé de son tison, le lui fit relâcher.

Cette aventure devint dans un instant la nouvelle du jour. Mon valet, glorieux de son exploit et sûr de mon approbation, vint me dire que je pouvais sortir sans nulle crainte, car l'officier ne devait être qu'un fanfaron, puisqu'il n'avait pas tiré son épée contre le sommelier qui, très-honnêtement, l'avait pris au collet, n'ayant qu'un couteau à la ceinture, selon la coutume du pays. En tout cas, ajouta-t-il, je sortirai avec vous. Je lui dis que pour cette fois, il avait bien fait, mais qu'à l'avenir, il ne devait pas se mêler de mes affaires.

— Monsieur, me répondit-il, vos affaires, en ce genre, sont les miennes; pour tout le reste je ne dépasserai pas les bornes de mon devoir. En di-

sant cela, que je trouvai fort raisonnable, sans le lui dire, il prit mes pistolets, et trouvant le bassinet sans amorce, il me donna un coup d'œil en souriant, et le garnit.

La plus grande partie des domestiques français, je veux dire de ceux qui sont bons, et je dois reconnaître qu'en général ils le sont plus qu'ailleurs, tous les bons domestiques français, dis-je, ressemblent à Clairmont; ils sont intelligens et dévoués, mais tous se croient plus d'esprit que leurs maîtres, ce qui arrive fort souvent; et quand ils sont sûrs de leur fait, ils deviennent les maîtres de leur maître, ils le tyrannisent, et vont même jusqu'à lui donner des marques de mépris que le sot croit devoir dissimuler. Quand le maître sait se faire respecter, les Clairmont sont excellens.

L'hôte de Saint-Marc, où j'étais logé, fit un rapport circonstancié à la police, et l'officier français fut chassé de la ville le même jour. A dîner, le colonel Basili, en me demandant le récit de mon aventure, me dit qu'il n'y avait qu'un officier français qui fût capable d'aller ainsi attaquer quelqu'un chez soi pour des raisons aussi futiles. Je ne fus pas de même avis que lui. Les Français sont braves, lui répliquai-je, mais en général ils sont polis et ont un tac parfait des convenances. La misère et l'amour, quand ils sont unis à un faux esprit de bravoure, produisent des extravagances dans tout l'univers.

À souper, la pèlerine me remercia de l'avoir délivrée de l'importunité de ce pauvre diable qui l'ennuyait et l'épouvantait en la menaçant toujours de se tuer. Cette femme, sans être belle, pouvait captiver, car elle avait de la grâce, de la gentillesse et de l'esprit, une bouche charmante et de grands yeux très-mobiles. Je pense que j'en aurais eu bon marché, car la reconnaissance avait déjà ouvert le chemin à l'amour; mais ne voulant point prolonger mon séjour à Pavie, et me piquant peut-être un peu aussi d'être généreux sans arrière-pensée, je la congédiai après souper en la remerciant beaucoup de la complaisance qu'elle avait eue. Elle parut un peu embarrassée de ma politesse, mais elle partit en me réitérant les expressions de sa reconnaissance.

Le jour après, j'allai dîner à la célèbre Chartreuse, et vers le soir j'arrivai à Milan, où je descendis chez le comte A. B. qui ne m'attendait que le lendemain.

Madame la comtesse, dont je m'étais créé une image enrichie de tout ce que l'imagination peut enfanter de parfait, trompa cruellement mon attente. Il en est presque toujours ainsi quand la passion lâche la bride à la fantaisie. La comtesse était jolie, quoique trop petite, et, malgré mon désappointement, j'aurais pu l'aimer; mais elle avait à la première vue un certain sérieux qui ne convenait pas à mon humeur, et qui m'indisposa contre elle.

Après les complimens d'usage, je lui dis qu'on allait lui présenter les deux pièces de taffetas dont elle avait bien voulu me donner la commission. Elle me remercia, en ajoutant que son prêtre me rembourserait tout de suite le prix qu'elles m'avaient coûté. Après cela, le comte me conduisit à ma chambre où il me laissa jusqu'à l'heure du souper. La chambre était belle et convenablement fournie, mais je ne m'y sentais pas à mon aise, et j'étais déterminé à déloger dès le lendemain, si l'Espagnole ne changeait pas de ton. Je ne pouvais lui accorder que vingt-quatre heures.

Nous étions quatre à souper. Le comte, gai, empressé à me produire et à me dérober l'humeur de sa femme, ne cessait de me parler. Je lui répondais à l'unisson, mais en adressant toujours la parole à sa femme, afin de l'arracher à un silence qui devait lui faire du tort dans mon esprit. Peines perdues! la petite femme n'entrelardait nos propos que par quelques sourires qui effleuraient à peine ses lèvres, et par des monosyllabes d'une brièveté assommante, sans jamais détourner ses yeux de dessus les plats qu'elle trouvait insipides; et c'est au prêtre, qui était le quatrième personnage de notre carré, qu'elle adressait ses plaintes, en lui parlant toutefois avec affabilité.

Quoique j'aimasse beaucoup le comte, j'étais forcé de trouver sa femme maussade, et cela m'affligeait. Je l'examinais avec attention dans l'espoir de trouver au moins dans ses charmes quelque

raison de lui pardonner son humeur désagréable, quand je remarquai que lorsqu'elle était sûre que j'étudiais son profil, elle tournait la tête du côté de l'abbé, lui adressant la parole à propos de rien, et se dérobant ainsi à mes regards avec une affectation marquée. Cela me piqua vivement, et je riais en moi-même soit de son mépris, soit de ses projets; car comme elle ne m'avait inspiré aucun intérêt de cœur, je me sentais à l'abri de toute peine qu'aurait pu me causer un système tyrannique. Après souper, on apporta les deux pièces de taffetas qui devaient servir à lui faire un domino sur paniers, selon la mode extravagante qui régnait alors.

Le comte souffrait de voir que sa femme faisait si peu d'honneur aux éloges qu'il m'en avait faits; il vint m'accompagner dans ma chambre, en me suppliant de pardonner à son humeur espagnole, et m'assurant que je la trouverais bonne dès que nous aurions fait plus ample connaissance.

Le comte était pauvre, sa maison était petite, ses meubles mesquins, la livrée de son laquais grêle et rapée, son linge de table usé, sa vaisselle était de faïence, et l'une des filles de chambre de la comtesse faisait l'office de chef de cuisine. Du reste point d'équipage, pas même un cheval de selle. Clairmont m'apprit tout cela, en me disant qu'il était logé dans une petite chambrette contiguë à la cuisine et qu'il partageait ce gîte avec le domestique qui servait à table.

Quant à moi, n'ayant qu'une chambre et ayant trois grosses malles, je me trouvais fort mal logé, et je me décidai à chercher autre part un logement plus conforme à mes habitudes.

Le comte étant venu me donner le bonjour, me demanda ce que j'étais accoutumé de prendre à mon déjeûner. J'ai, mon cher comte, lui dis-je, de l'excellent chocolat de Turin pour toute la famille. Madame l'aime-t-elle?

— Beaucoup, mais elle n'en prend point qu'il ne soit fait par sa femme de chambre.

— En voilà six livres; faites-moi le plaisir de les lui faire agréer! mais dites-lui bien que si elle fait mine de vouloir me le payer, je le reprendrai.

— Elle l'acceptera, et je suis sûr qu'elle vous en remerciera. Voulez-vous que je me charge de faire remiser votre voiture?

— Vous me ferez plaisir et vous m'obligeriez beaucoup de me procurer une belle voiture de remise et un valet de place dont vous puissiez me répondre.

— Vous serez servi.

Le comte venait de sortir, quand l'abbé qui avait soupé avec nous vint me faire sa révérence. C'était un homme d'une quarantaine d'années, un abbé domestique comme on en trouve tant en Italie, qui en revanche des soins qu'il donnait à l'économie de la maison, logeait et vivait avec ses maîtres. Le matin, il disait la messe dans une

église voisine, et le reste de la journée, il s'occupait du ménage ou était le très-humble valet de madame.

Dès que cet abbé se vit seul avec moi, il me pria sans façon de dire qu'il m'avait payé les trois cents livres de Milan, somme que coûtaient les deux pièces de taffetas, lorsque madame me demanderait si je les avais reçues.

— Peste! monsieur l'abbé, lui répondis-je en riant, vous faites là un acte bien opposé à votre ministère. Comment! vous me conseillez de mentir! Non, monsieur; si madame me fait cette impertinente interrogation, je lui répondrai la vérité, et cela m'amusera.

— Elle vous la fera, j'en suis sûr, et vous serez cause qu'elle me maltraitera.

— Il n'y aura pas grand mal, l'abbé, si elle a raison.

— Mais malheureusement, ce sera à tort.

— Eh bien! allez lui dire que je lui en fais présent et qu'au cas où elle ne veuille pas les agréer, je ne suis pas pressé pour le paiement.

— Je vois, monsieur, que vous ne connaissez pas cette dame et que vous n'êtes pas au fait des affaires de la maison. Je vais parler à son mari.

Un quart d'heure après, le comte vint d'un air triste me dire qu'il me devait beaucoup d'argent qu'il espérait pouvoir me remettre dans le courant du carême, et qu'il me priait d'y ajouter le montant des deux pièces de taffetas. Je lui répon-

dis en l'embrassant qu'il n'avait qu'à les compter lui-même, étant dans l'habitude de ne jamais écrire les sommes que j'étais trop heureux de pouvoir débourser pour obliger mes amis. Si madame me demande si j'ai reçu l'argent en question, soyez sûr que je lui dirai que vous m'avez satisfait. Il sortit en versant des larmes de joie et de reconnaissance, tandis que je croyais lui en devoir du plaisir que j'avais à lui rendre service ; car il le méritait et je l'aimais.

En attendant l'heure du dîner, sachant que madame la comtesse n'était pas visible, je me mis à écrire sur une petite table, tandis que Clairmont étala sur des chaises plusieurs de mes habits, des mantelets pour femmes et une superbe robe de gros de Tours ponceau, richement garnie de martre-zibeline, laquelle avait été primitivement destinée à la malheureuse Corticelli. Je l'aurais donnée à Agathe, si j'avais continué de vivre avec elle, et j'aurais mal fait, car une robe aussi magnifique ne pouvait convenir qu'à une femme de condition.

A une heure, je reçus de nouveau la visite du comte qui m'annonça que sa femme venait me présenter le meilleur ami de la maison. C'était le marquis de Triulzi, homme à peu près de mon âge, grand, bien fait, un peu louche, à manières aisées et ayant tout l'air d'un seigneur. Il me dit qu'en même temps qu'il venait pour avoir l'honneur de faire ma connaissance, il venait aussi pour

avoir le plaisir de prendre un air de feu, car, ajouta-t-il, il n'y a qu'une cheminée dans toute la maison, et c'est chez vous.

Toutes les chaises étant embarrassées, le marquis attira la comtesse et l'assit sur ses genoux comme une poupée; mais elle, rougissant, se défendit et de force finit par se débarrasser. Le marquis partant d'un éclat de rire en voyant la comtesse embarrassée, elle lui dit: Est-il possible que, tout vieux que vous êtes, vous n'ayez pas encore appris à respecter une femme comme moi!

— En vérité, comtesse, lui répliqua le marquis, c'est beaucoup vous respecter que de ne pas vouloir vous laisser debout quand je suis assis.

En attendant que Clairmont débarrassât les chaises, le marquis se mit à observer les mantelets et la belle robe, puis il me demanda si j'attendais quelque femme. Non, lui dis-je, mais j'espère trouver à Milan celle qui sera digne de ces présens. Puis j'ajoutai: J'ai connu à Venise le prince Triulzi. J'imagine qu'il est de votre famille?

— Il le dit et cela se peut; mais je ne crois pas être de la sienne.

Ce bon mot me fit sentir que je ne devais plus faire mention de ce prince.

— Vous devriez rester à dîner, marquis, lui dit le comte A. B., et comme vous n'aimez à manger que les mets préparés par votre cuisinier, envoyez

chercher votre dîner. Le marquis y consentit et nous fîmes bonne chère. La table fut couverte de beau linge et de belle vaisselle; les bouteilles étaient coiffées et nombreuses et les valets lestes et bien vêtus. Cela me suffit pour juger sur quel pied le marquis était dans la maison. Ce seigneur fit avec esprit et gaîté tous les frais de la conversation, et la comtesse n'était pas épargnée dans ses plaisanteries; aussi n'était-elle occupée qu'à lui reprocher la familiarité avec laquelle il la traitait. Cependant le marquis n'avait point l'intention de l'humilier, car il l'aimait; mais il voulait la corriger de sa hauteur fort déplacée. Quand il la voyait près d'éclater, il la calmait en lui disant que dans tout Milan il n'y avait pas un homme qui lui fût plus dévoué que lui, qui respectât davantage ses charmes et sa naissance.

Après dîner, on annonça un tailleur qui venait prendre à madame la mesure du domino qui devait être fait pour le bal du surlendemain. Le marquis louant les couleurs et la beauté des étoffes, la comtesse lui dit que c'était moi qui les lui avais apportées de Turin, et à ce sujet elle me demanda si on m'avait donné mon argent. Votre époux a fait l'affaire, madame, lui dis-je, mais vous m'avez donné une leçon que je n'oublierai pas.

— Quelle leçon? me dit le marquis.

— J'avais espéré que madame m'aurait jugé digne de lui faire ce faible présent.

— Et elle l'a refusé? Ah! ah! ah! c'est ridicule.

— Cela ne devrait pas vous faire rire, dit la comtesse, mais vous riez de tout.

Pendant que le tailleur lui prenait mesure, étant en corset et montrant sa belle gorge, elle se plaignit du froid. Le marquis, pour la réchauffer, mit ses mains dessus de l'air le plus naturel et comme accoutumé à ces sortes de familiarités. Mais l'Espagnole, que ma présence sans doute rendait honteuse, se mit en fureur et l'apostropha d'une manière affreuse; mais le marquis reçut cette bordée d'injures en riant et comme un homme certain de dissiper l'orage à volonté. C'en était trop pour ne pas savoir à quoi m'en tenir sur leurs rapports.

Nous restâmes ensemble jusqu'au soir. Le marquis mena la comtesse à l'Opéra, et moi je montai dans ma chambre avec le comte, jusqu'à ce que ma voiture fut prête pour nous y mener aussi. L'opéra était commencé quand nous y arrivâmes, et la première personne qui frappa mes regards sur la scène fut ma chère Thérèse Palesi que j'avais laissée à Florence. Cette rencontre me fut agréable, et je prévis que nous renouvellerions nos doux tête-à-tête pendant notre séjour. Je fus assez discret pour ne parler au comte ni des charmes de sa femme, ni des affaires de sa maison. Je voyais la place prise, et l'humeur capricieuse de la belle m'empêchait d'en devenir amoureux. Après le se-

cond acte, nous passâmes à la redoute où je vis cinq ou six banques de pharaon ; j'y jouai, et après avoir perdu une centaine de ducats, comme pour payer ma bienvenue, je quittai.

Pendant le souper, la comtesse parut moins intraitable ; elle me fit un compliment de condoléance sur ma perte, et je lui répondis que je me félicitais d'avoir perdu, puisque cela me valait un compliment de sa part.

Le lendemain, dès que j'eus sonné, Clairmont m'annonça une femme qui désirait me parler.

— Est-elle jeune ?

— Jeune et belle, monsieur.

— A merveille ; fais-la entrer.

Je vois une fille simplement mise, qui me rappelle Lia, belle comme elle, grande et bien faite, mais avec moins de prétentions que la juive, car elle ne venait s'offrir que pour avoir soin de mon linge et de mes dentelles. J'en fus épris. Je prenais mon chocolat que Clairmont venait de m'apporter. J invitai cette belle fille à s'asseoir sur mon lit, mais elle me répondit modestement qu'elle ne voulait pas me gêner et qu'elle reviendrait dès que je serais levé.

— Demeurez-vous loin, mademoiselle ?

— Je loge dans cette maison, au rez-de-chaussée.

— Êtes-vous seule ?

— Non, monsieur ; j'ai mon père et ma mère.

— Et comment vous appelez-vous ?

— Zénobie.

— Votre nom est joli comme vous. Voulez-vous me donner votre main à baiser ?

— Non, monsieur, me dit-elle en riant, car ma main est engagée.

— Vous êtes fiancée ?

— Oui, à un tailleur qui m'épousera avant la fin du carnaval.

— Est-il beau et riche, votre fiancé ?

— Il n'est ni riche ni beau.

— Et pourquoi l'épousez-vous donc ?

— Pour être maîtresse chez moi.

— Je vous approuve et je vous offre mon amitié. Allez vite me chercher votre tailleur ; je veux lui donner de l'ouvrage.

Aussitôt qu'elle fut sortie je me levai, et j'ordonnai à Clairmont de mettre mon linge sur une table. J'étais à peine habillé lorsque Zénobie entra avec son tailleur. Je fus frappé du contraste, c'était un petit homme rabougri, dont l'ensemble excitait à rire. Eh bien, monsieur le tailleur, vous allez épouser cette charmante fille ?

— Oui, monseigneur. Les publications sont déjà faites.

— Vous êtes né coiffé pour avoir tant de bonheur. Quand l'épousez-vous ?

— Dans dix à douze jours.

— Pourquoi pas demain ?

— Vous êtes bien pressé, *illustrissimo.*

— A votre place, dis-je en riant, je le serais

beaucoup. Vous allez me faire un domino pour le bal de demain.

— Volontiers, monseigneur, mais votre excellence me donnera le taffetas, car il n'y a pas dans tout Milan un marchand qui voulût me faire crédit, et je ne suis pas assez riche pour faire une pareille avance.

— Quand vous serez marié, vous aurez de l'argent et du crédit; en attendant, voilà dix sequins.

Il partit tout heureux d'une si bonne aubaine.

Après avoir donné à Zénobie des dentelles à mettre à neuf, je lui demandai si elle espérait que son mari ne serait point jaloux.

— Il n'est ni jaloux ni amoureux, me dit-elle; il ne m'épouse que parce que je gagne plus que lui.

— Telle que la nature vous a faite, vous auriez pu aspirer à une meilleure fortune.

— J'ai vingt-deux ans et j'ai assez attendu. Je suis fatiguée de mon état de fille. D'ailleurs si mon tailleur n'est pas beau, il a de l'esprit, et cela vaut peut-être mieux que de belles formes.

— Vous en montrez beaucoup vous-même. Mais pourquoi diffère-t-il de vous épouser?

— Parce qu'il est sans argent et qu'à cause de ses parens, il veut faire une belle noce. A vous dire la vérité, cela me fait plaisir.

— Je vous approuve encore, mais je ne conçois pas votre préjugé de refuser votre main à baiser à un honnête homme qui vous la demande.

— C'était une finesse de ma part, pour vous faire savoir que je me marie. Du reste, je suis sans sot préjugé.

— A la bonne heure. Je vous estime bien davantage maintenant. Dites à votre futur que s'il veut me prendre pour parrain de la noce, j'en ferai tous les frais.

— Tout de bon ?

— Oui, tout de bon. Je lui donnerai vingt-cinq sequins, mais à condition que tous seront dépensés pour la noce.

— Vingt-cinq sequins ! cela fera parler ; mais nous nous en moquerons. Je vous donnerai la réponse demain.

— Et un baiser de cœur dans ce moment ?

— Bien volontiers.

Zénobie partit toute joyeuse, et je sortis pour aller faire la connaissance de mon banquier, et pour aller voir ma chère Thérèse. En arrivant chez cette femme charmante que j'ai toujours tendrement aimée, sa jolie femme de chambre m'ayant reconnu, me prit par la main et me conduisit au lit de sa maîtresse qui allait se lever. Elle me reçut avec cette tendre émotion qui prive de la parole, et qui ne laisse de force que pour s'embrasser.

Après nos mutuels transports, Thérèse me dit que depuis six mois elle ne vivait plus avec son mari qui lui était devenu insupportable, et que pour s'en débarrasser, elle lui faisait une pension

au moyen de laquelle il vivait fort tranquillement à Rome.

— Où est Césarino? lui dis-je.

— Il est ici en pension, mon cher ami, et tu le verras quand tu voudras.

— Es-tu heureuse ?

— Très-heureuse. On dit que j'ai un amant, mais c'est faux, et tu pourras venir me voir en toute liberté quand cela te fera plaisir.

Nous passâmes deux heures délicieuses à nous conter nos aventures depuis notre dernière rencontre, puis la trouvant fraîche et belle comme aux temps de nos premières amours, je lui demandai si elle avait fait vœu de rester fidèle à son mari. A Florence, me dit-elle, j'en étais encore amoureuse; mais ici, si je te plais encore, nous pourrons renouer et vivre ensemble jusqu'à la mort.

— Je puis, ma chère Thérèse, te prouver de suite que tu n'as rien perdu dans mon cœur.

Elle ne me répondit qu'en se livrant à toutes mes caresses.

Après l'action et le repos, je la quittai amoureux comme je l'étais dix-huit ans plus tôt; mais mon ardeur trouva trop de diversions pour pouvoir durer long-temps.

La comtesse A. B. commençait à prendre un ton plus doux. Je sais, me dit-elle avec un air de satisfaction, où vous avez passé deux heures; mais si vous aimez cette personne, il faut que

vous cessiez de la voir, car son amoureux la quitterait.

— S'il la quittait, madame, je prendrais sa place.

— Vous faites bien de vous divertir en cherchant des femmes qui sachent mériter vos présens. Je sais que vous ne leur en faites qu'après avoir reçu des marques évidentes de leur tendresse.

— C'est mon principe, madame.

— C'est le vrai moyen de n'être jamais dupe. L'amant de la personne à laquelle vous avez fait une visite, a eu une de nos dames qu'il a mise fort à son aise, mais que nous méprisons.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Ne trouvez-vous pas qu'elle s'est mésalliée? Greppi est un homme de rien, quant à sa naissance.

Sans m'étonner au nom de Greppi, je lui répondis qu'un homme n'avait pas besoin d'être de condition pour être un amant excellent, qu'il ne fallait pour cela qu'un beau physique et de l'or, et que les femmes qui pour cela méprisaient une de leurs pareilles étaient des ridicules pétries d'orgueil ou rongées d'envie, et que j'étais persuadé que si elles trouvaient des Greppi, toutes seraient heureuses de se mésallier.

Elle allait sans doute me répondre avec aigreur, car je l'avais vivement piquée, mais elle en fut empêchée par l'arrivée du marquis Triulzi

avec lequel elle sortit, et moi je suivis son mari dans une maison où nous trouvâmes un homme avec une centaine de sequins devant lui et qui avec cette petite somme taillait une banque de pharaon.

Je pris un livret et je jouai à petit jeu pour imiter les autres. Après avoir perdu vingt ducats, je quittai.

En allant à l'Opéra, mon pauvre comte me dit que j'étais la cause qu'il avait perdu dix ducats sur parole, et qu'il ne savait comment faire pour les payer le lendemain. Il me faisait pitié, et je les lui donnai sans lui faire la moindre observation, car la misère m'a toujours imposé du respect. Étant allé à l'Opéra, je perdis encore deux cents ducats à la même banque où j'en avais perdu cent le jour auparavant. Je riais de l'affliction de mon pauvre comte qui ne savait pas que j'avais cent mille francs chez ce Greppi que son orgueilleuse femme trouvait être un homme de rien. Il ne savait pas non plus que je possédais pour plus de cent mille francs de bijoux.

La comtesse, qui m'avait vu perdre, crut pouvoir me demander si je voulais vendre ma belle robe de martre. On dit qu'elle vaut mille sequins.

— C'est vrai, madame, mais je vendrais tout avant de toucher aux effets que j'ai voués à votre beau sexe.

— Le marquis Triulzi en aurait grande envie pour en faire présent à quelqu'un.

— Je suis véritablement fâché, madame, de ne pas pouvoir la lui vendre.

Elle ne me dit plus rien, mais je vis à son air que mon refus la contrariait beaucoup.

En sortant de l'Opéra, je rencontrai Thérèse qui allait entrer dans sa chaise à porteurs. Je quitte le comte pour aller lui dire que j'étais sûr qu'elle allait souper avec son ami. Elle s'approcha de mon oreille et me dit qu'elle allait souper seule, ou avec moi, si j'avais le courage d'y aller. Je l'étonnai agréablement en acceptant. On t'attendra, me dit-elle. J'invitai le comte à se servir de ma voiture, je pris une chaise et j'arrivai chez Thérèse au moment où elle entrait.

Quelle heureuse soirée! Nous rîmes de tout notre cœur, en nous communiquant nos pensées. Je sais, me dit-elle, que tu es amoureux de la comtesse A. B., et j'étais certaine que tu n'oserais pas venir souper avec moi.

— Et moi, ma chère, sachant que Greppi est ton amant, j'ai cru t'embarrasser en acceptant ton invitation.

— Greppi est mon ami, et s'il m'aime autrement que d'amitié, je le plains, car jusqu'à présent, il n'a pas trouvé le secret de me séduire.

— Crois-tu qu'il puisse le trouver?

— Difficilement, car je suis riche.

— Mais Greppi est encore plus riche que toi.

— Oui, mais je doute qu'il m'aime plus que son argent.

— Je t'entends, femme admirable, tu le rendras heureux, s'il a assez d'amour pour se ruiner.

— Tu as deviné, mais cela n'arrivera pas. En attendant, mon cher ami, nous voilà ensemble après un divorce de près de vingt ans. Tu me trouveras la même, j'en suis sûre.

— C'est un privilége que la nature n'a accordé qu'à ton sexe. Tu me trouveras différent, et mon cœur, qui seul n'a pas changé, en gémira, mais tu ferasdes miracles.

C'était là une galanterie, car pour des miracles, elle n'en fit pas. Après un souper succulent, nous passâmes deux heures dans les plus douces fureurs; mais ensuite Morphée s'empara de nos sens. A notre réveil, nous renouvelâmes avec succès nos tendres ébats et je ne la quittai qu'après lui avoir donné un bonjour égal en vigueur au bonsoir qui nous avait procuré quatre ou cinq heures de sommeil.

En rentrant chez moi, j'y trouvai la belle Zénobie qui me dit que son tailleur était prêt à l'épouser le dimanche suivant, si mon offre n'était pas un pur badinage. Pour te convaincre du contraire, ma belle amie, voici vingt-cinq sequins. Pleine de reconnaissance, elle se laissa tomber dans mes bras, et je dévorai de mes baisers de feu sa bouche et sa superbe gorge. Thérèse m'avait épuisé, aussi je ne cherchai pas à pousser plus loin la plaisanterie; mais elle dut attribuer ma retenue à ma porte ouverte. Une longue toilette me remit

en air de fraîcheur, et pour réparer mes forces, je fis une longue promenade en voiture découverte.

A mon retour, je trouvai chez le comte le marquis Triulzi qui, à son ordinaire, faisait endêver la comtesse. C'était lui qui fournissait la table ce jour-là; aussi le dîner fut-il gai et succulent.

Le discours étant tombé sur ma robe, la comtesse, en vraie étourdie, lui dit que je l'avais destinée à la dame qui me rendrait amoureux et heureux.

A ce propos, le marquis me dit, avec une politesse exquise, que je méritais des faveurs à meilleur marché. Il y a apparence, me dit la comtesse, que vous en ferez présent à la personne chez laquelle vous avez passé la nuit.

— Impossible, madame, car j'ai passé la nuit à jouer.

Dans ce moment, Clairmont vint me prévenir qu'il y avait un officier qui désirait me parler. Je sors et je vois un beau garçon qui, pour premier compliment, m'embrassa. Je le reconnus pour Barbaro, fils d'un noble Vénitien et frère de la belle et célèbre madame Gritti Sgombro dont j'ai parlé il y a dix ans, et dont l'époux malheureux mourut à la citadelle de Cattaro où il avait été enfermé comme prisonnier d'état. Mon jeune compatriote était aussi en disgrâce auprès de nos despotes inquisiteurs d'état. Nous étions bons amis à Venise l'année avant ma détention, mais je n'en avais plus entendu parler.

Barbaro me conta d'abord les principaux accidens de sa vie assez aventureuse, et me dit qu'il se trouvait alors au service du duc de Modène, gouverneur de Milan. Je vous ai vu jouer malheureusement à la banque de Canano, ajouta-t-il, et le souvenir de notre ancienne amitié m'a engagé à venir vous proposer un moyen sûr de gagner beaucoup d'argent. Pour cela il faut que vous me permettiez de vous présenter à une société composée de beaucoup de jeunes gens riches qui aiment le jeu et qui ne peuvent que perdre.

— Où est cette société ?

— Dans une maison très comme il faut. Si vous consentez à ma proposition, je taillerai moi-même, et je suis sûr de gagner. Je n'ai besoin de vous que pour fournir les fonds de la banque, dans laquelle vous ne m'accorderez que le quart du gain.

— Je devine que vous tenez bien les cartes.

— Vous ne vous trompez pas. C'était me dire qu'il filait avec adresse, ou, en d'autres mots, qu'il corrigeait adroitement la fortune. Il finit par me dire que je trouverais dans cette maison des objets dignes de mes attentions.

— Mon cher compatriote, je me déciderai à ce que vous me proposez quand j'aurai vu la compagnie à laquelle vous voulez me présenter.

— Voulez-vous vous trouver demain à trois heures au café du théâtre ?

— Volontiers, mais j'espère avoir l'honneur de vous voir cette nuit au bal.

Le fiancé de Zénobie m'apporta mon domino, la comtesse avait déjà le sien. Le bal ne commençant qu'après l'opéra, j'y allai pour entendre chanter Thérèse. Dans l'entr'acte, ayant encore perdu deux cents sequins, je me retirai pour m'habiller et puis retourner au bal. La comtesse, qui était déjà prête, me dit que si je voulais avoir la complaisance de la conduire au bal et de la ramener dans ma voiture, elle n'enverrait pas chercher celle du marquis Triulzi. Je lui répondis que j'étais tout à son service.

Imaginant que la belle Espagnole ne m'avait donné la préférence que pour me fournir l'occasion de m'émanciper, dès que nous fûmes côte à côte en voiture, je lui dis qu'il ne tenait qu'à elle d'avoir ma robe, et que je ne lui demandais en échange que l'honneur de coucher une nuit avec elle.

— Vous m'insultez cruellement, monsieur, me dit-elle, et cela m'étonne d'autant plus que ce ne saurait être par ignorance.

— Je sais tout, belle comtesse, mais avec de l'esprit, vous pouvez dissimuler l'insulte, me la pardonner même, et foulant aux pieds un sot préjugé, gagner ma robe et me rendre heureux pendant une nuit tout entière.

— On peut faire tout cela quand on aime ; mais convenez que votre style grossier est bien plus fait pour vous faire haïr que pour vous faire aimer.

— J'ai adopté ce style parce que je n'aime pas à

faire le pied de grue ; les longueurs me dessèchent. Avouez à votre tour, aimable comtesse, que vous seriez bien aise de me voir amoureux et timide.

— Cela me serait égal, car tel que vous êtes, je sens que je ne pourrais jamais vous aimer.

— Nous sommes très d'accord sur ce point, car je ne vous aime pas plus que vous ne m'aimez.

— Bravo ! Cependant vous dépenseriez mille sequins pour passer une nuit avec moi ?

— Ce n'est pas pour le plaisir ; car je ne voudrais coucher avec vous que pour vous humilier et mortifier votre orgueil insupportable et si mal placé.

Dieu sait ce que la fière Espagnole m'aurait répondu, si la voiture ne se fût arrêtée en ce moment à la porte du théâtre. Nous nous séparâmes, et après m'être ennuyé à courir dans la foule, je montai à la salle de la redoute, espérant me refaire de mes pertes des jours précédens. J'avais sur moi plus de cinq cents sequins. J'étais bien en fonds, mais en y allant de ce train-là, je courais vers le précipice. Je m'assis à la banque de Canano, et voyant que je n'était connu que de mon pauvre comte, qui me suivait à la piste, j'augurai bien de ma soirée. Ne pontant que sur une carte, je passai quatre heures sans pouvoir perdre ce que j'avais ni gagner mille sequins comme je le voulais. Vers la fin, voulant forcer la fortune, je me la rendis contraire, et je laissai tout mon or à la banque. Je rentrai dans la salle où la comtesse m'ayant rejoint, nous retournâmes à la maison.

Quand nous fûmes en voiture, elle me dit : Je vous ai vu perdre un trésor, et j'en suis bien aise. Le marquis vous donnera mille sequins de votre robe, et cette robe vous portera bonheur.

— Et à vous aussi, car vous aurez ma robe.

— Cela peut être.

— Madame, vous ne l'aurez jamais par ce moyen-là, et vous connaissez l'autre. Sachez que je méprise mille sequins.

— Et moi vos présens et votre personne.

— Libre à vous, et libre à moi de vous rendre la pareille.

Ce fut avec ces douceurs que nous arrivâmes à la maison. En entrant dans ma chambre, j'y trouvai le comte avec une mine allongée qui annonçait l'envie de me plaindre ; mais il ne l'osait pas. Ma bonne humeur lui donna du courage, et il me dit : Vous pouvez avoir mille sequins de Triulzi ; cela vous refera.

— Pour ma robe, n'est-ce pas ?

— Oui.

— J'aimerais mieux en faire présent à votre femme ; mais elle m'a dit qu'elle la mépriserait, si elle la recevait de mes mains.

— Cela m'étonne, car elle en est folle. Je ne sais pas comme vous avez blessé son humeur altière. Vendez-la, croyez-moi, prenez mille sequins.

— Je vous répondrai demain.

Après avoir dormi quatre ou cinq heures, je

m'habillai en redingote pour aller chez Greppi, car je n'avais plus d'argent. Je pris mille sequins, en le priant de ne faire connaître mes affaires à personne. Il me répondit que mes affaires étaient les siennes et que je pouvais compter sur le secret. Il me fit compliment sur le cas que madame Palesi faisait de moi, et il me dit qu'il espérait que nous souperions ensemble avec elle. Cette partie, lui dis-je, me fera beaucoup de plaisir. En sortant de chez lui, j'allai faire une visite à Thérèse, mais comme elle avait du monde, je n'y restai que peu d'instans. Je fus bien aise de m'apercevoir qu'elle ne savait rien ni de mes pertes ni de mes affaires. Elle me dit que Greppi désirait que nous soupassions chez elle, et qu'elle m'avertirait du jour. En rentrant chez moi, je trouvai le comte établi près de mon feu. Ma femme est furieuse contre vous, me dit-il, et elle ne veut pas m'en dire la raison.

— La raison, mon cher comte, est que je ne veux pas qu'elle tienne la robe d'un autre que de moi. Elle m'a dit qu'elle la mépriserait, si je lui en faisais don; y a-t-il là de quoi être furieuse?

— Ou c'est folie, ou je n'y comprends rien. Mais faites, je vous prie, attention à ce que je vous dis. Vous méprisez mille sequins et je vous fais mon compliment. Si vous êtes en état de mépriser une somme qui me rendrait heureux, sacrifiez à l'amitié une vanité mal entendue, je crois; prenez du

marquis les mille sequins que vous me prèterez, et souffrez que ma femme ait la robe, car il est certain qu'il la lui donnera.

Cette proposition me fit partir d'un éclat de rire, car certes il y avait de quoi exciter l'hilarité d'un hypocondriaque, et je n'étais rien moins que cela. Cependant je repris mon sérieux en voyant le pauvre comte tout rouge de honte. Je l'embrassai affectueusement pour le tranquilliser, mais ensuite j'eus la barbarie de lui dire : Je veux bien, sans la moindre vanité, me prêter à cet arrangement. Je vendrai la robe au marquis quand vous voudrez, mais je ne vous prêterai pas les mille sequins; je vous en ferai présent dans la personne de votre femme, tète-à-tête; mais en les recevant, il faut, non-seulement qu'elle soit bonne et complaisante, mais encore douce comme un mouton. Voyez, mon cher comte, à arranger cela; c'est mon dernier mot.

— Je verrai, me dit le pauvre mari; puis il sortit.

Barbaro avait été exact; il m'attendait au rendez-vous. Je le fis monter dans ma voiture, et il me mena à une maison au bout de Milan. Nous montâmes au premier, et là il me présenta d'abord à un beau vieillard et à une dame d'une figure très-respectable, puis à deux cousines charmantes. Il m'annonça comme un Vénitien qui, comme lui, avait le malheur d'être dans la disgrâce des inquisiteurs d'état; mais il ajouta qu'étant riche et

garçon, je pouvais me moquer des bonnes graces de leurs seigneuries.

Il m'annonça pour riche, et j'en avais l'air. Mon luxe était éblouissant. Mes bagues, mes tabatières, mes chaînes de montres en brillans, ma croix de diamans et de rubis que je portais en sautoir à un large ruban ponceau, tout cela me donnait l'air d'un personnage important. Cette croix était l'ordre de l'Éperon que j'avais reçu du pape; mais comme j'avais eu soin d'en faire ôter l'éperon, on ne devinait pas, et cela flattait mon amour-propre. Ceux qui étaient curieux, n'osaient pas s'informer à moi-même; car on ne demande pas plus à un cavalier : Quel est cet ordre? qu'on ne dit à une dame : Quel âge avez-vous? Je cessai de porter cette sotte croix en 1765, lorsque, me trouvant à Varsovie, le prince palatin de Russie me dit tête-à-tête que je ferais bien de me défaire de cette drogue. Elle ne vous sert, me dit-il, que pour éblouir les sots, et ici vous n'aurez pas besoin d'avoir affaire à eux. Je suivis son conseil, car c'était une tête profonde. Ce fut lui cependant qui ôta la première pierre du piédestal qui soutenait le royaume de Pologne. Il le précipita par les mêmes moyens qu'il employa pour le rendre plus grand.

Le vieillard auquel Barbaro me présenta était un marquis. Il me dit qu'il connaissait Venise, et que n'étant pas de l'ordre des patriciens, je ne pouvais vivre que plus heureux dans les pays

étrangers. Il m'offrit sa maison et tous les services qui pouvaient dépendre de lui.

Les deux jeunes marquises m'avaient enchanté; c'étaient deux beautés parfaites qui tenaient de l'idéal. Il me tardait de pouvoir m'informer d'elles à quelqu'un qui les connût de près ; car je n'avais pas de confiance dans Barbaro.

Une demi-heure après, les visites commencèrent à venir à pied et en voiture. Plusieurs jeunes demoiselles fort jolies, bien parées ; des jeunes gens bien mis et tous empressés à l'envi à faire leur cour aux deux cousines, selon celle à laquelle l'amour ou la politesse les forçait à donner la préférence. Nous étions une vingtaine de personnes en tout. On se mit autour d'une grande table et on commença à jouer à un jeu appelé la banqueroute. Après m'être amusé deux heures à perdre quelques sequins, je sortis avec Barbaro et nous allâmes à l'Opéra. Les deux jeunes marquises, dis-je à mon compatriote, me semblent être deux anges incarnés. Je leur offrirai mes hommages, et en peu de jours, je verrai si elles sont à ma portée. Quant au jeu, je vous prêterai deux cents sequins, mais je ne veux pas les perdre ; ainsi, il faut que vous me les cautionniez dans les formes les plus légales.

—J'y consens de bon cœur, bien certain de vous les rendre avec un fort intérêt.

—Je veux au reste qu'au lieu de ving-cinq pour cent sur le bénéfice, vous partagiez par moitié ;

mais j'y mets pour condition que personne ne pourra soupçonner que je suis pour quelque chose dans le jeu, car si je m'aperçois du moindre soupçon, je ponterai fort et pour mon propre compte.

— Vous pouvez être d'autant plus sûr de ma discrétion, que je suis intéressé à ce qu'on croie que les fonds m'appartiennent.

— Je vous entends. Venez donc demain matin de bonne heure, apportez-moi des gages acceptables et je vous donnerai l'argent. Il m'embrassa dans la joie de son cœur.

L'image des deux belles marquises me trottait dans la tête, et je pensais à m'aller informer d'elles auprès de Greppi, lorsque j'aperçus Triulzi au parterre de l'Opéra. M'ayant aperçu en même temps et me voyant seul, il s'approcha de moi, en me disant d'un air gai qu'il était sûr que j'avais mal dîné, et que je lui ferais plaisir en allant dîner chez lui tous les jours.

— Vous me faites rougir, monsieur le marquis, de ne vous avoir point encore rendu mes devoirs chez vous.

— Il n'y a pas de devoirs entre bons vivans qui apprécient le monde ce qu'il vaut.

— Sous ce rapport nous sommes à l'unisson.

— A propos, j'ai appris que vous vous êtes déterminé à me céder la robe; je vous en suis très-reconnaissant, et je vous en donnerai quand vous voudrez les quinze mille livres qu'elle vaut.

— Vous pourrez la faire prendre demain matin.

Là-dessus il me conta brièvement plusieurs petites anecdotes relatives à des dames que nous voyions aux premières loges, et dont je m'étais montré curieux. Saisissant cette veine : J'ai vu dans une église, lui dis-je, deux jeunes beautés dans toutes les formes. Une personne qui était à mon côté m'a dit qu'elles sont cousines et qu'elles s'appellent les marquises Q. et F. ; les connaissez-vous ? J'en suis très-curieux.

— Je les connais ; elles sont charmantes. Il n'est pas difficile d'être admis auprès d'elles, et je crois qu'elles sont sages, car jusqu'ici rien n'a circulé sur leur compte. Je sais cependant que mademoiselle F. a un amant, mais c'est dans le plus grand secret, car c'est le fils unique d'une de nos premières familles. Malheureusement ces jeunes personnes ne sont pas riches ; cependant comme elles ont beaucoup d'esprit, à ce qu'on m'a assuré, elles peuvent aspirer à de bons partis. Si vous en êtes curieux, je vous procurerai quelqu'un qui vous introduira chez elles.

— Je ne suis pas encore bien déterminé, car il est possible que je les oublie facilement, ne les ayant qu'entrevues. Au reste, je vous remercie infiniment de vos offres obligeantes.

Après le ballet, je montai à la redoute, et j'entendis trois ou quatre *le voilà*. Le banquier me fit une révérence de tête et m'offrit une place auprès de lui, je m'assis et au lieu d'un livret, il me donna un jeu de cartes. Je pontai, et cela avec

un malheur si constant, qu'en moins d'une heure je perdis sept cents sequins. J'aurais probablement perdu le reste, si Canano, obligé de se lever, n'avait remis les cartes à un homme dont la figure me déplut. Je me levai, et rentré chez moi, je me couchai à l'instant, afin de n'être pas obligé de dissimuler ma mauvaise humeur.

Le lendemain matin, Barbaro vint prendre les deux cents sequins que je lui avais promis. Il me garantit le paiement de cette somme en me donnant le droit de séquestrer ses appointemens jusqu'à l'acquit complet de sa dette. Je ne crois pas qu'en cas de malheur, j'eusse pu me résoudre à exercer mes droits; mais j'avais voulu lui imposer un frein. En sortant, je passai chez Greppi où je pris deux mille sequins en or.

CHAPITRE VII.

La comtesse humiliée. — La noce de Zénobie au casino des Pommes. — Pharaon. — Conquête de la belle Irène. — Projet de mascarade.

En rentrant au logis, je trouvai le comte avec un domestique du marquis Triulzi qui me remit un billet dans lequel son maître me priait de lui envoyer la robe, ce que je fis dans l'instant. Le marquis dînera avec nous, me dit le comte, et sans doute il vous portera le montant de ce beau bijou.

— Vous trouvez donc que c'est un bijou? lui dis-je.

— Oui, et digne d'une reine.

— Je voudrais, mon cher comte, que ce bijou eût la vertu de vous donner une couronne; cette coiffure en vaudrait certainement bien une autre.

Le pauvre diable comprit l'allusion, et comme je l'aimais, je me reprochai de l'avoir humilié sans intention; mais je m'étais abandonné sans réflexion au plaisir de lâcher un bon mot. Je me hâtai d'effacer l'impression douloureuse que j'avais pu lui causer en lui disant qu'aussitôt que le marquis m'aurait payé, je m'empresserais de porter l'argent à la comtesse.

— Je lui ai parlé, me répondit le comte, et votre proposition l'a fait rire; mais je suis sûr qu'elle se décidera quand elle se verra en possession de la robe.

C'était un vendredi. Le marquis envoya un superbe dîner en poissons, et bientôt il arriva lui-même avec la robe dans un panier. Le présent en fut fait dans toutes les formes à l'orgueilleuse Espagnole qui s'évertua en remercîmens, que le donneur reçut en riant et comme un homme accoutumé à ces sortes de choses; mais il finit par lui dire, ce qui n'était pas flatteur, que si elle était sage, elle la vendrait, parce que tout le monde, sachant qu'elle n'était pas riche, la blâmerait de la porter. Mais le conseil ne fut pas trouvé bon, car elle lui dit mille injures, et entre autres qu'il fallait qu'il fût un grand fou, puisque, jugeant que

la robe ne lui convenait pas, il était assez mal avisé que de lui en faire présent.

Ils en étaient au fort de la dispute quand la marquise de Menafoglio se fit annoncer. Dès qu'elle fut entrée, la robe qui était étalée sur une table attira ses regards, et la trouvant superbe, elle dit : Voilà une robe que j'achèterais volontiers. Je ne l'ai pas achetée pour la revendre, dit la comtesse avec aigreur. Pardon, madame, dit la marquise, je l'ai crue à vendre, et je suis fâchée de m'être trompée.

Le marquis, qui n'aimait pas à dissimuler, se mit à rire, et la comtesse, sentant qu'elle allait se donner un ridicule, se contint et la conversation changea d'objet. Mais après le départ de la marquise, l'Espagnole donna un libre cours à sa colère en prodiguant au marquis les injures et les reproches de ce qu'il avait ri. Comme le marquis ne répondait à ses invectives que par des mots piquans revêtus des formes d'une politesse exquise, la comtesse finit par dire qu'étant fatiguée, elle allait se coucher.

Quand elle fut sortie, le marquis me remit les quinze mille livres, en me disant qu'elles me porteraient bonheur à la banque de Canano, qui, ajouta-t-il, m'aimait beaucoup et qui l'avait prié de me mener à dîner chez lui, ne pouvant pas me donner à souper, vu qu'il était obligé de passer les nuits à la redoute. Je vous serai obligé, monsieur le marquis, de dire à Canano que je dînerai

avec lui quand il voudra, excepté après-demain, car je suis engagé à une noce au casino des Pommes.

— Je vous félicite, me dirent le comte et le marquis; ce sera sans doute fort agréable.

— Je n'en doute pas, et pour mon compte, je m'attends à y trouver du plaisir.

— Ne pourrions-nous pas en être?

— Le désirez-vous tout de bon?

— Tout de bon.

— Eh bien! je m'engage à vous faire inviter par la belle épousée en personne, mais à condition que la comtesse consente à y venir aussi. Je vous préviens que la société ne sera composée que de braves gens de la basse classe, et que je ne souffrirais pas qu'il fussent humiliés.

— Je m'engage, dit le marquis, à persuader la comtesse.

— Fort bien, et pour vous rendre la chose plus facile, je vous dirai qu'il s'agit de la noce de la belle Zénobie.

— Bravo, s'écria-t-il; je n'ai plus de doute: la comtesse sera des nôtres.

Le comte étant sorti, rentra un instant après avec Zénobie. Le marquis lui ayant adressé des complimens, l'encouragea à inviter la comtesse, et comme elle paraissait hésiter, il la prit par la main, et la mena dans la chambre de la fière Espagnole. Une demi-heure après, il rentrèrent en nous annonçant que madame avait daigné accepter.

Quand le marquis fut parti, le comte me dit que si je n'avais rien de mieux à faire, je pouvais aller tenir compagnie à sa femme, pendant qu'il irait vaquer à quelques affaires. Mon cher, lui dis-je, j'ai les mille sequins dans ma poche, et si je la trouve raisonnable, je suis prêt à les lui laisser.

— Attendez que j'aille lui parler.

— Allez.

Pendant que le comte était avec sa femme, je passai dans ma chambre où je déposai l'or que le marquis Triulzi m'avait remis, et je pris les quinze mille livres en billets de banque que j'avais retirés de chez Greppi.

Je venais de refermer ma cassette au moment où Zénobie vint m'apporter mes manchettes. Elle me demanda si je voulais acheter une pièce de belle batiste, et lui ayant dit que oui, elle sortit et revint l'instant d'après avec des flambeaux et la pièce de batiste.

L'ayant trouvée belle, je l'achetai pour dix-huit sequins et je lui dis : Cette batiste est à toi, ma chère Zénobie, si tu consens à me rendre heureux dans ce moment.

— Je vous aime, me répondit-elle, mais vous me feriez plaisir si vous vouliez attendre après la noce.

— Non, ma chère amie, je suis extrêmement pressé. De suite ou jamais, car je meurs. Tiens, vois dans quel état je suis.

— Je le vois bien, mais c'est impossible.

— Eh ! pourquoi impossible ? Crains-tu que ton futur ne s'aperçoive de quelque chose ?

— Oh ! non. Et quand bien même il s'en apercevrait, je le trouverais bien plaisant d'être susceptible, et s'il osait me le dire pour me faire des reproches, il ne m'aurait jamais à sa disposition.

— Fort bien, ma chère, car les restes vaudront encore mieux que lui. Eh bien donc ! viens.

— Mais je crois au moins qu'il faudrait fermer la porte.

— Non, on pourrait entendre la serrure, et on soupçonnerait, Dieu sait quoi. Sois sûre qu'il ne viendra personne.

Pendant cela je l'avais attirée à moi, et la trouvant douce comme un agneau et amoureuse comme une colombe, le sacrifice fut consommé avec abondance de part et d'autre. Dans l'intervalle qu'exigea le premier élan, je dévorai toutes ses beautés, et amoureux fou, comme je l'avais été cent fois, je lui dis qu'elle était digne de me captiver et qu'elle devait envoyer paître son tailleur pour vivre avec moi. J'eus le bonheur qu'elle ne crut pas mon ardeur éternelle. Après un second assaut dans toute la volupté de deux cœurs passionnés, je fis halte, enchanté et fort étonné que le comte ne fût pas venu interrompre ma jouissance. Je crus qu'il était sorti, et je le dis à Zénobie qui, partageant mon assurance, m'accabla de caresses. Je me mis alors à mon aise, et l'ayant dépouillée de ses im-

portuns vêtemens, je me livrai à tous les jeux que l'amour indique pour préparer le réveil des sens et puis je m'abandonnai pour la troisième fois à tous les transports de l'ardeur amoureuse, faisant adopter à ma belle toutes les postures qu'une longue expérience m'avait rendues familières, et que je savais être les plus propices au complément de la volupté.

Nous fûmes une heure entière à nous donner des témoignages de notre ardeur réciproque, mais Zénobie, dans la force de l'âge et toute neuve, ne dissimulait point ses fréquentes défaites, tandis que moi, je prolongeais le bonheur pour atteindre un troisième terme.

Au moment où je perdais l'existence pour la troisième fois et que Zénobie me prodiguait la sienne pour la quatorzième, j'entendis la voix du comte. Je le dis à Zénobie qui l'avait entendue comme moi, et nous étant rajustés à la hâte, je lui comptai dix-huit sequins et elle partit très-satisfaite.

Le comte entra un moment après en riant, en me félicitant et me disant qu'il avait tout vu par une fente qu'il me montra, m'assurant qu'il ne s'était point ennuyé.

— J'en suis bien aise, mon cher comte; mais vous serez discret.

— Cela va sans dire. Ma femme, me dit-il, sera fort contente que vous lui teniez compagnie. Puis il ajouta en riant : Et je suis fort content aussi.

— Voilà, lui dis-je, un mari philosophe ; mais je crains bien qu'après ce que vous venez de voir, je ne sois un peu maussade auprès de la comtesse.

— Au contraire, un doux souvenir de bonheur vous rendra aimable.

— D'esprit peut-être, mais du reste....

— Vous vous tirerez d'affaire en homme expert.

— Ma voiture est à votre disposition, mon cher comte ; servez-vous-en, car je ne sortirai plus aujourd'hui.

J'entrai doucement chez madame et la trouvant dans son lit, je m'informai affectueusement de sa santé.

— Je me porte à merveille, me dit-elle en riant de l'air le plus agréable, mon mari m'a rendu la santé.

Tout en causant, je m'étais assis sur son lit, et elle n'en avait point témoigné de l'humeur. C'était un bon augure.

— Est-ce que vous ne sortirez plus, me dit-elle ? vous êtes en robe de chambre et tout décoiffé.

— Je me suis endormi sur mon lit, et en me réveillant, j'ai décidé de vous tenir compagnie, si vous voulez être bonne et douce autant que vous êtes belle.

— Si vous avez de bons procédés à mon égard, vous pouvez être certain de me trouver toujours honnête.

— Et vous m'aimerez ?

— Cela dépendra de vous. Vous me sacrifiez ce soir le comte Canano.

— Oui, bien volontiers. Il m'a gagné déjà beaucoup d'or, et je prévois qu'il me gagnera demain quinze mille livres que j'ai ici. Ce sont celles que le marquis Triulzi m'a données pour la robe que vous n'avez pas voulu recevoir de mes mains.

— Vous feriez bien mal d'aller perdre cette jolie somme.

— Vous avez bien raison, et cela n'arrivera pas si vous êtes complaisante, car je vous les destine. Permettez-moi d'aller fermer votre porte.

— Pourquoi ?

— Parce que je me meurs de froid et de désirs, ma belle comtesse, et que je veux me réchauffer sous votre couverture.

— Je ne souffrirai jamais cela.

— Je ne veux point vous faire violence. Adieu, madame ; je vais me chauffer devant mon feu, et demain j'irai faire la guerre à la banque de Canano.

— Vous êtes pourtant un vilain homme. Restez, votre conversation m'est agréable.

Alors, sans plus de propos, je fermai la porte, et la voyant le dos tourné vers moi, je me débarrassai promptement de mes habits et me voilà à côté d'elle. Elle avait pris son parti, et me laissa faire tout ce que je voulus ; mais Zénobie m'avait épuisé. Tenant les yeux baissés, elle se laissa

mettre dans toutes les positions que peut indiquer le code de la lubricité, tandis que ses deux mains, qu'elle m'avait abandonnées, me magnétisaient dans tous les sens; mais rien n'y fit; mon engourdissement était complet, et la possession de tous ses charmes fut impuissante pour donner de l'activité à l'instrument sans lequel l'opération était impossible.

Sans doute la fine Espagnole sentait vivement l'affront que ma faiblesse faisait à ses beautés; sans doute je trompais cruellement les désirs que mes attouchemens faisaient naître, peut-être malgré elle, car plus d'une fois je sentis mes doigts inondés d'une liqueur qui témoignait évidemment qu'elle n'était point passive; mais elle avait la force de dissimuler en faisant semblant de dormir. Piqué de voir qu'elle pouvait feindre à ce point l'insensibilité, je m'attachai à sa tête, mais ses lèvres dont elle m'abandonna l'usage, et dont j'abusai à outrance, ne produisirent pas plus d'effet que les autres parties de son corps. Je me surpris un instant de dépit de ne pouvoir opérer en moi le miracle de la résurrection, et je me décidai à quitter une partie dans laquelle je jouais un rôle pitoyable; mais je ne sus pas me montrer généreux, et pensant atténuer ma honte, j'achevai d'humilier la comtesse par ces mots, que je me suis heureusement reprochés depuis : Ce n'est pas ma faute, madame, si vos charmes ont si peu de pouvoir sur mes sens. Voici quinze mille francs

pour vous consoler. Après cette belle apostrophe, je partis.

Mes lecteurs doivent me détester, et surtout mes lectrices, si jamais j'en ai ; je le sens, je les approuve, parce que je les conçois ; mais qu'ils me fassent la grâce de suspendre leur haine. Ils verront un peu plus tard si l'instinct ne me servait pas d'une façon presque prophétique.

Le lendemain de très-bonne heure, le comte entra dans ma chambre avec le contentement peint sur la figure. Ma femme, me dit-il, se porte fort bien et m'a chargé de vous souhaiter le bonjour. C'est à quoi j'étais loin de m'attendre, et j'en éprouvai quelque étonnement. Je suis enchanté, ajouta-t-il, de ce que les quinze mille livres que vous lui avez laissées ne sont point celles que vous avez reçues du marquis. J'espère, comme Triulzi vous l'a dit, que son argent vous portera bonheur cette nuit. Je n'irai pas à l'Opéra, lui dis-je, mais bien au bal, où je ferai de mon mieux pour n'être connu de personne. Je le priai en conséquence de m'acheter un domino tout neuf et de ne point m'approcher, car j'espérais n'être reconnu que de lui seul. Dès qu'il fut sorti, je me mis à écrire ; j'avais une foule de lettres en retard.

Le comte m'apporta mon domino à midi, et l'ayant caché avec soin, nous dînâmes avec la comtesse dont la mine et le ton m'étonnèrent. Un air serein, des manières douces, de la politesse et

une affabilité qui singeait parfaitement la nature, me la firent paraître belle, au point que je me sentis des remords de l'avoir si outrageusement traitée. Son insensibilité de la veille me semblait inconcevable, et je doutais si les signes que j'avais eus du contraire n'étaient dus qu'aux facultés animales qui agissent souvent à notre insu, surtout pendant le sommeil. Aurait-elle vraiment dormi, me demandai-je, pendant que je lui ai prodigué les outrages? Et j'éprouvais un certain plaisir à penser que cela pouvait être vrai. Son mari nous ayant laissés seuls, je lui dis d'un air tendre et repentant que je me reconnaissais un monstre et qu'elle devait me détester.

— Vous un monstre! répondit-elle. Je me sens remplie de devoirs envers vous, et je ne saurais en quoi vous avez pu me manquer, pour pouvoir vous faire des reproches. Je lui demandai sa main d'un air tendre et confus, mais au moment où je la portais à mes lèvres, elle la retira doucement et me donna un baiser. Le repentir me fit monter le rouge au visage.

Rentré chez moi, après avoir cacheté mes lettres, je me masquai et j'allai au bal, n'ayant rien sur moi qui pût me faire reconnaître. J'avais eu soin de prendre des montres et des tabatières que personne ne me connaissait, je changeai même les bourses, dans la crainte qu'elles ne me trahissent.

Ainsi costumé afin de dépayser les curieux,

j'allai m'asseoir à la banque de Canano, et je me mis à jouer d'une façon tout-à-fait différente de celle des jours précédens. J'avais dans une bourse cent quadruples d'Espagne qui faisaient sept cents sequins de Venise. C'était l'or que j'avais reçu de Greppi, car je n'avais pas voulu me servir de celui de Triulzi afin que ce seigneur ne pût point me reconnaître.

Ayant d'abord vidé devant moi la bourse aux quadruples, en moins d'une heure je n'en eus plus une seule devant moi. Je me levai alors, et tout le monde s'écarta, croyant que j'allais battre en retraite comme une armée en déroute ; mais tirant ma seconde bourse, je la vidai devant moi, et ne voulant plus m'asseoir, je mis cent sequins sur une carte que je trouvai *seconde* avec le *paroli*, le *sept* et le *va*. Le banquier, d'un air content, me remit mes cent quadruples. Satisfait et plein d'espérance, je me replaçai auprès du comte Canano, et je recommençai à jouer. Canano m'étudiait. J'avais pris la tabatière que j'avais reçue de l'électeur de Cologne et qui portait sur le couvercle le portrait de ce prince. Ayant pris une prise, le banquier me fit signe qu'il en désirait aussi, et lui ayant remis la boîte, on l'examina. Une voix de femme que je ne connus pas dit que c'était le portrait de l'électeur de Cologne vêtu en costume de grand-maître de l'ordre teutonique. On me rendit le bijou et je m'aperçus que cela me valait de la considération, tant il faut peu

de chose pour en imposer à la foule ! Ayant alors joué d'une autre manière, je mis cinquante sequins sur une carte, faisant *paroli* et *paix de paroli,* et au point du jour j'avais fait sauter la banque. Canano me dit poliment que si je voulais m'épargner la peine d'emporter tout cet or, il le ferait peser et qu'il me remettrait un billet à vue pour son caissier. On apporta une balance et il se trouva que j'avais trente-quatre livres d'or, faisant deux mille huit cent cinquante-six sequins. Canano me fit un billet signé de sa main, je m'éloignai à pas lents et j'entrai au bal.

Barbaro ayant le talent de tous les Vénitiens, m'avait reconnu. Il m'accosta et me félicita ; mais voyant que je ne lui répondais pas, il devina que je ne voulais pas être connu, et il s'éloigna.

Une femme déguisée en Grecque et coiffée d'un bonnet à l'orientale couvert de superbes brillans, avec une riche ceinture de semblables pierreries disposée de manière à dessiner une gorge digne d'une Circassienne, vint me dire en voix de fausset qu'elle désirait danser une contredanse avec moi. Je lui fis signe que j'agréais sa requête. Otant alors un gant, je vis une main d'albâtre, potelée et garnie d'un superbe solitaire. Ce n'était pas là, selon toute apparence, une rencontre ordinaire. J'étais vivement intrigué, mais je cherchais en vain à deviner qui ce pouvait être.

Elle dansa à merveille, mais en femme du beau monde, et pour me mettre à l'unisson, je m'éver-

tuai. Aussi quand la contredanse fut finie, je me trouvai tout en nage. Vous avez chaud, beau danseur, me dit ma partenaire en contrefaisant sa douce voix; vous pouvez venir vous reposer dans ma loge. Le cœur me bondit de joie et je la suivis avec grand plaisir; mais ayant trouvé Greppi dans la loge où elle me conduisit, je ne doutai pas que l'enchanteresse ne fût ma Thérèse, ce qui me désenchanta un peu. En effet, Thérèse se démasqua et me fit compliment sur ma victoire.

— Mais, ma chère, comment m'avez-vous connu?

— A votre tabatière. C'est elle qui a commis l'indiscrétion de vous dévoiler à mes yeux; car sans elle, je n'aurais jamais pensé à vous chercher sous ce costume.

— Vous croyez donc que personne ne m'a deviné?

— Personne, si ce n'est par la même voie que moi.

— Personne ici n'a vu ma tabatière.

Profitant de la circonstance, je remis à Greppi le billet à vue de Canano, et j'en retirai quittance. Thérèse nous invita à dîner pour le lendemain, en me disant: *Nous serons quatre*. Greppi se montra curieux de savoir qui serait ce quatrième, mais moi je devinai que c'était mon cher fils Cesarino et je ne me trompais pas.

Étant redescendu au bal, deux jolis dominos femelles vinrent m'attaquer à droite et à gauche en me disant que *Messer-Grande* m'attendait à la

porte. Puis m'ayant demandé du tabac, je leur en présentai d'une tabatière dans laquelle il y avait une peinture lubrique. J'eus l'impudence d'ouvrir le ressort et de la leur faire voir. Elles l'examinèrent, puis elles me dirent : Fi ! pour punition de votre impertinence, vous ne saurez jamais qui nous sommes.

Très-fâché d'avoir déplu à ces beaux masques qui me semblaient mériter la peine d'être connus, je les suivis ; et voyant Barbaro, qui connaissait tout le monde, je les lui fis remarquer et j'appris avec grand plaisir que c'étaient les deux belles marquises Q. et F. Je promis à Barbaro d'aller les voir le surlendemain. Il me dit que tout le bal me connaissait et que notre banque allait bien, quoique je dusse mépriser cette bagatelle.

Vers la fin du bal, il était déjà grand jour, un masque habillé en barcarol vénitien fut abordé par un autre masque femelle joliment costumé en *baüte* et manteau noir, parfaitement à la vénitienne. Ce dernier défia le barcarol de le convaincre qu'il était Vénitien en dansant la *furlana* avec elle. Le barcarol accepte, on ordonne la musique, mais le masque, qui apparemment était Milanais, fut hué, tandis que la jolie *baüte* dansa à ravir.

Cette danse était au nombre de mes passions, j'invitai l'inconnue à la répéter avec moi. Elle accepta ; on nous fit cercle, et tout le monde nous ayant applaudis, nous la dansâmes une seconde fois, et ç'aurait été assez, si une jeune fille en ha-

bit de bergère et sans masque, jolie comme un cœur, ne fût venue m'engager à danser la troisième avec elle. Je n'eus pas le courage de lui refuser, et elle dansa à ravir. Elle fit et défit trois fois le grand cercle à double reprise, et elle semblait planer. Elle me mit hors d'haleine. A la fin, s'approchant de mon oreille, elle me dit mon nom. Surpris et presque charmé, je lui demandai le sien. Elle me répondit en vénitien que je le saurais si je voulais l'aller voir aux Trois-Rois.

— Êtes-vous seule ?

— Je suis avec mon père et ma mère, qui sont vos anciens amis.

— Vous me verrez lundi.

Combien d'aventures dans une nuit ! Las à n'en pouvoir plus, je rentrai chez moi ; mais on ne me laissa dormir qu'une couple d'heures. On vint me réveiller et on me talonna pour m'habiller. La comtesse, le marquis, le comte, tous prêts pour la noce de Zénobie, me harcelaient en disant qu'il n'était pas honnête de faire attendre de nouveaux mariés. Puis vinrent de tous les trois les complimens les plus empressés sur la bravoure que j'avais déployée pour dompter la fortune. Je dis au marquis que c'était son argent qui m'avait porté bonheur, mais il me répondit qu'il savait en quelles mains son argent était passé.

Cette indiscrétion du comte ou de sa femme me surprit, car elle me parut contraire à tous les principes des intrigues de cette nature. Canano,

ajouta le marquis, vous a connu à la manière d'ouvrir votre tabatière, et il nous attend à dîner. Il désire que vous lui gagniez cent livres d'or, car il a un faible pour vous. Canano, dis-je, est un fin observateur et un joueur distingué. Je ne désire point lui gagner son argent.

Nous nous rendîmes au casino des Pommes où nous trouvâmes une vingtaine de bonnes gens qui nous attendaient, et les époux qui s'évertuèrent en complimens. Nous ne fûmes pas embarrassés à mettre la compagnie à son aise; nous l'avions décontenancée à notre première apparition, mais un peu de familiarité lui rendit bientôt l'allure facile. Nous nous mîmes à table, et au nombre des convives, il y avait de fort jolies filles; mais j'étais trop occupé de Zénobie pour penser à elles. Le dîner dura trois heures; il fut si abondant et les vins étrangers si exquis, qu'il ne me fut pas difficile de juger que mes vingt-cinq sequins n'avaient pas suffi. La gaîté n'en fut pas exclue, car après les premières rasades, chacun porta des santés, et tous voulant se surpasser ou dire autrement que son voisin, les non-sens les plus dodus furent débités avec emphase. Puis chacun se crut en devoir de chanter, et tous n'étaient pas des virtuosi. Nous rîmes beaucoup, mais nous fîmes rire à notre tour par nos impromptus et nos chansons où nous réussîmes parfaitement à dire des balourdises qui ne le cédaient en rien aux grosses plaisanteries de ces bonnes gens.

Quand nous nous levâmes de table, les embrassades furent générales, et la comtesse ne put s'empêcher d'éclater de rire quand elle dut prêter ses joues aux lèvres du tailleur à qui le rire de la comtesse sembla une faveur toute particulière.

Une bonne musique s'étant fait entendre, la danse commença, et en vertu de l'étiquette, le bal fut ouvert par un menuet de la belle mariée avec le nouvel époux. Zénobie dansa sinon bien, au moins avec grâce et en mesure; mais le tailleur, qui n'avait jamais exercé ses jambes qu'à demeurer croisées, dansa d'une manière si ridicule que la comtesse faillit se trouver mal à force de rire. Malgré cela, m'étant emparé de Zénobie après le menuet, force fut à la fière Espagnole de danser avec le magot.

Quand les menuets cessèrent, on commença les contredanses qui durèrent jusqu'à la fin du bal, pendant lequel on servit force boissons et rafraîchissemens. Les *confetti*, dragées de couleur que l'on fait à Milan meilleures encore qu'à Verdun, y circulèrent avec profusion.

Quand nous fûmes sur le point de partir, je fis mes complimens à l'époux et je lui offris de reconduire en voiture sa femme à la maison, ce qu'il trouva très-honorable. Je présentai donc ma main à Zénobie pour l'accompagner à la voiture, et après avoir ordonné au cocher de mener les chevaux au pas, je plaçai l'épousée en éteignoir et je

la tins dans cette posture jusqu'à la porte de la maison. Zénobie descendit la première, et je la suivis ; mais m'apercevant que ma culotte de velours gris de lin était gâtée, je priai Zénobie de monter, en lui disant que je serais auprès d'elle dans un instant. En deux minutes je passai une culotte de satin noir, et je retournai chez la belle avant que le mari fût arrivé. Elle s'informa du motif de mon absence, et lui ayant dit que des marques trop visibles de nos exploits avaient rendu nécessaire une prompte mutation, elle m'embrassa en me remerciant.

Le mari ne tarda pas à paraître avec sa sœur. Il me remercia en me donnant le nom de compère, et s'apercevant du changement survenu si promptement dans ma toilette, il me demanda comment j'avais pu opérer si vite cette métamorphose.

— En me rendant chez moi, laissant votre chère femme rentrer seule chez vous, ce dont je vous demande pardon.

— N'as-tu donc pas remarqué, dit promptement Zénobie, que monsieur avait répandu une tasse de café sur sa belle culotte?

— Oh! ma chère femme, dit le fin tailleur, je ne remarque pas tout, et cela n'est pas nécessaire; mais tu aurais dû accompagner monsieur chez lui. Puis riant de sa saillie : Avez-vous, me dit-il, été content de la noce?

— Très-content ainsi que mes amis; mais je dois vous rembourser, cher compère, car vous avez dé-

pensé plus de vingt-cinq sequins. Vous me direz ce que c'est.

— Pas beaucoup, une bagatelle. Je vous enverrai la carte par Zénobie.

Je rentrai chez moi, fâché de n'avoir pas prévu que le drôle s'apercevrait que j'avais changé de culotte, et qu'il devinerait la raison. Cependant je me consolai en songeant que le tailleur était un homme d'esprit, et qu'il montrait que son parti était pris. Moins ambitieux que César, il savait se contenter d'être le second auprès d'une belle femme. Après avoir souhaité la bonne nuit au comte, au marquis et à la comtesse, qui me remercièrent du plaisir que je leur avais procuré, j'allai me coucher.

Dès que je fus éveillé, me rappelant la bergère qui avait si bien dansé la *furlana* au bal de l'Opéra, je pensai à lui faire une visite. Sa beauté ne m'intriguait pas plus que de savoir quels étaient ce père et cette mère qui devaient être mes anciens amis. Je fis ma toilette du matin, et étant sorti à pied, je me rendis aux Trois-Rois. Je montai sans rien dire au numéro que m'avait indiqué la jolie fille, et je restai pétrifié de me trouver nez-à-nez avec la comtesse Rinaldi, que Zavoiski m'avait fait connaître à la *locanda* du Castelletto, il y avait alors seize ans. Le lecteur se souviendra de quelle façon M. de Bragadin avait payé à son mari la somme qu'il m'avait gagnée au jeu.

Madame Rinaldi avait vieilli, mais pas assez

pour être méconnaissable. Comme je n'avais eu pour elle qu'un caprice passager, je ne m'arrêtai pas à des souvenirs qui ne nous faisaient aucun honneur. Je suis charmé de vous revoir, madame, lui dis-je ; vivez-vous encore avec votre mari ?

— Vous le verrez dans une demi-heure, monsieur ; il aura l'honneur de vous présenter ses respects.

— C'est de quoi je ne me soucie nullement, madame, nous avons d'anciens griefs que je ne me soucie point de rappeler ; ainsi, adieu, madame.

— Non, non, je vous en supplie, asseyez-vous.

— Vous m'en dispenserez.

— Irène, tâche de retenir monsieur.

A cet ordre, la charmante Irène courut se cramponner à la porte, non pas avec la mine d'un mâtin qui grogne, mais comme un ange qui supplie avec ce regard de béatitude, de crainte et d'espérance, dont les âmes tendres connaissent si bien toute la puissance. Je me sentis enchaîné. Laissez-moi partir, belle Irène, lui dis-je, nous pourrons nous revoir ailleurs.

— Oh ! je vous en supplie, attendez mon père, ne me refusez pas.

Ces paroles étaient accompagnées d'un regard si tendre, que ses lèvres attirèrent les miennes. Irène l'emporta. Que peut-on refuser à une jeune fille qui sait implorer et dont on hume la douce haleine par le contact sympathique d'un baiser ! Je pris un siége, et la jeune Irène, toute joyeuse de

sa victoire, vint s'asseoir sur mes genoux et me combla de caresses.

L'idée me vint de demander à la comtesse quand et où était née Irène. Elle est née à Mantoue, me dit-elle, trois mois après mon départ de Venise.

— Et quand partîtes-vous de Venise ?

— Six mois après vous avoir connu.

— Voilà, madame, une singulière coïncidence, et si j'avais eu avec vous une tendre connaissance, vous pourriez me dire qu'Irène est ma fille; et je le croirais, en prenant pour la voix du sang la passion qu'elle m'inspire.

— Vous avez la mémoire peu fidèle, monsieur; cela m'étonne.

— Oh! pour le coup, je vous réponds que je n'oublie jamais certaines choses. Mais je devine. Vous voulez que je dompte les sentimens que votre fille m'inspire; je ne m'en défends pas, mais elle y perdra.

Irène, que ce petit dialogue avait rendue muette, reprit courage un instant après et me dit qu'elle me ressemblait.

— Vous y perdriez, Irène; si vous me ressembliez, vous seriez moins jolie.

— Je ne le crois pas, car moi, je vous trouve très-beau.

— C'est flatteur.

— Restez à dîner avec nous.

— Non, car si je restais, je pourrais devenir amoureux de vous, ce qui me rendrait malheureux,

si je suis votre père, comme votre mère le prétend.

— J'ai plaisanté, dit la comtesse, vous pouvez aimer Irène en toute conscience.

Irène étant sortie, je dis à la mère : Votre fille me plaît, mais je ne veux ni soupirer long-temps ni être pris pour dupe.

— Parlez-en à mon mari. Nous sommes dans la détresse et on nous attend à Crémone.

— Mais votre fille a sans doute un amant.

— Non.

— Mais elle en a eu?

— Jamais que pour des bagatelles.

— C'est incroyable.

— C'est cependant très-vrai. Irène est intacte.

Dans cet instant, Irène rentra avec son père. Le comte était devenu si vieux, que je ne l'aurais point reconnu partout ailleurs. Il vint m'embrasser en me priant d'oublier le passé et de n'en point parler. Il n'y a que vous, ajouta-t-il, qui puissiez me tirer d'embarras en me fournissant les moyens de partir pour Crémone. J'ai tout engagé, j'ai des dettes et je cours le danger d'aller en prison. Personne ne vient chez moi, si ce n'est des gueux qui en veulent à ma fille. Cette chère enfant est le seul bien qui me reste. Voilà une montre de Pinsbeck que je suis sorti pour vendre. J'en ai demandé six sequins, la moitié de ce qu'elle vaut, et on ne m'en a offert que deux. Quand le malheur en veut à quelqu'un, tout se réunit pour l'accabler.

Je pris la montre, et après lui avoir donné six

sequins, j'en fis présent à Irène. Elle me dit en riant qu'elle ne pouvait pas me remercier, car je ne faisais que lui rendre son bien; mais je vous remercie du présent que vous venez de faire à mon père. Tenez, dit-elle en s'adressant à son père d'un air sérieux; vous pourrez la vendre de nouveau.

Cette répartie me fit beaucoup rire. J'embrassai Irène, puis ayant donné dix autres sequins au comte, je lui dis que j'étais pressé et que je le reverrais dans trois ou quatre jours.

Irène vint m'accompagner jusqu'au bas de l'escalier, et m'ayant permis de m'assurer qu'elle était encore en possession de sa fleur, je lui donnai dix autres sequins, en lui disant que la première fois qu'elle viendrait au bal seule avec moi, je lui en donnerais cent. Elle me répondit qu'elle dirait cela à son père.

Certain que ce pauvre diable mettrait Irène à ma disposition avant le premier bal, et ne sachant alors où la conduire pour la voir sans contrainte, je m'arrêtai devant un écriteau, à côté d'une boutique de pâtissier-rôtisseur. C'était un appartement à louer. La rue était solitaire et tout-à-fait convenable au mystère. Cela me plut. Je m'adressai au pâtissier, qui me dit que la maison lui appartenait, et sa femme très-jolie, et qui allaitait un petit poupon, me dit qu'elle aurait l'honneur de monter pour me montrer les chambres. Je monte au troisième, mais c'étaient de pauvres

gîtes dont je ne pouvais point m'accommoder. Le premier, me dit cette femme, se compose de quatre jolies chambres qui se suivent, mais nous ne pouvons les louer qu'ensemble.

— Allons les voir. Bien, ma chère, voilà ce qui me convient. Et le prix ?

— Vous arrangerez cela avec mon mari.

— Et avec vous ne peut-on rien arranger? En disant cela je lui donnai un baiser qu'elle reçut de la meilleure grâce du monde; mais elle sentait la nourrice, ce que j'ai toujours détesté, et je n'allai pas plus loin, malgré la beauté florissante de ma nouvelle hôtesse.

Ayant fait mon marché avec le patron, je lui comptai un mois d'avance, dont il me donna quittance. Nous convînmes que je serais chez lui libre de tout contrôle et qu'il me ferait à manger au prix que je voudrais. Au reste, je lui donnai un nom banal, de manière qu'il ne sût pas même à qui il avait affaire; mais il paraissait s'en soucier fort peu.

Comme j'avais concerté avec Barbaro d'aller voir les belles marquises, je fis une brillante toilette, et après avoir fait un mince dîner avec la comtesse qui se montrait bonne et tendre sans parvenir entièrement à me plaire, j'allai trouver mon compatriote, et nous allâmes ensemble chez les deux cousines.

Je viens, leur dis-je, vous demander pardon de vous avoir révélé le secret de ma tabatière.

Elles rougirent et grondèrent Barbaro, s'imaginant que c'était lui qui les avait trahies. Je considérai ces deux cousines que, préjugé à part, je trouvai bien supérieures à Irène qui m'occupait en ce moment; mais leur ton, le respect qu'elles paraissaient exiger, tout m'effrayait. Je n'étais pas disposé à croquer le marquot. La situation d'Irène au contraire me mettait fort à l'aise; je pouvais la posséder en rendant à ses parens un service signalé, tandis qu'ici je voyais deux grandes demoiselles qui affichaient la morgue commune à la noblesse, morgue qui la rabaisse au-dessous des plus viles classes, mais qui en impose aux sots qui sont partout en si grand nombre. Enfin je n'étais plus dans cet âge brillant qui ne permet de douter de rien, et je craignais que mon extérieur n'eût pas la force de les vaincre. Barbaro, il est vrai, m'avait fait espérer qu'on pourrait en venir à bout par le grand moyen, les présens; mais réfléchissant à ce que m'en avait dit le marquis Triulzi, je craignais que mon compatriote ne m'eût tenu ce langage que par conjecture.

Lorsque la société fut assez nombreuse, on parla de jouer. Je me disposai à ponter à petit jeu comme mademoiselle Q. auprès de laquelle j'étais assis. Sa tante, qui était la maîtresse de la maison, m'avait présenté à un très-joli garçon revêtu du costume d'officier autrichien, il s'était mis à mon autre côté.

Mon cher compatriote tenait les cartes en vrai

filon ; cela me déplut. Ma belle voisine, à la fin du jeu qui dura quatre heures, se trouva en gain de quelques sequins ; mais mon voisin, qui avait joué sur parole après avoir perdu ce qu'il avait sur lui, devait une dixaine de louis. La banque gagnait cinquante sequins, en y comprenant la dette du jeune officier. Lorsque nous sortîmes, le jeune homme, qui demeurait loin, me fit l'honneur de monter dans ma voiture.

Chemin faisant, Barbaro nous dit qu'il voulait nous faire connaître une jeune Vénitienne nouvellement arrivée. Le jeune officier prenant feu, le pressa de nous y mener de suite et nous y allâmes. C'était une jeune personne assez bien de figure, mais qui n'intéressa aucunement ni le joli officier ni moi. Tandis qu'on nous faisait du café et que Barbaro amusait la belle, je pris un jeu de cartes, et, tirant vingt sequins de ma bourse, je n'eus pas de peine à persuader le jeune officier de hasarder pareille somme sur sa parole. Tandis qu'il jouait, je lui parlais de la passion que m'avait inspirée la jeune marquise. C'est ma sœur, me dit-il. Je le savais, mais je fis semblant d'être surpris, et je continuai. Prenant mon temps lorsqu'il était tout à son jeu, je lui dis que dans l'embarras où j'étais d'exprimer mon amour à la jeune marquise, je ne voyais que lui qui pût me recommander. Mes instances le firent rire ; et comme il s'imaginait que je plaisantais, il ne me répondait que vaguement ; mais s'apercevant bientôt qu'en parlant de ma pas-

sion j'oubliais mon jeu, il commença à me promettre de me servir, et bientôt il m'eut gagné les vingt sequins qu'il paya de suite à Barbaro. Puis, dans l'excès de sa joie, il vint m'embrasser avec autant de transport que si je lui eusse fait présent de cette somme. Il me dit qu'il s'intéresserait pour moi de toutes ses forces, et quand nous nous séparâmes, il me promit spontanément de me dire quelque chose de favorable à notre première entrevue.

Je devais souper chez Thérèse avec Greppi et mon fils; mais ayant encore un instant devant moi, j'allai à l'Opéra. Comme on était au troisième acte, j'entrai dans la salle du jeu, et n'ayant pu résister à la tentation, je perdis deux cents sequins dans une seule taille. Je quittai, ayant presque l'air de me sauver. Canano, en me tendant la main, me dit qu'il attendait tous les jours le bonheur de me voir arriver avec le marquis, et je lui promis que ce serait au premier jour.

M'étant rendu chez Thérèse, j'y trouvai Greppi qui l'attendait. Elle arriva un quart d'heure après avec don Cesarino que je couvris de baisers, pendant que Greppi, immobile, contemplait ce beau garçon qu'il ne pouvait méconnaître pour mon frère ou mon fils, quand Thérèse vint lui dire que Cesarino était son frère. Cela acheva de troubler les idées du banquier qui me demanda si j'avais beaucoup connu sa mère. Je lui dis que oui, et cela le contenta.

Le souper fut des plus délicats, mais rien ne m'intéressa que mon fils. Je trouvai ce jeune homme sage, instruit et parfaitement bien élevé. Il avait beaucoup grandi depuis que je l'avais vu à Florence et son esprit était aussi développé que son physique. La présence de Cesarino rendit notre souper sérieux, mais agréable. La jeunesse belle et pure répand un charme inexprimable sur la vie, et son innocence inspire du respect et de la retenue. A une heure après minuit nous quittâmes Thérèse et j'allai me coucher très-satisfait de ma journée, car je n'étais point sensible à la perte que j'avais faite des deux cents sequins.

A mon lever je reçus un billet d'Irène qui me conjurait de passer chez elle. Son père lui avait permis d'aller au bal avec moi; elle avait un domino, mais elle avait besoin de me parler. Je lui écrivis que je la verrais dans la journée. J'avais fait annoncer au marquis Triulzi que j'irais ce jour-là chez Canano, et il m'avait fait dire qu'il m'attendrait chez lui.

Nous trouvâmes ce beau joueur dans une belle maison, meublée avec élégance et montrant partout le goût et la richesse du maître. Il me présenta deux jolies femmes, dont l'une était sa maîtresse, et cinq ou six marquis, car à Milan un noble ne saurait être moins que marquis comme ils sont tous comtes à Vicence. Il nous donna un dîner magnifique qui fut relevé par la conversation la plus spirituelle. Dans un moment de gaîté, il

me dit qu'il avait l'honneur de me connaître depuis dix-sept ans, à l'ocasion d'une affaire que j'avais eue avec un soi-disant comte Celli, joueur de métier, auquel j'avais escamoté une jolie danseuse que j'avais conduite à Mantoue. J'avouai le fait et j'égayai la compagnie en lui faisant le récit de ce qui m'était arrivé à Mantoue avec Oreillan, et depuis à Césène où j'avais trouvé le comte Celi, devenu comte Alfani. On parla du bal qui devait avoir lieu le lendemain, et on se mit à rire lorsque je dis que je n'irais pas. Je vous parie, me dit Canano, que si vous venez à la banque, je vous connaîtrai. Je ne veux plus jouer, mon cher comte, lui répondis-je. Tant mieux, répliqua Canano, car quoique vous ne soyez pas heureux à la ponte, vous ne laissez pas que de me gagner. Au reste, que tout ceci ne soit qu'une plaisanterie. Venez, je perdrai volontiers contre vous la moitié de ma fortune.

Le comte Canano avait au doigt une pierre paille presque aussi belle que la mienne; elle lui avait coûté deux mille sequins, et la mienne m'en coûtait trois mille. Il me fit la proposition de les jouer l'une contre l'autre, après les avoir fait démonter et estimer.

— Quand? lui dis-je.

— Avant d'aller à l'Opéra.

— Je veux bien, mais en deux tours de cartes et faisant une taille chacun.

— Non, je ne ponte jamais.

— Dans ce cas, rendons le jeu égal.

— Comment cela?

— En annulant les doublets et les deux dernières cartes.

— Alors ce serait vous qui auriez de l'avantage.

— Prouvez-moi cela et je perds cent sequins. Autrement je parie tout ce qu'on voudra que malgré les doublets nuls et l'annihilation des deux cartes du talon, le jeu est encore avantageux au banquier.

— Pouvez-vous le prouver?

— Oui, je le prouverai avec évidence, et je m'en rapporterai pour la décision au jugement du marquis Triulzi.

On me pria de démontrer cela sans parier. Les avantages du banquier, dis-je alors, seraient : l'un et le plus petit, qu'en tenant les cartes vous n'êtes obligé d'avoir d'autre attention que de ne jamais faire fausse taille, attention qui ne trouble en rien le calme dont doit jouir un joueur, tandis que le ponte perd la tête en se creusant le cerveau à rechercher les cartes qui peuvent avoir plus de chances à sortir au pair qu'à l'impair. L'autre avantage est celui du temps. Le banquier tire sa carte au moins une seconde avant celle du ponte; ce qui place votre bonheur avant celui de l'adversaire.

Personne ne répondit; mais après un instant de réflexion, le marquis Triulzi dit que pour éta-

blir une parfaite égalité dans les jeux de hasard, il faudrait que les deux joueurs fussent égaux, ce qui est presque impossible. Tout cela, dit Canano, est pour moi du sublime, et j'avoue que je n'y comprends rien. Au fait, il y avait peu de chose à comprendre.

Après dîner je me rendis aux Trois-Rois pour voir ce qu'Irène voulait me dire, jouir de sa présence et la deviner avant de la posséder. En m'apercevant, elle accourut vers moi, me sauta au cou et m'embrassa, mais avec trop d'empressement pour que je prisse ses caresses pour de l'argent comptant. Cependant je savais depuis longtemps que quand on chérit le plaisir, il ne faut pas philosopher avant d'en jouir, car on court le risque de lui enlever la moitié de sa douceur. Si Irène m'avait frappé en dansant la *furlana*, pourquoi ne pouvais-je pas lui avoir plu aussi, malgré les vingt ans que j'avais plus qu'elle? Je ne voyais pas de raison d'admettre un doute absolu, et la possibilité devait me suffire, puisque je n'aspirais pas à en faire ma femme.

Le père et la mère me reçurent comme leur sauveur, et je pus croire qu'ils étaient sincères. Le comte me pria de sortir un moment avec lui, et dès que nous fûmes hors de la porte, il me dit : Pardonnez à un homme vieux et maltraité de la fortune, pardonnez surtout à un père qui n'est pas sans se reprocher quelques torts à votre égard, une question impertinente. Est-il vrai que vous

avez promis à Irène cent sequins, si je lui permets d'aller seule au bal avec vous ?

— Cela est très-vrai, et vous en sentez les conséquences.

A ces mots, ce pauvre vieux fripon me prit par la tête de manière à me faire peur, si je n'avais pas été deux fois plus fort que lui ; mais je n'avais rien à craindre, car c'était pour m'embrasser.

Nous rentrâmes dans la chambre, moi en riant, lui en versant des larmes de joie. Il courut à sa femme qui, comme lui, doutait d'un aussi grand bonheur ; mais Irène acheva de rendre la scène comique, en me disant avec un ton sentimental : Il ne faut pas que vous me croyiez menteuse ni que mes parens aient cru que je leur en imposais. Ils ont seulement pensé que j'avais entendu cent au lieu de cinquante, comme si je ne valais pas une aussi grande somme.

— Tu en vaux mille, charmante Irène, lui dis-je. Tu t'es mise à la porte pour m'empêcher de partir, et ton courage m'a plu. Mais je veux te voir en domino, car je ne veux pas qu'on puisse critiquer ta mise.

— Oh ! vous me trouverez bien.

— Sont-ce là tes souliers et tes boucles ? n'as-tu pas d'autres bas ? et des gants, en as-tu ?

— Mon Dieu, je n'ai rien.

— Vite, envoie chercher tout ce qu'il te faut. Fais venir des marchands ; nous choisirons et je paierai.

Rinaldi sortit pour faire monter un bijoutier, un marchand de bas, un cordonier et un parfumeur. Je dépensai une trentaine de sequins pour lui acheter tout ce que je jugeai lui être nécessaire; mais lorsque je vis son masque sans une dentelle d'Angleterre, je jetai les hauts cris. Son père, sur mon ordre, fit monter une marchande de modes, et je lui fis garnir le masque avec une aune de blonde qui me coûta douze sequins. Irène était ébahie, mais son père et sa mère auraient préféré que tant d'argent passât dans leur poche; au fond, ils pensaient raisonnablement.

Quand je vis Irène vêtue, je la trouvai délicieuse, et je sentis combien la toilette est essentielle aux femmes. Tiens-toi prête avant l'heure de l'opéra de demain, lui dis-je; car avant d'aller au bal, nous irons souper tête-à-tête dans un appartement qui m'appartient et où nous serons tout à l'aise. Tu sais ce qui t'attend, lui dis-je en l'embrassant. Elle me répondit par un baiser plein de feu.

En prenant congé du père, il me demanda où j'irais en quittant Milan.

— A Marseille, puis à Paris, et puis à Londres, où j'ai envie de passer un an.

— Heureuse fuite des Plombs!

— C'est vrai, mais j'ai risqué ma vie.

— Il est certain que vous avez mérité votre fortune.

— Le croyez-vous? Je ne l'emploie qu'à mes plaisirs.

— Je m'étonne que vous n'ayez pas une maîtresse qui vous suive.

— C'est que je veux être mon maître. Une maîtresse à mes trousses serait bien plus gênante qu'une femme; elle m'empêcherait de jouir de mille bonnes fortunes que je trouve dans toutes les villes où je séjourne. Voyez, si j'avais une maîtresse, elle m'empêcherait d'accompagner demain au bal votre charmante Irène.

— Vous pensez comme un sage.

— Oui, quoique ma sagesse ne soit pas des plus austères.

J'allai le soir à l'Opéra, et j'y aurais joué sans doute, mais ayant trouvé Cesarino au parterre, je passai avec lui deux heures délicieuses. Il m'ouvrit son cœur et me pria de parler à sa sœur, pour l'engager à consentir à sa vocation. Il se sentait entraîné par un penchant irrésistible vers la navigation. Il me disait qu'en faisant le commerce, ce penchant pouvait être la source d'une grande fortune. Je lui promis de faire ce qu'il désirait.

Après avoir soupé sobrement avec ce cher jeune homme, j'allai me coucher. Le lendemain, le joli officier, frère de la marquise de Q., vint me demander à déjeûner et me dit qu'il avait parlé à sa sœur. Elle lui avait répondu que certainement je m'étais moqué de lui, car il n'était pas croyable

que je pensasse à me marier avec la vie que je menais.

— Je ne vous ai point dit que j'aspire à l'honneur de devenir son époux.

— Non, et je n'en ai pas parlé non plus ; mais c'est toujours là que veulent en venir les jeunes filles.

— L'honneur me prescrit d'aller la désabuser sans différer.

— Vous ferez bien ; on avance toujours mieux ces sortes d'affaires par soi-même. Allez-y à deux heures ; j'y dîne et comme j'aurai à parler de quelque chose avec ma cousine, je vous laisserai en tête-à-tête.

Cet arrangement ne pouvait qu'être de mon goût. Voyant que mon beau-frère en herbe admirait un petit étui d'or que j'avais sur ma table de nuit, je le priai de l'accepter de mon amitié comme un souvenir. Il m'embrassa et le mit dans sa poche, en m'assurant qu'il le garderait toute sa vie.

— Oui, lui dis-je, jusqu'à ce qu'il puisse vous procurer les faveurs d'une belle.

Étant sûr de bien souper avec Irène, je me passai de dîner. Le comte étant allé la veille à Saint-Anhelo, à quinze milles de Milan, et la comtesse étant restée seule, je ne pouvais pas me dispenser d'aller lui faire une visite dans sa chambre, pour m'excuser de n'avoir pas l'honneur de lui tenir compagnie à table. Elle fut très-aimable et me ré-

pondit avec la plus grande douceur que je ne devais pas me gêner. Je me doutais de sa fausseté, mais je voulais qu'elle crût que j'en étais la dupe. J'y gagnais. Content de passer pour fat, je lui dis que je n'étais pas ingrat et que je la vengerais en carême de la dissipation qui m'empêchait pendant le carnaval de lui faire une cour plus assidue. Heureusement, ajoutai-je, le carême approche.

— Je l'espère, dit la perfide Espagnole avec un sourire enchanteur dont une femme seule est capable, quand elle porte dans le cœur un poison de vengeance qui la dévore. En disant cela, elle m'offrit une prise de tabac, et elle en prit une elle-même.

— Mais qu'est-ce que c'est, aimable comtesse? ce n'est pas du tabac.

— Non, c'est une poudre excellente contre le mal de tête, elle fait saigner du nez.

Fâché de l'avoir prise, je lui dis en riant que je n'avais pas la migraine et que je n'aimais pas à saigner par le nez.

— On ne saigne pas beaucoup, répondit-elle en souriant, et cela ne peut faire que du bien. Comme elle achevait ces mots, nous éternuâmes ensemble quatre ou cinq fois de suite, et je me serais fâché tout de bon, si je ne l'eusse vue rire.

Connaissant la propriété des sternutatoires, je ne croyais pas que nous saignerions : j'étais dans l'erreur. Un moment après, je sentis une goutte de sang, et elle prit un lavoir d'argent qu'elle avait

sur sa table de nuit. Approchez-vous, me dit-elle, car je commence aussi à saigner.

Nous voilà à saigner dans le même bassin, front contre front, dans la posture la plus comique. Après une trentaine de gouttes de part et d'autre, le saignement cessa. La voyant toujours rire, je crus bien faire de me mettre à l'unisson. Nous nous lavâmes avec de l'eau fraîche dans un autre bassin. Le mélange de notre sang, me dit-elle toujours en riant, fera naître entre nous une douce sympathie et probablement une amitié qui ne finira *qu'à la mort de l'un de nous*. Je n'ajoutai aucun sens à ses paroles, mais le lecteur verra bientôt que la perfide Espagnole espérait que cette amitié ne durerait pas long-temps. Je lui demandai un peu de cette poudre, mais me l'ayant refusé, je me contentai de lui en demander le nom. Je ne le sais pas, me dit-elle, c'est une amie qui m'en a fait présent.

Dès que j'eus quitté cette femme, intrigué par l'effet de cette poudre, que j'aurais crue fabuleuse sans l'épreuve que je venais d'en faire, n'en ayant jamais entendu parler auparavant, je me rendis chez un apothicaire; mais ce Diaphorus ne fut pas plus savant que moi. Il me dit cependant que l'euphorbe pouvait quelquefois produire un saignement de nez. Mais il ne s'agissait pas de quelquefois; c'était d'un effet constant qu'il était question. Ce petit accident me fit faire des réflexions sérieuses. Madame était Espagnole, elle

devait me haïr ; c'était deux raisons qui pouvaient donner à notre saignée une importance dont je ne devinais pas la portée.

J'allai chez les belles marquises et je trouvai le charmant jeune homme dans le salon près du jardin avec sa cousine qui écrivait. Mademoiselle de Q. était dans le jardin. Ils avaient déjà dîné. Sous prétexte de ne pas interrompre sa cousine, j'allai joindre la sœur. Après l'avoir saluée, je lui dis que j'étais fâché d'un quiproquo qui pouvait me donner à ses yeux l'allure d'un fat dépourvu de jugement. Je suis venu dans l'espoir de me justifier.

— Je devine ce que c'est ; mais soyez sûr que mon frère n'y entend pas malice. Laissons-lui croire ce qu'il voudra. Pensez-vous que j'aie pu vous croire capable d'une pareille démarche, tandis que nous nous connaissons à peine?

— Vous me tranquillisez.

— J'ai cru devoir donner une tournure de mariage à une galanterie à laquelle, sans cela, mon frère, trop jeune, aurait pu donner une interprétation défavorable.

— J'admire votre esprit, et je n'ai plus rien à dire. Cependant je dois de la reconnaissance à monsieur votre frère d'avoir bien voulu vous faire savoir que vos charmes ont fait une vive impression sur mon cœur. Il n'y a rien au monde que je ne sois disposé à faire pour vous convaincre de mon tendre attachement.

— Cette explication ne me déplaît pas, mais vous auriez mieux fait de ne pas mettre mon frère dans le secret de vos sentimens; et même, permettez-moi de vous le dire, vous auriez dû me les taire. Vous auriez pu m'aimer sans que je m'en aperçussse, ou j'aurais fait semblant de ne pas m'en apercevoir. Cela m'aurait mise plus à mon aise, tandis que maintenant je dois m'observer et me tenir sur mes gardes. En convenez-vous?

— Vous me pétrifiez, belle marquise : jamais nul ne m'a mieux convaincu de ma bêtise. Ce que je trouve de singulier, c'est que tout ce que vous venez de me dire m'était parfaitement connu; mais vous m'avez fait perdre la tête; puis-je espérer que vous n'aurez pas la cruauté de m'en punir?

— Comment pourrais-je vous en punir, je vous prie.

— En ne m'aimant pas.

— Hélas! aimer, ne pas aimer, cela dépend-il de nous? On nous force à aimer, et nous voilà perdues.

Expliquant à mon avantage ces dernières paroles, je crus devoir parler d'autre chose. Je lui demandai si elle allait au bal de ce jour.

— Non.

— Vous irez peut-être inconnues.

— Nous le voudrions bien, mais c'est impossible. Il y a toujours quelqu'un qui nous connaît.

— Si j'avais le privilége de vous servir, je gagerais ma tête que personne ne vous connaîtrait.

— Je ne crois pas que vous voulussiez vous occuper de nous.

— Je vous aime un peu incrédule ; mais daignez me mettre à l'épreuve. Si vous pouvez sortir seules, nous nous masquerons de manière à exciter la curiosité de tout le monde, sans nous exposer à la satisfaire.

— Nous pourrons sortir avec mon frère et une autre demoiselle qu'il aime, et nous sommes sûres qu'il sera discret.

— Charmante commission ! Mais ce ne pourra être que pour le bal de dimanche. Je m'entendrai avec votre frère. Ayez la bonté de lui dire de venir chez moi, et avertissez-le que Barbaro ne doit rien savoir. Vous viendrez vous masquer dans un endroit que je vous indiquerai ; car nous nous reverrons. En attendant, je vais m'en aller à la sourdine pour m'occuper de cette importante affaire. Voulez-vous me permettre de vous baiser la main. Je la portai à mes lèvres, puis à mon cœur, et là je sentis celle de la marquise serrer doucement la mienne.

Certain de parvenir et n'ayant aucun déguisement dans la tête, je remis à y penser jusqu'au lendemain ; Irène m'occupait entièrement ce jour-là. M'étant mis en domino, j'allai aux Trois-Rois et je trouvai Irène à la porte : elle était descendue dès qu'elle avait aperçu ma voiture. Cet empres-

sement me fit plaisir. Nous allâmes à mon bel appartement et j'ordonnai au pâtissier un souper succulent pour minuit. Nous avions six heures devant nous, et le lecteur me dispensera de lui dire comment elle furent employées. Le canal fut ouvert avec effraction, et l'opération supportée en riant, car Irène était née avec toutes les prérogatives de la volupté. Nous nous levâmes à minuit, étonnés et ravis de nous trouver morts de faim en présence d'un souper des plus appétissans.

Irène me dit que son père lui avait enseigné à tailler au pharaon d'une manière qu'elle ne pouvait pas perdre. Curieux du fait, je lui donnai un jeu de cartes, et tout en causant, comme pour détourner mon attention, elle l'arrangea en peu de minutes. Je lui donnai les cent sequins que je lui devais, et je lui dis de me gagner comme si c'eût été pour tout de bon. Mon ami, me dit-elle avec douceur, si vous ne jouez qu'une seule carte, je suis sûre que vous la perdrez toujours.

— N'importe! va.

Elle tint parole. Je lui avouai que si elle ne m'avait prévenu, je n'aurais jamais pu m'apercevoir de son manége. Je vis par là tout le cas que le vieux fripon Rinaldi devait faire de sa fille. C'était dans ce genre un véritable trésor; car avec un air d'innocence et de candeur, avec beaucoup de gaîté et une figure charmante, elle était faite pour duper les grecs les plus aguerris. Elle me dit

avec un petit air de mortification que son talent ne lui servait à rien, car elle ne se trouvait jamais qu'en présence de pauvres gueux. Puis elle ajouta avec un regard de tendresse que si je voulais l'emmener, elle planterait là ses parens, et qu'elle serait heureuse de me gagner des trésors. Quand je ne joue pas contre des grecs, ajouta-t-elle, je suis aussi très-habile à ponter. Eh bien, ma chère, lui dis-je, joue les cent sequins que tu as à la banque de Canano où je vais te conduire. Tu joueras ta carte à vingt sequins; si tu la gagnes, tu feras paroli, puis le sept et le va, et tu quitteras le jeu quand tu l'auras trouvé. Si tu ne peux pas trouver trois cartes secondes, tu perdras; mais je te rembourserai. A ces mots, elle vint m'embrasser et me demanda si elle me donnerait la moitié du gain. Non, tout sera pour toi. Je crus qu'elle allait devenir folle de joie.

Nous partîmes en chaise à porteurs, et le bal n'étant pas encore en train, nous allâmes à la redoute. Canano, qui ne faisait rien encore, dépaqueta un jeu de cartes, faisant semblant de ne pas me connaître, et il sourit en voyant que le joli masque que j'avais avec moi allait jouer à ma place. Irène lui fit une profonde révérence; alors, il lui offrit une place auprès de lui, et mettant les cent sequins devant elle, elle commença par en gagner cent vingt-cinq, parce qu'au lieu de jouer le sept et le va, elle ne joua que la paix de paroli. Son économie me plut et je la laissai continuer. A la

taille suivante, elle perdit trois cartes de suite, puis elle gagna une autre paix de paroli. Saluant alors le banquier, elle ramassa son or, et nous partîmes; mais à peine sortis de la salle, je me retournai pour voir d'où partaient les sanglots qui frappaient mon oreille, elle me dit : Je suis sûre que c'est mon père qui pleure de bonheur. Elle avait dans sa poche trois cent soixante sequins qu'elle lui porta après s'être amusée pendant trois heures. Je ne dansai avec elle qu'un menuet, car mes exploits amoureux et l'excellent souper m'avaient tellement fatigué, que je soupirais après le repos. Laissant danser Irène tant qu'elle voulut, je m'assis dans un coin et et je m'endormis. En m'éveillant, je fus surpris de voir Irène qui me cherchait avec anxiété; j'avais dormi pendant trois heures. Je la reconduisis aux Trois-Rois, où je la remis entre les mains de son père et de sa mère. Ce pauvre homme, ébahi à la vue de l'argent que sa fille déposa sur une table, me dit de lui souhaiter un bon voyage, car il allait partir dans quelques heures. Je ne pouvais pas m'y opposer et je ne m'en sentais pas l'envie; mais Irène se mit en fureur. Je ne partirai pas, je veux rester avec mon amant. Vous ferez mon malheur, car aussitôt que j'ai le bonheur d'avoir quelqu'un qui s'attache à moi, vous me l'arrachez. J'appartiens à monsieur, je ne veux plus le quitter. Cependant voyant que je ne disais rien pour l'appuyer, elle se mit à pleurer, puis elle m'embrassa à plusieurs reprises; et,

dans un instant où elle venait de s'asseoir de lassitude et de désespoir, je partis en leur souhaitant un heureux voyage et promettant à Irène que nous nous reverrions. En effet, je les ai revus, et le lecteur saura où, quand j'en serai là. J'allai me coucher.

Il n'était que huit heures lorsque le beau lieutenant vint m'éveiller. Ma sœur, me dit-il, m'a confié la mascarade que vous avez projetée ; mais j'ai un grand secret à vous confier..

— Parlez, mon cher ami, et croyez à ma discrétion.

— Un des plus aimables seigneurs de cette ville, mon ami et l'adorateur de ma cousine, jeune homme qui, par sa position, a le plus grand intérêt à ne point pécher contre la discrétion, doit être de la partie, si vous y consentez. Cela rendrait heureuse ma cousine et ma sœur.

— Avez-vous pu douter de mon consentement? J'ai pensé à cinq ; maintenant je vais penser à six.

— Vous êtes incomparable.

— Dimanche, sur la brune, il faudra vous trouver à l'endroit que je vous indiquerai. Nous souperons et ensuite nous nous masquerons. Quand cela sera fait, nous irons au bal. Demain, à cinq heures, nous nous verrons chez votre sœur. Ditesmoi seulement quelle est la taille de votre maîtresse et de l'ami de votre charmante cousine.

— Mon amie a deux pouces de moins que ma sœur, et elle a la taille un peu moins fine ; mon

ami est positivement bâti comme vous, et on pourrait vous prendre l'un pour l'autre si vous étiez vêtus de même.

— Voilà qui suffit. Laissez-moi le soin de penser à tout, et adieu pour à présent, car je suis curieux de savoir ce que me veut le capucin qui m'attend.

Un capucin s'était fait annoncer, et j'avais dit à Clairmont de lui faire l'aumône ; mais il avait refusé en disant qu'il avait besoin de me parler en secret. Cela m'intriguait, car que pouvait avoir un capucin à me dire sous le voile du mystère ?

L'ayant fait entrer, je vois une mine vénérable et imposante. Je vais au-devant de lui, et lui présente un siége avec une profonde révérence ; mais lui, sans faire attention à mes politesses : Monsieur, me dit-il en restant debout, faites attention à ce que je vais vous dire, et gardez-vous de la tentation de mépriser mes avis ; il pourrait vous en coûter la vie. Vous vous en repentiriez, sans doute, mais ce serait tardivement. Après que vous m'aurez écouté, faites sans retard ce que je vous aurai conseillé ; mais abstenez-vous de toute question, car il m'est impossible de vous répondre. Vous devinerez peut-être que la raison qui m'impose silence est un devoir sacré auquel mon caractère me soumet et que tout chrétien doit respecter. C'est le sceau inviolable de la confession. Songez que ma parole et ma foi ne sauraient vous être suspectes, puisque aucun vil intérêt ne m'amène

devant vous. Il n'y a qu'une puissante inspiration qui me force à vous parler, et je dois croire que c'est votre ange gardien qui se sert de mon organe pour vous sauver la vie, ne pouvant communiquer directement avec vous. Dieu ne veut pas vous abandonner. Dites-moi si vous vous sentez ému et si je puis vous donner le conseil salutaire que je renferme dans mon cœur?

— N'en doutez pas, mon révérend père, je vous ai écouté avec attention et respect. Parlez, donnez-moi ce conseil, vos paroles m'ont donné, non-seulement de l'émotion, mais encore une sorte de terreur. Je vous promets de suivre votre conseil, si dans l'exécution je ne trouve rien contre mon honneur et contre les lumières de la raison.

— Fort bien. Un sentiment de charité vous empêchera aussi, quelle que soit la fin de l'affaire dont vous allez être instruit, de me compromettre par aucune indiscrétion. Vous ne parlerez de moi à personne? vous ne direz à qui que ce soit que vous me connaissez ou que vous ne me connaissez pas?

— Je vous en fais le serment sur ma foi de chrétien. Mais parlez, je vous en supplie. Votre long préambule m'inspire une impatience qui me brûle.

— Allez seul aujourd'hui avant midi à la place du . . . . , à la maison n° . . . . , au second, et sonnez à la porte que vous trouverez à votre gau-

che. Dites à la personne qui vous ouvrira que vous voudriez parler à madame . . . . . On ne fera aucune difficulté de vous conduire à sa chambre : je suis même certain qu'on ne vous demandera pas votre nom, mais s'il en est autrement, donnez un nom en l'air. Quand vous serez vis-à-vis de cette femme, priez-la avec douceur de vous écouter, et demandez-lui le secret sur ce que vous allez lui confier. Pour lui inspirer de la confiance, mettez-lui dans la main un ou deux sequins. Elle est pauvre et je suis sûr que cette générosité la mettra de suite dans vos intérêts. Elle fermera sa porte, et naturellement elle vous dira de lui parler.

Vous prendrez alors un air sérieux et imposant, et vous lui signifierez que vous ne sortirez pas de sa chambre avant qu'elle vous ait remis la petite bouteille qu'une servante doit lui avoir consignée hier au commencement de la nuit avec un billet. Tenez ferme, si elle résiste, mais ne faites pas de bruit; ne la laissez point sortir de la chambre et empêchez-la d'appeler quelqu'un. Enfin achevez de la persuader en lui promettant le double de l'argent qu'elle doit perdre en vous rendant la bouteille et tout ce qui en dépend. Souvenez-vous bien de cela — *et tout ce qui en dépend.* Elle fera tout ce que vous voudrez. La somme que cela vous coûtera ne sera pas considérable ; mais quand même, votre vie doit vous être plus chère que tout l'or du Pérou. Je ne puis pas vous en dire

davantage, mais avant que je vous quitte, dites-moi si je puis espérer que vous irez.

— Oui, mon révérend père ; je suivrai l'inspiration de l'ange qui vous a mené ici.

— Ainsi que Dieu vous bénisse !

Quand ce digne prêtre fut sorti, je ne me suis pas trouvé en humeur de rire. La raison, il est vrai, me disait de mépriser cette ridicule conjuration, et de n'aller nulle part; mais un fond de superstition, dont je n'ai jamais pu me débarrasser entièrement, m'empêchait d'écouter ma raison. Ajoutons à cela que le capucin m'avait plu. Il avait l'air d'un honnête homme et quelque chose de si respectable, que je me sentais comme lié par ma promesse. Il m'avait persuadé et ma raison me disait que l'homme ne doit jamais agir contre sa persuasion. Enfin je me déterminai. Je pris le petit papier sur lequel j'avais écrit les mots qu'il m'avait dits, je mis deux petits pistolets dans ma poche et je me dirigeai vers la maison mystérieuse, ordonnant à Clairmont d'aller m'attendre sur la place où elle était située. Cette précaution ne gâtait rien.

Tout alla comme le bon capucin l'avait prévu. L'affreuse vieille prit courage à la vue de deux sequins et ferma sa porte au verrou. Elle commença par me dire en riant qu'elle savait que j'étais amoureux et que c'était ma faute si je n'étais pas heureux; mais qu'elle me donnerait les moyens de le devenir. A ces mots, je vis que j'é-

tais chez une prétendue sorcière. La fameuse Bontemps, à Paris, m'avait tenu à peu près le même langage. Mais quand je lui eus signifié que je ne sortirais pas de sa chambre sans la mystérieuse bouteille *et tout ce qui en dépendait*, sa figure devint horrible, et elle trembla lorsque, voulant sortir, je l'en empêchai en tenant un canif ouvert dans ma main. Enfin, lorsque je lui eus dit que je lui donnerais le double de ce qu'on lui avait promis pour opérer le maléfice, et qu'ainsi, loin de perdre, elle gagnerait en me donnant tout ce que je voulais, elle redevint calme et tranquille. Je perdrai six sequins, me dit-elle, mais vous m'en paierez volontiers le double lorsque vous vous verrez, car je viens de vous reconnaître.

— Dites-moi donc qui je suis.

— Eh bien! vous êtes Giacomo Casanova le Vénitien.

Je crus alors devoir tirer de ma bourse douze sequins. La vieille en les voyant s'attendrit jusqu'aux larmes. Je ne vous aurais pas fait mourir certainement, me dit-elle, mais je vous aurais rendu amoureux et malheureux.

— Expliquez-moi cela.

— Suivez-moi.

J'entrai avec elle dans un cabinet, et je fus tout ébahi en y voyant mille choses dont le sens commun ne saurait expliquer l'usage. Des fioles de toutes les dimensions, des pierres de toutes les couleurs, des métaux, des minéraux, des clous

grands et petits, des tenailles, des fourneaux, des charbons, des statues difformes et mille choses pareilles. Voilà votre bouteille, me dit la vieille.

— Qu'y a-t-il dedans?

— Votre sang mêlé à celui de la comtesse, comme vous pouvez le lire dans ce billet.

Je vis alors de quoi il s'agissait, et je m'étonne en ce moment de n'avoir pas éclaté de rire. Au lieu de cela, mes cheveux se hérissèrent, en pensant à la scélératesse de cette Espagnole. Une sueur froide se répandit sur tout mon corps. Qu'auriez-vous fait de ce sang?

— Je vous aurais enduit.

— Qu'appelez-vous enduit? je ne vous comprends pas.

J'étais effaré; mais la scène changea dans l'instant. La vieille ouvrit une cassette d'une coudée de longueur, dans laquelle se trouvait une statue de cire toute nue et couchée sur le dos. Mon nom y était écrit tout au long, et quoique mal faits, mes traits étaient reconnaissables. Cette idole portait le simulacre de ma croix en sautoir. Les parties de la génération étaient monstrueuses de disproportion. A cette vue par trop comique, un rire fou me gagna et je fus obligé de me jeter sur un fauteuil jusqu'à ce qu'il eût cessé.

Dès que j'eus repris haleine : Vous riez? me dit la magicienne; mais malheur à vous si je vous avais baigné dans ce sang mêlé selon ma science;

et plus grand malheur encore si, après vous avoir enduit, j'avais mis ce portrait sur un brasier ardent!

— Est-ce là tout?

— Oui.

— Tout cela est à moi; voilà vos douze sequins. Maintenant vite, allumez-moi du feu, car je veux fondre ce monstre, et quant au sang, permettez que je le jette par la fenêtre. Cela fut fait sur-le-champ.

La vieille, qui craignait que je ne portasse tout cela chez moi, pour en faire usage pour la perdre, fut ravie d'aise de me voir fondre cette cire. Elle me dit que j'étais un ange de bonté, et me supplia de lui pardonner et de ne parler à personne de ce qui venait de se passer entre nous. Je le lui jurai, lui promettant même que la comtesse n'en saurait rien. Mais ce qui ajouta à ma surprise, ce fut que la scélérate m'offrit, si je voulais lui promettre douze autres sequins, de rendre la comtesse éperdument amoureuse de moi. Je lui dis que je ne m'en souciais pas, et je la quittai en lui conseillant d'abandonner son affreux métier qui ne pouvait que la faire brûler vive ou plus tôt ou plus tard.

Je trouvai Clairmont à son poste et je le renvoyai.

Malgré tout ce que cette infamie m'avait coûté, je n'étais pas fâché d'avoir acquis cette instruction et d'avoir suivi le conseil du bon capucin,

qui, de bonne foi, me croyait perdu. Je pense qu'il avait tout su par la confession de la personne même qui avait porté le sang à la sorcière. Ce sont là des miracles qu'opère souvent la confession auriculaire.

Déterminé à ne jamais faire soupçonner à la comtesse que j'avais découvert son criminel projet, je pris le parti de n'avoir envers elle que des procédés capables de la calmer, et de lui faire oublier la cruelle injure que je lui avais faite. Je devais m'estimer heureux que cette femme crût à la sorcellerie, car, sans cela, elle aurait payé des assassins qui auraient pleinement justifié sa vengeance.

Dès que je fus chez moi, je pris le plus beau des deux mantelets que j'avais, et j'allai lui en faire présent, en lui baisant la main. Elle me demanda, en l'acceptant de la meilleure grâce du monde, à quel propos je lui faisais un si joli présent. J'ai rêvé, lui dis-je, que vous étiez si fâchée contre moi, que vous aviez parlé à des sicaires pour me faire assassiner. Elle me répondit, en rougissant, qu'elle n'était pas devenue folle. Je la quittai, la voyant plongée dans une sombre rêverie. Cependant, soit qu'elle oubliât tout, soit qu'elle ne trouvât pas le moyen de se venger avec sûreté, je n'eus plus à me plaindre d'elle, pendant le reste de mon séjour à Milan.

Le comte était de retour de son fief. Il me dit qu'au commencement du carême, nous devions

absolument y aller faire un tour. Je le lui promis. La comtesse annonça qu'elle ne serait pas de la partie. Je fis semblant d'en être mortifié, et c'était au contraire ce qu'elle pouvait me faire de plus agréable.

CHAPITRE VIII.

Mascarade unique. — Mes heureuses amours avec la belle marquise Q. — La Marseillaise abandonnée ; je deviens son sauveur. — Mon départ pour Saint-Ange.

Puisque j'avais pris l'engagement de procurer un déguisement qui nous mît à l'abri d'être reconnus, je voulais que la conception me fît honneur et par sa singularité et par sa richesse. J'avais mis, comme on dit, ma tête à l'alambic, et mes lecteurs jugeront si ma conception était bonne.

J'avais besoin de personnes de confiance pour l'exécution de mon projet ; j'avais surtout besoin d'un tailleur, et comme on peut le penser, ce fut

au tailleur mon compère que je crus devoir la préférence. Zénobie ne m'était pas moins utile que son mari, soit pour certains travaux de femme, soit pour servir les trois demoiselles que je devais travestir.

Je sortis à pied pour me rendre chez mon compère, et lui ayant fait cesser sa besogne, je lui dis de me conduire chez le plus riche fripier de Milan.

— Monsieur le fripier, il me faut tout ce que vous avez de plus beau pour homme et pour femme.

— Monsieur veut-il du neuf?

— Assurément, si vous en avez.

— Je suis richement assorti.

— Cherchez-moi d'abord un bel habit de velours à ma taille, tout uni et qui ne puisse être connu de personne à Milan.

Au lieu d'un, il m'en expose une douzaine, tous du plus beau velours et très-bien traités. Je fis choix d'un habit de velours bleu doublé de satin blanc. Le tailleur ayant marchandé, nous convînmes du prix, et je le mis de côté; il était destiné à l'amant de la belle cousine. J'en choisis un second, moins grand, en velours ras couleur de soufre et doublé en satin de la même couleur. Je le destinai au jeune officier. Je pris aussi deux belles culottes de velours ras et deux vestes d'étoffes de soie superbes.

Je choisis ensuite deux robes d'un satin su-

perbe, l'une couleur de feu, l'autre lilas, et une troisième en bout de soie à mille raies. Cette dernière était pour la maîtresse du charmant officier. Je pris ensuite des chemises de batiste, deux pour homme, et trois pour femme, puis des mouchoirs semblables et plusieurs demi-aunes de velours, de satin, d'étoffes rayées, le tout de diverses couleurs.

Je payai deux cents ducats d'or toute cette marchandise, mais à condition que si l'on venait à savoir par sa faute que j'avais fait cet achat chez lui, il me rendrait mon argent en reprenant les effets dans quelque état qu'ils pussent être. La condition ainsi écrite, le fripier la signa et je partis avec le compère qui porta toute la pacotille chez le pâtissier.

Quand tout fut dans ma chambre, je m'enfermai avec le tailleur, et après lui avoir dit que je lui brûlerais la cervelle s'il avait le malheur de dire à qui que ce fût un mot du travail que j'allais lui donner, j'étendis toute cette friperie sur une table, et armé d'un stilet, je fis à chaque habit une soixantaine de blessures dans tous les sens, traitant de même les culottes et les vestes, et riant aux éclats de voir la piteuse figure que faisait le tailleur, en me voyant abîmer ainsi d'aussi belles nippes. Il me croyait fou.

Après cette opération dont le souvenir me fait encore rire, je pris tous les coupons de soie et de velours dont je m'étais muni, et m'adressant au

tailleur : Voilà, compère, de la besogne que je vous ai taillée; il faut rapetasser tout cela et mettre votre esprit à la gêne pour que le contraste des morceaux produise un bel effet. Vous voyez que vous avez à travailler, et pas un instant à perdre. Je vais donner des ordres pour que l'on vous serve à manger convenablement dans une autre chambre; mais vous ne sortirez pas d'ici que tout ne soit fini. Je vais aller chercher votre femme pour travailler avec vous et vous coucherez ensemble.

—Mais pour l'amour de Dieu, monsieur, est-ce que vous allez traiter ces robes comme les habits?

— Tout de même.

— Quel dommage! ma femme en pleurera.

— Je la consolerai.

En allant chez Zénobie, j'achetai cinq paires de bas de soie perle, des gants d'homme et de femme, deux chapeaux du plus fin castor, deux masques d'homme en caricature, et trois de femme de forme naturelle, mais à mine sérieuse. Je pris aussi trois belles assiettes de porcelaine, et je portai tout cela chez Zénobie dans une chaise à porteurs.

Je trouvai cette femme charmante occupée à faire sa toilette. Ses beaux cheveux pendaient sur son cou d'albâtre et sa gorge rebombée par un petit corset s'offrit à mes regards sans l'intermédiaire d'un fichu importun. Tant de charmes méritaient mes hommages, et pour premier compliment, je me mis à les dévorer de baisers. Je passai une

demi-heure chez elle, et mes lecteurs devineront qu'elle fut des mieux employées de part et d'autre. Puis ayant aidé ma belle tailleuse à finir sa toilette, je la fis entrer dans la chaise et j'ordonnai aux porteurs de me suivre à la piste.

Nous trouvâmes le mari occupé à choisir et à tailler les morceaux qu'il devait coudre aux trous que j'avais faits. Zénobie, interdite, regardait tout cela avec une sorte de stupeur; lorsqu'elle me vit traiter les robes comme j'avais traité les habits, elle pâlit et s'éloigna par un mouvement involontaire; elle avait peur tout de bon, car ne sachant pas quelles étaient mes intentions, elle pouvait me supposer un moment d'absence. Son mari qui s'était aguerri, la rassura, et quand elle sut de quoi il s'agissait, elle comprit que je pouvais avoir raison, quoique mon imagination lui parût souverainement bizarre.

L'imagination d'une femme va toujours plus loin que celle d'un homme quand il s'agit du cœur, des passions et du plaisir. Lorsque Zénobie sut que ces robes étaient destinées à trois femmes charmantes et que je voulais qu'elles inspirassent des désirs à tout le bal, elle renchérit sur les déchirures et les disposa de manière à provoquer l'amour sans trop blesser la décence. Les robes furent surtout maltraitées à la gorge, aux épaules et aux manches, on devait voir la chemise de batiste, la chemise elle-même devait laisser quelques parties à découvert, et les falbalas en lambeaux ne

devaient pas empêcher la moitié de la jambe de paraître. Satisfait de voir qu'elle m'avait parfaitement deviné et certain qu'elle guiderait le goût de son mari, je les excitai au zèle et je sortis ; mais je revenais les voir trois ou quatre fois par jour, et je m'en allais chaque fois plus content de mon idée et de leur travail.

L'ouvrage ne fut achevé que le samedi après-midi. Je congédiai le mari en lui donnant six sequins, et je gardai Zénobie, car elle était nécessaire pour la toilette des trois belles gueuses. J'eus soin de placer sur une table de la poudre, de la pommade, des peignes, des épingles, avec tout ce que des femmes de condition peuvent désirer ; et je n'oubliai pas des rubans et de la ficelle qui ce jour-là devait en tenir lieu.

Le lendemain je trouvai le jeu allant grand train, mais les deux cousines n'y étaient pas : j'allai les trouver auprès de leur tante et elles me dirent qu'elles ne jouaient pas, parce que Barbaro était trop heureux.

— Vous avez donc perdu, mesdemoiselles ?

— Oui, mais mon frère gagne, me dit l'aimable Q.

— J'espère que le bonheur se déclarera aussi pour vous.

— Nous ne sommes pas heureuses.

La tante étant sortie, elles me demandèrent si le lieutenant m'avait dit qu'elles iraient au bal avec une de leurs amies.

— Je sais tout, leur dis-je, et j'espère que vous serez contentes, mais pas plus que moi, car je me promets un bien grand plaisir. J'ai besoin de parler à votre bel officier demain matin.

— Dites-nous comment nous serons masquées.

— De manière à n'être positivement reconnues de personne et à intriguer tout le monde.

— Mais comment serons-nous?

— Très-bien.

— Mais quel costume nous donnerez-vous?

— Voilà mon secret, mesdemoiselles. Quelque envie que j'aie de vous plaire, vous ne saurez rien qu'au moment de vous habiller. Ne m'interrogez pas, car je veux jouir du moment de votre surprise. J'aime les coups de théâtre; c'est une de mes passions. Vous saurez tout après souper.

— Vous voulez que nous soupions?

— Oui, certainement, si cela vous fait plaisir. Je suis grand mangeur, et j'espère que vous serez trop bonnes pour me laisser souper seul.

— Nous souperons certainement, puisque cela peut vous faire plaisir. Nous aurons soin de manger peu à dîner, afin de vous tenir tête. Je suis seulement fâchée, ajouta mademoiselle Q., que vous fassiez tant de dépense.

— C'est encore là une de mes voluptés. En partant de Milan, je me féliciterai du bonheur d'avoir soupé avec les deux plus belles personnes qu'il y ait dans cette ville.

— Comment vous traite la fortune ?

— Canano me gagne deux cents sequins chaque jour.

— Et vous lui en gagnez deux mille dans une soirée?

— Oui, cependant je suis encore en perte.

— Vous le débanquerez dimanche. Nous vous porterons bonheur.

— Voulez-vous que je vous donne ce spectacle.

— Il me ferait bien plaisir, mais mon frère m'a dit que vous ne voulez pas être avec nous.

— C'est vrai, mais c'est parce qu'on me reconnaîtrait. Il m'a dit cependant que le cavalier qui sera avec vous me ressemble.

— Tout-à-fait, dit la cousine, excepté qu'il est blond.

— Il est bien heureux, car les blonds font aisément la conquête des brunes.

— Pas toujours, dit la sœur. Mais au moins dites-nous si c'est en homme que vous nous habillerez?

— Fi donc! Je m'en voudrais d'avoir pu concevoir cette pensée.

— Pourquoi?

— Je ne puis pas supporter une jolie fille déguisée en homme.

— C'est singulier, mais pourquoi?

— Le voici. Si une demoiselle habillée en homme fait illusion, elle me dégoûte, car c'est une preuve qu'elle n'a pas les perfections d'une

belle femme, dont les formes doivent être bien plus prononcées que celles de l'homme.

— Mais alors une belle fille vous fait voir qu'elle a ce qui convient à la beauté d'une femme.

— C'est vrai, mais dans ce cas je lui en veux de me priver de l'illusion, car j'aime à ne voir que la figure et la taille et à deviner tout le reste.

— Mais souvent l'imagination trompe.

— J'en conviens; mais c'est toujours du visage dont je deviens amoureux, et comme il ne me trompe pas sur son propre compte, je me sens toujours disposé à pardonner les défauts du reste, si j'obtiens la faveur de le voir. Vous riez?

— Je ris du feu que vous mettez dans votre raisonnement.

— Aimeriez-vous d'être costumée en cavalier?

— Oh! je m'y attendais; mais après tout ce que vous venez de nous dire, nous ne pouvons plus vous répondre.

— Je puis suppléer à une partie de votre réponse; votre travestissement ne ferait pas illusion; mais je me tais sur le reste.

Elle s'entreregardèrent en souriant et leurs beaux visages se colorèrent d'un vif incarnat en voyant que mes yeux étaient fixés sur des proéminences qui ne sont jamais l'attribut de mon sexe. Nous changeâmes de conversation et pendant deux bonnes heures je jouis de leur esprit aimable, naturel et cultivé.

En sortant de chez ces deux enchanteresses, je

courus chez mon pâtissier, puis à l'Opéra où je perdis près de deux cents sequins, ensuite j'allai souper avec mon Espagnole qui était devenue gracieuse et prévenante, mais qui ne tarda pas à reprendre sa première humeur quand elle s'aperçut que je m'en tenais aux formes de la politesse et que décidément je ne guettais plus sa chambre.

Le samedi matin le jeune officier étant venu me voir, je lui dis que je ne le chargeais que d'une seule chose, mais qu'il fallait que son exécution fût à la lettre et que je devais en être sûr d'avance. Sur sa promesse de tout faire avec ponctualité, je lui dis : Vous devez, monsieur, avoir une voiture à quatre chevaux, et aussitôt que vous y serez montés tous les cinq, il faut qu'elle vous porte, ventre à terre, hors de la porte de Milan et vous ramène par une autre jusqu'à la porte de la maison que vous connaissez. Là vous descendrez, vous renverrez la voiture en imposant silence au cocher, et vous monterez. Après le bal, vous viendrez vous déshabiller et vous retournerez chez vous en chaise à porteurs. De cette manière, nous dérouterons les curieux et je vous préviens qu'ils seront en grand nombre.

— Ce sera, me dit l'officier, le marquis mon ami qui s'acquittera de tout cela, et il le fera au mieux, je vous le promets, car il brûle de faire votre connaissance.

— Je vous attends donc demain à sept heures. Prévenez votre ami qu'il est essentiel que le cocher

ne soit point connu, et soyez sans aucun domestique.

Tout cela bien convenu, je me déterminai à me déguiser en Pierrot. Il n'y a pas de masque qui déguise mieux, car outre qu'il cache parfaitement toutes les formes, il ne laisse pas même apercevoir la couleur de la peau. Mes lecteurs peuvent se souvenir de ce qui m'était arrivé sous ce costume dix ans avant l'époque dont je parle. Je chargeai le tailleur de me procurer un costume neuf que je mis avec les autres, et muni de deux bourses neuves, dans chacune desquelles j'avais cinq cents sequins, le dimanche avant sept heures je me rendis chez mon pâtissier. Je trouvai le couvert mis et le souper prêt à être servi. J'enfermai Zénobie dans la chambre destinée pour la toilette des dames, et j'attendis la joyeuse bande qui arriva à sept heures cinq minutes.

Je trouvai le marquis enchanté de faire ma connaissance et je lui fis l'accueil qu'il méritait : c'était un cavalier parfait, beau, jeune, riche, très-amoureux de la belle cousine qu'il traitait avec beaucoup de respect. La maîtresse du lieutenant était un véritable bijou et folle de son amant.

Comme chacun savait que je ne voulais leur faire connaître les costumes qu'après souper, on ne m'en parla point et nous nous mîmes à table. Le souper fut excellent; je l'avais ordonné à ma manière, c'est-à-dire somptueux et délicat. Quand nous eûmes

bien bu et bien mangé, je leur dis : Comme je ne veux pas être avec vous, il faut que je vous dise d'abord le rôle que je vais vous faire jouer. Vous allez représenter cinq gueux, deux hommes et trois femmes en guenilles.

Je jouissais de voir leur mine allongée à cette annonce.

— Vous aurez chacun une assiette à la main pour demander l'aumône, et vous vous promènerez tous ensemble dans le bal en faisant votre métier de mendians. Maintenant suivez-moi pour prendre possession de vos haillons.

Je gardais un sérieux imperturbable, malgré l'envie que j'avais d'éclater de rire, en voyant le dépit et le désappointement qui se peignaient sur leurs traits. Comme ils ne se pressaient pas de me suivre : Je vous attends, leur dis-je. Il se lèvent, j'ouvre la porte et tous furent frappés de la beauté de Zénobie, qui, debout devant la table sur laquelle étaient les riches robes devenues guenilles, leur faisait la révérence avec une grâce parfaite.

Mesdemoiselles, dis-je aux deux cousines, voilà vos robes, et vous, mademoiselle, voici la vôtre un peu plus petite. Voici vos chemises, vos mouchoirs et vos bas, sur cette toilette se trouvent tous les autres objets qui peuvent vous être nécessaires. Voilà vos masques, dont la physionomie n'est pas aussi fraîche que la vôtre, et voici trois assiettes pour recevoir les aumônes que vous de-

manderez. Ces jarretières feront voir votre misère, si par accident on vient à voir aussi haut, et ces bas percés indiqueront que vous n'avez pas de quoi acheter un peu de soie pour les raccommoder. Ces ficelles vous tiendront lieu de boucles, et nous allons faire des trous à vos souliers que vous aurez la bonté de porter en pantoufles. Ces gants auront des trous aussi, et comme il faut que tout soit à l'unisson, dès que vous aurez passé vos chemises, on déchirera par-ci par-là les dentelles qui forment le tour de gorge.

Pendant que je détaillais tout cela avec complaisance, je voyais la surprise et l'admiration effacer sur leurs traits le ton de dépit qui s'y peignait un instant auparavant. Elles voyaient la richesse de ce déguisement, et elles n'osaient pas dire : Que c'est dommage !

— A vous, messieurs ; voici vos habits de gueux. J'ai oublié de lacérer ces deux castors ; mais la chose sera bientôt faite. Comment trouvez vous cela? Maintenant, mesdemoiselles, nous allons vous laisser ; fermez la porte, car vous devez changer de chemise ; et vous, messieurs, allons.

Le marquis était enthousiasmé. Quelle figure nous allons faire ! s'écriait-il ; car on ne peut rien imaginer de plus magnifique. On voyait des habits superbes, déchirés à plaisir et les pièces rapportées avec tant de goût : c'était du comique le plus burlesque et le plus riche.

Dans une demi-heure, nous fûmes prêts. Des bas troués exprès, des souliers percés à dessein, des manchettes de fines dentelles déchirées à plaisir, les cheveux épars, des masques qui indiquaient le désespoir, des assiettes d'une belle porcelaine ébréchées tout exprès; tout cela formait un ensemble d'une somptueuse misère dont on n'a pas d'idée.

Les demoiselles furent plus lentes à s'habiller à cause de leur coiffure. Leurs cheveux étaient dans le plus beau désordre et flottaient de toute leur longueur sur leurs épaules. Mademoiselle Q. brillait sous ce rapport sur les deux autres, car elle les avait jusqu'à mi-jambe.

Quand elles furent prêtes, elles ouvrirent la porte et nous vîmes tout ce que trois jeunes filles ravissantes peuvent laisser voir pour exciter des désirs, sans blesser la décence. J'admirai l'adresse de Zénobie. Les robes déchirées ainsi que les chemises laissaient voir quelques parties de leurs épaules, de leur gorge et de leurs bras, tandis que les déchirures des bas permettaient de voir la blancheur de leurs jambes.

Je leur montrai comment elles devaient marcher, le mouvement de la tête pour exciter la compassion, sans nuire à leur grâce, et comment elles devaient se servir de leurs mouchoirs pour que l'on remarquât les trous et la finesse de la batiste. Elles étaient ravies d'aise et il leur tardait d'être en scène; mais je voulais être au bal avant elles,

pour jouir du plaisir de les voir entrer. Ayant mis mon masque, j'engageai Zénobie à se coucher, puisque nous ne devions rentrer qu'au point du jour, et je partis.

J'entrai au bal, et comme il y avait plus de vingt Pierrots, personne ne fit attention à moi. Cinq minutes après, je vois la foule accourir pour voir des masques qui arrivent, et je me place de manière à les voir tout à mon aise. Le marquis était entre les deux cousines. Leur marche lente et piteuse convenait à merveille à leur rôle. Mademoiselle Q. avec sa robe de feu, sa chevelure magnifique et la beauté de ses formes, attachait tous les regards. La foule avide, curieuse, étonnée, ne commença à parler qu'un quart d'heure après leur entrée, mais alors on entendait de toutes parts : Quelle mascarade! quelle mascarade! Qui sont-ils ? Qui peuvent-elles être ? Je n'en sais rien. Je le saurai.

Je jouissais de mon œuvre.

L'orchestre s'étant fait entendre, trois beaux masques en domino se présentent à mes trois mendiantes pour les engager à danser un menuet ; mais elles s'excusèrent en montrant leurs souliers dont les quartiers étaient sous le talon. Cela me plut beaucoup, car il me convainquit qu'elles avaient parfaitement saisi l'esprit de leur rôle.

Après les avoir suivies pendant plus d'une heure, certain que la curiosité irait toujours croissant, j'allai voir Canano qui ce soir-là avait un

gros jeu. Un masque en baüte et manteau à la vénitienne pontait sur une seule carte, mettait cinquante sequins, paroli et paix de paroli à ma guise. Il avait ma taille et perdit trois cents sequins ; on disait que c'était moi, à l'exception de Canano qui soutenait que non. Pour avoir le droit de rester à la banque, je pris des cartes et je pontai trois ou quatre ducats en novice. A la taille suivante, le masque vénitien ayant eu une veine, fit paroli, paix de paroli, leva et regagna tout l'or qu'il avait perdu. Une seconde taille lui ayant été favorable, il ramassa son or et partit.

Sa chaise demeurant libre, je m'en emparai. Alors un dame dit : Je parie que c'est là le chevalier de Seingalt. Non, dit un autre, car je viens de le reconnaître dans la salle travesti en gueux avec quatre autres masques que personne ne connaît.

— Comment en gueux ? dit Canano.

— En gueux, vêtu en lambeaux ainsi que les quatre autres ; mais malgré cela magnifiques et très-comiques. Ils demandent l'aumône.

— On devrait bien les chasser du bal, dit un autre.

Je jouissais de voir mon but atteint, car on n'avait cru me reconnaître que par présomption. Je commençai à mettre sur une carte des sequins sans compter et je perdis cinq ou six fois de suite. Canano m'étudiait, mais je lisais l'incertitude sur ses traits. De tous côtés on disait à voix basse :

Ce n'est pas lui ; il ne joue point ainsi, et puis il est au bal.

La chance tourne : dans trois tailles heureuses je regagne ce que j'avais perdu, et je continue à jouer avec un tas d'or devant moi. Ayant mis une grosse poignée de sequins sur une carte, elle sort, je fais paroli et paix de paroli. Je gagne, et voyant la banque aux abois, je m'arrête. Canano me paie, fait demander mille sequins à son caissier, et pendant qu'il mêle les cartes, j'entends dire : Voilà les gueux, voilà les gueux.

Les gueux étant venus, se mirent devant la table et Canano fixant le marquis, lui demande une prise de tabac. Qu'on juge de ma joie en voyant le marquis tirer modestement de sa poche un cornet de tabac et le présenter à Canano ? Je n'avais pas prévu ce beau trait qui fit éclater de rire tous ceux qui le virent. Mademoiselle Q. allongeant son assiette pour demander l'aumône au banquier, celui-ci lui dit : Avec de si beaux cheveux, vous ne me faites pas pitié, et si vous voulez les mettre sur une carte, je les évaluerai mille sequins.

N'ayant point répondu à cette galanterie, elle me présenta son assiette, et je lui mis une prise de sequins ; j'en usai de même avec les deux autres.

— Il paraît que Pierrot aime les gueuses, dit Canano en riant.

Les trois mendiantes m'ayant fait la révérence, s'en allèrent.

Le marquis Triulzi, qui était auprès de Canano, lui dit : Le gueux en habit paille est certainement Casanova. Il n'y a pas de doute, dit Canano, je l'ai reconnu tout de suite; mais qui sont les autres ?

— Nous le saurons.

— C'est la mascarade la plus chère qu'il soit possible d'inventer; car les habits sont tous neufs.

Les mille sequins étant arrivés, je les enlevai en deux tailles. Voulez-vous encore jouer? me dit Canano. Je lui fis signe que non, et lui indiquant de la main que je prendrais un billet du caissier, il prit une balance, pesa le tout et me fit un billet de vingt-neuf livres d'or, ce qui faisait au-delà de deux mille cinq cents sequins. Je serrai mon billet, et après lui avoir donné une poignée de main, je me levai en Pierrot, marchant de travers, et après avoir fait un tour dans la salle, je montai dans une loge du troisième rang dont j'avais donné la clé au jeune officier et là je trouvai tous mes aimables gueux.

Ensemble et sans masque, nous nous félicitons et nous parlons de nos aventures. Nous n'avions pas à craindre les curieux, car les deux loges voisines étaient vides. Je les avais louées et j'en avais les clés sur moi.

Les belles mendiantes parlèrent de me rendre leurs aumônes, mais je leur répondis de façon à ne leur pas permettre d'insister. On me prend pour vous, monsieur, me dit le marquis, et cette mé-

prise pourra faire deviner quelque chose ; j'en serais bien fâché à cause de nos aimables amies. Je préviendrai ce malheur, lui répliquai-je, en me démasquant avant la fin du bal. Cela déroutera toutes les conjectures, et personne ne devinera la vérité.

—Nous avons les poches pleines de dragées, me dit ma chère Q. Chacun voulait remplir nos assiettes. Oui, dit la cousine, tout le monde nous admirait ; les dames sortaient de leurs loges pour nous voir de plus près et partout on s'écriait qu'on ne pouvait rien voir de plus riche qu'une pareille mascarade.

— Vous avez donc eu beaucoup de plaisir ?

— Oh ! beaucoup.

— Et moi aussi. Je suis presque glorieux d'avoir imaginé un costume qui vous rende méconnaissables et qui fixe sur vous tous les regards.

— Vous nous avez rendus tous heureux, dit le joli bijou du lieutenant, et moi surtout, car je n'aurais jamais osé me promettre une nuit aussi délicieuse.

— La fin couronne l'œuvre, mademoiselle, et la fin surpassera, je l'espère, le commencement.

En disant cela, je pressai amoureusement la main de ma belle, et je ne sais point si elle me devina, mais je sentis sa main trembler dans la mienne. Nous allons descendre, me dit-elle.

— Et moi aussi, car j'ai envie de danser, et en Pierrot je suis sûr de vous faire rire.

— Savez-vous combien vous nous avez donné à chacune ?

— Je ne puis le dire précisément, mais je suis certain de vous avoir traitées à peu près de même.

— C'est vrai et très-étonnant.

— J'ai fait cet essai mille fois en ma vie. Quand on me gagne un paroli de dix sequins, j'allonge trois doigts, et je suis sûr de prendre trente sequins. Je gagerais que je vous en ai donné de trente-huit à quarante à chacune.

— Quarante, ni plus ni moins. C'est étonnant. Nous nous souviendrons long-temps de cette mascarade.

— Je parie, dit le marquis, que personne ne nous imitera.

— Non, dit la cousine, mais nous-mêmes n'oserions pas paraître une seconde fois.

Nous remîmes nos masques, et je sortis le premier. Après avoir fait mille impertinences aux arlequins et surtout aux arlequines, je reconnus Thérèse en domino, et de la manière la plus gauche du monde je l'invitai à danser la contredanse.

— Vous êtes, me dit-elle, le Pierrot qui a fait sauter la banque ?

Je répondis affirmativement par un mouvement de tête.

Je dansai comme un forcené, ne manquant jamais la mesure, ne troublant point la figure,

toujours près de rouler à terre et ne tombant jamais.

Quand la contredanse fut finie, je lui offris mon bras pour la conduire à sa loge où Greppi était tout seul. Elle me laissa entrer et leur surprise ne fut pas mince quand j'ôtai mon masque. Ils me croyaient avec les gueux. Je donnai à M. Greppi le billet au porteur de Canano, et dès qu'il m'en eut remis quittance, je redescendis sans masque, ce qui déconcerta bien des curieux qui se croyaient sûrs de m'avoir reconnu dans le marquis.

Vers la fin du bal, je sortis avec une chaise à porteurs que je fis arrêter à deux cents pas devant la porte d'un hôtel garni, et un peu plus loin, j'en pris une seconde qui me porta chez mon pâtissier. Je trouvai Zénobie couchée. Elle me dit qu'elle avait eu la certitude que je rentrerais seul avant les autres. Je me déshabillai et vite je fus à côté de cette Vénus. On ne pouvait rien voir de si parfait que cette femme. Si Praxitelle l'avait eue pour modèle, il n'aurait pas eu besoin, comme on l'a dit, de plusieurs beautés grecques pour composer sa Vénus. Quel dommage que des formes aussi pures fussent la propriété d'un magot ! Je la mis toute nue, et après l'avoir contemplée, je lui rendis les hommages les moins équivoques. Elle était heureuse de mon admiration, et ne se montra pas ingrate. Ce fut la première fois que je l'eus véritablement en mon entière possesion. Lorsque nous

entendîmes le trot de quatre chevaux, nous nous levâmes en toute hâte et nous fûmes habillés en un tour de main.

Quand mes aimables mendiantes furent entrées, je leur dis que je pouvais assister à leur toilette, puisqu'elles pouvaient se dispenser de changer de chemise, et elles ne firent pas les difficiles.

Dans cette délicieuse occupation, je bornai mes regards à mademoiselle Q. J'admirai toutes ses beautés, et je vis avec plaisir qu'elle ne se montrait point avare. Zénobie la laissa, après avoir relevé ses cheveux, pour aller aider les deux autres. Je me présentai pour la remplacer, et elle me permit de l'aider à mettre sa robe, et n'empêcha point que mes yeux pénétrassent à travers une grosse déchirure qui me permettait de voir presqu'en entier l'un des deux globes qui ornaient sa superbe gorge.

— Que ferez-vous de cette chemise, mademoiselle ?

— Vous allez rire de l'enfantillage. Nous avons résolu de conserver tous ces effets comme une relique en souvenir de la belle soirée que nous vous devons. Vous laisserez à mon frère le soin de nous faire passer tout cela. Nous allons nous coucher. Viendrez-vous nous voir ce soir ?

— Si j'étais sage, je devrais éviter votre présence.

— Si je l'étais moi-même, je ne devrais pas vous inviter à venir.

— Quelle répartie ! Vous me verrez bien certainement ; mais avant de nous séparer, oserai-je vous demander un baiser ?

— Deux.

Son frère et le marquis sortirent. Deux chaises que j'avais fait venir à la porte emportèrent les deux cousines. Deux autres venues un peu plus tard servirent au lieutenant et à son amie.

Le marquis resté chez moi, me dit le plus poliment du monde qu'il désirait me rembourser la moitié des frais que j'avais faits.

— J'ai deviné que vous alliez m'humilier.

— Ce n'est pas mon intention, je n'insisterai pas ; mais vous sentez que c'est moi qui deviens l'humilié.

— Non, car je compte sur votre esprit. Vous voyez que l'argent ne me coûte rien. D'ailleurs je vous donne ma parole d'honneur de vous laisser payer pour moi dans toutes les parties de plaisir où je pourrai me trouver avec vous pendant le reste de ce carnaval. Nous souperons ici quand il vous plaira ; c'est chez moi. Vous ferez la compagnie, et je vous laisserai payer la carte.

— A merveille ! cet arrangement me plaît. Soyons bons amis. Je vous laisse avec cette charmante femme de chambre, et je ne conçois pas que pareille beauté ait pu exister à Milan, ignorée de tout le monde, excepté de vous.

— C'est une bourgeoise qui sait garder un secret. Dis-je vrai, madame ?

— Je mourrais plutôt que de dire à quelqu'un que monsieur est le marquis de F.

— Très-bien, charmante et belle dame, ne manquez jamais à votre parole, et prenez, je vous prie, ce petit souvenir.

C'était une belle bague que Zénobie accepta avec beaucoup de grâce : elle pouvait valoir cinquante sequins.

Le marquis étant parti, Zénobie fit ma toilette de nuit, et en me couchant, je lui donnai vingt-quatre sequins après l'avoir embrassée, en lui disant qu'elle pouvait se retirer pour aller consoler son mari. Il n'est pas inquiet, me dit-elle, car il est philosophe.

— Il a besoin de l'être avec une femme aussi belle. Embrasse-moi encore, Zénobie, et puis séparons-nous. Elle se jeta sur moi en me couvrant de baisers et m'appelant son bonheur et sa providence. Ses baisers de flamme produisirent leur effet naturel, et après lui avoir donné une nouvelle preuve du pouvoir de ses charmes, elle partit et je m'endormis.

Il était deux heures quand je m'éveillai mourant de faim. Je fis un excellent dîner, ensuite je m'habillai pour aller voir la belle Q., que, d'après ce qu'elle m'avait dit, je ne devais pas trouver sévère. Tout le monde jouait, elle exceptée. Elle était appuyée contre une fenêtre, et semblait lire si attentivement qu'elle ne m'aperçut pas, mais aussitôt qu'elle m'eut vu, le rouge lui monta au

visage, et fermant son livre, elle le mit dans sa poche.

— Oh! je ne suis pas indiscret, mademoiselle; je ne dirai à personne que je vous ai surprise lisant un livre de prières.

— Précisément, car je serais perdue de réputation, si l'on savait que je suis dévote.

— A-t-on parlé de la mascarade, et dit-on qui étaient les masques?

— On ne parle que de cela et on nous plaint de n'avoir pas été au bal; mais on désespère d'apprendre qui étaient les masques, parce qu'on dit qu'une voiture inconnue à quatre chevaux et qui allait comme le vent, les a transportés à la première poste, d'où Dieu sait quelle route ils ont pris. On dit aussi que mes cheveux étaient postiches, et alors il me vient envie de leur donner un démenti. On ajoute que vous devez les connaître, parce que sans cela vous ne leur auriez pas donné des poignées de ducats.

— Il faut laisser dire et croire tout ce qu'on voudra, et ne point se trahir.

— Vous avez raison; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que nous avons eu un bien grand plaisir. Si vous vous acquittez aussi bien de toutes les commissions qu'on vous donne, vous êtes unique.

— Mais ce n'est pas de vous que j'aurais pu accepter une pareille commission.

— Aujourd'hui de moi, et demain d'une autre.

— Je vois que je passe pour inconstant dans

votre esprit ; mais je vous jure que si vous me trouviez digne de votre cœur, votre image ne s'effacerait jamais du mien.

— Je suis sûre que vous avez dit cela à mille filles, et que vous les avez méprisées après qu'elles vous ont eu trouvé digne de leur cœur.

— De grâce, ne vous servez pas du mot *méprisées*, car cela me ferait croire que vous me supposez un monstre. La beauté me séduit, j'aspire à sa possession, et je la méprise, si ce n'est pas l'amour qui m'en offre la jouissance ; mais comment pourrais-je ne pas lui vouer un culte d'estime, si elle se donne à moi par amour ? Je devrais commencer par me mépriser moi-même. Vous êtes belle et je vous adore ; mais vous vous tromperiez beaucoup, si vous pouviez croire que je serais content de vous posséder par un effet de votre complaisance.

— Allons, je le vois, vous en voulez à mon cœur.

— Précisément ; c'est à votre cœur que je vise.

— Pour me rendre malheureuse dans quinze jours.

— Pour vous aimer jusqu'à la mort et souscrire à vos moindres volontés?

— A mes moindres volontés ?

— Oui ; elles seraient pour moi des lois inviolables.

— Vous vous fixeriez à Milan ?

— N'en doutez pas, si vous me rendiez heureux sous cette condition.

— Ce qu'il y a de plaisant dans tout ceci, c'est que vous me trompez sans le savoir, s'il est vrai que vous m'aimiez.

— Tromper quelqu'un sans le savoir, c'est du nouveau pour moi. Si je ne le sais pas, je suis innocent.

— Innocent, si vous voulez; mais vous ne me trompez pas moins; car vous ne serez pas le maître de m'aimer quand vous ne m'aimerez plus.

— C'est dans les choses possibles, mais je rejette cette idée comme funeste. J'aime mieux me croire amoureux de vous à perpétuité. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis que je suis à Milan, je n'y trouve pas une figure de femme qui me plaise.

— Pas même la charmante fille qui nous a servies, et que vous avez peut-être tenue dans vos bras jusqu'à présent?

— Que dites-vous là? divine marquise! C'est la femme du tailleur qui a travaillé à vos habits. Elle est partie un instant après vous, et son mari ne l'aurait pas laissée chez moi, s'il n'avait su que j'en avais besoin pour faire servir les trois dames pour lesquelles étaient les robes qu'il a faites.

— Elle est jolie comme un cœur. Est-il possible que vous ne l'aimiez pas?

— Comment aimer une femme, lorsqu'on sait qu'un magot en jouit quand bon lui semble? Le

seul plaisir que cette femme m'ait fait ce matin, c'est de me parler de vous.

— De moi ?

— Oui. Me pardonnerez-vous si je vous confesse que dans ma curiosité je lui ai demandé laquelle des trois demoiselles qu'elle devait avoir vues sans chemise était la plus belle ?

— Question de libertin. Eh bien ! que vous a-t-elle répondu ?

— Que celle qui a de si beaux cheveux est belle de tout point.

— Je n'en crois rien, car j'ai appris à changer de chemise avec décence, et elle ne peut guère avoir vu que ce que je pourrais laisser voir à un homme sans danger. Elle a voulu flatter votre curiosité indiscrète. Si j'avais une femme de chambre comme elle, je la chasserais dans l'instant.

— Vous êtes fâchée.

— Non.

— Vous avez beau dire non : j'ai vu votre âme dans cette petite incartade. Je suis au désespoir de vous avoir tenu ce propos.

— Allons, ce n'est rien. Je sais que les hommes questionnent là-dessus les femmes de chambre, et qu'elles répondent toutes comme votre belle, qui voudrait peut-être vous rendre curieux d'elle.

— Mais comment pourrait-elle se flatter d'y parvenir en exaltant vos beautés aux dépens des deux autres, lorsqu'elle ne pouvait pas savoir que c'est vous que je préfère ?

— Si elle ne le sait pas, j'ai tort ; mais elle n'en a pas moins menti.

— Elle peut avoir inventé, mais je ne crois pas qu'elle ait menti. Vous riez ! cela me ravit.

— Je ris parce que j'aime à vous laisser croire tout ce que vous voulez.

— Vous me permettrez donc de croire que vous ne me haïssez pas ?

— Vous haïr ? quel vilain mot. Si je vous haïssais, vous verrais-je ? Mais parlons maintenant d'autre chose. Je veux vous prier de me faire un plaisir. Voici deux sequins. Mettez-les à la loterie sur un ambe, et vous me donnerez le billet quand vous viendrez me voir, ou bien vous me l'enverrez ; mais de grâce que personne n'en sache rien.

— Vous l'aurez demain sans faute, mais pourquoi me dites-vous de l'envoyer ?

— Parce qu'il se peut que vous ne veniez pas, si vous vous ennuyez avec moi.

— Franchement, mademoiselle, ai-je cet air auprès de vous ? Je suis bien malheureux ! Quels sont vos numéros ?

— Le trois et le quarante. C'est vous qui me les avez donnés.

— Moi ! et comment ?

— Trois pincées de sequins, et toujours quarante. Je suis superstitieuse et vous allez m'en faire la guerre, mais il semble que vous ne soyez venu à Milan que pour faire mon bonheur.

— Vous me rendez la vie ! ces paroles me com-

blent de joie. Vous dites que vous êtes superstitieuse, mais si vous ne gagnez pas cet ambe, n'allez pas vous aviser d'en tirer la conséquence que je ne vous aime pas : ce serait un sophisme monstrueux.

— Ma superstition ne va pas si loin, et je ne raisonne pas si mal.

— Croyez-vous que je vous aime?

— Oui.

— Me permettez-vous de vous le dire cent fois ?

— Oui.

— Et de vous le prouver de toutes les façons ?

— Pour les façons, je veux les connaître d'avance; car il serait possible que celles que vous croyez les plus efficaces me parussent fort inutiles.

— Je prévois que vous me ferez soupirer longtemps.

— Le plus que je pourrai.

— Et quand vous ne pourrez plus?

— Je me rendrai. Êtes-vous content?

— Oui, sans doute, mais je vais mettre toute ma force à diminuer la vôtre.

— Faites. Vos efforts me seront agréables.

— M'aiderez-vous à réussir ?

— Peut-être.

— Ah! charmante marquise, vous n'avez besoin que de parler pour rendre un homme heureux. Je

le suis réellement et je vous quitte plein d'ardeur.

En quittant cette charmante discoureuse, j'allai au théâtre, puis à la banque de pharaon, où je vis le masque qui avait gagné trois cents sequins la veille; il jouait très-malheureusement, car il perdait en marques plus de deux mille sequins. Dans moins d'une heure, il en perdit le double, et Canano mit bas les cartes en disant : C'est assez. Il se leva et le masque partit. C'était un Spinola, Génois.

— Vous avez fait une bonne banque, dis-je à Canano.

— Oui, mais j'en ai fait de mauvaises avec vous. Pierrot a été heureux.

— Eh bien! si j'avais parié, vous auriez perdu, car vous ne m'avez point reconnu en costume de Pierrot.

— C'est vrai, mais c'est que j'étais infatué du gueux que je prenais pour vous. Vous savez qui c'est ?

— Pas le moins du monde. Je ne l'avais jamais vu avant ce jour. Je ne mentais point sous ce rapport.

— On dit qu'ils sont tous Vénitiens et qu'en sortant d'ici, ils sont allés à Bergame.

— C'est possible, mais je n'en sais rien. J'avais quitté le bal lorsqu'ils partirent.

Ce soir-là j'allai souper avec la comtesse A. B., son mari et Triulzi. Ils pensaient comme Canano.

Triulzi me dit que je m'étais dévoilé en donnant à ces masques des poignées de sequins.

— On s'est trompé, lui dis-je ; on ne me connaît pas. Je suis superstitieux au jeu, et croirais perdre, si je ne donnais pas une pincée de ducats à ceux qui m'en demandent, pourvu que je sois en bonne veine. J'ai gagné trente livres d'or et je laisse parler les fous.

Le lendemain, j'allai prendre un billet de loterie et je le portai à ma belle marquise. J'étais complètement amoureux d'elle, parce que tout m'annonçait qu'elle l'était de moi. Ce jour-là la cousine ne jouait pas, et je passai trois heures avec elles, causant toujours amour et trouvant à leurs propos un charme inexprimable, car elles avaient infiniment d'esprit. Je les quittai convaincu que si le hasard m'avait mis en face de la cousine au lieu de mademoiselle Q., j'en serais devenu amoureux comme je l'étais de l'autre.

Le carnaval, qui dure à Milan quatre jours de plus que partout ailleurs, ce qui raccourcit le carême d'une semaine, le carnaval touchait à sa fin. Il y avait encore trois bals. Je jouais et je perdais chaque jour deux ou trois cents sequins. Chacun admirait ma prudence plus encore que ma mauvaise fortune. J'allais tous les jours chez les belles cousines où je filais le parfait amour, mais j'en étais toujours au même point ; des espérances, et du positif, rien. La belle marquise m'accordait quelques baisers ; nourriture de convalescent,

sans substance ; j'avais besoin de mieux que cela. Il est vrai que je ne m'étais point émancipé jusqu'à lui demander un rendez-vous. Comme c'était là qu'il fallait en venir, puisque restant dans ma position de respectueuse réserve, je courais risque de mourir d'inanition, trois jours avant le bal je lui demandai si je pouvais espérer de lui donner à souper avec ses deux amies, son frère et le marquis.

— Mon frère, me répondit-elle, ira vous voir demain pour voir avec vous ce qu'il y aura à concerter là-dessus.

C'était de bon augure. Le lieutenant vint en effet. Je venais de recevoir les numéros du tirage, et qu'on juge de ma joie en voyant le *trois* et le *quarante*. J'étais émerveillé du succès! Je ne dis rien au jeune marquis, parce que sa sœur me l'avait défendu, mais je prévis que ce coup du hasard serait favorable à mon amour.

— Le marquis de F., me dit l'aimable ambassadeur, vous invite à souper chez vous le soir du bal avec toute la société des gueux ; mais comme il veut nous surprendre, il a besoin de votre appartement pour faire travailler les habits de masque. Comme il veut s'assurer du secret, il vous prie aussi d'avertir la même femme de chambre que vous aviez.

— Volontiers! très-volontiers, mon jeune ami. Dites à l'aimable marquis que tout cela est à son service.

— Faites en sorte que cette fille se trouve là aujourd'hui à trois heures, et prévenez le pâtissier que vous lui avez donné plein pouvoir.

— Tout cela sera fait au gré de votre ami.

Il ne me fut pas difficile de deviner que le marquis avait envie de goûter de Zénobie; mais je trouvais la chose si naturelle que, loin d'en être fâché, je me sentis disposé à favoriser son doux penchant. Jouir et laisser jouir fut toujours ma devise, et elle le sera jusqu'à ma mort, quoiqu'au point où j'en suis, bien malheureusement, la jouissance pour moi ne soit plus que dans mes souvenirs.

Je sortis dès que je fus habillé, et dès que j'eus prévenu le pâtissier, j'allai chez le tailleur qui fut charmé de l'occupation que je procurais à sa femme. Il savait par expérience que sa chatouille ne souffrait pas de ces absences. Je n'ai pas besoin de vous, lui dis-je, parce qu'il ne s'agit que de costumes de femmes; je n'ai besoin que de ma commère.

— A trois heures précises, je lui donnerai congé pour trois jours.

Après avoir dîné, je pris ma direction ordinaire, et je trouvai mon aimable Q. dans l'ivresse de la joie. Son ambe lui valait cinq cents sequins.

— Cela vous rend heureuse? lui dis-je.

— Cela me fait plaisir, mais, quoique je ne sois pas riche, ce n'est pas ce gain qui cause ma joie; c'est la beauté de l'idée qui m'est venue et que j'ai

embrassée ; c'est le plaisir que je ressens en songeant que ce bonheur me vient de vous. C'est une combinaison qui me parle impérieusement en votre faveur.

— Que vous dit-elle ?

— Que vous méritez que je vous aime.

— Vous dit-elle aussi que vous m'aimez ?

— Non, mais c'est mon cœur qui me tient ce langage.

— Vous me comblez de joie ; mais votre cœur vous dit-il aussi que vous devez me le prouver ?

— Cher ami ! pouvez-vous en douter.

En achevant ces mots elle me tendit la main. C'était la première fois. J'y collai mes lèvres. Ma première idée, dit-elle, fut de mettre les quarante sequins sur l'ambe.

— Vous n'en avez pas eu le courage ?

— Ce n'est pas cela ; j'ai eu honte. J'ai eu peur d'une pensée qui aurait pu vous venir et que vous ne m'auriez pas communiquée. J'ai craint qu'en vous donnant les quarante sequins pour les jouer, vous ne vous imaginassiez que je voulais vous faire entendre que je méprisais ce présent. Cela m'aurait fait du tort dans votre esprit ; mais si vous m'y aviez encouragée, j'y aurais consenti sur-le-champ.

— Je suis au désespoir de n'y avoir pas pensé. Vous auriez actuellement dix mille sequins, et j'en serais heureux.

— N'en parlons plus.

— Votre frère m'a dit que nous irons au bal masqué sous la direction du marquis, et je vous laisse à penser si ma joie est grande en perspective d'une nuit entière que je passerai avec vous. Cependant j'ai une inquiétude.

— Et quelle est-elle?

— Je crains que cela n'aille pas aussi bien que la première fois.

— Soyez sans inquiétude ; le marquis a beaucoup d'esprit. Il aime ma sœur autant que son honneur. Il est certain qu'on ne nous connaîtra pas.

— Je le souhaite. Il veut tout payer, et même le souper.

— Il ne saurait faire mieux que de vous imiter.

Le soir du bal je me rendis de bonne heure chez mon pâtissier où je trouvai le marquis très-satisfait de ce que tout allait à son gré. La chambre des costumes était fermée. Je lui demandai d'un ton équivoque s'il avait été content de Zénobie.

— Je ne puis l'être que de son ouvrage, me répondit-il, car je ne lui ai demandé rien de plus.

— Je le crois pour mon compte, mais j'ai peur que votre belle amie ne soit pas aussi crédule sur ce point.

— Elle sait que je ne puis aimer qu'elle.

— N'en parlons plus.

Les convives étant arrivés, le marquis nous

dit que la mascarade était de nature à nous faire plaisir, et qu'ainsi il valait mieux nous habiller avant de souper.

Nous le suivîmes dans la chambre où nous vîmes deux gros paquets. Mesdames, dit-il aux trois belles, voici pour vous : madame va vous habiller et nous allons en faire autant dans une autre chambre.

Il prit le plus gros paquet et quand nous fûmes enfermés dans notre chambre, il le défit, me donna ce qui m'était destiné, ainsi qu'au lieutenant, et nous dit : Allons, mes amis, dépêchons-nous.

Nous éclatâmes de rire en voyant des habits de femme. Rien n'y manquait, chemises, souliers brodés en paillettes avec des talons qui nous grandissaient de deux pouces, des jarretières superbes, et de riches coiffes de nuit, pour nous délivrer de l'embarras de la frisure ; de magnifiques dentelles qui nous tombaient sur les yeux. Il n'avait oublié ni les bas à coins rouges et or ni les boucles de souliers. Je fus surpris que les souliers qu'il m'avait destinés me chaussassent bien, mais je sus ensuite que mon cordonnier était le sien. Corset, jupon, soutane, robe, fichu, éventail, sac à ouvrage, boîte de rouge, masques, gants, tout était parfait. Nous ne nous entraidâmes que pour placer nos cheveux sous la coiffe, mais quand nous fûmes habillés, nous avions l'air de fagots, à l'exception du jeune officier qui faisait illusion et qu'on aurait

pu prendre pour une très-jolie femme, car un faux sein et un cul de Paris remplaçaient les beautés qu'il ne pouvait avoir comme homme.

Sans nous être concertés, nous nous mîmes tous trois sans culottes. Vos belles jarretières, dis-je au marquis, m'ont fait connaître que je devais m'en passer. C'est à merveille, dit-il, mais le malheur est que personne ne s'avisera de s'assurer du fait, car deux demoiselles de cinq pieds dix pouces n'inspireront point de si vifs désirs.

J'avais deviné que nos charmantes compagnes seraient en hommes, et je ne m'étais pas trompé. Comme elles avaient été prêtes avant nous, lorsque nous ouvrîmes la porte, nous les vîmes le dos tourné vers la cheminée.

Elles avaient l'air de trois jeunes pages, moins l'effronterie, car elles avaient la mine un peu embarrassée sous ce costume, quoiqu'elles affectassent de se montrer à leur aise.

Nous nous présentâmes en singeant la modestie du beau sexe et avec cette pudique réserve qui convient au rôle que nous voulions jouer. Cela fit qu'elles se crurent obligées d'imiter l'allure des hommes, et leur accoutrement n'était pas celui qui convient à des jeunes gens qui ont l'habitude d'être respectueux auprès des femmes. Elles étaient costumées en coureurs, culottes serrées, petites vestes bien pincées, gilet découvert, jarretières à franges d'argent, ceinture galonnée et joli bonnet brodé en argent avec des armes banales en dorure.

Leurs chemises de batiste étaient ornées d'un immense jabot en point d'Alençon. Vêtues ainsi et montrant forcément leurs belles formes sous un voile presque transparent, elles auraient pu donner des sens à un paralytique, et nous n'étions rien moins que cela. Cependant nous les aimions trop pour les effaroucher.

Après les premières singeries ordinaires en pareille occasion, nous nous mîmes à causer naturellement, en attendant qu'on eût servi. Elles nous dirent qu'étant habillées en homme pour la première fois de leur vie, elles n'étaient pas sans crainte sur le danger qu'elles couraient, si elles osaient aller au bal. Si par malheur on venait à nous connaître, s'écria la cousine, nous serions perdues ! Elles avaient raison, mais notre rôle était de les rassurer, quoique, moi surtout, nous désirassions rester en petit comité.

Nous nous mîmes à table, chacun près de sa mie, et, contre mon attente, la maîtresse du lieutenant fut la première à égayer le souper. Croyant ne pouvoir bien jouer son rôle d'homme qu'en se montrant audacieuse, elle commença par agacer le lieutenant femelle, qui se défendait comme une prude. Les deux cousines, honteuses de paraître moins aguerries que leur amie, commencèrent à nous faire des caresses un peu luronnes. Zénobie, qui nous servait à table, ne put s'empêcher de rire lorsque mon adorable Q. lui reprocha de m'avoir fait ma robe trop étroite à la poitrine. Ayant

allongé sa jolie main comme pour me faire violence, je lui donnai un petit soufflet ; elle, imitant la politesse d'un cavalier repentant, me prit la main et la baisa en me demandant pardon. Le rôle n'était pas tenable !

Le marquis ayant dit qu'il avait froid, la cousine lui demanda s'il avait sa culotte, et là-dessus allongeant la main pour s'en assurer, elle la retira en rougissant, ce qui nous fit partir d'un éclat de rire auquel elle eut le bon esprit de faire chorus, en continuant à ravir son rôle d'amoureux intrépide.

Le souper n'avait rien laissé à désirer : délicatesse, variété, profusion, tout s'y trouvait réuni. Échauffés d'amour et de vin, nous nous levâmes après avoir passé plus de deux heures à table ; mais en nous levant, la tristesse se peignit sur les traits des deux belles cousines. Elles ne savaient comment se rendre au bal avec leur costume qui devait mettre tous les masques libertins à leurs trousses. Le marquis le sentait comme nous et trouvait leur répugnance naturelle.

— Il faut pourtant se décider, dit le lieutenant; ou au bal ou chez nous.

— Ni l'un ni l'autre, dit le marquis ; dansons ici.

— Où sont les violons? dit sa maîtresse ; vous n'en trouveriez pas cette nuit à prix d'or.

— Eh bien! dis-je, passons-nous-en. Nous allons prendre du punch, nous jouerons à mille

petits jeux, nous causerons, et nous n'en serons que plus heureux; quand nous serons fatigués, nous dormirons. Nous avons trois lits.

— Deux suffisent, dit la cousine.

— C'est vrai, mais abondance de bien ne nuit pas.

Zénobie était allée souper avec la femme du pâtissier, elle devait remonter quand on l'appellerait.

Après deux heures de petites folies qui ne furent point perdues pour l'amour, la maîtresse du lieutenant, ayant la tête un peu troublée, passa dans une autre chambre et se jeta sur le lit. Son amant ne tarda pas à la suivre.

Mademoiselle Q., qui était dans le même cas, me dit qu'elle désirait se reposer un moment; je la conduisis dans une chambre où elle pouvait s'enfermer, et je lui en fis la proposition.

— Je ne crois pas avoir à me défier de personne, me dit-elle.

— Nous laisserons donc le marquis avec l'aimable cousine: ils pourront se reposer et moi je vous veillerai.

— Non, mon ami; vous dormirez aussi.

En disant cela, elle passa dans le cabinet de toilette, en me priant d'aller lui chercher sa soutane. Quand elle rentra: Ah! je respire, s'écria-t-elle. Cette maudite culotte est trop étroite; elle me blessait. Elle se jeta sur le lit, n'ayant que sa soutane.

— Où donc, mon cher cœur, cette fatale culotte vous blessait-elle ?

— Je ne veux pas vous le dire ; mais il me semble que ce vêtement doit vous être bien incommode.

— Mais, mon ange, nous sommes différemment construits, et la culotte ne saurait nous blesser à l'endroit où elle vous incommodait.

Pendant que je parlais, je la tenais dans mes bras, pressée contre mon sein, et je me laissai tout doucement tomber à côté d'elle. Nous restâmes un quart d'heure sans parler, nous tenant embrassés et collant nos lèvres dans un long baiser. Je la quittai un moment pour la laisser en liberté dans le cabinet de toilette, et quand je revins, je la trouvai sous la couverture. Elle me dit qu'elle s'était déshabillée pour mieux dormir, et se retourna en fermant les yeux. Je sentis que l'heure du berger avait sonné, et m'étant d'un tour de main débarrassé de mon attirail de femme, je me glissai doucement auprès d'elle, car il faut ménager la pudeur expirante, et l'entourant de mes bras, bientôt certaine pression mit le désordre dans ses sens, et se retournant vers moi, elle m'abandonna la jouissance de tous ses charmes.

Après le premier sacrifice, je proposai une ablution nécessaire, car sans pouvoir précisément me flatter d'avoir brisé la serrure, la victime avait laissé sur l'autel des traces flatteuses. Mon offre fut accueillie avec joie, et quand l'opération réci-

proque fut achevée, elle me permit de jouir de la vue de toutes ses beautés que je couvris de mes baisers. Enhardie par mes caresses, elle voulut jouir du privilége de l'égalité. Qu'il y a loin, me dit-elle, de la peinture à la réalité.

— Mais la comparaison, mon ange, est en faveur de la peinture ?

— Que ditez-vous! peut-on donner la préférence à l'art sur la nature ?

— Mais la nature peut avoir des imperfections.

— Je ne sais si dans ce que je vois, il y a quelque imperfection, mais je n'ai jamais rien vu de plus beau.

Il est certain que dans ce moment je présentais dans toute sa beauté l'instrument de l'amour, et je lui en fis sentir toute la puissance ; elle ne demeura pas en reste, car j'ai rarement trouvé dans une femme plus d'ardeur, de flexibilité et de reciprocité. Si nous sommes sages, me dit-elle, au lieu d'aller à aucun bal, nous reviendrons ici chercher de si douces jouissances. Je baisai amoureusement la bouche qui m'annonçait mon bonheur d'une manière si formelle et je la convainquis par mes transports que jamais homme ne pouvait l'aimer plus ardemment que moi. Je n'eus pas de peine à l'empêcher de dormir, car ses beaux yeux ne firent pas mine de se fermer une seule fois. Nous fûmes constamment en action ou en douce contemplation que nous entremêlions de propos amoureux. Je la trompai quelquefois, mais à son

avantage, car le tempérament d'une jeune femme l'emporte toujours sur celui d'un homme, et nous ne quittâmes la partie que lorsque le jour commença à poindre. Nous n'eûmes pas besoin de nous cacher les uns des autres, car chacun avait joui en paix, et une modestie réciproque nous empêcha seule de nous adresser des félicitations. Par ce silence, nous ne proclamions pas notre bonheur, mais nous ne le niions pas.

Quand nous fûmes prêts, je remerciai le marquis, en le priant à souper, sans qu'il fût question de mascarade, pour la nuit du bal prochain, si les dames en étaient contentes. Le lieutenant dit oui pour elles, et sa maîtresse lui sauta au cou de joie, en le remerciant et en lui reprochant d'avoir dormi toute la nuit. Le marquis dit qu'il en avait fait autant; je répétai ces paroles comme un article de foi, et les dames se mirent à nous embrasser, en nous remerciant de nos honnêtes procédés à leur égard. Nous nous séparâmes comme la première fois, si ce n'est que le marquis resta seul avec Zénobie.

Je me couchai dès que je fus rentré, et ne m'étant levé qu'à trois heures, je ne trouvai personne à la maison. J'allai donc dîner seul chez mon pâtissier, où je trouvai Zénobie avec son mari qui était venu jouir des bribes de notre souper de la veille. Il me dit que j'avais fait sa fortune, car le marquis avait donné vingt-quatre sequins à sa femme ainsi que tout son ajustement de femme.

Je lui donnai aussi le mien. Ayant dit à ma commère de me faire servir à dîner, le tailleur partit en me comblant de reconnaissance.

Quand je fus seul avec la belle Zénobie, je l'engageai à me dire si elle avait été contente du marquis. Il m'a bien récompensée, me dit-elle avec un petit signe de rougeur. Je n'en demande pas davantage, ma chère Zénobie, lui dis-je, car il est impossible de te voir sans t'aimer, et dès qu'on t'aime, on désire de te posséder.

— Le marquis ne m'a pas prouvé cela.

— C'est possible, mais c'est étonnant.

Quand j'eus dîné, je me hâtai d'aller trouver ma belle marquise que j'aimais bien plus qu'avant la délicieuse nuit que j'avais passée avec elle. Il me tardait de la voir, pour connaître l'effet qu'elle ferait sur moi après avoir fait si solidement mon bonheur. Je la trouvai plus belle. Elle me reçut avec le ton et les manières qui conviennent à une amante heureuse d'avoir acquis des droits sur son amant. J'étais sûre, me dit cette belle, que vous seriez venu me voir; et quoiqu'en présence de sa cousine, elle reçut et me donna mille baisers enflammés, et qui ne laissaient aucun doute sur l'emploi que nous avions fait de notre tête-à-tête. Je passai avec elles cinq heures qui me parurent bien courtes, tant le plaisir abrége le temps. Quand on parle d'amour et que les raisonnemens se rapportent à soi, l'amour-propre et le sentiment rendent la matière inépuisable. Cette visite

de cinq heures, le lendemain de la noce, me prouva que j'étais violemment amoureux de ma nouvelle conquête, en même temps qu'elle dut convaincre ma belle marquise que j'étais digne de sa tendresse.

La comtesse A. B. m'avait invité par un billet à souper avec elle, son mari et le marquis Triulzi qui avait invité tous les amis de la maison. Cela fit que je n'allai pas voir Canano, qui depuis ma victoire en Pierrot, m'avait gagné un millier de sequins. Je savais qu'il se vantait d'être sûr de me tenir, et *in petto* je me promettais le contraire, ou mieux encore. Pendant le souper, l'Espagnole me fit la guerre. Je découchais, on me voyait rarement; on s'évertuait pour m'arracher mon secret, on voulait connaître mes bonnes fortunes. On savait que je soupais quelquefois chez Thérèse avec Greppi dont on se moquait, parce qu'il avait la fatuité de dire que j'étais sans conséquence. Moi, pour mieux cacher mon jeu, je disais qu'il avait raison, et je menais la plus heureuse des vies.

Le lendemain Barbaro, honnête homme comme tous les joueurs qui corrigent la fortune, vint me voir et me rendit mes deux cents sequins avec deux cents de bénéfice, et me dit qu'ayant eu une petite querelle avec le lieutenant, il ne jouerait plus. Je le remerciai de m'avoir fait connaître la belle marquise, lui disant que j'en étais tout amoureux et que j'espérais de vaincre sa rigueur.

Il se mit à sourire, loua ma discrétion, et me fit entendre qu'il n'en était pas la dupe. Il me suffisait de ne rien avouer.

Vers les trois heures, j'allai voir cette charmante femme et je passai près d'elle, comme la veille, cinq heures pleines d'agrément. Comme Barbaro ne jouait plus, on avait donné ordre aux gens d'annoncer qu'il n'y avait personne. Amant déclaré de la belle marquise, la cousine me traitait en ami. Elle me priait de rester à Milan le plus qu'il me serait possible, car outre que cela prolongerait le bonheur de sa cousine, j'assurerais aussi le sien, puisque sans moi, il lui serait impossible de passer des heures tête-à-tête avec son cher marquis, lequel, aussi long-temps que son père vivrait, ne pourrait jamais la fréquenter librement. Elle se croyait sûre de devenir sa femme, dès que le vieux serait dans la tombe. Ses espérances furent vaines, car le jeune marquis donna bientôt dans des travers qui le ruinèrent.

Le lendemain au soir, les cinq aimables personnes, au lieu d'aller au bal, vinrent souper chez moi, et après un repas délicieux, nous allâmes sans façon nous livrer au plaisir. Charmante nuit, pendant laquelle pourtant nos plaisirs furent interrompus par les réflexions tristes et vraies que le carnaval, en finissant, allait aussi nous en empêcher la continuation.

La veille du mardi-gras, comme il n'y avait

point de bal, je me mis à jouer, et n'ayant pas une seule fois rencontré trois cartes gagnantes, je perdis tout l'or que j'avais sur moi. Je serais parti comme à mon ordinaire, si une femme déguisée en homme ne m'eût donné une carte, en me pressant par signes de la jouer. Je la mis devant le banquier à cent sequins sur parole. Je perdis, et pour regagner ma dette, j'en perdis mille que je fis payer le lendemain.

Près de sortir pour aller me consoler auprès de ma belle marquise, je vois le masque de mauvais augure, accompagné d'un autre homme masqué qui m'approche en me serrant la main, et me priant à l'oreille d'aller le voir aux Trois-Rois à dix heures, au numéro qu'il m'indiqua, si, ajouta-t-il, l'honneur d'un ancien ami m'était cher.

— Qui est cet ami ?

— Moi-même.

— Qui êtes-vous ?

—Je ne puis vous le dire.

— Je vous prie de ne pas m'attendre, car si vous êtes mon ami, rien ne doit vous empêcher de me dire votre nom.

Je sortis, et il me suivit en me priant d'aller jusqu'au bout des arcades. Là il ôta son masque et je vis ce *Croce* dont mes lecteurs peuvent se rappeler.

Je savais qu'il était banni de Milan, et je compris ses raisons pour ne point se nommer en public, mais je me félicitai de lui avoir refusé le

plaisir d'aller à son auberge. Je suis surpris, lui dis-je, de vous voir ici.

— Je le crois. Je suis venu à la faveur de la saison qui permet le masque, pour obliger mes parens à me donner ce qu'ils me doivent; mais ils me traînent en longueur pour ne rien me donner, persuadés que, dans la crainte d'être reconnu, je serai forcé de m'en aller en carême.

— Mais en carême, comptes-tu partir, quand même tu n'aurais pas reçu ce que tu attends?

— Il le faudra bien; mais puisque tu ne veux pas venir me voir, sauve-moi en me donnant une vingtaine de sequins, ce qui me mettra en état de partir dimanche matin, lors même que mon cousin, qui me doit dix mille livres, me refuserait la dixième partie que je lui demande. Mais avant de partir je le tue.

— Je n'ai pas le sou, et ton masque que voilà me coûte mille sequins que je ne sais comment payer.

— Je le sais. Je suis un malheureux qui porte malheur à tous mes amis. C'est moi qui lui ai dit de te donner une carte dans l'espoir de faire changer la chance.

— Est-ce une fille de Milan?

— Non, elle est de Marseille, fille d'un riche commissionnaire. J'en suis devenu amoureux, et l'ayant séduite, je l'ai enlevée pour son malheur. J'avais beaucoup d'argent alors; mais malheureux! j'ai tout perdu à Gênes, où j'ai dû vendre

tout ce que j'avais pour venir ici où je suis depuis huit jours. Assure-moi les moyens de me sauver, je t'en supplie.

Touché de compassion, je retournai sur mes pas pour demander vingt sequins à Canano, et je les donnai à ce malheureux, en lui disant de m'écrire.

Cette aumône me fit du bien, car elle me fit perdre l'humeur que me causait ma perte, et je pus passer une délicieuse soirée avec ma belle marquise.

Le lendemain nous soupâmes chez moi et puis nous passâmes le reste de la nuit dans les bras de l'amour. C'était le samedi, dernier jour du carnaval de Milan, et je passai le dimanche, premier jour du carême, dans mon lit, car j'avais épuisé mes forces avec la marquise, et je savais qu'un long sommeil me rétablissait.

Le lundi matin de très-bonne heure, Clairmont vint me remettre une lettre qu'un domestique de louage avait apportée. Cette lettre, sans signature, contenait ce qui suit :

« Monsieur, ayez pitié de la plus malheureuse créature qu'il y ait sous le ciel. M. de la Croix est sûrement parti désespéré. Il m'a abandonnée dans cette auberge, où il n'a rien payé. Grand Dieu ! que vais-je devenir ! Venez, monsieur, je vous en conjure, ne fût-ce que pour me donner un conseil. »

Je n'hésitai pas un instant. Ce ne fut ni l'amour ni le libertinage qui me portèrent à voler au secours de cette infortunée ; je ne fus mu que par le sentiment de l'humanité et de la vertu. Je passai ma redingote et je courus aux Trois-Rois, à la même chambre où j'avais vu Irène, et où je trouvai une jeune et belle fille de la figure la plus noble et la plus intéressante. Je crus voir à la fois la pudeur, la candeur et l'innocence opprimée. Dès qu'elle m'aperçut elle vint au-devant de moi de l'air le plus modeste, en me demandant pardon d'avoir osé m'incommoder. Elle me pria de dire en italien à une femme qui était dans la chambre de sortir. Elle me fatigue depuis une heure. Je n'entends pas sa langue, mais j'ai compris qu'elle veut m'être utile. Je ne me sens pas inclinée à accepter son secours.

— Qui vous a dit de venir chez cette demoiselle ? demandai-je à cette femme.

— Un valet de place m'a prévenue qu'une demoiselle étrangère était restée ici toute seule et qu'elle est bien à plaindre. L'humanité m'a portée à venir voir si je pouvais lui être de quelque utilité. Je m'en vais fort contente d'en être quitte pour ma bonne volonté. Je la laisse en bonnes mains et je lui en fais mon compliment.

Je vis que cette femme était une pourvoyeuse, et je ne lui répondis que par un sourire de mépris.

La pauvre abandonnée me conta ensuite en peu de mots ce que je savais déjà, puis elle ajouta que

Croce, qui se faisait appeler *de Sainte-Croix*, alla jouer dès qu'il eut les vingt sequins, qu'ensuite il la reconduisit à l'auberge où il passa, dans un état de désespoir, toute la journée du lendemain, parce qu'il n'osait pas sortir de jour. Le soir il sortit avec un masque et ne rentra que le matin. Quelques instans après, ayant mis sa capote, il se disposa à sortir, en me disant que s'il ne revenait pas, il me ferait savoir de ses nouvelles par votre canal : en même temps il me remit votre adresse, dont j'ai pris la liberté de faire usage. Il n'est pas revenu, ajouta-t-elle avec un soupir, et si vous ne l'avez pas vu, je suis sûre qu'il est parti à pied et sans le sou. L'hôte voudra être payé. En vendant tout, je puis le satisfaire ; mais, grand Dieu ! que ferai-je ensuite ?

— Oseriez-vous retourner chez votre père.

— Oui, monsieur. Certainement je l'oserai. Mon père me pardonnera quand, à genoux et les larmes aux yeux, je lui dirai que je suis prête à m'ensevelir dans un couvent.

— Eh bien! je vous conduirai à Marseille en personne, et en attendant je vous trouverai ici une chambre chez d'honnêtes gens. Jusqu'alors, enfermez-vous dans cette chambre, ne recevez personne, et j'aurai soin de vous.

J'appelai l'hôte qui m'apporta le compte fort peu considérable et je payai, en ordonnant qu'on eût soin de fournir madame de tout ce qu'elle pourrait avoir besoin jusqu'à mon retour. Cette

pauvre personne était muette de surprise et de reconnaissance. Je la quittai en la saluant affectueusement et sans même lui prendre la main. Ce n'est pas pourtant que le diable se fût fait ermite; mais j'ai toujours respecté le malheur.

J'avais déjà jeté les yeux sur Zénobie, et je me rendis de suite chez elle. Je lui dis, en présence du mari, le service que j'attendais d'elle, si elle pouvait donner un petit coin à ma nouvelle protégée. Je lui céderai ma place, s'écria le tailleur bon diable, si elle veut coucher avec ma femme. Je prendrai une petite chambre ici près et j'y demeurerai aussi long-temps que la demoiselle me remplacera auprès de Zénobie.

— Je trouve cela très-bien pensé, compère; mais votre femme perdra au change.

— Fort peu de chose, dit Zénobie, et le tailleur de pouffer de rire. Quant au manger, ajouta-t-il, ma foi, elle s'arrangera comme elle voudra.

— C'est le plus facile, dis-je; Zénobie en aura soin, et je paierai.

Je me mis à écrire deux lignes dans lesquelles je prévenais la jeune personne de l'arrangement, et je chargeai Zénobie de les lui porter. Le lendemain je la vis installée chez ces bonnes gens, mal logée, mais contente et jolie à ravir. Je me sentais sage, mais je soupirais en pensant combien il me serait difficile de l'être en voyage.

Je n'avais plus rien à faire à Milan, mais je m'étais engagé avec le comte d'aller passer avec

lui une quinzaine à Saint-Ange. C'était un fief appartenant à sa maison, à quinze milles de Milan, et le cher comte m'en parlait avec enthousiasme. Je l'aurais trop mortifié de partir sans lui accorder la satisfaction de l'y accompagner. Il avait un frère marié qui y faisait sa résidence, et il ne cessait de me dire combien ce frère serait enchanté de faire ma connaissance. A notre retour, heureux de ma complaisance, il devait me souhaiter un bon voyage.

Déterminé à reconnaître l'hospitalité de ce brave homme par cet acte de complaisance, le quatrième jour de carême, je pris congé de Thérèse, de Greppi et de la tendre marquise pour deux semaines, et nous partîmes.

La comtesse, à mon grand plaisir, ne se soucia pas d'être de la partie. Elle demeurait beaucoup plus volontiers à Milan avec Triulzi qui ne la laissait manquer de rien.

Nous arrivâmes à Saint-Ange en trois heures et nous trouvâmes qu'on nous attendait pour dîner.

CHAPITRE IX.

Ancien château. — Clémentine. — La belle pénitente. — Lodi. — Déclaration d'amour réciproque, sans crainte des suites.

Le château seigneurial de la petite ville de Saint-Ange est vaste, antique au moins de huit siècles, mais sans aucune régularité, sans aucun genre d'architecture qui puisse faire deviner l'époque de sa fondation. Il est composé d'un rez-de-chaussée divisé en une foule de chambres, d'un étage qui contient plusieurs appartemens très-hauts, et d'un immense grenier. Les murs crevassés en maints endroits sont d'une épaisseur qui atteste

que nos aïeux bâtissaient pour leurs arrière-petits-neveux, ce qui n'est plus de nos jours; car nous commençons à bâtir à l'anglaise, c'est-à-dire à peine pour la durée ordinaire d'une vie d'homme. Les escaliers, en larges dalles de pierre, étaient si usés qu'on ne pouvait monter ou descendre les degrés qu'avec précaution. Le parquet était partout en briques, et comme elles étaient de divers âges et que la couleur n'avait pas été renouvelée, peut-être depuis plus d'un siècle, il formait une espèce de marquetterie peu agréable à l'œil. Les fenêtres ne nuisaient pas à l'ensemble; comme elles manquaient de vitres et que les châssis, en plus d'un endroit, n'auraient pu en supporter le poids, elles étaient habituellement ouvertes, et aucune n'avait des volets. Heureusement le climat en rendait la privation peu sensible. Quant aux plafonds, ils étaient de contrebande; de larges poutres en tenaient lieu, et des nids de toute espèce, même d'oiseaux nocturnes, avec force toiles d'araignée, remplaçaient les arabesques.

Dans ce palais gothique, palais bien plus que château, puisqu'il n'avait ni tourelles, ni aucun des attributs de la féodalité, sauf l'énorme écusson de famille, fort bien entretenu, qui couronnait la porte-cochère; dans ce palais, dis-je, monument de l'ancienne noblesse des comtes A. B., et dont ils faisaient plus de cas que du plus bel édifice qu'ils auraient acquis de leur argent, il y avait en trois endroits quatre ou cinq chambres de suite

un peu mieux tenues que le reste. C'étaient les appartemens des maîtres actuels, car ils étaient trois; le comte A. B. mon ami, le comte Ambroise qui habitait constamment le château, et un troisième, officier dans les gardes-wallonnes d'Espagne. Ce fut l'appartement de ce dernier qu'on m'assigna. Mais parlons de l'accueil que j'y reçus.

Le comte Ambroise vint me recevoir à la porte du château comme on aurait pu le faire à un haut et puissant seigneur. Les deux battans étaient ouverts à plein, mais je ne m'énorgueillirai point de cette circonstance par le motif que, tombant de vétusté, il aurait été impossible de les fermer.

Le noble comte, le bonnet de coton à la main, dans une mise décente mais négligée, quoiqu'il fût à peine âgé de quarante ans, me dit avec autant de noblesse que de modestie, que son frère avait eu tort de m'engager à venir contempler leurs misères, que je ne trouverais pas chez eux les commodités auxquelles j'étais habitué; mais qu'en revanche *je pouvais compter sur le cœur milanais*. C'est une phrase que les Milanais ont toujours à la bouche, mais comme ils la justifient, elle leur va bien. Ils sont généralement bons, honnêtes, serviables et hospitaliers; la franchise de leur caractère condamne les Piémontais et les Génois qu'ils ont à égale distance de leur beau pays.

Le bon Ambroise me présenta à la comtesse son épouse et à ses deux belles-sœurs, dont l'une était d'une beauté des plus achevées, à un peu d'embarras près, qui ne venait sans doute que de son défaut du monde, car ils ne voyaient jamais que quelques voisins peu stylés aux belles manières de la haute société. L'autre était de ces femmes dont on ne dit rien, c'est-à-dire ni belle ni laide, et telle qu'on en trouve par centaines. La comtesse portait sur une physionomie de Madona une douceur angélique, mêlée de dignité et de candeur. Elle était de Dodi et n'était mariée que depuis deux ans. Ces trois sœurs étaient très-jeunes, très-nobles et très-pauvres. Pendant le dîner, le comte Ambroise me dit qu'il avait épousé sa femme pauvre, parce qu'il faisait plus de cas de ses mœurs et de son caractère que de sa naissance. Elle fait mon bonheur, ajouta-t-il, et quoiqu'elle ne m'ait rien apporté, il me semble qu'elle m'a enrichi, car elle m'a appris à regarder comme superflu tout ce que nous n'avons pas.

— C'est là, lui dis-je, la véritable philosophie de l'homme de bien.

La comtesse, enchantée de l'éloge de son mari et de mon approbation, lui sourit amoureusement, et prenant, des mains d'une femme qui le lui présenta, un poupon de cinq ou six mois, joli comme un amour, elle lui offrit un sein d'albâtre et fait au tour. C'est le privilége d'une mère nourice, la nature lui a appris qu'en agissant de la sorte, elle

ne blesse en rien la pudeur. Son sein, devenu source de vie, est censé ne pouvoir éveiller dans ceux qui le voient d'autre sentiment que celui du respect. J'avoue cependant que cette vue aurait pu réveiller en moi un sentiment plus tendre, car le tableau était ravissant, et si Raphaël l'avait eu sous les yeux, je suis persuadé que sa belle Madona aurait eu des perfections qui nous sont encore inconnues dans les plus sublimes productions de l'art de la peinture.

Le dîner que le comte Ambroise me donna aurait été excellent sans les ragoûts que je trouvai détestables. Soupe, bouilli, petit-salé, saucissons, mortadelles, laitage, légumes, gibier, fromage *mascarpon*, fruits de conserve, tout était délicieux; mais son frère l'ayant averti que j'étais gourmand et que je tranchais du grand, surtout à table, le bon Ambroise crut devoir me donner des plats travaillés, et c'était tout ce qu'on peut imaginer de plus mauvais. La politesse exigeait que j'en goûtasse, mais je me promis de ne plus m'y laisser prendre. Après le dîner, je pris mon Amphitryon à part et je lui fis comprendre que sa table serait friande et excellente avec dix plats au naturel et sans le moindre ragoût. Depuis lors je fis chaque jour une chère délicieuse.

Nous étions six à table, tous gais et causeurs excepté la belle Clémentine. C'était le nom de la jeune comtesse qui m'avait fait une vive impression. Elle ne parlait que lorsqu'elle était forcée de

répondre, et c'était toujours en rougissant; mais comme je n'avais d'autre moyen de voir ses beaux yeux qu'en la contraignant à me parler, je lui faisais mille questions. Cependant sa rougeur me faisant conjecturer que je la gênais, je pris le parti de la laisser tranquille, et d'attendre l'opportunité de faire avec elle plus ample connaissance.

On me conduisit enfin à mon appartement, et on m'y laissa. Les fenêtres étaient vitrées et ornées de rideaux comme dans la salle où nous avions dîné, mais Clairmont me dit qu'il n'osait pas défaire mes malles, parce que les portes et les commodes étaient dépourvues de clés, à moins que je ne le délivrasse de toute responsabilité. Je trouvai qu'il avait raison, et j'allai trouver mon ami. Dans tout le château, me dit-il, il n'y a de clés qu'à la cave : malgré cela, tout y est sûr. Il n'y a point de voleurs à St-Ange, et s'il y en avait, ils n'oseraient point entrer chez nous.

— Je le crois, mon cher comte; mais vous sentez que mon devoir est d'en supposer partout; vous sentez que mon propre valet pourrait saisir cette occasion de me dévaliser, sans que je pusse le convaincre, et vous sentez que je devrais me taire, s'il m'arrivait d'être volé.

— Je sens tout cela. Demain matin un serrurier mettra des clés à vos portes, et vous serez le seul dans la maison qui pense à prendre des mesures contre les voleurs.

J'aurais pu lui répondre avec Juvénal :

. . . . *Cantat vacuus coram latrone viator ;*

mais je l'aurais mortifié. Je dis à Clairmont d'attendre au lendemain pour ouvrir mes malles, et je sortis avec le comte A. B. et ses deux belles-sœurs pour aller nous promener dans la ville. Le comte Ambroise et sa belle moitié restèrent au château : cette aimable et tendre mère ne quittait jamais son nourrisson. La belle Clémentine avait dix-huit ans ; quatre de moins que sa sœur mariée. Elle accepta mon bras, et mon ami offrit le sien à la comtesse Éléonore. Nous allons, me dit le comte, faire une visite à la belle pénitente.

Lui ayant demandé ce que c'était que cette belle pénitente, il me dit, sans se gêner à cause de ses deux belles-sœurs : C'est une ancienne Laïs qui a vécu à Milan pendant une couple d'années avec une telle réputation de beauté, qu'outre tout ce qu'il y a de riche à Milan, on venait des villes voisines pour lui témoigner la curiosité générale qu'elle excitait. Sa maison s'ouvrait et se fermait cent fois par jour, et cette excessive hospitalité était insuffisante pour satisfaire tous les désirs qu'elle excitait. Il y a un an qu'on a mis fin à ce que les dévotes et les vieilles gens appelaient un scandale. Le comte de Firmian, homme savant et rempli d'esprit, étant allé à Vienne, reçut, à son départ, l'ordre de la faire enfermer dans ce cou-

vent. L'auguste Marie-Thérèse n'a jamais su pardonner à la beauté mercenaire. Obligé d'obéir aux ordres de la rigide souveraine, le comte fit enfermer la belle pécheresse. On lui dit qu'elle était coupable; on exigea d'elle une confession générale et on lui imposa une pénitence à vie dans ce monastère. Ce fut le cardinal Pozzobonelli, grand pontife du rit ambrosien, qui lui donna l'absolution, après quoi il lui conféra le sacrement de la confirmation, changeant le nom de Thérèse qu'elle avait reçu aux fonds baptismaux, en celui de Marie-Madelaine, voulant par là indiquer à cette belle pécheresse le chemin de son salut éternel, en imitant dans sa pénitence sa nouvelle patrone dont, jusqu'alors, elle avait imité les dérèglemens.

Le couvent, dont notre famille a le patronage, est consacré aux pénitentes. C'est un lieu inaccessible où les récluses vivent sous la surveillance d'une supérieure d'un caractère doux, et bien propre à adoucir les peines qu'elles doivent endurer, passées qu'elles sont de toutes les voluptés de ce monde aux plus rudes privations. Elles ne peuvent que travailler et prier Dieu. Elles ne voient d'autre homme que le confesseur qui leur dit la messe chaque jour. Nous sommes les seuls auxquels la supérieure ne peut défendre l'entrée de cette prison, et elle ne s'avise jamais d'exclure les personnes qui sont avec nous.

Ce récit me toucha vivement; j'en avais les

larmes aux yeux. Pauvre Marie-Madelaine! Barbare impératrice! Je crois avoir dit quelque part d'où lui venait son austère vertu.

Dès que nous fûmes annoncés, la supérieure vint recevoir le comte à la porte, et nous fit entrer dans une assez vaste salle, où, sans aucune question, il me fut facile de distinguer la célèbre pénitente au milieu de cinq ou six jeunes filles, pénitentes comme elle, mais pour des peccadilles sans doute, car elles étaient laides ou à peu près. Dès que ces pauvres filles nous aperçurent, elles quittèrent leur aiguille ou leur tricot et se tinrent respectueusement debout devant nous. Malgré l'austérité de son costume, Thérèse me fit une vive impression. Que de beauté! que de majesté malgré son air d'humilité! Avec mes yeux de profane, au lieu de voir l'énormité du péché qui lui valait un traitement si tyrannique, je crus voir l'Innocence incarnée sous l'aspect de Vénus pénitente. Ses beaux yeux étaient fixés vers la terre, mais quelle ne fut pas ma surprise quand, les levant sur moi, elle s'écria en me fixant : Dieu! que vois-je? Sainte Vierge Marie, venez à mon secours. Sors d'ici, pécheur horrible, quoique tu mérites d'y être plus que moi. Scélérat!

Je n'avais pas envie de rire. La position de cette malheureuse, sa singulière apostrophe dont j'étais l'objet, tout me navrait le cœur. La supérieure s'empressa de me dire : Ne vous offensez pas, monsieur; la pauvre malheureuse est de-

venue folle, et à moins qu'elle ne vous ait reconnu.....

— Il n'est pas possible qu'elle me connaisse, madame; je la vois pour la première fois de ma vie.

— Je le crois, monsieur; mais daignez lui pardonner, car elle a perdu la raison.

— Hélas! c'est peut-être une grâce que le bon Dieu lui a faite.

Dans le fait, je vis dans cette incartade bien plus un bon sens qu'un accès de folie, car la pauvre fille devait être indignée d'être exposée à mon oisive curiosité dans l'asile de ses tourmens. Profondément ému, une larme malgré moi sillonna ma joue. Le comte qui la connaissait, riait. Je le priai de se contenir. Cependant je n'en étais pas quitte. Un moment après la malheureuse exagéra. Recommençant ses invectives, je vis tous les symptômes de la démence et de la colère. Elle pria la supérieure de me chasser, parce que je n'étais allé la voir que pour la damner. Cette bonne dame, après lui avoir fait quelques reproches avec une douceur toute maternelle, la fit sortir, en lui disant qu'elle se trompait, et que ceux qui venaient la voir ne pouvaient désirer que de coopérer à son salut éternel; mais elle eut la dureté de lui dire que personne n'avait été plus pécheur qu'elle, et la pauvre Madelaine nous quitta en pleurant amèrement.

Si j'avais eu le bonheur d'entrer à Milan à la

tête d'une armée victorieuse, il est certain que ma première démarche aurait été d'arracher cette infortunée au supplice qu'un tyran femelle lui avait infligé; j'aurais sanglé de coups de cravache la mielleuse abbesse, si elle avait fait mine de s'opposer à ma volonté.

Cette abbesse, quand Madelaine fut sortie, nous dit que cette malheureuse avait toutes les qualités d'un ange, et que, si Dieu la préservait du malheur de devenir complètement folle, elle ne doutait pas qu'elle ne devînt une sainte comme sa patrone. Elle m'a supplié, ajouta-t-elle, d'enlever de l'oratoire deux tableaux représentant l'un saint Louis de Gonzague, l'autre saint Antoine, parce que ces images lui causaient des distractions invincibles. J'ai cru devoir me rendre à sa prière, malgré le confesseur qui sur ce point n'entendait pas raison.

Ce confesseur était un butor; je ne le dis pas à la supérieure, mais en femme d'esprit, je lui laissai deviner ce que j'en pensais.

Nous sortîmes de cette demeure de supplice, tristes, silencieux et maudissant au fond du cœur la tyrannie de la dévote souveraine qui faisait un si pitoyable usage de sa puissance.

Si, dans la vérité de notre sainte religion, l'âme de Marie-Thérèse doit avoir un état dans ce qu'on appelle l'éternité ou l'autre vie, à moins qu'elle ne se soit repentie, elle doit être damnée, quand bien même elle n'aurait fait d'autre mal que celui

qu'elle fit de mille façons aux filles qui sont assez malheureuses pour être obligées de vivre du trafic de leurs charmes. La pauvre Marie-Madelaine devenait folle et souffrait tous les maux de l'enfer, parce que la nature, Dieu maître de tout, l'avait gratifiée du plus précieux de tous les dons, la beauté unie à un excellent cœur. Elle en avait abusé, cela se peut, mais pour ce crime, le plus petit de tous, sans doute, et qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de trouver tel, fallait-il qu'une femme, plus pécheresse peut-être, lui infligeât la plus cruelle des punitions ? Je défie aucun homme raisonnable de se prononcer pour l'affirmative.

En retournant au château, Clémentine, à qui je donnais le bras, riait de temps en temps et ne disait rien. Curieux de savoir ce qui la faisait rire : Oserai-je vous demander, belle comtesse, lui dis-je, ce qui vous fait rire ainsi toute seule ?

— Pardonnez-moi. Je ne ris pas de ce que cette pauvre fille vous a reconnu, car elle doit s'être trompée ; mais je ne puis m'empêcher de rire quand je me rappelle votre surprise en vous entendant dire que vous mériteriez plus qu'elle d'être enfermé dans ce couvent.

— Et vous le croyez peut-être comme elle ?

— Moi ? que le bon Dieu m'en préserve ! Mais dites-moi d'où vient que cette pauvre malheureuse n'a pas attaqué mon beau-frère ?

— C'est probablement parce qu'elle m'a trouvé l'air plus pécheur qu'à lui.

— C'est, je crois, la seule raison, et voilà pourquoi il ne faut jamais faire attention aux discours des fous.

— Belle comtesse, votre discours est ironique, mais je le prends du bon côté. Je suis peut-être un grand pécheur, comme j'en ai l'air; mais songez que la beauté me doit de l'indulgence, car d'ordinaire, ce n'est que par elle que je suis séduit.

— Je trouve singulier que l'impératrice ne s'amuse pas à faire renfermer les hommes aussi bien que les femmes.

— Elle espère peut-être d'en voir beaucoup à ses pieds quand ils ne trouveront plus de filles.

— Quelle plaisanterie! Dites plutôt que c'est parce qu'elle ne peut point pardonner à son sexe de manquer à une vertu qu'elle possède au suprême degré, vertu que d'ailleurs on peut exercer si facilement.

— Je ne doute pas le moins du monde, mademoiselle, de la vertu de l'impératrice; mais avec votre permission, et généralement parlant, je doute beaucoup de la facilité que vous supposez à l'exercice de la vertu qu'on nomme continence.

— Chacun pense et parle, sans doute, selon les notions qu'il tire de l'examen de soi-même. On prend souvent pour vertu la sobriété dans un individu qui n'a aucun mérite d'être sobre. Vous

pouvez trouver difficile ce qui me semble très-facile, *et vice versâ*. Nous pouvons avoir raison tous les deux.

Cette conversation intéressante et pleine d'esprit me fit comparer Clémentine à ma belle marquise de Milan, avec cette différence que mademoiselle Q. mettait beaucoup d'importance à ses raisonnemens, et que la jeune comtesse débitait son système d'un air naïf et avec le ton de la plus parfaite indifférence. Je lui trouvais l'esprit si juste, l'élocution naturelle si soignée, que j'étais confus de l'avoir si mal jugée à table pendant le dîner. Son silence et la rougeur dont son front se couvrait subitement quand elle devait répondre à quelque question, m'avaient fait soupçonner dans sa conception un embarras d'idées compliquées qui ne me semblait pas parler en faveur de son esprit, car trop de timidité n'est souvent que de la bêtise; mais la conversation que je viens de rapporter me faisait revenir de loin. La belle marquise, plus aguerrie que Clémentine, parce qu'elle était plus âgée et qu'elle avait beaucoup plus d'usage du monde, était plus forte en dialectique; mais Clémentine avait éludé deux fois ma question avec une grande finesse d'esprit, ce qui, dans une demoiselle bien née, est le plus noble des artifices, et je me sentais obligé de lui décerner la palme.

De retour au château, nous y trouvâmes une dame avec son fils et sa fille, plus un parent du

comte, jeune abbé qui me déplut souverainement.

Parleur impitoyable, il prétendait m'avoir vu à Milan, et se croyait par là autorisé à me flagorner d'une manière dégoûtante. En outre, il faisait les yeux doux à Clémentine, et j'étais fort peu disposé à vouloir un tel bavard pour compagnon ou pour rival. Je lui dis d'un ton fort sec que je ne me souvenais point de l'avoir aperçu nulle part; mais cette boutade, faite pour démonter un homme délicat, ne l'embarrassa point. Il s'assit à côté de Clémentine, lui prit la main, et l'engagea à faire ma conquête. Ses propos étaient plats, et la jeune personne ne pouvait qu'en rire : je le sentais, mais j'avais de l'humeur, et son rire me déplut. Il me semblait qu'elle aurait dû lui répondre.... je ne sais quoi, mais quelque chose de mortifiant. Loin de là, l'impertinent lui ayant parlé à l'oreille, elle lui répondit, et je trouvai cela horrible. A propos de je ne sais quelle question, et chacun ayant dit son mot, l'abbé m'excita à dire mon opinion. Je ne sais plus ce que je lui dis, mais j'ai souvenance que je fus caustique, espérant de le forcer au silence et de lui inspirer de l'humeur; mais bon cheval de trompette, il paraissait habitué à tous les tons : rien ne le déconcertait. Il en appela à Clémentine, et j'eus la mortification de l'entendre lui donner raison, quoiqu'en rougissant. Le fat, satisfait, prit la main de la jeune comtesse et la lui baisa avec l'expression du bonheur. C'en

était trop! je ne pouvais plus y tenir, et je confondais dans ma haine Clémentine et l'abbé. Je me levai et j'allai me mettre à la fenêtre.

La fenêtre est un excellent subterfuge pour un homme impatienté et que les convenances forcent à quelque retenue. Là il peut tourner le dos à ceux qui l'ennuient, sans qu'on puisse précisément l'accuser d'impolitesse : mais on le devine, et cela le soulage.

Je n'ai rapporté cette circonstance que pour faire remarquer combien l'humeur rend injuste les personnes qui s'y abandonnent. Ce pauvre abbé me déplaisait, parce qu'il flattait Clémentine dont j'étais déjà amoureux, sans m'en être rendu compte, et je voyais en lui un rival qui me blessait; mais loin de m'avoir offensé, il s'était mis en frais pour me plaire, et j'aurais dû lui tenir compte de sa bonne volonté. Au reste, cette disposition à l'humeur dans ces sortes de circonstances, fut toujours un des traits caractéristiques de mon esprit; et aujourd'hui, il est trop tard pour me donner la peine d'en guérir. Je crois même n'en avoir plus besoin; car si cela m'arrive parfois, ceux qui m'écoutent me mettent poliment, mais sans me le dire, à un demi-siècle en arrière. Le malheur veut que je sois forcé, à part moi, de leur donner raison.

Clémentine m'avait bouleversé, et pour cela elle n'avait eu besoin que de quelques heures. Il est vrai que j'étais d'une nature fort inflammable;

mais jusqu'alors aucune beauté n'avait, en aussi peu de temps, exercé sur moi un pareil ravage. Me sentant tout à elle, je crus devoir tout mettre en œuvre pour la réduire à être tout à moi. Je ne m'avisais pas de douter de la réussite, et je conviens que dans mon assurance, il y avait une forte dose de fatuité ; mais il y avait aussi une modestie de raison ; car si, pour parvenir à toucher son cœur, je sentais avoir besoin d'aplanir bien des difficultés, il me semblait aussi que le moindre obstacle pouvait me faire échouer. C'est ce qui me faisait voir dans l'abbé une guêpe qu'il fallait écraser. La jalousie, le plus horrible de tous les sentimens, véritable poison qui corrode le cœur, s'était mise de la partie et me rendait injuste envers Clémentine ; car je me la figurais, sinon amoureuse de ce singe, au moins indulgente, et dans cette idée j'éprouvais une horrible tentation de vengeance que j'aurais pu faire tomber sur elle. L'amour est le dieu de la nature ; mais qu'est-ce que la nature, si son dieu est un enfant gâté ? Nous le connaissons, nous savons ses bizarres caprices, mais nous l'adorons.

Le comte mon ami, étonné peut-être de me voir si long-temps occupé à contempler l'horizon, vint à moi et d'un ton affectueux me demanda si j'avais besoin de quelque chose. Je pense à quelques affaires, lui dis-je, et je passerai dans ma chambre pour écrire quelques lettres jusqu'à l'heure du souper. Comment, me dit-il, vous

voulez nous quitter! Clémentine, venez m'aider à retenir M. de Seingalt : vous l'empêcherez d'écrire. Mais, mon cher frère, répliqua la charmante fille, si monsieur a des affaires, il serait impoli à moi de chercher à le retenir. Je trouvai l'objection piquante, quoique je ne pusse m'empêcher de la trouver raisonnable; mais elle ne diminuait pas mon dépit, tant il est vrai que tout fournit un aliment à la mauvaise humeur dès qu'elle est en course. Mais l'abbé vint avec bonhomie me dire que je ferais bien mieux de leur faire une banque de pharaon : et tout le monde ayant fait chorus, je dus me rendre.

On apporta des cartes, des fiches de diverses couleurs; je m'assis, mettant une trentaine de ducats devant moi. C'était une fort grande somme pour une société qui ne demandait qu'à s'amuser, car il fallait perdre quinze marques pour perdre un sequin. La comtesse Ambroise vint s'asseoir à ma droite, et l'abbé s'avisa de se mettre à ma gauche. Clémentine, comme s'il se fussent donné le mot pour me contrarier, lui avait fait place. Trouvant impertinent ce qui n'était que naturel, je dis au petit collet que je ne taillais jamais qu'entre deux dames, et jamais à côté d'un prêtre.

— Vous croyez que cela vous porterait malheur?

— Je n'aime pas les oiseaux de mauvais augure.

Il se leva et Clémentine prit sa place.

Au bout de trois heures, on vint annoncer que

le souper était servi. Tout le monde avait gagné à ma banque, l'abbé excepté, car le pauvre diable avait perdu en marques vingt sequins.

En qualité de parent, l'abbé resta à souper, mais on fit d'inutiles efforts pour retenir la dame et ses enfans.

Voyant l'abbé désolé, la bonne humeur me revint, et avec elle l'envie de rire. Je me mis à conter fleurette à Clémentine, et la forçant à répondre à mille questions, je la mis en nécessité de briller, et je vis dans ses regards qu'elle m'en savait gré. Cela me rendit humain, et j'eus pitié de l'abbé. Voulant le relever, je lui adressai la parole avec bienveillance, en lui demandant son opinion sur un propos. Je n'y ai pas fait attention, me dit-il, et j'espère qu'après souper vous me donnerez ma revanche.

— Après souper, monsieur l'abbé, j'irai me coucher, mais demain, si cela vous plaît, tant que vous voudrez, pourvu que le jeu amuse mes délicieuses hôtesses. J'espère que si la fortune vous a été contraire aujourd'hui, une autre fois elle vous sera plus favorable.

Après souper, le pauvre abbé étant parti fort triste, le comte m'accompagna à ma chambre, et en me souhaitant une bonne nuit, il me dit que je pouvais dormir tranquille, car si ma porte n'avait pas de clé, ses belles-sœurs, qui étaient mes voisines, n'étaient pas mieux enfermées que moi.

J'étais étonné et ravi de cette confiance, non moins que de l'hospitalité magnifique (car tout est relatif) dont j'étais l'objet dans cette honnête famille.

Je dis à Clairmont de se dépêcher à mettre mes cheveux en papillottes, car j'avais besoin de repos, et il était à peine à la moitié de la besogne, lorsque je fus agréablement surpris par l'apparition de Clémentine. Monsieur, me dit-elle, comme nous n'avons point de femme de chambre qui puisse avoir soin de votre linge, je viens vous prier de me permettre d'en faire l'office.

— Vous? charmante comtesse!

— Moi, monsieur; et je vous prie de ne point vous y opposer. Je m'en fais un plaisir, et qui plus est, j'espère mériter votre suffrage. Faites-moi donner la chemise que vous mettez demain, et ne répliquez pas.

— Je cède, mademoiselle; et m'étant fait aider par Clairmont à traîner dans sa chambre la malle qui contenait mon linge, j'ajoutai : Il me faut chaque jour une chemise, un col, un gilet, des caleçons, une paire de bas, deux mouchoirs; mais le choix m'est indifférent, et je vous en laisse la maîtresse comme je voudrais que vous la fussiez de tout. Plus heureux que Jupiter, je vais dormir heureux. Adieu, charmante Hébé.

Sa sœur Éléonore, qui était déjà couchée, s'évertuait de me demander pardon. J'ordonnai à Clairmont d'aller sur-le-champ prévenir le comte

que je ne voulais plus de serrure à mes portes. Pouvais-je conserver quelque défiance pour mes guenilles, quand je voyais ces trésors animés ne concevoir aucune crainte de ma curiosité ? J'aurais craint de leur faire outrage.

J'avais un lit excellent, et je dormis à merveille. Clairmont me coiffait lorsque ma jeune Hébé s'offrit à mes yeux portant un panier entre ses jolies mains. J'espère, me dit-elle après m'avoir souhaité le bonjour, que vous serez content de mon habileté. Je la regarde avec délice : pas le moindre signe n'indiquait sur sa délicieuse figure cette mauvaise honte qu'inspire le préjugé de déroger à sa noblesse. L'incarnat qui colorait son front indiquait au contraire la satisfaction qu'elle éprouvait et dont ne sont capables que les âmes élevées qui ne sont point accablées par un sot orgueil, apanage des sots et des parvenus. Je lui baisai la main en lui disant que jamais rien ne m'avait tant plu que ce que je voyais.

Mon ami étant survenu, remercia Clémentine des bontés qu'elle avait pour moi. Je trouvai cela fort bien ; mais il accompagna ses remercîmens d'un baiser qu'elle reçut de très-bonne grâce, et je trouvai cela fort mal. Mais, dira-t-on, c'était son beau-frère, elle était sa belle-sœur ! Tant que vous voudrez ; mais si j'en suis jaloux, tout est dit. La nature en sait plus que vous, et c'est elle qui me dit que j'ai raison. Il est impossible de n'être pas jaloux de ce qu'on aime, avant d'en

avoir pris possession, car on doit toujours craindre que l'objet que l'on convoite ne nous soit enlevé par un autre.

Le comte tirant un billet de sa poche, me le présenta en me priant de le lire. Il était de son cousin l'abbé qui le suppliait de me faire des excuses s'il ne pouvait pas me payer les vingt sequins qu'il avait perdus, dans l'espace de temps assigné par le code des joueurs, ajoutant qu'il s'acquitterait dans le courant de la semaine.

— Fort bien, mon cher comte. Dites à votre cousin qu'il pourra me payer quand il voudra, sans difficulté, sans tache à sa réputation, mais prévenez-le de ne pas jouer ce soir : je ne tiendrais pas ses pontes.

— Mais il pourra ponter argent comptant?

— Pas du tout, avant de m'avoir payé, car il ponterait avec mon argent. Du reste, c'est une misère, et je serai bien aise qu'il ne se gêne en rien pour s'acquitter.

— Il sera mortifié.

— Tant mieux! dit Clémentine. Pourquoi a-t-il proposé de jouer, et pourquoi surtout va-t-il jouer sur parole, sachant qu'il ne pourra pas payer de suite? Cela lui sera une bonne leçon.

Cette sortie me mit du baume dans le cœur. Voilà l'homme; la passion le rend sec et égoïste. Mais telle est sa nature.

Le comte n'ayant point repliqué, nous laissa seuls. Charmante Clémentine, dis-je, soyez fran-

che, je vous en supplie : dites-moi si la manière un peu rude avec laquelle je traite l'abbé vous fait de la peine. Je vais vous donner vingt sequins que vous lui enverrez, et ce soir il pourra me les compter et faire bonne figure. Je vous promets que personne n'en saura jamais rien.

— Je vous remercie. Je ne m'intéresse pas assez à l'honneur de l'abbé pour accepter votre offre. Il est bon qu'il reçoive cette leçon. Un peu de honte lui apprendra peut-être à vivre.

— Vous verrez qu'il ne viendra pas ce soir.

— Cela peut être ; mais croyez-vous que j'en sois fâchée ?

— J'aurais pu le supposer.

— Et comment ? parce qu'il n'a badiné qu'avec moi sans doute ? C'est une tête à l'évent dont je ne fais aucun cas.

— Il est à plaindre autant que celui dont vous faites cas doit se trouver heureux.

— Cet homme n'est peut-être pas encore né.

— Quoi ! vous n'auriez pas encore rencontré un homme digne de votre attention ?

— Beaucoup qui sont dignes de mon attention ; mais cela ne suffit pas pour en faire cas. Je ne pourrais faire cas que de quelqu'un que j'aimerais.

— Vous n'avez donc jamais aimé ?

— Jamais.

— Vous avez le cœur vide ?

— Cela me fait rire. Est-ce un bonheur ? est-ce un malheur ? Question à résoudre. Si c'est un

bonheur, je m'en félicite ; si c'est un malheur, que m'importe, puisque je ne le sens pas.

— Ce n'en est pas moins un malheur, et vous en serez convaincue du jour où vous aimerez.

— Et si lorsque j'aimerai, j'allais me trouver malheureuse, ne trouverais-je pas que la vacuité était un bonheur ?

— Je ne saurais le nier, mais il me semble impossible que vous puissiez être malheureuse en amour.

— Cette impossibilité n'est que trop possible. Pour être heureuse, il faut un accord réciproque ; cela n'est pas facile, et je crois qu'il est plus difficile encore que cet accord soit durable.

— J'en conviens ; mais Dieu nous a fait naître pour que nous en courions le risque.

— Un homme peut en avoir besoin et y trouver du plaisir ; mais une jeune personne est soumise à d'autres lois.

— La nature n'a pas établi de différence dans le besoin, mais dans les résultats, et la société a établi les convenances.

Le comte vint nous interrompre, et s'étonna de nous trouver encore ensemble. Je voudrais, nous dit-il, vous voir amoureux l'un et l'autre.

— Vous souhaitez donc, dit Clémentine, de nous voir malheureux?

— Comment donc, belle comtesse ? m'écriai-je.

— Moi, parce que j'aimerais un instant, et vous, parce que vous éprouveriez des remords

qui vous feraient payer cher d'avoir détruit mon repos.

Après cette belle sentence, elle se sauva.

Je demeurai pétrifié ; mais le comte, qui de sa vie ne s'était avisé de refléchir, s'écria : Cette charmante Clémentine a l'esprit trop romanesque. Jeune fille, cela se passera.

Nous sortîmes pour aller souhaiter le bonjour à la comtesse que nous trouvâmes allaitant son cher poupon. Savez-vous, ma chère sœur, lui dit le comte, que M. le chevalier est amoureux de Clémentine et qu'elle le paie d'un tendre retour ?

— Je voudrais, dit la comtesse en souriant, qu'un bon mariage nous rendît parens.

Le mot de mariage est un mot magique qui ne sert souvent qu'à masquer la plus flatteuse des idées. La réponse de la comtesse me plut beaucoup et j'y répondis par une inclination tout affectueuse, quoique ce mot fît toujours vibrer dans mon cœur une corde extrêmement délicate.

Nous sortîmes pour aller faire une visite à la dame de la veille. Nous y trouvâmes un chanoine régulier, qui, après m'avoir dit les choses les plus gracieuses et m'avoir fait l'éloge de ma patrie qu'il croyait connaître pour en avoir lu l'histoire, me demanda quel était l'ordre dont je portais la croix en sautoir. Je lui répondis d'un air modestement glorieux que c'était une marque de la bienveillance dont m'honorait notre saint-père le pape qui, de

son propre mouvement, m'avait créé chevalier de St-Jean-de-Latran et protonotaire apostolique.

Ce moine n'avait pas voyagé. Il avait l'esprit aimable; mais s'il avait eu l'esprit du monde, il ne m'aurait point fait cette question. Cependant, loin de vouloir m'offenser, il croyait de bonne foi me faire honneur, en me montrant de l'intérêt et en me mettant à même de parler de mon mérite.

Il y a une foule de questions qui ne paraissent pas indiscrètes en société de gens de bonne foi, et qui le sont pourtant. L'ordre de l'Éperon-d'Or est un ordre si décrié, qu'on me mettait au supplice quand on m'en parlait, tandis qu'on m'aurait plu sans doute, si en deux mots j'avais pu répondre : *La Toison-d'Or;* mais après avoir répondu la vérité, l'amour-propre blessé exigeait que j'ajoutasse un commentaire, simple glose justificative, véritable corvée. Je puis dire que ma croix était *une véritable croix* pour moi, un supplice réel; mais comme c'était une décoration magnifique qui en imposait aux sots, si nombreux partout, je la portais même en déshabillé.

L'ordre du Christ de Portugal est tout aussi décrié que l'Éperon-d'Or, parce que le pape a le privilége de le donner comme sa majesté trèsfidèle.

On ne fait cas de l'Aigle-Rouge que depuis que le roi de Prusse en est le grand-maître : il y a trente ans qu'un honnête homme n'aurait pas osé

se décorer de cet ordre, parce que le margrave de Baireuth le faisait vendre au premier venu à beaux deniers comptans.

L'ordre bleu de Saint-Michel est honorable aujourd'hui, parce que c'est l'électeur de Bavière qui le confère ; mais avant cette époque, personne n'en voulait, parce qu'on l'obtenait à vil prix d'argent des courtisans de l'électeur de Cologne qui l'avait prodigué à une foule de gens dignes de porter une échelle sur le dos bien plus qu'une croix d'honneur sur leur poitrine. Il y a cinq ans, je vis à Prague un chevalier de cet ordre ; mais il ne fallait pas lui demander de qui il l'avait reçu.

La fureur des crachats augmente avec la corruption des mœurs. Moins on se sent élevé dans sa propre opinion, car nul ne se fait illusion dans un tête-à-tête avec sa conscience, et plus on veut paraître distingué aux yeux des autres. Aussi la vanité dans les hommes, l'avarice dans les gouvernemens et surtout la vénalité dans les courtisans, font-elles que les décorations ne sont plus un titre de distinction honorable pour personne. En voyant la diversité des insignes, des cordons et des devises, il n'y a pas de savant mandarin qui puisse se flatter de les caser dans sa mémoire. Outre les ordres des têtes couronnées et des petits princes, il y a une foule de décorations de chapitres obscurs, de sociétés privées, d'académies, d'associations de chasseurs, de musiciens, de dévots, et peut-être même d'amoureux. Au

milieu de ce chaos, comment reconnaître celles des conspirateurs et peut-être même des filous?

Quant aux décorations de femmes, le bon sens suffit pour que tout homme honnête s'abstienne de demander ce que signifie un médaillon masqué, une aigrette placée extraordinairement, ou un portrait porté à droite ou à gauche, en bracelet ou en bague. Cela ne tire jamais à conséquence. Il faut aimer les femmes et n'être point curieux de leurs mystères, d'autant plus qu'en général, elles ne mettent à ces colifichets d'autre importance que celle d'exciter la curiosité.

On est parvenu dans le monde, quand on veut passer pour un homme poli, à ne plus demander à quelqu'un le nom de sa patrie; car si l'on est ou Normand ou Calabrais, en vous l'avouant, on doit vous demander excuse; et un homme du pays de Vaud, vous dira qu'il est Suisse.

Vous ne demanderez pas non plus à un seigneur quelles sont ses armoiries, car s'il ignore le jargon héraldique, vous l'embarrasserez. On doit s'abstenir de faire compliment à un homme sur ses beaux cheveux, car il peut se faire qu'il porte perruque, et alors votre compliment est une offense. Il m'est arrivé de vanter la beauté des dents d'une femme, et peu de jours après je vis, par une petite indiscrétion, le mémoire de son dentiste : elle avait un faux ratelier. Je me souviens qu'à mon arrivée en France, il y a cinquante ans, on me trouva impoli, parce que je demandais à

une jeune comtesse son nom de baptême. Elle ne le savait pas, et une autre fois, un petit maître, qui malheureusement s'appelait Jean, satisfit à mon impertinente curiosité, en m'offrant un coup d'épée.

A Londres, le comble de l'impolitesse, c'est de demander à quelqu'un sa religion ; il peut en être parfois de même en Allemagne ; car un herrenhuter ou un anabaptiste seront choqués de vous avouer ce qu'ils sont. Ainsi, le plus sûr, si l'on vise à se faire voir de tout le monde, c'est de n'interroger personne sur rien, pas même de demander si l'on a la monnaie d'un louis.

Clémentine fut délicieuse à ravir pendant le dîner, car elle répondit avec grâce, esprit et finesse à tous les propos que je lui adressai. Il est vrai que tout ce qu'elle dit fut en partie perdu pour les autres, car l'esprit est étouffé par la bêtise de ceux qui ne le comprennent pas ; mais elle me fit un bien infini. Comme elle me versait trop souvent à boire, je lui en fis un petit reproche, ce qui donna lieu à un dialogue qui acheva de me dompter. Le voici.

— Vous avez tort de vous plaindre, me dit-elle, car le devoir d'Hébé est de tenir toujours pleine la coupe du maître des dieux.

— Fort bien ; mais vous savez que Jupiter la renvoya.

— Oui, mais je sais pourquoi, et je ne tomberai jamais aussi maladroitement qu'elle. Ce ne se-

ra jamais pour pareille raison qu'un Ganymède viendra occuper ma place.

— C'est fort sage. Jupiter eut tort, et je prends en ce moment le nom d'Hercule. En êtes-vous contente, belle Hébé ?

— Non, car il ne l'a épousée qu'après sa mort.

— C'est encore vrai ; je ne saurais être que Iolas, car....

— Taisez-vous. Iolas était vieux.

— C'est vrai, et je l'étais hier ; mais je ne le suis plus ; vous m'avez donné la jeunesse.

— J'en suis bien aise, cher Iolas ; mais souvenez-vous de ce que j'en fis quand il me quitta.

— Et, de grâce, que fîtes-vous? Je ne m'en souviens pas.

— Je n'en crois rien.

— Vous pouvez le croire.

— Je lui ôtai le don que je lui avais fait.

A ces derniers mots, l'incendie éclata sur le charmant visage de cette étonnante créature : j'aurais eu peur de brûler ma main en l'appliquant sur son front ; mais les étincelles que ses beaux yeux lançaient me dardèrent le cœur et me gelèrent.

Physiciens de nos jours, ne vous fâchez pas si je dis que les feux que lançaient ses regards me gelèrent. Je ne vous donne point ceci comme un miracle ; c'est un phénomène très-naturel, qui arrive tous les jours et que vous n'avez peut-être jamais remarqué. Un grand amour qui élève l'homme

au-dessus de lui-même est un feu puissant qui ne saurait commencer que par un froid de la même force en juste opposition, tel que je le sentis alors, et qui m'aurait tué s'il eût duré au-delà d'une minute.

L'application supérieure que Clémentine venait de faire de la fable d'Hébé m'avait non-seulement prouvé que cette charmante fille était profonde en mythologie, mais encore que son esprit était juste, profond et réfléchi. Elle avait fait plus que de me convaincre de son savoir, elle m'avait laissé deviner que je l'intéressais, qu'elle avait pensé à moi, qu'elle avait voulu me surprendre et me plaire. Toutes ces idées s'offrent à la fois à l'esprit d'un homme dont le cœur est déjà prévenu, et elles allument l'incendie dans tous ses sens. Dans un moment je me trouvai exempt de doute : voyant clairement que Clémentine m'aimait, j'en conclus tout naturellement que nous serions heureux.

Clémentine ayant besoin de se calmer, s'évada, ce qui me donna le temps de revenir de mon étonnement; et m'adressant à sa sœur : Dites-moi, je vous prie, madame, où cette personne a été élevée?

— A la campagne. Elle a toujours assisté aux études que Sardini faisait faire à mon frère; mais il ne s'occupait jamais d'elle, et c'était elle seule qui profitait de ses leçons; mon frère ne faisait que bâiller. Clémentine faisait rire ma mère et embarrassait quelquefois le vieux précepteur.

— Nous avons des poésies de Sardini qui ne sont pas sans mérite, mais que personne ne lit, parce qu'elles sont farcies de mythologie.

— C'est vrai. Clémentine possède un manuscrit dont il lui a fait présent, et qui contient une quantité de fables du paganisme. Tâchez de lui persuader de vous montrer ses livres et les vers qu'elle fait, mais qu'elle ne montre à personne.

J'étais dans l'admiration. Quand elle revint, je lui fis des complimens, puis je lui dis que j'aimais beaucoup la poésie et les belles-lettres, et qu'elle me ferait un grand plaisir en me montrant ses vers.

— J'en aurais honte. J'ai dû cesser d'étudier, il y a deux ans, lorsque le mariage de ma sœur me transféra ici, où nous ne voyons que de bonnes gens qui ne pensent qu'à leur ménage et à leur récolte, et qui ne s'occupent que de la pluie et du beau temps. Vous êtes le premier qui, en m'appelant Hébé, m'ait fait juger que vous aimez les lettres. Si notre vieux Sardini nous avait accompagnées ici, j'aurais continué de m'instruire; mais ma sœur ne s'est pas souciée de l'avoir chez elle.

— Mais, ma chère Clémentine, dit la comtesse, dis-moi, je t'en prie, à quoi un octogénaire qui ne sait que peser l'air, faire des vers et parler mythologie, pouvait-il être utile à mon mari?

— A la bonne heure, dit le mari, s'il avait pu s'employer à l'économie; mais c'est un honnête

vieillard qui refuse d'admettre qu'il y ait des fripons. A force d'être savant, il en est bête.

— Grand Dieu ! s'écria Clémentine, Sardini bête ! Il est vrai qu'il n'est pas difficile de le tromper, mais personne n'y parviendrait, s'il avait moins de probité et d'esprit. J'aime un homme qu'on trompe facilement par ces raisons-là. Mais on dit que je suis folle.

— Non, ma chère sœur, dit la comtesse. Au contraire, tout ce que tu dis est marqué au coin de la sagesse, mais hors de ta sphère, je veux dire de la sphère d'une femme : car les belles-lettres, la poésie et la philosophie ne sont pas ce qu'il faut à une maîtresse de maison ; et, lorsque l'occasion de te marier se présentera, ton goût presque esclusif pour les sciences, sera peut-être un obstacle à un bon parti.

— Je m'y attends, et c'est pour cela que je me sens disposée à mourir fille ; mais cela ne fait pas l'éloge des hommes.

Pour sentir tout ce qu'un pareil dialogue peut porter de tumulte dans l'âme, il faut être passionné et amoureux comme je l'étais. Je me trouvais malheureux. Noble et riche, je lui aurais donné cent mille écus, et je l'aurais épousée à l'instant même. Elle me dit que Sardini était à Milan, malade de vieillesse.

— Lui avez-vous fait une visite ? lui demandai-je.

— Je n'ai jamais vu Milan.

— Est-il possible ! à si petite distance.

— Que voulez-vous ? les distances sont relatives.

Quelle belle expression ! c'était me dire, sans fausse modestie, que les moyens manquaient, et je lui sus gré de cette franchise. Mais dans la disposition de cœur où elle m'avait mis, de quoi ne lui aurais-je pas su gré ? Il y a des momens dans la vie où, je ne dis pas une femme belle, aimable, spirituelle, mais la femme que nous aimons peut nous faire faire, par simple induction, tout ce qu'elle veut.

Je lui fis des instances si tendres, qu'après le café elle me mena dans un cabinet près de sa chambre pour me montrer ses livres. Elle n'en avait qu'une trentaine ; mais ils étaient bien choisis, quoiqu'ils n'allassent pas au-delà de la littérature d'un jeune homme qui a terminé ses études à la rhétorique. Il ne suffisaient point pour un esprit tel que Clémentine. Elle ne pouvait y puiser ni les leçons d'histoire, ni aucune partie de la physique qui pouvait l'arracher à l'ignorance sur l'essentiel, et lui fournir un aliment pour les délices de la vie.

— Vous apercevez-vous, ma chère Hébé, des livres qui vous manquent ?

— Je m'en doute, mon cher Iolas, sans pourtant savoir au juste ce qu'il me faudrait.

— Charmante naïveté, femme adorable. Laissez-moi faire.

Après avoir passé une heure à parcourir les écrits de Sardini, je la priai de me faire voir du sien.

— Non, me dit-elle, il y a trop de fautes.

— Je m'y attends; mais ce que j'y trouverai de bon l'emportera sur le mauvais.

— J'en doute.

— N'en doutez pas. Je pardonnerai à la langue, au style, aux idées absurdes, au défaut de méthode, et même aux vers manqués.

— C'est un peu trop, Iolas; Hébé ne croit pas avoir besoin d'une indulgence si vaste. Tenez, monsieur; voici tous mes griffonnages : épluchez mes fautes et mes défauts. Donnez-vous libre carrière.

Ravi d'avoir réussi par la ruse, en piquant son amour-propre, je commence par lui lire très-lentement une chanson anacréontique, donnant, par le ton de ma voix, du relief aux beautés, et jouissant de la joie qui brillait dans tous ses traits en s'entendant si belle. Quand je lisais un vers que j'avais rendu plus touchant par le changement de quelque syllabe, elle s'en apercevait, car elle me suivait des yeux; mais, bien loin de se trouver humiliée, elle me savait gré de la correction. Elle trouvait que mes coups de pinceau, en augmentant le coloris, n'empêchaient pas que le tableau ne fût son ouvrage; et elle était ravie de voir que je trouvais à cette lecture un plaisir plus grand peut-être que celui qu'elle en éprouvait elle-même. No-

tre jouissance réciproque dura trois heures. Ce n'était que la jouissance de l'âme, mais, comme nous étions amoureux, il serait difficile d'en imaginer une plus pure et plus voluptueuse à la fois. Heureux, et très-heureux, si nous avions su nous en tenir là; mais l'amour est un traître, un trompeur qui se rit de tous les mortels qui s'imaginent pouvoir badiner avec lui sans tomber dans ses filets. Quand on s'amuse à jouer avec des charbons ardens, comment ne pas se brûler!

La comtesse vint nous interrompre pour nous inviter à passer en société. Clémentine se hâta de remettre tout à sa place et me remercia du plaisir que je lui avais procuré avec une reconnaissance qui se manifestait par le feu qui animait toute sa figure. Quand elle parut ainsi dans l'assemblée, on lui demanda si elle venait de se battre, ce qui ajouta encore à sa rougeur. Cela pouvait paraître suspect.

La table de pharaon était prête; mais, avant de prendre place, j'ordonnai à Clairmont de s'assurer de quatre bons chevaux pour le lendemain au point du jour: je voulais aller à Lodi et être de retour pour dîner.

Tout le monde ponta comme le jour précédent, moins l'abbé qui, à ma grande satisfaction, ne parut point; mais en revanche nous avions un chanoine qui pontait à un ducat, et qui en avait une pile devant lui. Cela me fit augmenter la banque, et à la fin du jeu, je fus ravi de voir que tout

le monde était content, excepté le chanoine qui avait perdu une trentaine de sequins ; cependant cette perte n'altérait pas sa bonne humeur.

Le lendemain au point du jour, et sans en prévenir personne, je me rendis à Lodi, où je fis l'acquisition de tous les livres qui convenaient à la belle Clémentine qui ne parlait que l'italien. J'achetai des traductions que je fus fort surpris de trouver à Lodi, qui jusqu'alors ne m'avait paru respectable que par son excellent fromage connu dans toute l'Europe sous le nom de *parmesan*. Cet excellent fromage est de Lodi et non de Parme, et le même jour, je ne manquai pas d'ajouter un commentaire à l'article *parmesan* dans mon dictionnaire des fromages, ouvrage que j'avais entrepris et que j'ai abandonné dans la suite, ayant reconnu l'entreprise au-dessus de mes forces, de même que J.-J. Rousseau trouva au-dessus des siennes celui de la botanique. Ce grand homme bizarre et singulier avait, à cette époque, adopté le pseudonyme de Renaud le botaniste : *Quisque histrioniam exercet* (1). Mais Rousseau, si éloquent, n'avait ni l'inclination de rire, ni le sublime talent de savoir faire rire.

L'idée me vint de donner un grand dîner à Lodi le surlendemain ; et un projet de cette nature ne demandant point une longue délibération, je me rendis dans le meilleur hôtel pour faire les arran-

(1) Chacun joue son rôle.

gemens. J'ordonnai un repas choisi pour douze personnes, je donnai des arrhes et je fis signer au maître obligation et quittance, avec promesse de sa part de me faire dépenser le plus possible.

De retour au château de Saint-Ange, je fis porter un grand sac plein de livres dans la chambre de Clémentine. A cette vue, cette délicieuse fille resta comme pétrifiée. Il y avait plus de cent volumes; poètes, historiens, géographes, physiciens, philosophes, rien ne manquait à la collection. J'y avais joint aussi quelques bons romans traduits de l'espagnol, de l'anglais et surtout du français, car, à l'exception d'une quarantaine de poèmes, nous n'avons pas en italien un seul bon roman en prose.

Cependant, que les étrangers n'aillent pas tirer avantage de cet aveu pour s'adjuger la supériorité. L'Italie a peu de chose à envier aux autres peuples, et possède mille chefs-d'œuvre que toutes les nations doivent lui envier. Quelle est celle qui possède l'équivalent du chef-d'œuvre de l'esprit humain, connu sous le nom d'*Orlando furioso?* Aucune, et cet ouvrage merveilleux ne passera jamais dans une autre langue par la voie de la traduction. L'homme qui a fait l'éloge le plus beau et le plus vrai de l'Arioste est le grand Voltaire à l'âge de soixante ans. S'il n'avait pas, par cette palinodie, rectifié l'erreur du jugement qu'il avait porté sur ce grand génie, la postérité aurait sans doute refusé, au moins en Italie, de lui ouvrir

les portes de l'immortalité que du reste il a acquise à tant de titres. Il y a maintenant trente-six ans que je lui ai dit ce que je consigne ici, ou à peu près, et le grand homme me crut. Il eut peur et fit bien.

Je demande pardon à mes lecteurs, si j'en ai après ma mort, d'interrompre ainsi mes narrations. Qu'ils veuillent bien se rappeler que je suis vieux en écrivant mes souvenirs, et que la vieillesse est parlière. Le temps de l'indulgence viendra aussi pour eux, et alors ils verront que si les hommes de mon âge aiment à se répéter, à divaguer même, ce n'est que parce qu'il ne vivent plus que de souvenirs, puisque la réalité est si peu de chose pour eux, et que l'espérance n'est plus rien.

Je reviens à mon sujet que je n'ai point perdu de vue.

Clémentine, absorbée entre l'étonnement et l'admiration, promenait ses regards des livres à moi, et de moi aux livres : elle semblait douter que ce trésor dût lui appartenir. Enfin, un peu de calme s'étant répandu sur ses esprits, elle me dit avec le ton du sentiment le plus profond de tendresse et de reconnaissance : Vous êtes donc venu à Saint-Ange pour me combler de bonheur !

C'est en pareil moment que l'homme devient un dieu ! car il est impossible que l'être qui profère ces mots ne soit pas déterminé à faire à son tour tout ce qui dépend de lui pour rendre heureux celui qui a fait si facilement son bonheur.

Le plaisir que cause l'expression de la reconnaissance sur les traits de l'objet qu'on adore a quelque chose de suprême, d'indéfinissable. Si vous ne sentez pas cela comme moi, mon cher lecteur, je vous plains, et je juge que vous ne pouvez être qu'avare ou maladroit, et par conséquent indigne d'être aimé.

Clémentine, après avoir fait une apparition à table et fort peu d'honneur au dîner, se retira dans sa chambre où je ne tardai pas à la rejoindre; et là nous nous occupâmes à arranger les livres. Elle fit venir un menuisier pour lui commander une bibliothèque grillée et fermant à clé. Elle fera, me dit-elle, mes délices quand vous ne serez plus ici.

Le soir, elle fut heureuse au jeu et d'une gaîté charmante. J'invitai toute la compagnie pour dîner, mais comme il était pour douze personnes, la comtesse Ambroise s'engagea de trouver à Lodi les deux convives qui manquaient, et le chanoine se chargea de conduire sa dame avec sa fille et son fils.

Le lendemain fut un jour de repos et de bonheur; je le passai sans sortir du château, occupé à donner à mon Hébé une idée de la sphère et à la mettre sur la voie de goûter Wolf. Je lui fis present de mon étui de mathématiques, qui lui parut un don inestimable.

Je brûlais pour cette charmante fille, mais son penchant pour les sciences et la littérature aurait-

il suffi pour me rendre amoureux d'elle, si préalablement je n'avais été ébloui par ses charmes? C'est fort douteux. J'aime un mets qui flatte mon palais ; mais s'il ne commence point par flatter ma vue, je le rejette comme mauvais. La superficie est toujours ce qui intéresse de prime abord ; c'est le siége de la beauté : l'examen des formes et des qualités vient en second lieu, et s'il enchante, il embrase. L'homme qui ne va pas jusqu'à la recherche des qualités de l'esprit et du cœur est superficiel ; mais c'est par la superficie que toute impression amoureuse commence, si l'on en excepte pourtant ces phénomènes qui viennent de l'imagination, véritable chimère que la réalité détruit presque toujours.

Lorsque j'allai me coucher, plein de l'image de Clémentine, je me mis à réfléchir sur moi-même, et je fus tout étonné de devoir m'avouer que dans nos tête-à-tête, elle ne me causait pas la moindre distraction, quoique nous fussions des heures entières en présence l'un de l'autre. Cependant ce qui m'imposait n'était ni la crainte, ni la timidité qui m'était étrangère, ni une fausse modestie, ni ce qu'on se plaît à nommer devoir. Ce n'était pas non plus vertu, car je ne ravale pas la vertu à ce point ; qu'était-ce donc ? Je ne me fatiguai pas à m'en rendre compte. Je savais seulement que ce platonisme ne pouvait pas durer long-temps, et je m'en sentais mortifié ; mais cette mortification était une vertu à l'agonie. Les belles choses que

nous lisions nous intéressaient si fort, que cet intérêt absorbait le sentiment amoureux qui nous faisait trouver tant de délice d'être l'un près de l'autre, mais, comme on dit, le diable n'y perdait rien. En présence de l'esprit, le cœur perd son empire; la vertu triomphe, mais le combat doit être court. Nos victoires nous abusèrent : nous nous crûmes sûrs de nous-mêmes; mais cette sûreté était un colosse aux pieds d'argile, et ne venait, sans doute, que de ce que nous savions bien que nous aimions, mais nous ignorions si nous étions aimés. L'édifice devait s'écrouler avec la découverte.

Cette confiance téméraire me porta à l'aller trouver pour aller lui dire quelque chose relativement à nôtre course à Lodi : les voitures étaient déjà prêtes. Elle dormait encore et en m'entendant dans sa chambre, elle se réveilla en sursaut. Je ne pensai pas même à lui faire des excuses. Elle me dit que l'Aminta del Tasso l'avait tellement intéressée qu'elle l'avait lue avant de se coucher.

— Le Pastor fido vous plaira bien davantage.

— Est-il plus beau ?

— Non, pas précisément.

— Pourquoi donc croyez-vous qu'il me plaira davantage ?

— Parce qu'il a un charme qui attaque le cœur. Il attendrit, il séduit, et nous aimons la séduction.

— Il est donc séducteur?

— Non, mais il est séduisant comme vous.

— Cette distinction est essentielle. Je le lirai ce soir. Je vais m'habiller.

Elle s'habilla sans se souvenir que j'étais un homme, mais sans blesser la décence. Cependant je crus m'apercevoir qu'elle aurait été plus réservée, si elle avait su que j'étais amoureux d'elle; car pendant qu'elle passait sa chemise, qu'elle laçait son corset, lorsqu'elle se chaussa et qu'elle attacha ses jarretières au-dessus du genou, je vis des lueurs de beauté qui me séduisirent, et je fus obligé de sortir avant qu'elle fût prête pour dissiper un peu l'ardeur qu'elle avait allumée dans tous mes sens.

Je pris dans ma voiture la comtesse Ambroise et Clémentine, et je me plaçai sur le strapontin, tenant sur mes genoux le petit poupon sur un beau coussin. Mes deux belles compagnes se pâmaient de rire, car j'avais l'air d'une nourrice, tant je m'y prenais avec grâce. A moitié chemin, le jeune nourrisson eut besoin de téter. La jolie maman s'empressa d'exposer à son avidité un globe charmant que je dévorais des yeux et qu'elle n'était pas fâchée que j'admirasse. Je convoitais cet admirable tableau : ma joie était visible. L'enfant étant rassasié quitta le sein rebondi de sa mère, et à l'aspect de la liqueur qui s'épanchait avec abondance : Ah ! madame, m'écriai-je, c'est un meurtre ! Permettez à mes lèvres de recueillir ce nec-

tar qui me rendra semblable aux immortels, et ne craignez point mes dents. J'en avais alors!

La comtesse riant et ne s'opposant pas à mes désirs, je me mis à l'œuvre, regardant mes deux compagnes qui n'en pouvaient plus de rire, et qui semblaient avoir pitié de moi. Ce rire délicieux échappe à la peinture. Homère, le divin Homère seul a su le rendre quand il nous représente Andromaque et Astyanax qu'elle tient entre ses bras, au moment où Hector la quitte pour retourner à l'armée.

Insatiable de faire rire, je demandai à Clémentine si elle aurait le courage de m'accorder la même faveur.

— Pourquoi non, me dit-elle, si j'avais du lait.

— Il vous suffit d'avoir la source : je me charge du reste.

A ces mots cette charmante personne rougit si fort, que je me repentis de les avoir prononcés; mais je changeai de propos et bientôt il n'y parut plus. La gaîté fut constamment de la partie, et nous étions déjà descendus à l'auberge de Lodi que nous n'avions pas eu le temps de nous apercevoir que nous étions en route.

La comtesse envoya de suite chez une dame de ses amies, en la priant de venir dîner avec nous et d'amener sa sœur. Pendant ce temps j'envoyai Clairmont chez un marchand de papier, où il acheta un superbe porte-feuille en maroquin fermé

à clé, du papier, de la cire d'Espagne et des plumes en abondance, avec encrier, plioir, cachet, canif et tout ce qui constitue un nécessaire de bureau. C'était un présent que je voulais placer devant ma Clémentine avant dîner. J'eus le plaisir de voir à son ébahissement tout le bonheur que ce cadeau lui procurait, et je pus lire sa reconnaissance dans ses beaux yeux. Il n'y a point de femme loyale qu'un homme ne soit certain de conquérir à force de lui imposer de la reconnaissance. C'est toujours le moyen le plus sûr de parvenir, mais il faut savoir s'y prendre.

L'amie de la comtesse vint avec sa sœur, jeune personne qui pouvait le disputer en beauté à tout son sexe ; j'en fus ébloui ; mais la déesse des amours elle-même n'aurait pu dans ce moment m'enlever à Clémentine. Après les embrassemens d'amies charmées de se revoir, on me présenta avec des complimens jusqu'aux nues, et pour y mettre un terme, je dus faire quelques plaisanteries à faire rire.

Nous eûmes un dîner somptueux et délicat. Au dessert, la société s'augmenta de deux convives volontaires, le mari de la dame et l'amant de la sœur ; ils furent les bienvenus, car ils contribuèrent à augmenter la gaîté. Pour couronner le Champagne, cédant aux vœux de la société, je leur fis une banque de pharaon, et au bout de trois heures, nous quittâmes la partie, enchanté d'avoir diminué ma bourse d'une quarantaine de se-

quins. C'étaient ces petites pertes à propos qui contribuaient à me donner la réputation du plus beau joueur de l'Europe.

L'amant de la belle se nommant Vigi, je lui demandai s'il descendait de l'auteur du treizième chant de l'Énéide. Il me répondit que oui, et qu'en honneur de son aïeul, il avait traduit ce chant en stances italiennes. M'étant montré curieux de voir sa traduction, il me promit de me la porter le surlendemain à Saint-Ange. Je lui fis compliment sur l'ancienneté de sa noblesse, car Maffeo Vigi fleurissait au commencement du quinzième siècle.

Nous repartîmes à l'entrée de la nuit, et en moins de deux heures nous arrivâmes à St.-Ange. La lune qui éclairait tous mes mouvemens, me força à résister à la tentation que m'inspirait une des jambes de Clémentine, qui, pour mieux tenir son petit neveu sur ses genoux, avait placé son pied sur le strapontin. La jolie maman ne pouvait se taire sur le plaisir que je leur avais procuré; et chacun renchérissait sur les éloges qu'on me prodiguait.

N'ayant point envie de souper, nous nous retirâmes dans nos appartemens, et j'accompagnai Clémentine, qui me confia qu'elle était honteuse de n'avoir aucune idée de l'Énéide. Vigi devait venir avec la traduction de son treizième chant, et ne savoir pas en dire un mot! Je la consolai. Nous lirons cette nuit, lui dis-je, la belle traduc-

tion de ce poème faite par Annibal Caro. Vous la possédez, et vous avez aussi celle d'Anguilara, les Métamorphoses d'Ovide, et celle de Lucrèce par Marchetti.

— Mais je voulais lire le Pastor fido.

— Allons au plus pressé; nous le lirons une autre fois.

— Je ferai tout selon vos conseils, mon cher Iolas.

— Cela fera mon bonheur, mon Hébé.

Nous passâmes donc la nuit à lire ce magnifique poème en vers blancs italiens, mais cette lecture fut souvent interrompue par le rire spirituel que ma charmante écolière ne pouvait retenir quand certains passages venaient chatouiller ses sens de trop près. Elle éclata en entendant le hasard qui mit Énée dans le cas de donner à Didon une bonne marque de sa tendresse dans une position très-incommode, et bien plus encore quand cette amante, se plaignant de la perfidie du fils de Priam, lui dit : « Je pourrais te pardonner encore, si, avant de m'abandonner, tu m'avais laissé un petit Énée que j'aurais le plaisir de voir folâtrer dans ma cour. » Clémentine avait raison de rire, car le reproche est fort plaisant; mais d'où vient qu'on n'éprouve pas ce besoin quand on lit en latin?

. . . . . Si quis mihi parvulus aula
Luderet Æneas. . . . .

Il n'y a que la beauté grave de la langue qui puisse donner à cette plaisante plainte un vernis de dignité.

Nous ne finîmes cette intéressante lecture qu'au point du jour. Quelle nuit, mon cher ami, me dit Clémentine avec un soupir exclamatif. Je l'ai passée dans la joie de mon cœur, mais vous?

— Moi, je l'ai passée avec un plaisir extrême, en voyant le vôtre.

— Et si vous n'aviez pas vu le mien ?

— J'en aurais eu beaucoup, mais beaucoup moins. J'aime infiniment votre esprit, chère Clémentine; mais dites-moi, je vous en prie, si vous croyez possible que l'on puisse aimer l'esprit de quelqu'un, sans aimer aussi son enveloppe ?

— Non, car sans l'enveloppe, l'esprit s'évaporerait.

— La conséquence à tirer de ce raisonnement est donc que je dois vous aimer beaucoup, et qu'il est impossible que je passe six ou sept heures tête-à-tête avec vous, sans mourir d'envie de vous couvrir de baisers.

— C'est vrai, et je crois que nous ne résisterons à cette envie que parce que nous avons des devoirs, et que nous nous sentirions humiliés si nous les violions.

— C'est encore vrai; mais si vous êtes faite comme moi, cette contrainte doit vous être fort pénible.

— Peut-être autant qu'à vous-même; mais je

crois que la résistance à certains désirs ne coûte qu'en commençant. Peu à peu on s'accoutume à s'aimer sans aucun risque, sans effort pour se contenir. Nos enveloppes, qui d'abord sont si attirantes, finissent par devenir indifférentes, et quand cela sera venu pour nous, nous pourrons passer ensemble des heures et des journées entières, sans qu'aucun désir étranger vienne nous distraire.

— J'en doute pour ce qui me regarde; mais nous verrons. Adieu, trop belle Hébé.

— Adieu, bon Iolas. Bon sommeil.

— Mais tout plein de votre image.

CHAPITRE X.

Partie de plaisir. — Ma triste séparation avec Clémentine. — Je pars de Milan avec la maîtresse de Croce. — Mon arrivée à Gênes.

Les anciens, dont l'imagination fertile, brillante et mobile, allégorisait les vices et les vertus, ont représenté l'Innocence, toujours confiante, jouant avec un serpent, ou avec une flèche acérée ; les anciens avaient fait une étude profonde du cœur de l'homme et de la femme, et si, sous ce rapport, les modernes ont ajouté à leurs connaissances la découverte de quelque fibre demeurée cachée à leurs regards observateurs, il n'en est pas moins

vrai que les ouvrages qu'ils nous ont transmis, depuis l'emblême jusqu'à l'expression philosophique, seront toujours consultés avec fruit par ceux qui seront jaloux de pénétrer bien avant dans la science du goût et de la raison.

M'étant couché, après avoir prévenu Clairmont de ne plus m'attendre, je me mis à réfléchir sur mes rapports avec l'admirable Clémentine que la nature semblait avoir créée pour briller dans une sphère d'où, malgré les avantages d'une haute naissance, d'une beauté rare et d'un esprit extrêment distingué, le défaut de fortune la tenait éloignée. Je riais de la voir dans un sentiment si contraire à l'expérience, comme si le moyen de faire passer l'appétit consistait à mettre devant un affamé les mets que ses sens convoitent, en lui prescrivant de ne pas y toucher. Cependant je ne pouvais m'empêcher de trouver pleins de sens ces mots qu'elle avait prononcés avec la conviction d'une naïve innocence : — *Qu'en résistant aux désirs, il n'arrive pas qu'on se sente humilié après les avoir satisfaits.*

L'humiliation qui lui faisait peur tenait au respect qu'elle portait à ses devoirs, et elle me faisait l'honneur de supposer que je partageais ses principes. Quoi qu'il en soit, l'amour-propre s'en mêla, et je pris la résolution de ne rien faire qui pût me faire perdre sa confiance.

Je m'éveillai fort tard ce jour-là, comme on peut le penser, et dès que j'eus sonné mon valet

de chambre, je vis paraître Clémentine qui vint d'un air joyeux me souhaiter le bonjour. Elle tenait à la main le Pastor fido et me dit qu'elle venait de lire le premier acte. Je n'ai jamais rien lu de si doux, mon cher ami, ajouta-t-elle; levez-vous, nous lirons le second ensemble avant dîner.

— Oserai-je me lever devant vous?

— Pourquoi pas? Un homme n'a besoin que de très-peu d'égards pour observer la décence.

— Faites-moi donc le plaisir de me donner cette chemise.

Elle se mit en devoir de la déplier et de me la passer par dessus la tête en riant. A la première occasion, lui dis-je, je vous rendrai le même service.

— De vous à moi, répliqua-t-elle en rougissant, il y a moins de distance que de moi à vous.

— Voilà, ma divine Hébé, ce que je ne conçois pas. Vous vous exprimez comme la sibylle de Cumes, ou plutôt comme si vous rendiez des oracles dans votre temple à Corynthe.

— Est-ce qu'Hébé eut un temple à Corynthe? Sardini ne le dit pas.

— Mais Apollodore le dit. Ce temple était même un asile. Mais je vous ramène à la question que je vous prie de ne pas éluder. Ce que vous avez dit est antigéométrique. La distance de vous à moi doit être absolument la même que de moi à vous.

— Il se peu que j'aie dit une bêtise.

— Point du tout, Hébé ; vous aviez une idée, juste ou non, permettez-moi d'insister. Je veux que vous me la disiez.

— Eh bien! les deux distances sont différentes à l'égard de l'ascension et de la descente, ou chute, comme vous voudrez. N'est-il pas vrai que la chute est naturelle à tous les corps qui ne sont point retenus par un autre corps qui a la force de résister à leur puissance de gravitation, sans qu'ils aient besoin d'une impulsion, d'un élan?

— Sans doute.

— N'est-il pas également vrái que sans élan, il n'y a point d'ascension?

— C'est de toute vérité.

— Convenez donc avec moi qu'étant plus petite que vous, je ne saurais vous atteindre que par un mouvement d'ascension, ce qui est toujours un effort difficile ; tandis que pour venir à moi, vous n'auriez besoin que de vous laisser aller, ce qui ne présente aucune difficulté. Par la même raison, vous ne risquez rien en me permettant de vous passer une chemise ; mais moi, je risquerais beaucoup en vous laissant faire la même fonction. Votre chute sur moi, trop rapide, pourrait m'opprimer. Êtes-vous persuadé?

— Persuadé n'est pas le mot, belle Hébé; je suis ravi, extasié! Jamais, ma belle amie, paradoxe n'a été soutenu avec plus d'esprit. Je pourrais contester, vous chicaner ; mais j'aime mieux me taire, admirer et vous adorer.

— Je vous remercie beaucoup, cher Iolas; mais point de grâce. Comment pourriez-vous me chicaner?

— Dans l'adresse que vous avez mise à prendre ma taille pour motif de refus, tandis que vous ne voudriez pas m'accorder le bonheur de vous changer de chemise quand bien même je serais un nain.

— Très-bien, mon cher Iolas, nous ne pouvons pas nous en imposer. Je serais heureuse si le ciel m'avait destiné un mari tel que vous.

— Hélas! que ne suis-je digne de le devenir.

Je ne sais pas où ce dialogue aurait pu nous mener, si la belle comtesse maman n'était venue nous dire qu'on nous attendait pour dîner, ajoutant qu'elle était charmée de voir que nous nous aimions.

— A la folie, dit Clémentine, mais nous sommes sages.

— Si vous êtes sages, vous ne vous aimez donc pas à la folie.

— C'est exact, divine comtesse, dis-je, car la folie d'amour et la sagesse ne vont guère ensemble : mais nous sommes raisonnables, et la raison de l'esprit peut s'allier avec la folie du cœur.

Nous dînâmes gaîment, ensuite nous jouâmes et le soir nous achevâmes la lecture du Pastor fido. Quand nous eûmes achevé et parlé sur les beautés de ce charmant ouvrage, Clémentine me

demanda si le treizième chant de l'Énéide était beau.

— Ma chère comtesse, il ne vaut rien, et je ne l'ai loué que pour flatter un descendant de l'auteur. Cet auteur cependant a fait un poème sur les friponneries des paysans, et il n'est pas sans mérite. Mais vous avez sommeil, et je vous empêche de vous déshabiller.

— Ne le croyez pas.

Elle se déshabilla à l'instant avec la plus grande aisance, sans accorder la moindre faveur à la cupidité de mes regards, et elle se coucha. Je m'assis auprès d'elle, elle se remit sur son séant et sa sœur nous tourna le dos. Le Pastor fido était sur sa table de nuit, je le pris, et l'ouvrant au hasard, je tombai sur le passage où Mirtille parle de la douceur du baiser qu'il reçut d'Amarillis, et j'en fis la lecture avec le ton convenable à la situation. Clémentine me paraissant aussi émue, aussi attendrie que je l'étais moi-même, je collai ma bouche sur la sienne. Quelle volupté pure! Sentant que mon Hébé aspirait mon baiser avec délice et n'apercevant en elle aucun indice d'alarme, j'allais la presser contre mon sein, lorsqu'avec une douceur angélique, elle me repoussa doucement en me priant de l'épargner.

C'était la sagesse aux abois. Je lui demandai pardon, et m'emparant de sa belle main, j'exhalai sur elle toute l'ardeur dont mes lèvres étaient consumées.

— Vous tremblez, me dit-elle avec cet accent qui augmente si bien le frémissement d'un cœur amoureux.

— Oui, ma divine comtesse, et je puis vous assurer que c'est de peur de vous avoir déplu. Adieu. Je m'en vais, en désirant de pouvoir vous aimer moins.

— Pourquoi? Ce désir ne peut être qu'un commencement de haine. Faites comme moi, je désire que l'amour que vous m'avez inspiré s'augmente toujours en proportion de la force qui m'est nécessaire pour y résister.

J'allai me coucher fort mécontent de moi-même. Je me trouvais dans une disposition d'esprit telle qu'il m'était impossible de décider si j'avais fait trop ou trop peu; mais n'importe le cas : le fait essentiel, c'est que j'éprouvais du repentir, et cette position est, selon moi, la plus pénible.

Je voyais dans Clémentine une femme digne de tout respect autant que du plus parfait amour, et je ne voyais ni le moyen de cesser de l'aimer, ni celui de continuer sans obtenir la récompense qu'un amant passionné attend de l'objet de son amour. Si elle m'aime, me disais-je, elle ne peut pas me la refuser; mais c'est à moi à la solliciter, et même à l'emporter, afin de justifier sa défaite. Le devoir d'un amant est d'obliger la femme qu'il aime à se rendre à discrétion, et l'amour ne saurait jamais le trouver coupable. D'après ce raisonnement, que j'habillais tout bonnement à la couleur

de ma passion et de mes intérêts, Clémentine ne pouvait m'opposer une résistance absolue qu'en ne m'aimant pas, et je me sentais dans l'obligation de la mettre à l'épreuve. Ce qui me fortifiait dans cette pensée était le besoin que j'éprouvais de sortir de l'état d'irritation où elle m'avait mis, et je savais que si je la trouvais invincible, je ne tarderais pas à guérir. Mais en même temps, ce moyen me faisait horreur et l'idée de cesser d'aimer Clémentine me paraissait aussi absurde que cruelle.

Ayant passé une nuit très-agitée, je me levai de bonne heure et j'allai lui souhaiter le bonjour. Elle dormait encore, mais la comtesse Éléonore s'habillait.

Ma sœur, me dit-elle, a lu jusqu'à trois heures du matin. Maintenant qu'elle a tant de livres elle va devenir folle. Faisons-lui une niche. Mettez-vous près d'elle de ce côté; nous rirons de sa surprise quand elle se réveillera.

— Mais croyez-vous qu'elle prenne la chose en plaisanterie?

— Elle ne pourra que la trouver risible. Vous êtes habillé.

L'occasion était trop séduisante, l'invitation trop rassurante : je laisse tomber ma robe de chambre, et, mon bonnet de nuit en tête, je m'étends doucement à la place d'Éléonore et je me couvre jusqu'au cou. La sœur riait, et moi je sentais une palpitation de cœur extrême. Je n'étais pas capable

de donner à ce tour l'air de plaisanterie qui seul pouvait le couvrir du vernis de l'innocence. Je désirais qu'elle tardât à se réveiller, afin d'avoir le temps de me calmer et pouvoir prendre une contenance facétieuse.

Il y avait cinq minutes que j'étais dans cette position quand, s'éveillant à demi et se tournant de mon côté, sans ouvrir les yeux, Clémentine allongea le bras, et croyant tenir sa sœur, elle me donna un de ces baisers d'habitude, et parut se rendormir dans cette position. Je l'y aurais certainement laissée long-temps, car son haleine réchauffait mes lèvres et me donnait l'avant-goût de l'ambroisie ; mais Éléonore n'en pouvant plus, éclata de rire et força sa sœur à ouvrir les yeux. Elle ne me reconnut cependant entre ses bras que lorsqu'elle eut vu sa sœur debout et riant de toutes ses forces.

— Le tour est joli, dit Clémentine sans bouger, et je vous admire tous deux. Cet accueil placide me remit dans mon assiette naturelle, et ranimé par la confiance, je me trouvai assez maître de moi pour bien jouer mon rôle.

— Voilà, dis-je, comment j'ai reçu un baiser de ma belle Hébé.

— J'ai cru le donner à ma sœur. C'est le baiser qu'Amarillis donna à Mirtille.

— C'est égal. Le baiser a produit son effet, et Iolas est rajeuni.

— Ma chère Éléonore, ce que tu as laissé faire

à ce cher Iolas est trop fort, car nous nous aimons et je rêvais à lui.

— Ce n'est pas trop fort, dit la sœur, car ton Iolas est tout habillé. Tiens, vois.

En disant ces mots, la jeune follette me découvrit pour la convaincre; mais en voulant me montrer à sa sœur, le mouvement de son bras ayant été trop fort, elle découvrit Clémentine qui poussa un petit cri et se mit en devoir de cacher ce que mes regards avaient dévoré en un instant. J'avais vu en entier, mais comme on voit ces feux qui sillonnent l'air avec plus de rapidité que la flèche qui rendit la liberté à l'Helvétie, j'avais vu, dis-je, la corniche et la frise de l'autel de l'Amour sur lequel j'aspirais à mourir.

Clémentine s'étant recouverte, Éléonore sortit, et moi, la tête appuyée sur une main, je restais en contemplation, muet et immobile devant un trésor que je convoitais et dont je n'osais m'emparer.

Rompant enfin le silence: Ma chère Hébé, lui dis-je, vous êtes certainement plus belle que celle qui versait le nectar à la table des Dieux. J'ai vu ce qu'on lui vit quand elle tomba, et si j'avais été Jupiter, certes j'en aurais agi autrement que lui.

— Sardini dit que Jupiter chassa ma patronne; pour la venger, je devrais maintenant chasser Jupiter.

— D'accord, mon ange; mais je suis Iolas, votre

ouvrage. Je vous adore, et je cherche à étouffer des désirs qui me martyrisent.

—Vous avez concerté ce mauvais tour avec Éléonore.

— Non, mon cœur, il n'y a pas eu le moindre concert. Le hasard a tout fait. Je suis entré pour vous souhaiter le bonjour, vous croyant éveillée. Vous dormiez et votre sœur s'habillait. Je vous contemplais, et l'idée est venue à Éléonore de m'engager à me mettre à sa place pour jouir de votre étonnement quand vous vous éveilleriez. Je dois lui savoir gré d'une idée dont mon amour a voulu que je profitasse. Mais les beautés qu'elle m'a mis à même de voir surpassent l'idée que je m'en étais faite. Mon Hébé si charmante me refusera-t-elle un généreux pardon?

— Non, puisque le hasard a tout fait. Mais il est singulier que lorsqu'on aime quelqu'un avec tendresse, on ne puisse pas s'empêcher d'être curieux de sa personne.

— C'est la curiosité la plus naturelle, ma divine penseuse. L'amour lui-même pourrait n'être considéré que comme une puissante curiosité, si l'on pouvait mettre la curiosité au rang des passions; mais vous n'êtes pas curieuse de moi?

— Non, vous me déplairiez peut-être et je ne veux pas en courir le risque; car je vous aime, et je suis enchantée des sentimens qui me parlent en votre faveur.

— Je sens que cela est possible, et que par conséquent je dois avoir grand soin de conserver mes avantages.

— Vous êtes donc content de moi ?

— Au-delà de toute expression ; je suis assez bon architecte, et je vous trouve d'une régularité divine.

— A la bonne heure, mon cher Iolas, mais abstenez-vous de toucher. Pour en juger, qu'il vous suffise d'avoir vu.

— Hélas ! c'est au toucher à rectifier les erreurs de la vue ; c'est par lui qu'on juge du poli, de la résistance. Permettez-moi de baiser ces deux sources de vie. Je les préfère aux cent de Cybèle, et je ne suis pas jaloux d'Athys.

— Vous vous trompez, mon ami, Sardini dit que c'était Diane d'Éphèse qui avait ces mamelles.

Comment m'empêcher de rire, en voyant dans un pareil instant cette érudition mythologique sortir de la bouche de Clémentine ! L'amour peut-il s'attendre à pareil épisode ? peut-il le craindre ou le prévoir ? Non ; il n'est pas naturel, ou au moins il est fort rare. Dans la position où je me trouvais, pressant de ma main une gorge d'albâtre..... pour n'être pas dominée par le feu du désir, il fallait que la passion du savoir fût dans Clémentine supérieure à la passion de l'amour. Cependant, loin de trouver son érudition cruelle, j'en tirai bon augure. Je lui dis qu'elle avait raison, et la reconnaissance littéraire l'empêcha de s'op-

poser à ce que ma bouche s'emparât d'un bouton à peine naissant et dont le pourpre couronnait si merveilleusement les pôles de ces deux hémisphères d'albâtre.

— Tu suces en vain, mon cher Iolas, c'est un terrain stérile. Allez auprès de ma sœur. Mais vous avalez?

— Oui, la quintessence de mon propre baiser.

— Il se peut aussi qu'il y ait quelque parcelle de ma substance, puisque vous m'avez causé un plaisir que je n'avais jamais senti auparavant.

— Chère Hébé, tu me combles de bonheur.

— J'en suis bien aise; mais il me semble que le baiser que l'on donne sur la bouche est bien préférable.

— Sans doute, et c'est parce qu'alors il y a réciprocité. Le plaisir s'augmente pour chacun de toute la somme de plaisir que l'on communique.

— Précepte et exemple! Cruel précepteur! Finissons, mon ami, car cela est trop doux. L'Amour nous regarde et se rit de notre témérité.

— Pourquoi, ma chère amie, différons-nous de lui accorder une victoire qui ne peut que nous rendre heureux?

— Ce bonheur n'est pas sûr. Non, je vous en prie. Tenez vos bras ici. Si des baisers peuvent nous tuer, tuons-nous; mais ne nous servons pas d'autres armes.

Après un long débat aussi doux que cruel, ce fut elle qui fit pause, et me regardant avec des

yeux d'où la flamme s'exhalait, elle me pria de la laisser seule.

La violence de la situation dans laquelle je me trouvais est impossible à décrire : je me reprochais le préjugé fatal qui m'avait imposé de la contrainte et je pleurais de rage. Après avoir calmé mon feu par une toilette qui jamais ne m'avait été si nécessaire, je m'habillai et je retournai dans sa chambre.

Je la trouvai occupée à écrire. Je suis ravie que vous reveniez, me dit-elle ; je me sens animée d'un enthousiasme que je n'ai jamais éprouvé. Je veux chanter en vers la victoire que nous venons de remporter.

— Triste victoire que l'Amour abhorre, parce qu'elle l'outrage, et que la nature doit haïr.

— Voilà de la poésie. Écrivons tous les deux, moi pour célébrer la victoire et vous pour la fronder. Mais, mon ami, vous avez l'air triste.

— Je souffre ; mais comme vous ne connaissez pas la constitution masculine, vous devez en ignorer la raison.

Clémentine ne me répondit pas, mais je m'aperçus qu'elle était vivement affectée. Je souffrais une douleur sourde, mais cruelle, à cette partie que le préjugé m'avait forcé de tenir prisonnière tandis que la nature et l'amour voulaient qu'elle fût en parfaite liberté. Il n'y avait que le calme du sommeil qui pût rétablir l'équilibre.

Nous descendîmes pour dîner, mais je ne tou-

chai presqu'à rien. Incapable d'attention, j'écoutai avec distraction la lecture de la traduction que M. Vigi avait apportée, mais j'oubliai la politesse au point de ne pas lui en faire compliment. Ayant ensuite prié le comte mon ami de faire une banque de pharaon pour moi, je demandai la permission d'aller me coucher. Personne ne pouvait deviner la nature de mon indisposition ; mais Clémentine pouvait s'en douter.

Je dormis quatre heures, après quoi je me levai et me mis à écrire en *terze rime*, à la manière du Dante, l'histoire de la maladie que m'avait causée la triste victoire.

A l'heure du souper, Clémentine, accompagnée d'un domestique, vint m'apporter un ambigu délicat, et m'annonça que la banque avait gagné. C'était la première fois, car j'avais taillé de façon à perdre. Je soupai d'assez bon appétit, mais triste et silencieux. Quand j'eus achevé, Clémentine me souhaita le bonsoir, disant que de son côté, elle allait poursuivre sa besogne.

J'étais en veine ; plein de mon sujet, je finis mon poème et le mis au net avant de me coucher. Clémentine vint me voir le lendemain de bonne heure et me présenta son ouvrage que je lus avec plaisir ; mais celui que je lui causai par mes éloges fut au moins aussi complet que le mien.

Quand j'eus assez relevé la beauté de ses pensées, vint le tour de mon poème, et je ne fus pas long-temps à remarquer la profonde impression

que la peinture de mes souffrances faisait sur elle. De grosses larmes roulaient dans ses beaux yeux, au milieu des éclairs de tendresse qui s'échappaient de ses regards. J'eus le bonheur à la fin de l'entendre me dire que si elle avait connu cette partie de la physique, elle se serait comportée autrement.

Après avoir pris une tasse de chocolat avec elle, je la priai de se coucher auprès de moi sans se déshabiller, et de me traiter comme je l'avais traitée la veille, afin d'éprouver à son tour l'espèce de martyre que j'avais chantée dans mes vers. Elle sourit et se rendit à mes instances, mais à condition que je n'entreprendrais rien sur elle.

Cette condition était cruelle, mais c'était un commencement de victoire et je dus m'y soumettre : je n'eus pas lieu de me plaindre de ma soumission; car maîtresse de tout, je pus jouir du despotisme qu'elle exerça sur moi, en me réjouissant de la peine qu'elle devait éprouver que je n'en exerçasse pas un pareil sur elle, et en condamnant ses yeux à la privation des richesses qu'elle possédait à pleines mains. Je l'excitai vainement à se satisfaire, à ne rien refuser à ses désirs, ce qui aurait été le plus sûr moyen de satisfaire les miens; mais elle persista à soutenir qu'elle ne désirait rien au-delà de ce qu'elle faisait. Il est impossible, lui dis-je, que dans ce moment votre plaisir puisse égaler le mien. Mais son esprit subtil ne la laissait jamais sans réplique : Il serait donc

injuste, me répondit-elle, que vous vous plaignissiez.

L'épreuve cependant avait été trop forte pour n'être pas décisive. Elle me quitta tout en feu, et après m'avoir donné un de ces baisers qui lèvent tous les doutes, elle sortit en me disant qu'elle était persuadée qu'en amour il fallait tout ou rien.

Nous passâmes la journée en lecture, à table, à la promenade, en propos gais, équivoques, sérieux, mais sans m'apercevoir que l'amour eût fait autant de progrès que l'épreuve du matin semblait me le promettre. Elle voulait être le revers de la médaille d'Aristipe, qui disait en parlant de Laïs : *Je la possède, mais elle ne me possède pas ;* elle voulait être maîtresse de moi et ne voulait pas que je fusse maître d'elle. Je me plaignais avec douceur, mais cela n'avançait pas mon affaire.

Deux ou trois jours après, sa sœur étant présente, je lui proposai de me laisser coucher près d'elle. C'est l'expédient qu'on propose à une religieuse, à une veuve, à une fille nubile qui se refuse à l'amour par la crainte des conséquences, et cet expédient réussit presque toujours quand celui qui le propose est aimé. Je tirai de ma poche un paquet de fines redingotes d'Angleterre et je lui expliquai l'usage qu'on en pouvait faire. Elle les prit, les examina attentivement, et après en avoir beaucoup ri, elle s'écria qu'elles étaient affreuses, dégoûtantes, scandaleuses, et sa sœur de

faire chorus. Je voulus vainement les justifier de ces reproches, par le repos qu'elles procuraient; mais elle soutint qu'elles n'étaient pas sûres, qu'elles pouvaient facilement se déchirer, et pour mieux m'en convaincre, ayant passé le doigt dans une, elle poussa si fort qu'elle se déchira avec éclat. Force me fut de me rendre en rempochant mes instrumens, et elle acheva par me dire que ce moyen lui faisait horreur.

Leur ayant souhaité une bonne nuit, je me retirai un peu confus; puis réfléchissant à la singulière résistance de Clémentine, je demeurai convaincu qu'elle ne pouvait résister de la sorte que parce que je ne lui avais pas inspiré assez d'amour, et dès lors je songeai à l'accroître par le moyen infaillible, celui de lui procurer des plaisirs nouveaux sans épargner la dépense. Je ne trouvai rien de mieux que de mener toute la famille à Milan, et de leur donner un somptueux banquet chez mon pâtissier. J'y mènerai, me dis-je, toute la famille, sans leur en rien dire jusqu'à ce que nous soyons en route; car si je nommais Milan, il serait possible que mon ami se crût obligé de faire avertir son Espagnole pour lui présenter ses belles-sœurs, ce qui m'aurait contrarié au dernier point. Cette partie me sembla devoir être séduisante pour les trois sœurs qui n'avaient jamais vu Milan, et peu à peu, me trouvant séduit par ma propre imagination, je résolus de donner à cette partie tout l'éclat compatible avec mes vues.

A mon réveil j'écrivis à Zénobie d'acheter trois robes faites des plus belles étoffes de Lyon pour trois jeunes dames de condition. Je lui envoyai les mesures et je lui marquai en détail comment je voulais qu'elles fussent garnies. Celle que je destinais à la comtesse mère devait être en satin perle avec une riche garniture d'entoilage de Valenciennes. Je joignis à ma lettre une invitation à M. Greppi de lui donner un homme qui payât ce qu'elle achèterait. Je lui dis de porter les trois robes dans mon logement particulier, de les étendre sur mon lit et de remettre un billet inclus à mon pâtissier. Dans ce billet j'ordonnais pour huit personnes sans épargne. Zénobie devait au jour marqué se trouver chez le pâtissier prête à servir les trois dames qui viendraient avec moi. Clairmont fut, à l'insu de tout le monde, chargé de porter ma lettre à Milan.

Clairmont étant revenu avant le dîner avec un billet de Zénobie qui m'assurait que tout serait fait selon mes désirs, je m'adressai à la comtesse pendant le dessert, en lui disant que je désirais avoir l'honneur de lui donner un dîner dans le goût de celui de Lodi, mais à deux conditions ; la première que personne ne saurait où jusqu'à ce que nous fussions en voiture pour partir, et la seconde, qu'après le dîner nous remonterions dans nos voitures pour revenir coucher à St-Ange.

Par bienséance, la comtesse, avant de répondre, regarda son mari, et celui-ci, ne se faisant

pas prier, s'écria qu'il était prêt à partir, dussé-je enlever toute la famille. Hé bien ! lui dis-je, nous partirons demain matin à huit heures, et vous n'avez besoin de vous embarrasser de rien : les voitures seront prêtes.

Je ne crus pas devoir exclure de la partie le bon chanoine, autant parce qu'il faisait une cour assidue à la comtesse Ambroise que parce qu'étant devenu fort joueur et perdant chaque soir, c'était lui en effet qui faisait les frais de la fête. Il perdit ce soir-là même trois cents sequins sur parole, et il fut obligé de me demander trois jours pour me payer. Je lui dis que tout mon avoir était à son service.

Quand la compagnie se sépara, j'offris ma main à mon Hébé et je l'accompagnai dans sa chambre avec sa sœur. Nous avions commencé la Pluralité des Mondes par Fontenelle, et je croyais que nous la continuerions avant d'aller nous coucher; mais quand j'en fis la proposition, Clémentine me dit que devant se lever de bonne heure, elle voulait se coucher. Vous avez raison, ma chère Hébé : couchez-vous, et pendant ce temps, je vais vous faire la lecture. Comme elle ne fit aucune objection, je pris l'Arioste et je lus de mon mieux l'histoire de Fleurdépine, princesse d'Espagne, qui était devenue amoureuse de Bradamante. Je croyais à la fin de cette charmante histoire trouver Clémentine ardente, mais j'étais dans l'erreur; elle était morne ainsi que sa sœur Éléonore. Qu'avez-

vous, mon cœur? Ricciardetto vous a-t-il déplu peut-être?

— Non, il m'a plu au contraire, et à la place de la princesse, j'en aurais fait tout autant; mais nous ne dormirons pas cette nuit et vous en êtes la cause.

— Moi! et qu'ai-je donc fait?

— Hélas! rien; mais vous pourriez nous rendre heureuses en nous donnant une grande preuve d'amitié.

— Parlez. De quoi s'agit-il? est-il rien en mon pouvoir que je ne fasse pour vous plaire? Ma vie, ma volonté même, tout est à vous. Vous dormirez.

— Eh bien! confiez-nous où nous allons demain.

— Ne vous ai-je pas dit que je vous le dirai à l'instant du départ.

— Oui, mais cela ne nous suffit pas. Nous mourons d'envie de le savoir aujourd'hui. Nous ne pouvons résister à la curiosité, et si vous ne nous satisfaites pas, nous ne dormirons point et demain nous serons maussades toute la journée et nous aurons l'air affreux.

— J'en serais désolé, mais je doute qu'il vous soit possible d'avoir jamais l'air affreux.

— Doutez-vous de notre discrétion? Ce secret d'ailleurs ne peut pas être important.

— C'est vrai, il n'a aucune importance; mais c'est un secret d'ordre.

— C'est affreux si vous me refusez.

— Eh ! chère Hébé, comment vous refuser ? Je confesse même que j'ai mauvaise grâce de vous faire tant attendre. Le voici : je vous donne à dîner demain chez moi.

— Chez vous ? mais où ?

— Vous avez raison. A Milan.

— A Milan ! à Milan ! oh ! quel bonheur !

Tout en répétant ce mot avec l'expression d'une joie immodérée, elles se levèrent, et sans autre formalité de toilette, elles me sautèrent au cou, me couvrirent de baisers, me serrèrent dans leurs bras, puis elles s'assirent sur mes genoux. Jamais nous n'avons vu Milan, répétaient-elles ensemble, jamais nous n'avons rien tant désiré que de voir cette superbe ville. Que de fois j'ai rougi quand j'ai été forcée d'avouer que je ne l'ai jamais vue.

— Cette partie me rend heureuse, dit Hébé, mais mon bonheur est troublé quand je pense que nous ne verrons rien ; car vous nous avez imposé la dure loi de retourner ici au sortir de table. Il y a de la barbarie ! En effet, peut-on faire quinze milles pour aller à Milan rien que pour y dîner et refaire le même chemin ensuite comme pour faciliter la digestion ! Il faudrait au moins que nous vissions notre belle-sœur.

— J'ai prévu toutes vos remontrances, mes chères enfans, et c'est la raison du mystère ; mais la partie est arrangée ainsi. Vous déplaît-elle ? parlez, ordonnez.

— Nous déplaire, cher Iolas! Cette partie telle que vous l'avez conçue dans votre esprit, malgré tout ce qu'elle nous laisserait à désirer, est charmante, et peut-être la cause de la restriction, si nous la connaissions, lui donnerait-elle encore de nouveaux charmes.

— C'est possible, ma divine Hébé; mais pour aujourd'hui elle doit être sans importance pour vous et je ne dois pas vous la dire.

— Et nous ne pousserons pas l'indiscrétion jusqu'à vous la demander.

En disant cela, ivre de joie, elle recommença à m'embrasser et Éléonore dit qu'elle voulait dormir, afin d'être plus alerte le lendemain. C'est ce qu'elle pouvait faire de mieux, car sentant que l'heure du berger était près de sonner, j'excitai les baisers de Clémentine par l'ardeur des miens, et de proche en proche, enflammée par la joie et l'amour, elle ne pensa pas à s'opposer à mes entreprises téméraires, et bientôt je fus tout entier dans le temple dont j'avais si ardemment convoité l'entrée. Hébé, muette de bonheur et de volupté, partagea mes transports, mon extase, et mêla ses larmes d'une délicieuse félicité à celle que l'excès du plaisir me fit répandre.

Après avoir passé deux heures dans ce délicieux abandon, j'allai me coucher dans la joie de l'ivresse, impatient d'être au lendemain pour renouveler la scène d'une manière plus complète, et dans une situation plus convenable.

A huit heures, nous étions tous réunis à la table du déjeûner; mais malgré tous mes efforts et la disposition heureuse où se trouvaient mes esprits, je ne pus réussir à faire éclore un peu de gaîté sur le visage de mes convives. Hommes et femmes, tous se montraient soucieux; la curiosité les dévorait. Clémentine et sa jeune sœur, n'osant montrer leur satisfaction intérieure, faisaient chorus à ce concert de taciturnité, et moi je jouissais de tout cela.

Clairmont ayant parfaitement répondu à mes instructions vint nous avertir que les voitures étaient à la porte. J'invitai mes convives à descendre : on me suivit en silence. Je plaçai la comtesse Ambroise et Clémentine dans une voiture : cette dernière ayant le poupon sur ses genoux; puis ayant placé Éléonore et les trois messieurs dans la seconde voiture, je m'écriai en riant : A Milan!

— A Milan! à Milan! répéta chaque convive avec exclamation. Bravo!

Clairmont, sur un bon cheval, nous précède, et nous partons. Clémentine faisait l'étonnée, mais sa sœur avait l'air radieux mêlé d'un peu de surprise, comme si l'événement si peu attendu lui avait laissé quelque chose à penser. Mais ayant tout le loisir de causer là-dessus, je ne tardai pas à remarquer que les soucis avaient disparu, et nous nous trouvâmes tous montés sur le ton d'une gaîté parfaite. Nous nous arrêtâmes à mi-chemin

dans un village, pour laisser souffler les chevaux, et tout le monde descendit.

J'avais quelque doute que le comte mon ami eût goûté la partie à l'unisson des autres; mais j'eus la satisfaction de voir tout le monde content, chacun ayant pris son parti en brave.

— Que dira ma femme? me dit le comte.

— Rien, car elle ignorera tout; et dans tous les cas, je serai le seul coupable. Vous allez dîner chez moi, dans un appartement que j'habite incognito depuis que je suis à Milan; car, mon cher ami, vous avez dû comprendre que je ne pouvais pas décemment me suffire chez vous, puisque la place est prise.

— Et Zénobie?

— Fort bien, mon cher. Zénobie est une bonne aventure; mais je ne pouvais pas en faire mon pain quotidien.

— Vous êtes un mortel fortuné!

— Je tâche d'être heureux.

— Mon cher mari, dit la comtesse Ambroise, il y a deux ans que tu projettes de me faire voir Milan. Monsieur ne l'a projeté qu'un quart d'heure, et nous voici en route.

— C'est vrai, ma chère amie, mais je voulais que nous y passassions un mois.

— Si vous voulez y passer un mois, lui dis-je, je me charge de tout.

— Je vous remercie, mon cher monsieur. Vous êtes un homme extraordinaire.

— Vous me faites, monsieur le comte, beaucoup plus d'honneur que je ne mérite. Je n'ai d'extraordinaire que de trouver facile ce qui l'est réellement.

— C'est possible; mais vous conviendrez que les difficultés naissent ou de l'aspect sous lequel on considère les choses, ou de la position où l'on se trouve.

— J'en conviens.

Quand nous fûmes remontés en voiture, la comtesse me dit : Avouez, monsieur le chevalier, que vous êtes un homme bien heureux.

— Je n'en disconviens pas, aimable comtesse; mais mon bonheur me vient de la société; si vous me chassiez de la vôtre, je serais malheureux.

— Vous n'êtes pas fait pour qu'on vous chasse.

— C'est un compliment plein d'urbanité.

— Dites, plein de vérité.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, mais je serais taxé de présomptueuse fatuité si je le disais moi-même.

Nous égayâmes ainsi la route par mille propos aimables ou galans, et surtout aux dépens du chanoine qui avait prié la comtesse d'intercéder pour que je lui permisse de s'absenter une demi-heure. J'ai, lui avait-il dit, une visite à faire à une dame dans l'esprit de laquelle je serais perdu sans ressource, si elle venait à savoir que j'ai été à Milan sans lui présenter mes hommages.

— Il faut, monsieur, lui avait répondu l'aima-

ble dame, que vous soyez soumis à la condition commune; ainsi ne comptez pas sur mon intercession.

Nous arrivâmes à Milan à midi précis, et nous descendîmes à la porte du pâtissier. La femme vint prier la comtesse de lui confier son nourrisson, lui montrant, pour vaincre sa résistance, un sein admirable et qui témoignait de l'idonéité de son offre. Cette scène d'hospitalité nourricière se passa au pied de l'escalier, et la comtesse accepta l'offre avec une grâce et une dignité dont je fus enchanté. C'était un épisode ravissant que le hasard faisait naître pour embellir la pièce que mon génie avait enfantée. Tout le monde paraissait heureux, mais je l'étais plus que personne, et je le sentais. Le bonheur en soi est un fait de pure imagination. Pour être heureux, il faut se croire tel; mais j'avoue que les circonstances qui mettent l'esprit dans l'assiette propre à concevoir cette idée, ne dépendent pas souvent de nous, quoique les circonstances défavorables soient assez ordinairement le produit de nos œuvres.

La comtesse ayant pris mon bras, je conduisis la société dans mon appartement que je trouvai brillant de propreté. Zénobie, comme je m'y attendais, s'offrit à mes regards; mais je fus agréablement surpris de voir auprès d'elle la maîtresse de Croce, belle comme un amour, et que j'eus l'air de ne pas connaître. Elle était très-bien mise, et sa figure, délivrée de cette empreinte de

tristesse qu'elle portait lorsque je l'avais vue, avait quelque chose de si séduisant, qu'après la première impression que me fait toujours une belle tête, je fus fâché qu'elle se trouvât chez moi dans ce moment.

— Voilà deux bien jolies personnes, dit la comtesse mère. Qui êtes-vous, mesdemoiselles?

— Nous sommes, dit Zénobie, les très-humbles servantes de M. le chevalier, et nous ne sommes venues ici que pour avoir l'honneur de vous servir.

Zénobie avait pris sur elle d'amener la belle Marseillaise qui commençait à parler l'italien et qui me regardait d'un œil incertain, craignant que je ne trouvasse mauvais qu'elle fût venue sans mon ordre. Je crus devoir la rassurer en lui disant que j'étais bien aise qu'elle eût accompagné Zénobie. Ces mots furent un baume pour son cœur; son front devint serein et sa beauté en reçut un nouvel éclat. Cette jeune et belle personne ne pouvait pas être long-temps malheureuse, car il était impossible de la voir sans éprouver un vif intérêt. Une lettre de recommandation écrite par la main des Grâces sur le front de la beauté, n'est jamais sujette à protêt, car quiconque a des yeux et un cœur la paie à vue.

Mes très-humbles servantes prirent les mantelets des trois dames et les suivirent dans ma chambre à coucher, où se trouvaient les trois belles robes étalées sur une table. Je ne connaissais que

celle de satin perle, garnie de dentelles, parce que je n'avais désignée que celle-là. La comtesse, qui précédait ses deux sœurs, la remarqua la première et s'en approcha en disant : Quelle belle robe ! A qui appartient-elle, monsieur de Seingalt? Vous devez le savoir.

— Sans doute, madame. Elle appartient à votre époux, qui en fera ce qu'il voudra. J'espère que s'il vous la donne, vous ne lui ferez pas l'affront de la refuser. Tenez, monsieur le comte; cette robe est à vous, et je me brûle la cervelle si vous ne me faites pas l'honneur de l'accepter.

— Nous vous aimons trop pour vouloir vous porter à un acte de désespoir. Le trait est aussi noble que neuf; il est digne de vous. Je reçois donc votre beau présent d'une main et de l'autre je le remets à qui de droit; car je joue dans la circonstance le rôle d'un miroir à réflexion.

— Comment! mon cher ami, cette robe, cette magnifique robe est à moi! Qui remercierai-je? Tous les deux. Je veux absolument m'en parer pour dîner.

Les deux autres n'étaient pas aussi riches, mais elles étaient plus brillantes, et je jouissais en voyant les yeux de ma Clémentine attachés sur la plus longue. Éléonore à son tour admirait celle qu'elle devinait être pour elle. La première était d'un superbe satin à raies vert-pomme et rose, et garnie de fleurs en plumes du meilleur goût; la seconde était également en satin bleu céleste parsemée de bouquets

de mille fleurs et garnie en mignonette à grosses boucles du plus bel effet. Ce fut Zénobie qui prit sur elle de dire à Clémentine que la première était pour elle.

— Et comment le savez-vous?

— Mademoiselle, elle est la plus longue et vous êtes la plus grande.

— C'est juste. Elle est donc à moi ? dit-elle en se tournant vers moi.

— Si je puis espérer que vous daigniez l'agréer.

— Il n'y a pas le moindre doute, Iolas, et je vais la mettre tout de suite.

Éléonore dit que la sienne était la plus belle et qu'elle mourait d'envie de s'en voir parée.

— Bien ! bien ! m'écriai-je tout heureux. Nous vous laissons seules pour que vous puissiez vous habiller à votre aise. Ces deux dames sont là pour vous servir.

Je sortis avec les deux frères et le chanoine, et je remarquai qu'ils avaient l'air interdit. Ils réfléchissaient sans doute sur la prodigalité d'un joueur auquel l'argent ne coûte rien. Je ne cherchai pas à les faire parler, car ma passion étant d'étonner, leur étonnement ne pouvait que m'être agréable. Je l'avoue, c'était un sentiment d'amour-propre effrené qui me rendait supérieur à ceux qui m'entouraient, ou je le croyais au moins, et cela me suffisait. J'aurais méprisé ceux qui auraient osé me dire qu'on se moquait de moi, et pourtant il se peut qu'on ne m'eût annoncé que la vérité.

Animé d'une joie réelle, je ne tardai pas à la communiquer à mes convives. J'embrassai cordialement le comte Ambroise, en lui demandant pardon des petits présens que j'avais osé faire à sa famille, et je remerciai son frère de m'en avoir fourni les moyens, en me faisant faire leur connaissance. J'ai été si bien reçu chez vous, ajoutai-je, que je n'ai pu me refuser le bonheur de vous en témoigner un peu ma reconnaissance.

Les belles comtesses ne tardèrent pas à venir brillantes de parure et de joie. Il est impossible, me dirent-elles, que vous ne nous ayez pas fait prendre mesure; mais nous ignorons comment. Ce qu'il y a de tout-à-fait plaisant, ajouta l'aînée, c'est que vous avez fait faire ma robe de façon à pouvoir l'élargir au besoin, sans en déranger la forme. Mais quelle magnifique garniture! elle vaut quatre fois plus que la robe.

Clémentine ne pouvait se détacher du miroir. Elle se figurait que dans les couleurs rose et verte, j'avais voulu lui donner les attributs de la jeune Hébé. Quant à sa sœur, elle continuait à soutenir que la sienne était la plus belle.

Charmé de la satisfaction de mes belles convives, nous nous mîmes à table, ayant tous un appétit excellent. On nous servit en gras et en maigre un dîner des plus recherchés. Tout était exquis; mais ce qui couronnait l'œuvre, c'est une cloyère d'huîtres de l'arsenal de Venise que mon

pâtissier avait eu le secret d'escamoter au maître d'hôtel du duc de Modène. Elles firent nos délices. Nous en expédiâmes trois cents, car nos dames en étaient friandes, et le chanoine insatiable ; et nous les arrosâmes d'une foule de bouteilles de Champagne. Nous restâmes trois heures à table, buvant, chantant, plaisantant à qui mieux ; car la gaîté nous avait tous mis à l'unisson, et toujours servis par mes très-humbles servantes dont les charmes pouvaient le disputer à celles qui les admiraient.

Vers la fin du repas, la belle pâtissière entra, le sein découvert, la mine joyeuse, et vint présenter à la comtesse son poupon qui se tenait attaché à sa mamelle. Ce fut un coup de théâtre. La joie de l'aimable mère éclata en un cri d'allégresse en voyant son enfant, et la pâtissière semblait toute glorieuse d'avoir possédé pendant près de quatre heures l'unique rejeton d'une si illustre famille. On sait que l'imagination, qui agit si fort sur les hommes, qu'on pourrait la croire créatrice du génie, a sur les femmes un empire inappréciable.

Qui peut répondre que cette femme simple et bonne, comme le sont en général toutes les femmes du peuple quand le vice ou la misère ne les dégradent pas en les corrompant, qui peut savoir, dis-je, si ma pâtissière ne se figurait pas ennoblir son propre fruit en offrant son sein à un jeune comte ? Ces idées sont folles, sans doute, mais

c'est parce qu'elles le sont que le peuple les adopte.

Nous passâmes encore une heure à prendre du café et du punch ; après, les comtesses allèrent reprendre leur costume du matin. Zénobie eut soin de placer les trois robes dans des cartons et de les faire attacher sur le siége de la voiture.

La maîtresse de Croce trouva un moment pour me dire tête-à-tête qu'elle était très-contente de Zénobie et me demanda quand nous partirions.

— Vous serez à Marseille, lui dis-je en lui serrant la main, au plus tard quinze jours après Pâques.

Zénobie, que j'avais interrogée à part dès le commencement, m'avait dit que la jeune Marseillaise était une personne du plus aimable caractère, très-sage, et telle enfin qu'elle ne la verrait partir qu'avec beaucoup de chagrin. Je lui donnai douze sequins pour la remercier des peines qu'elle s'était données.

Satisfait de tout, je payai au brave pâtissier un fort mémoire et je remarquai que nous avions vidé une vingtaine de bouteilles de Champagne. Il est vrai que mes trois dames aimant ce jus de préférence, nous n'avions presque pas bu d'autre vin.

J'aimais, j'étais aimé, je me portais bien, j'avais beaucoup d'argent, je le prodiguais pour mon plaisir, et j'étais heureux. J'aimais à me le dire, tout en riant des sots moralistes qui prétendent

qu'il n'y a point de véritable bonheur sur la terre. Et précisément, c'est ce mot *sur la terre* qui excite mon hilarité : comme s'il était possible d'aller le chercher ailleurs ! *Mors ultima linea rerum est.* Oui, la mort est la dernière ligne du livre des choses; c'est la fin de tout, puisqu'à la mort l'homme cesse d'avoir des sens ; mais je suis loin de prétendre que l'esprit suive le sort de la matière. L'on ne doit affirmer que ce qu'on sait positivement, et le doute doit commencer aux limites dernières du possible.

Oui, moralistes moroses et imprudens, il y a du bonheur sur la terre, il y en a beaucoup, et chacun a le sien. Il n'est pas permanent, non, il passe, renaît et passe encore, par cette loi inhérente à la nature de tout ce qui est créé, le mouvement, l'éternelle rotation des hommes et des choses; et peut-être la somme des maux, conséquence de notre imperfection physique et intellectuelle, surpasse-t-elle la somme du bonheur pour chaque individu. Tout cela est possible, mais il ne suit pas de là qu'il n'y ait point de bonheur et beaucoup de bonheur. S'il n'y avait point de bonheur sur la terre, la création serait une monstruosité, et Voltaire aurait eu raison d'appeler notre planète les latrines de l'univers; mauvais bon mot qui n'exprime qu'une absurdité, ou plutôt qui n'exprime rien, si ce n'est un élan de bile poétique. Oui, il y a du bonheur et beaucoup; je le répète aujourd'hui que je ne le connais que par

le souvenir. Ceux qui avouent avec candeur celui qu'ils éprouvent sont dignes de le posséder; les indignes sont ceux qui le nient tout en jouissant, et ceux qui, pouvant se le procurer, le négligent. Je n'ai aucun reproche à me faire sous ce double rapport.

Il était sept heures quand nous quittâmes mon joli logement pour retourner au château du comte où nous arrivâmes à minuit. La route nous parut courte, tant elle fut délicieuse. Le Champagne, le punch et le plaisir avaient échauffé mes deux belles compagnes, et à la faveur du crépuscule, je pus avoir d'heureuses distractions dont elles ne furent point fâchées; mais j'aimais trop Clémentine pour pousser avec sa charmante sœur la plaisanterie au-delà du bout du doigt.

Dès que nous fûmes descendus de voiture, nous nous souhaitâmes une bonne nuit, et chacun se rendit dans sa chambre, moi excepté, car j'allai passer avec Clémentine de ces heures d'une délicieuse volupté dont le souvenir ne s'efface jamais. Penses-tu, mon doux ami, me disait cette charmante fille, qu'après ton départ je puisse vivre heureuse?

— Ma chère Hébé, je sais que pendant les premiers jours nous serons tous deux malheureux; mais peu à peu le calme renaîtra, et sans éteindre l'amour, la philosophie en rendra l'amertume délicieuse.

— Une amertume délicieuse! Je ne crois pas

que la philosophie puisse opérer ce miracle. Je sais bien, mon aimable sophiste, que tu te consoleras facilement avec tes demoiselles. Au reste, ne va pas me croire jalouse. Je me ferais horreur si je me reconnaissais susceptible d'un sentiment aussi bas ; mais je me mépriserais aussi si je pouvais être capable d'employer, pour me consoler, les mêmes moyens que certainement tu emploiras.

— Je serais au désespoir que tu eusses cette idée.

— Elle est naturelle.

— Peut-être. Ce que tu appelles ces demoiselles ne sont pas faites pour te remplacer et ne sauraient m'occuper. La plus grande des deux est l'épouse d'un tailleur, et l'autre est une jeune personne honnête que je me suis chargé de reconduire à Marseille sa patrie, d'où un malheureux l'a enlevée après l'avoir séduite. Tu seras à l'avenir et jusqu'à ma mort la seule femme qui règnera sur mon âme ; et s'il m'arrive jamais qu'égaré par mes sens, je presse dans mes bras un objet qui m'aura séduit, le repentir ne tardera pas à te venger d'une infidélité à laquelle mon âme n'aura point de part.

— Je suis sûre de n'avoir jamais de repentir de cette nature. Mais je ne comprends pas que, m'aimant comme tu m'aimes et me tenant en ta possession pressée entre mes bras, tu puisses penser à la possibilité de me devenir infidèle.

— Je ne la crois pas, mon ange, mais je la suppose.

— Je ne vois pas dans ce cas grande différence entre la croyance et la supposition.

Que répondre à ces objections? Clémentine avait raison quoiqu'elle se trompât; mais son erreur venait de son amour. Le mien était loin de l'ardeur qui l'empêchait de prévoir les infidélités possibles, nécessaires même. Je ne raisonnais plus juste qu'elle, que parce que je n'en étais pas à mon premier amour. Mais si mes lecteurs ont passé par là, comme la chose est certaine pour la majeure partie, ils sauront tout l'embarras que causent de pareils raisonnemens dans la bouche d'une femme que l'on voudrait pouvoir rendre heureuse pour toujours. Le plus bel esprit reste court et n'a pour répliquer que des baisers et des larmes.

— Veux-tu m'emmener? me dit-elle, je suis prête à te suivre et je serai heureuse. Si tu m'aimes, tu dois être enchanté de ton propre bonheur. Rendons-nous heureux, cher ami.

— Je ne puis déshonorer ta famille.

— Tu me trouves donc indigne de devenir ta femme?

— Tu es digne d'un trône, et c'est moi qui suis indigne de posséder une femme aussi accomplie que toi. Sache que je n'ai rien au monde que ma fortune qui peut me quitter demain. Seul, je ne crains pas les revers; mais je me tuerais si je

te voyais exposée à quelque privation après que tu aurais attaché ton sort au mien.

— D'où vient qu'il me semble qu'il est impossible que tu puisses jamais devenir malheureux, et que tu ne puisses être réellement heureux qu'avec moi ? Ton amour ne ressemble pas au mien, si tu as en lui moins de confiance que moi.

— Mon ange, si j'ai moins de confiance que toi, c'est que j'ai une cruelle expérience que tu n'as pas, et elle me fait trembler pour l'avenir. L'amour alarmé perd en force ce qu'il gagne en raison.

— Raison cruelle ! Nous devons donc nous résoudre à nous séparer?

— Il le faut, mon cœur ; c'est une nécessité cruelle ; mais mon cœur restera avec toi. Je partirai en t'adorant, et si la fortune m'est favorable en Angleterre, tu me reverras ici l'année prochaine. J'achèterai une terre où tu voudras et je t'en ferai présent le jour de notre mariage ; nos enfans et les belles-lettres feront nos délices.

— Oh ! l'agréable avenir. Quel rêve ! Que ne puis-je m'endormir en rêvant ainsi et ne m'éveiller que le jour où il s'accomplira, ou mourir en m'éveillant, s'il ne doit point s'accomplir ! Mais, mon ami, que ferai-je si tu m'as laissée enceinte?

— Ma divine Hébé, tu n'as pas à craindre de l'être. Ne t'es-tu pas aperçue que je t'ai ménagée?

— Ménagée? Je ne comprends pas cela, mais je me l'imagine, et je t'en remercie. Hélas! vaudrait mieux peut-être que tu n'eusses pas pris des précautions, car tu n'es pas né pour mon malheur, et si tu m'avais laissé un gage de notre mutuelle tendresse, tu n'aurais pas voulu méconnaître et la mère et l'enfant.

— Tu me rends justice, chère amie; si malgré mes précautions tu t'aperçois que ta taille s'arrondisse, et tu en auras des signes avant que deux lunes soient passées, tu m'écriras, et alors quel que soit mon sort, je légitimerai le fruit de notre amour en te donnant mon nom et ma main. Il est vrai qu'en changeant de nom, tu contractera une mésalliance: mais en seras-tu moins heureuse?

— Non, non, ton nom avec ta main serait pour moi le comble de l'ambition. Non, il ne sera jamais vrai que je puisse me repentir de m'être donnée à toi sans réserve.

— Tu me combles de bonheur!

— Toute la famille te chérit; tous disent que tu es heureux et que tu mérites ton bonheur. Quel éloge, mon cher ami! Tu ne saurais te figurer comment mon cœur palpite de joie quand j'entends ces propos en ton absence. Quand on me dit que je t'aime, je réponds que je t'adore, et tu sais que je ne mens pas.

C'était avec des dialogues pareils que nous remplissions les intervalles de nos transports amoureux durant les cinq ou six dernières nuits que nous

passâmes ensemble. Sa sœur, couchée près de nous, dormait ou faisait semblant de dormir. Quand je me retirais, j'allais me coucher et je me levais tard ; puis je passais toute la journée avec elle, seul ou en famille. Quelle vie délicieuse! Est-il possible qu'un homme maître de lui-même, indépendant comme l'aigle dans les airs, puisse se résoudre à quitter un bonheur pareil? Aujourd'hui je ne le conçois pas.

La fortune m'avait fait gagner au bon chanoine tout l'argent que j'avais laissé gagner à la famille, dont je ne contrôlais jamais le jeu. Clémentine seule ne voulut jamais profiter de mon inattention ; mais les deux derniers jours je la forçai à être de moitié dans ma banque, et le chanoine étant toujours malheureux, elle eut une centaine de sequins de bénéfice. Ce bon homme de moine perdit mille sequins, dont sept cents restèrent dans la famille. C'était bien payer l'hospitalité que j'avais reçue, et au dépens d'un moine, tout honnête homme qu'il était, c'était doubler le mérite de l'action.

La dernière nuit que je passai tout entière avec ma délicieuse comtesse fut très-triste : nous serions morts de douleur, sans les voluptés de l'amour qui ne nous abandonnèrent pas. Jamais nuit ne fut mieux employée! Les larmes de la douleur et celles de l'Amour se succédèrent sans interruption, et je renouvelai neuf fois les offrandes sur l'autel du dieu qui renouvelait mes forces

à mesure que la jouissance les épuisait. Le sang et les larmes inondaient le sanctuaire ; mais le sacrificateur et la victime étaient rendus et les désirs disaient *encore !* Il fallut nous détacher par un effort aussi pénible que notre union de huit heures avait été douce. Éléonore, profitant d'un instant où, subjugués par la fatigue, nous dormions enlacés dans un double nœud, s'était levée à petit bruit, et nous avait laissés seuls. Nous lui en sûmes gré et admirant son amitié et sa résignation, nous convînmes ou qu'elle était bien insensible, ou qu'elle avait dû beaucoup souffrir en sentant les efforts de nos délicieux combats. Je quittai Clémentine, la laissant libre pour les ablutions dont elle devait avoir un besoin extrême, et j'allai faire ma toilette.

Lorsque nous parûmes ensemble au déjeûner, nous avions l'air de deux agonisans, et les yeux de Clémentine surtout auraient pu la trahir : mais on nous respecta. Je ne pouvais pas être gai à mon ordinaire, mais on ne m'en demanda pas la raison. Je leur promis de leur donner de mes nouvelles et de revenir l'année suivante. Je leur ai écrit, mais je cessai quand le malheur qui m'accabla à Londres me fit perdre l'espoir de les revoir jamais. En effet, je ne les ai plus revues, mais je n'ai jamais pu oublier Clémentine. Six ans plus tard, à mon retour d'Espagne, je sus, et j'en pleurai de plaisir, qu'elle vivait heureuse avec le marquis de N. qu'elle avait épousé trois ans après mon départ.

Elle avait à cette époque deux fils; le plus jeune, qui a maintenant vingt-sept ans, est capitaine au service d'Autriche. Quel plaisir j'aurais à le voir! Lorsque j'appris le bonheur de Clémentine, je venais d'Espagne, comme je l'ai dit, et j'étais malheureux. J'allais chercher fortune à Livourne; en traversant la Lombardie, je passai à quatre milles d'une terre où cette femme adorable devait être avec son mari; mais je n'eus pas le courage de l'aller voir, et peut-être fus-je bien inspiré. Mais je reviens à mon sujet.

J'étais reconnaissant de la bonté d'Éléonore et je voulus lui en laisser un témoignage. Ayant tiré de mon doigt un très-beau camée en onyx représentant le dieu du silence, entouré de belles rosettes, je saisis un moment pour lui parler en particulier et je le lui mis à l'index en lui serrant la main, et sans lui donner le temps de proférer une syllabe.

Étant au moment de descendre pour monter en voiture, et voyant toute la famille en train de m'accompagner, mes yeux se remplirent de larmes. Je cherchai Clémentine; elle avait disparu. Affectant d'avoir oublié quelque chose dans ma chambre, je montai dans celle de mon Hébé, et je la trouvai dans un état affreux; ses sanglots l'étouffaient. Je la pressai dans mes bras, je mêlai mes larmes aux siennes; puis, sans qu'elle pût me dire un seul mot, je la mis sur son lit, et ayant déposé un dernier baiser sur ses lèvres trem-

blantes, je m'arrachai de ce lieu où je laissais des souvenirs si doux et si déchirans.

Après avoir remercié et embrassé toute la compagnie, car le bon chanoine avait voulu me voir au moment du congé, je dis à l'oreille d'Éléonore d'aller vite trouver sa sœur, et je m'élançai dans la voiture à côté de mon cher comte. Nous n'échangeâmes pas un mot; nous dormîmes pendant tout le chemin jusqu'à ce que Clairmont nous ouvrît la portière à l'entrée de la maison. Nous trouvâmes le marquis de Triulzi avec l'Espagnole qui ne nous attendait pas, et l'aimable remplaçant de mon ami se hâta d'envoyer chercher un dîner pour quatre. Je ne fus pas peu surpris de les voir instruits que nous avions été dîner à Milan, et la comtesse était fort disposée à nous faire sentir sa mauvaise humeur de ce que nous ne l'avions pas prévenue. Heureusement le marquis, fertile en expédiens, l'apaisa en lui disant que c'était une délicatesse de ma part, car j'avais voulu lui épargner la peine de donner à dîner à tant de monde.

Pendant le dîner, j'annonçai mon départ pour Gênes comme très-prochain, et pour mon malheur, le marquis m'offrit une lettre pour la signora Isola-Bella, coquette célèbre, et la comtesse m'en offrit une autre pour l'évêque de Tortone, son parent.

J'étais arrivé à Milan comme tout exprès pour prendre congé de ma Thérèse qui allait partir pour Palerme. Je lui parlai du penchant de don Cesarino et je fis mon possible pour l'engager à céder à

son inclination. Je le laisse à Milan, me dit-elle. Je sais où sa passion a pris naissance, et je ne consentirai jamais à satisfaire ses désirs sous ce rapport. Au reste, j'espère le trouver changé à mon retour. Elle se trompait : mon fils ne changea pas, et dans quinze ans d'ici mes lecteurs en auront des nouvelles.

Ayant réglé mes comptes avec Greppi, je pris des lettres de change sur Marseille et une de dix mille francs sur Gênes où je ne pensais pas avoir besoin de beaucoup d'argent. Malgré mon bonheur au jeu, tout compte fait, je partais de Milan avec mille sequins de moins que je n'avais en y arrivant. Mais aussi, j'avais fait une dépense extravagante.

Je passais toutes mes après-midi avec la belle marquise Q., tantôt seule, tantôt avec sa cousine; mais l'âme pleine du souvenir de Clémentine, elle ne me semblait plus être ce qu'elle était trois semaines auparavant.

Je n'avais aucun motif de faire un mystère au comte A.B. de la demoiselle que j'emmenais. Ainsi j'envoyai Clairmont prendre sa petite malle, je payai à Zénobie les petites dépenses qu'elle avait faites, et le jour de mon départ, à huit heures du matin, elle vint, proprement vêtue, s'installer chez moi.

Après avoir baisé la main à la comtesse qui avait voulu attenter à ma vie, et l'avoir remerciée de son obligeante hospitalité, à laquelle, lui dis-

je, j'attribuais la bonne société avec laquelle je partais de Milan, je remerciai le comte, qui me répéta que sa reconnaissance serait éternelle, et je partis, le 20 mars de l'an 1763. Je ne suis jamais retourné dans cette magnifique capitale.

Mademoiselle, que par respect pour elle et pour sa famille j'appellerai Crosin, était charmante. Elle avait un air de noblesse qui en imposait, et un ton de réserve qui décélait une éducation soignée. La voyant ainsi près de moi, je me félicitais de ne pas me sentir en danger de devenir amoureux; le lecteur devine que je me trompais. Je prévins Clairmont que je voulais la faire passer pour ma nièce, et je lui ordonnai d'avoir pour elle tous les égards possibles.

N'ayant jamais eu occasion de la faire raisonner, mon premier soin fut de sonder son esprit, et, quoique je n'eusse pas la moindre intention de lui faire ma cour, j'éprouvai le besoin de lui inspirer de l'amitié et de captiver sa confiance.

La plaie que mes dernières amours avaient faite à mon cœur saignait encore, et je me félicitais de me trouver capable de remettre la jeune Marseillaise entre les mains de son père, sans me gêner et sans me préparer des regrets. Je jouissais d'avance de ma belle action en perspective, et j'étais vain de me voir assez maître de moi-même pour pouvoir vivre auprès d'une très-jolie fille, sans autre

désir que l'héroïque intérêt de la sauver de l'opprobre dans lequel elle aurait pu tomber si elle avait dû faire le voyage toute seule, ou si elle n'avait pas eu le bonheur de me rencontrer après l'abandon de son séducteur. Elle sentait tout cela ; aussi me dit-elle : Je suis sûre que M. de la Croix ne m'aurait jamais abandonnée, s'il ne vous avait pas rencontré à Milan.

— Je vous admire, mademoiselle, mais je ne partage point votre bonne opinion sur son compte. A mes yeux, Croce en a agi en véritable mauvais sujet, pour ne rien dire de plus ; car, malgré votre mérite, il ne pouvait pas compter sur moi avec certitude. Je ne vous dirai pas qu'il vous a donné une preuve de mépris, car il est possible qu'il ait été dominé par son désespoir ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne vous aimait plus, puisqu'il a pu vous abandonner ainsi.

— Je suis trop sûre du contraire. Se voyant sans ressource, il devait m'abandonner ou se tuer.

— Ni l'un ni l'autre. Il devait vendre tout ce vous avez et vous remettre à Marseille. Vous pouviez aller à Gênes sans beaucoup de frais, et de là, vous seriez allés à Marseille par eau. Croce a compté sur l'intérêt qu'inspirerait votre jolie figure, et il ne s'est pas trompé ; mais vous sentez à quel danger il vous a exposée. Croyez-moi, mademoiselle, quand on aime véritablement, la seule idée doit être mortelle. Vous ne vous offenserez

pas de ce que je vous avoue une vérité : si lorsque vous m'envoyâtes prier d'aller vous voir vous n'aviez pas fait une vive impression sur mes sens, il serait très-possible et même très-naturel que je n'eusse éprouvé pour vous qu'un intérêt de compassion, et cet intérêt-là ne fait pas faire de bien grands services. Mais j'ai tort de blâmer Croce; cela vous fait de la peine, car je vois évidemment que vous l'aimez.

— Je l'avoue et je le plains. Quant à moi, je ne me plains que de ma cruelle destinée. Je ne le verrai plus, mais je n'aimerai plus personne, car mon parti est pris : je me retirerai dans un couvent pour y expier ma faute. Mon père a le cœur exellent; il me pardonnera. J'ai été victime de l'amour : ma volonté n'était point libre. La séduction m'avait ravi l'usage de ma raison, et seule je dois me punir de ne m'être point prémunie contre l'illusion des sens. Au reste, quand j'y pense mûrement, je ne vois pas mon crime; je ne vois que ma faute.

— Vous seriez partie de Milan avec Croce, s'il vous l'avait dit, et même à pied?

— N'en doutez pas, et c'eût été mon devoir; mais il m'aimait trop pour m'exposer à tant de fatigues, et à l'horrible misère qu'il avait en perspective.

— Ou plutôt à celle qu'il possédait déjà. Je suis sûr que si vous le retrouvez à Marseille, vous vous réunirez à lui.

— Quant à cela, jamais. Je commence à recouvrer ma liberté avec ma raison, et le jour viendra où je remercierai Dieu de l'avoir tout-à-fait oublié.

La sincérité de cette jeune personne me plaisait, et comme je connaissais la puissance de l'amour, je la plaignais sincèrement. Elle employa deux heures à me conter en détail toute l'histoire de sa malheureuse passion, et comme elle contait bien, elle me fit plaisir et commença à me donner du goût pour elle.

Nous arrivâmes à Tortone au commencement de la nuit, et ayant décidé d'y coucher, j'ordonnai à Clairmont de faire préparer un souper selon mes goûts. Pendant le repas, ma prétendue nièce déploya une espèce d'esprit dont je fus étonné. Outre cela, elle me tint bonne tête, car elle avait un excellent appétit; et le verre à la main, elle ne le cédait à aucune jeune personne de son âge. Elle était gaie avec décence, plaisante dans le ton de la bonne compagnie, et enfin ravissante, parce qu'elle ne parlait plus de son amant. En nous levant de table, je ne sais à quel propos elle dit un bon mot si piquant d'à-propos, qu'en me faisant éclater de rire, elle acheva de me subjuguer. Je l'embrassai d'exubérance de cœur, et ayant trouvé sur sa bouche charmante un baiser si ardent que le mien, je sentis que l'amour s'en mêlait tout de bon, et dans cet élan d'ardeur, n'ayant pas le temps de peser mes paroles, je lui demandai si

elle voulait que nous nous contentassions d'un seul lit.

A cette invitation, faite sans métaphore, la surprise et la crainte se peignirent sur ses traits, et d'un air sérieux, mais avec l'accent de la soumission qui tue les désirs, elle me répondit : Hélas! vous êtes le maître de vos volontés! Si la liberté est un bien précieux, c'est surtout en amour.

— Il n'est question, mademoiselle, ni d'obéissance, ni même de complaisance. Vous m'avez inspiré de l'amour, mais si vous ne partagez pas ce tendre sentiment, je puis l'étouffer à sa naissance. Ici, comme vous voyez, il y a deux lits ; vous pouvez choisir celui qui vous conviendra.

— J'irai donc me coucher dans celui-là ; mais si pour cela vos bontés pour moi diminuaient, j'en serais malheureuse.

— Non, non ; ne le craignez point, charmante Française ; vous ne me trouverez pas indigne de votre estime. Adieu, soyons bons amis.

Son lit était caché par un paravent. Elle me souhaita une bonne nuit, puis elle alla se coucher dans une confiance parfaite, car j'ai su d'elle-même quelques jours plus tard qu'elle s'était entièrement déshabillée.

Le lendemain de bonne heure, j'envoyai à l'évêque la lettre que m'avait donnée la comtesse.

Une heure après, étant à déjeûner avec ma nièce, un vieux prêtre vint m'inviter à dîner chez monseigneur avec la dame qui était en ma com-

pagnie. La lettre de la comtesse ne faisait mention d'aucune dame, mais le prélat, Espagnol et très-poli, sentit que, ne pouvant point laisser ma nièce, vraie ou supposée, seule dans une auberge, je n'aurais pas accepté son invitation, si elle n'avait été conviée avec moi. Il est probable que monseigneur avait été informé du fait par ses estafiers qui, en Italie, sont des espèces d'espions officieux qui rapportent à leurs maîtres la chronique scandaleuse de la ville. Il faut bien à un évêque quelque chose de plus qu'un bréviaire pour passer le temps, depuis que les vertus apostoliques sont devenues des vieilleries hors de mode. Bref, j'acceptai l'invitation, en chargeant le prêtre émissaire de mes respects pour *Sa Grandeur*.

Ma nièce était d'une humeur charmante, et me traita comme si je n'avais en aucune manière dû ressentir la préférence qu'elle avait donnée à son lit sur le mien. Cela me plut, car de sens rassis, je voyais qu'elle se serait avilie si elle en avait agi autrement. Je n'étais pas même piqué, ce qui, en pareille circonstance, est cependant si naturel. L'amour-propre et le préjugé peut-être imposent à une femme d'esprit de ne se rendre aux désirs d'un amant que lorsqu'il peut la supposer séduite par les attentions. Je l'avais, comme par manière d'acquit, invitée à partager mon lit; mais je ne l'aurais point fait sans les fumées du Pomard et du Champagne dont nous avions abondamment

arrosé les mets délicieux que notre hôte nous avait servis. L'invitation de l'évêque l'avait flattée, mais elle ignorait si j'avais accepté pour elle comme pour moi; je la mis à deux doigts du ciel quand je lui annonçai que nous irions dîner ensemble. Elle fit sa toilette, s'habilla fort bien pour une voyageuse, et à midi la voiture de monseigneur vint nous prendre.

Je vis un prélat à haute taille, car il avait deux pouces de plus que moi; et malgré ses quatre-vingts ans, il était frais, ingambe et fort bien sous tous les rapports, quoique sérieux comme un grand d'Espagne. Il nous reçut avec une affabilité qui tenait beaucoup de la politesse exquise des Français. Lorsque ma nièce voulut lui baiser la main, selon l'usage, le prélat la retira affectueusement et lui présenta la magnifique croix d'améthystes et de brillans qu'il portait en sautoir. Elle la baisa cordialement, en disant: *C'est ce que j'aime*. Elle me jeta un coup d'œil, et cette plaisanterie, qui faisait allusion à *la Croix*, me surprit.

Nous nous mîmes à table, et j'y trouvai l'évêque aimable et savant. Nous étions neuf, car outre quatre prêtres que je pris pour ses commensaux, monseigneur avait invité deux jeunes seigneurs qui eurent pour ma nièce toutes les attentions de bonne société et auxquelles elle répondit en femme qui en a l'habitude. Je remarquai que l'évêque, qui lui adressa souvent la parole, ne leva pas une

seule fois les yeux sur sa jolie figure. Monseigneur connaissait le danger, et en vieillard prudent, il ne s'y exposait pas. Après le café, nous prîmes congé et à quatre heures nous quittâmes Tortone pour aller coucher à Novi.

Pendant le court trajet de cette après-midi, ma belle Marseillaise m'amusa par mille propos aimables et spirituels. Pendant le souper, je ramenai la conversation sur l'évêque, puis sur la religion afin de sonder ses principes. L'ayant trouvée bonne chrétienne, je lui demandai comment elle avait pu se permettre une plaisanterie à double sens en baisant la croix du prélat.

— Le hasard, me dit-elle, et l'opportunité ont tout fait. L'équivoque est innocente, puisque je n'ai point prémédité l'allusion; si j'avais eu le temps de réfléchir, ce mauvais bon mot ne serait point sorti de ma bouche.

Je fis semblant de la croire, car il était possible qu'elle fût sincère. Cette fille avait beaucoup d'esprit, et les désirs qu'elle m'inspirait devenaient de plus en plus ardens; mais l'amour-propre tenait l'amour en bride. Lorsqu'elle alla se coucher, je m'abstins de l'embrasser; mais comme elle n'avait pas de paravent, elle ne se déshabilla que lorsqu'elle me crut endormi. Le lendemain, nous arrivâmes à Gênes vers midi.

Pogomas m'avait loué un appartement bourgeois et j'en avais l'adresse. J'allai y descendre, et je trouvai quatre pièces très-bien meublées,

dans une belle exposition, et sous tous les rapports *comfortables*, comme disent les Anglais, qui s'entendent si bien en tout ce qui constitue les aisances de la vie. Après avoir ordonné un bon dîner, je fis prévenir Pogomas de mon arrivée.

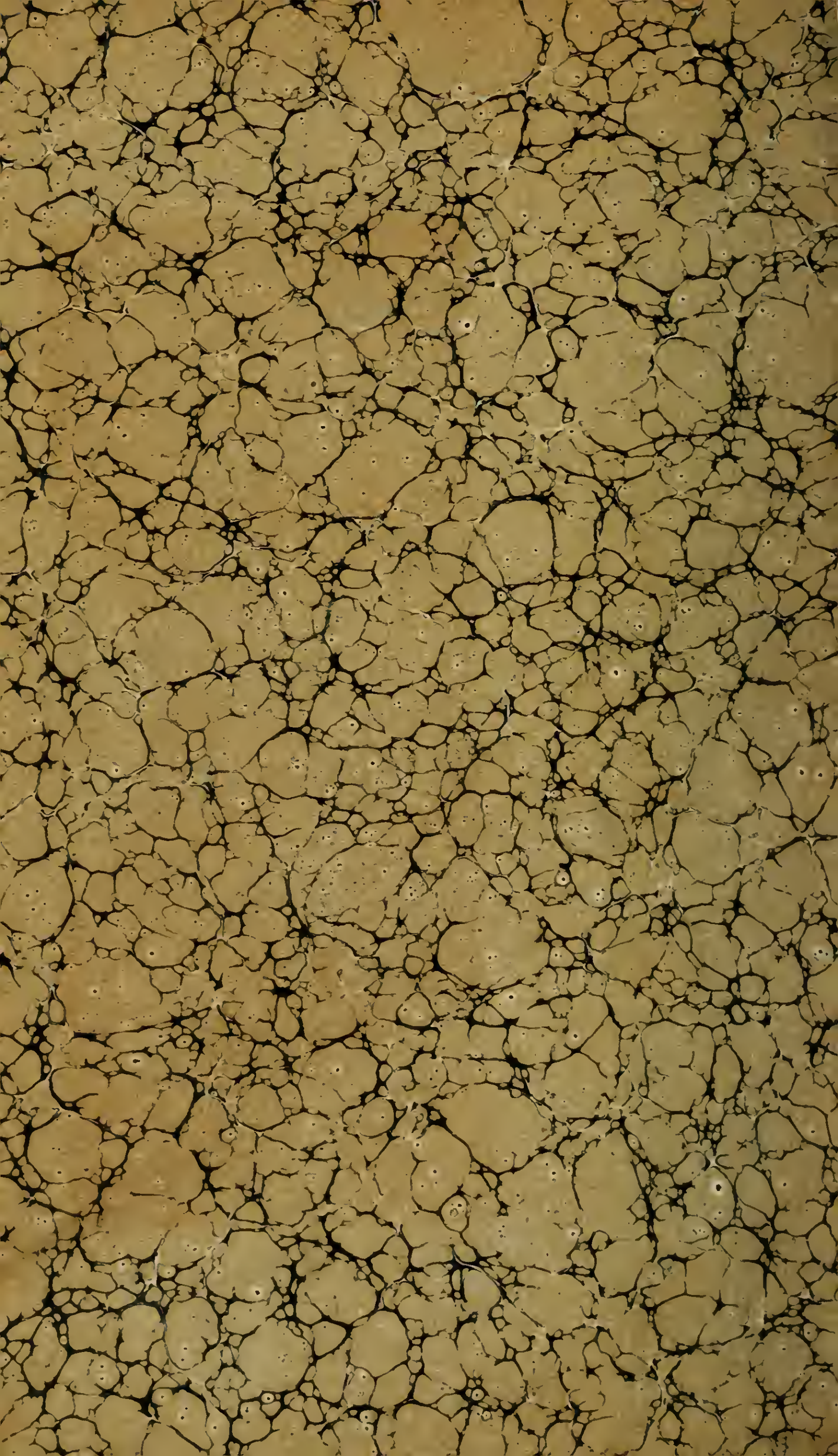
FIN DU TOME HUITIÈME.

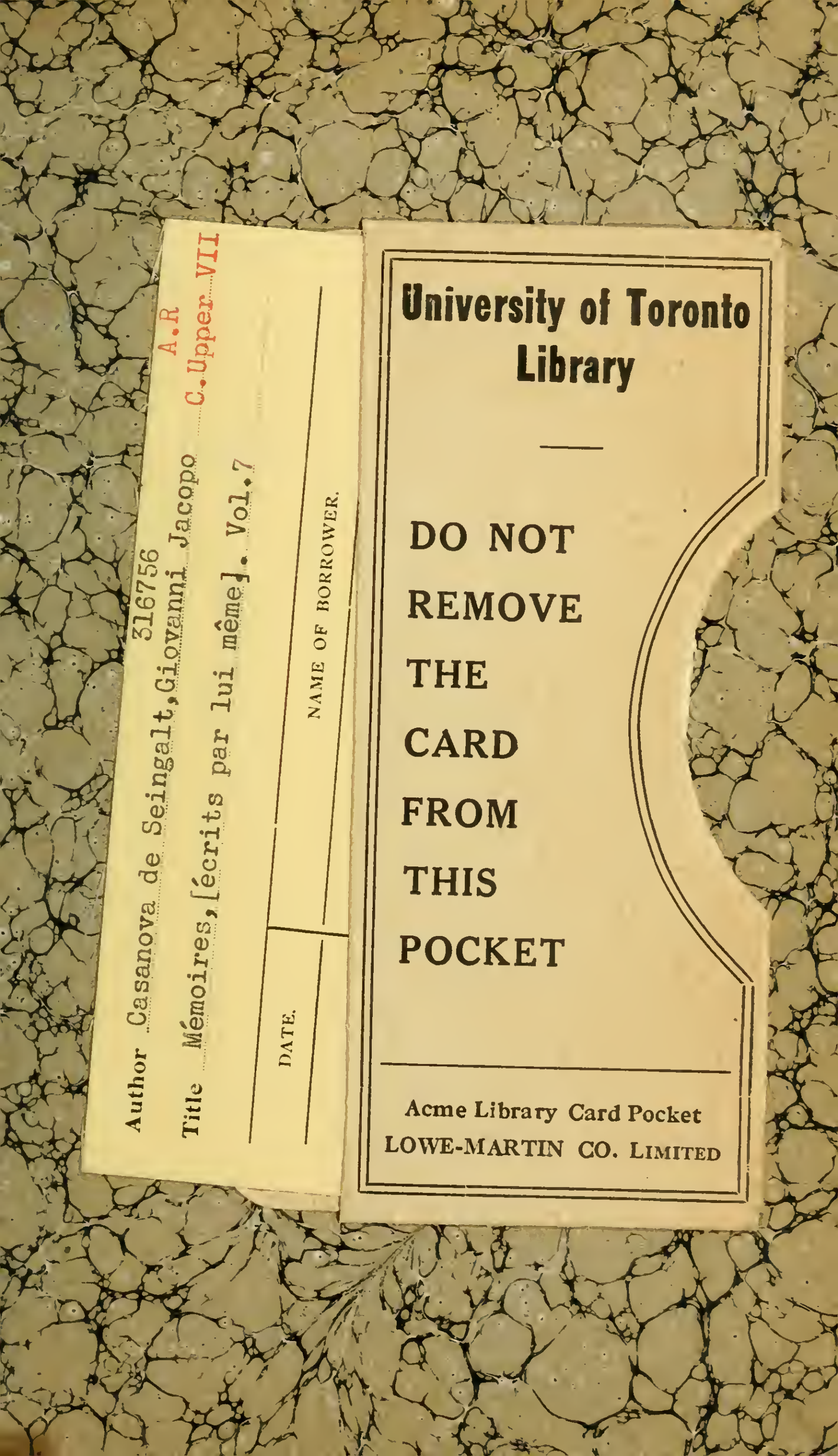
TABLE DES MATIÈRES

DU TOME HUITIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME.







Author Casanova de Seingalt, Giovanni Jacopo
316756
Title Mémoires, [écrits par lui même]. Vol.7
A.R
C.Upper VII
NAME OF BORROWER.
DATE.
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

